JOURNAL
ÉTRANGER

PORTUGAL

Mélanges de Littérature Portugaise et Espagnole, extraits du Journal étranger.

Ferdinand Denis.

JOURNAL
ÉTRANGER.

PORTUGAL.

DE tous les Domaines qui compoſent la République des Lettres, ou l'Europe ſçavante, la Luſitanie Littéraire, eſt la partie que nous connoiſſons le moins. Il en eſt pour nous du Portugal, par rapport aux Lettres, comme de certains Continens que nos Voyageurs ont reconnus : mais où l'on a rarement pris terre. On y a vû bien des traces d'hommes, & bien des marques de culture : mais, ſoit défaut de curioſité, ſoit prévention, on a négligé de pénétrer dans l'intérieur du Pays. Peut-être auſſi faut-il attribuer l'eſpece d'obſcurité dans laquelle la

Littérature Portugaiſe eſt à notre égard, au défaut de Bibliographes. L'uſage des Journaux Littéraires, qui ſe répandent aujourd'hui par tout, n'eſt point encore établi chez les Portugais. Ces ſortes d'ouvrages qui multiplient les aîles de la Renommée, n'ayant point porté juſqu'à nous la connoiſſance de leurs Ecrivains, nous ignorons l'éxiſtence, au moins de la plus grande partie; ou ce que nous en connoiſſons, ſe réduit à quelques Hiſtoriens, à des Voyageurs, & à quelques Juriſconſultes. La Luziade du Camoens nous eſt parvenue, quoique fort tard, parce qu'il falloit bien qu'une production auſſi rare qu'un Poëme Epique, ne nous fut pas toujours inconnue : mais c'eſt preſque le ſeul ouvrage qui nous ait donné l'idée de la Poëſie Luſitane, & ſans doute elle s'eſt montrée par ſon plus bel endroit.

On peut donc à bien des égards, conſidérer la Littérature Portugaiſe, comme une matiere neuve, intacte, ou dont on n'a vû juſqu'ici que de foibles échantillons, de légeres lueurs; & le *Journal Etranger*, par cette raiſon,

en eſt principalement comptable. Mais quel tems pour la faire connoître ! Quand la Capitale eſt en quelque ſorte enſevelie ſous ſes ruines ; quand les Muſes effrayées par des calamités récentes, ſont muettes, errantes, & preſque ſans retraite, comment recueillir ces fugitives ? Comment pouvoir ramaſſer leurs débris épars, & les faire paſſer dans notre *Journal* ? Laiſſons raſſurer les Eſprits : attendons que les Lettres ayent repris leur cours, comme il paroît que le Commerce commence à reprendre le ſien.

Nous avons cependant un moyen pour ouvrir cette nouvelle Mine, & nous n'avons garde de le négliger. La *Bibliotheque Luſitane, Hiſtorique, Critique, & Chronologique*, écrite en Langue Portugaiſe & imprimée élégament à Liſbonne en deux volumes *in-folio*, nous offre abondament de quoi défricher au moins le terrein. L'Auteur de ce vaſte ouvrage, qui doit avoir encore un volume, & dont la totalité comprendra environ ſept à huit mille Notices, eſt le ſçavant *Diego Barboſa Machado*, de Liſbonne, Abbé de S. Adrien de Sever, & membre de l'Aca-

démie Royale de l'hiſtoire. Ce laborieux Bibliographe, eſt le premier Portugais qui ait entrepris de former des Annales Littéraires, & d'y conſigner les monuments de ſa Nation. Nous allons donner pluſieurs Extraits de ſon Livre, pour preſſentir le goût des Lecteurs, ſans preſque nous aſſujettir à d'autre ordre, qu'à celui des Auteurs qui nous ont paru les plus intéreſſans par eux mêmes, ou par la nature de leurs ouvrages.

I.

Bibliographes.

FRANCESCO da Cruz, Jeſuite né en 1629 à Louriçal, avoit raſſemblé avec un travail immenſe d'excellens matériaux, pour former une Bibliotheque Portugaiſe : il avoit profité des Mémoires de *George Cardoſo*, de *Jean-François Barreto*, & de *Jean Soares Brito*. Il avoit même dejà de prêts 500 Eloges écrits en Latin très-pur, & qui ne formoient pas encore la Lettre A entiere. Sa mort arrivée en 1706 a laiſſé cet ouvrage imparfait : mais Barboſa a fondu dans le ſien tous les

articles de cette Bibliotheque. On a encore de ce Jeſuite un Journal, & un Menologe Portugais, qui ſont reſtés manuſcrits ; avec une Diſſertation dans laquelle il entreprend de prouver, que l'ancienne Numance eſt aujourd'huy le lieu apellé *Freixo de Nemaon*. Le Pere *da Crux*, à ſon retour des Iſles Portugaiſes, où il avoit été profeſſer, fut envoyé à Rome, pour y être Reviſeur des Livres compoſés par la Société. Il revint enſuite en Portugal, & peu d'années après il fut choiſi pour être Precepteur du feu Roi, dont il fut enſuite Confeſſeur. Le Roi qui avoit toujours conſervé pour lui la plus tendre amitié, voulut avoir ſon portrait, & le fit peindre après ſa mort.

Gregorio de Freitas, de Setubal, (Auteur vivant) a raſſemblé une très-belle Bibliotheque. Il travaille actuellement à l'hiſtoire de la ville qui lui a donné la naiſſance, & il eſt prêt de publier celle de l'Académie qui a été établie en 1721 à Setubal. Barboſa a tiré bien des choſes des matériaux que ce ſçavant lui a communiqués.

Auteurs Eccléſiaſtiques.

FRANCISCO *Foreiro*, Dominicain, né de parens nobles à Liſbonne, en 1539, ſe livra de bonne heure à l'étude du Latin, du Grec, & de l'Hebreu; & il y fit de ſi grands progrès, que le Roi Jean III, le jugeant capable de ſe diſtinguer & de faire honneur à ſa Patrie, l'envoya faire ſon cours de Théologie dans l'Univerſité de Paris. A ſon retour en Portugal, il fut choiſi pour élever l'Infant D. Antoine, fils de Jean III, & Prieur de Crato: il fut enſuite nommé Prédicateur du Roi, avec une forte Penſion. En 1561, le Roi Sebaſtien l'envoya au Concile de Trente, pour y être un des Théologiens du Portugal. Il prêchoit tous les jeudis devant les Peres du Concile, & un jour en montant en Chaire, il leur fit demander en quelle Langue ils déſiroient qu'il prêchat, ce qui ſurprit beaucoup l'aſſemblée. Le Concile le fit Secretaire de la Congrégation chargée de l'examen des Livres, & c'eſt depuis lui que cet employ s'eſt perpétué dans ſon ordre. Il travailla

avec l'Archevêque de Lanciano & l'Evêque de Modene, tous deux Dominicains, à la réformation du Breviaire & du Missel Romain : il fut aussi employé avec ces deux Prélats à la composition du Catéchisme Romain, apellé le Catéchisme du Concile de Trente. Les Peres le députerent vers le Pape, pour négocier quelques affaires importantes, & le Souverain Pontife conçut pour lui tant d'estime, qu'il le choisit pour être Confesseur de son Neveu le Cardinal Borromée que l'Eglise revere aujourd'hui comme un Saint. De retour en Portugal, il remplit successivement la place de Confesseur du Roi Jean III, celle de Qualificateur du S. Office, & celle de Député du Conseil de Conscience. On a de lui plusieurs Ouvrages, entre lesquels on estime singulierement son Commentaire sur Isaie, imprimé à Venise en 1563. Richard Simon, en parlant de cet Ouvrage, dit, que l'Auteur est fort exercé dans le stile de l'Ecriture Sainte, qu'il s'étend à la vérité quelquefois sur le sens moral, mais que ne s'éloignant gueres de son sujet, cette méthode sert à éclaircir

davantage le ſens littéral. Il a auſſi composé un Dictionnaire Hébraïque, & un *Index* des Livres défendus par le Concile de Trente, qui a été imprimé à Rome en 1564. Enfin il avoit encore fait un Traité de l'Immaculée Conception, & des Commentaires ſur les Prophetes, ainſi que ſur les Livres de Salomon & ſur celui de Job. Il étoit même ſi attaché à ſon Commentaire ſur Job, que le feu ayant pris à ſa cellule, il ne recommanda autre choſe ſinon, qu'on le ſauvât des flammes, & que le ſachant à l'abri du feu, il ſe conſola de la perte de tout ce qui fut conſumé.

Fradique Eſpinola, Bernardin, mort en 1708, agé de 57 ans, avoit été deux fois Définiteur de ſon Ordre, & Abbé de Notre-Dame *do Deſtierro*. Il s'étoit particulierement appliqué à la Théologie Myſtique, ainſi qu'il paroît par les ouvrages qu'il a composés en ce genre. Le plus célebre, eſt celui qui a pour titre : *La clef du Paradis, & l'Echelle du bonheur, composée de 350 Aphoriſmes Aſcetiques qui ſervent d'échelons pour monter juſqu'au comble de la perfection évangélique*. Le Pere Eſpinola

sçavoit quelquefois mêler l'agréable à l'utile. Dans les cinq volumes *in*-12 de son *Ecole Decuriale*, il y a des détails intéressans sur le Portugal, dont nous pourrons un jour orner la Littérature Portugaise.

Gregorio Lopès, né en 1542 à Linhares de parens nobles & religieux, sortit à 16 ans de la maison paternelle, & partit pour la Vera-Cruz, où il distribua aux Pauvres jusqu'à ses habits. Son goût pour la vie solitaire le fixa dans la Vallée d'Amayac, où il se bâtit lui-même un petit hermitage. Là vêtu d'un sac & ceint d'une corde, il se réduisit à manger des herbes & à dormir sur la terre. Il changeoit de solitude, à mesure que l'austérité de sa vie lui attiroit de pieuses importunités. Après 33 ans de retraite, il mourut dans un autre hermitage à Santa-fé, à six lieues du Méxique. Philippe IV, convaincu de la sainteté du personnage, écrivit au Pape pour l'engager à le mettre au nombre des Saints. Sa vie a été écrite par le Licentié *Losa*, puis traduite en Portugais par *Pierre Lobo Correa*, & en François par *Arnaud d'Andilly*. Ce Solitaire a fait une *Pa-*

raphrase de l'Apocalypse, imprimée en 1678 à Madrid, & fort estimée des Théologiens. On a aussi du même, un *Traité des propriétés des plantes*, qu'il composa lorsqu'il avoit soin des Malades dans l'Hopital de Guastapec.

Gregorio Nuñes Coronel, fils d'un Chevalier de l'Ordre de Christ, se fit Augustin à l'age de 28 ans. Comme il suivoit le parti du Duc de Bragance, il fut obligé de se retirer en Savoie, où il prêcha devant le Duc Charles. De-là étant passé à Rome, Clément VIII le prit sous sa protection, & le fit Secretaire de la Congrégation *de Auxiliis*. Paul V. voulut le faire Evêque d'Orta en Toscane, mais il refusa cette dignité. Il mourut en 1623, Définiteur général de son Ordre. Il a donné un *Traité de l'Eglise*, imprimé à Rome en 1594 *in*-4°, & un *Traité du meilleur État d'une République*, publié en 1597 aussi *in*-4°. Il composa ce dernier Ouvrage pour combattre Machiavel, & pour démontrer qu'un Etat peut être heureusement gouverné par les maximes du Christianisme. Il a de plus laissé un Manuscrit sur plusieurs matieres agitées dans la Congrégation *de Auxiliis*.

Ferdinand Correa de Lacerda, de Tojal, dans la Province de Beyra, Neveu d'un Archevêque de Brague, prit ses dégrés dans l'Université de Coimbre. Après avoir passé par les différens emplois d'Inquisiteur à Evora, de Député du Conseil Royal & de Commissaire de la Bulle de la Croisade à Lisbonne, il fut chargé de l'éducation de l'Infant D. Pedre, qui devenu Roi sous le nom de Pierre II, le nomma en 1673 Evêque de Porto. Il dépensa 12 mille Cruzades, pour faire achever la Paroisse de S. Nicolas de cette Ville : il fit réparer le Palais Episcopal, & embellit beaucoup son Eglise, dans laquelle il prêchoit lui-même. Deux ans avant sa mort, il se démit volontairement de son Evêché, pour donner le reste de sa vie au soin de son ame. Ses talens littéraires l'avoient fait admettre dans l'Académie des Généreux (*dos Générosos*), établie pour lors à Lisbonne. Ses principaux Ouvrages sont : *La Vie de la Princesse Jeanne*, celles de Sainte Elisabeth Reine de Portugal, & de Saint Jean de Dieu ; un *Panégyrique du Marquis de Marialva* ;

& un Ecrit qui a été traduit en Espagnol, sur la déposition d'Alphonse VI & la subrogation de Don Pedre, dans lequel il justifie les Portugais. Son Journal de l'Ambassade du Comte de Villamajor à la Cour Palatine, est resté manuscrit dans la Bibliotheque du Comte de Redondo.

François Almeyda (Auteur vivant), fils du Comte d'*Assumar*, Gentilhomme de la Chambre du Roi Jean V, Membre de l'Académie Royale de l'Histoire, & Promoteur de l'Inquisition à Coimbre, est distingué par la grande connoissance qu'il a de l'Histoire Ecclésiastique : il a été Censeur de l'Académie. Outre les piéces qu'il a fournies dans les Mémoires de cette Compagnie, il a écrit contre l'opinion du *P. Quesnel*, qui dans un Livre intitulé, *Discipline de l'Eglise tirée du Nouveau Testament*, avance que la Discipline Ecclésiastique des Eglises d'Espagne est dépendante de celle de France. Ce dernier Ouvrage a été imprimé à Lisbonne en 1731. On a de lui un autre Ouvrage considérable intitulé : *Apparat pour la Discipline & les Rits Ecclésiastiques de Portugal en*

4 *vol. in*-4°. publiés en 1735. 1736, & 1737. Il eſt traité dans le premier volume, de l'origine des Patriarchats de Rome, d'Alexandrie & d'Antioche : celui d'Occident eſt décrit principalement dans un grand détail, & l'Auteur ſoutient que les Egliſes d'Eſpagne, par un droit particulier, s'adreſſoient à ce Patriarchat.

Ferdinand, dernier fils du Roi Jean II, né de ſon mariage avec Philippe de Lancaſtre à Santarem en 1402. & connu ſous le nom du *Saint Infant*, fut nommé Grand-Maître de l'Ordre d'*Avis*, & ne voulut remplir cette dignité qu'en vertu d'une diſpenſe qu'il obtint du Pape Eugene IV, pour reſter dans l'Etat ſéculier. Le même Pontife lui ayant offert le Chapeau de Cardinal, il le refuſa *par humilité*. Il voulut ſervir ſa Patrie dans l'Armée de 14000 hommes qui fut envoyée en 1437, pour faire rentrer la Ville de Tanger ſous l'obéiſſance de l'Infant D. Henri ſon frere. Mais les Portugais ayant échoué dans cette entrepriſe, on fut obligé d'accepter la dure Capitulation qui fut propoſée par les Maures. Elle portoit entr'autres articles, que *Ceuta*

leur ſeroit rendu, & que pour ſûreté de cette remiſe, on leur donneroit en ôtage un des deux Infans. Ferdinand offrit de lui-même le ſacrifice de ſa liberté. Dès qu'il fut entre les mains des Maures, ces Barbares violant l'hoſpitalité, lui firent eſſuyer les plus mauvais traitemens. Enſuite ayant appris qu'on ne vouloit point remplir les conditions du Traité, ils livrerent ce malheureux Prince au Roi de Fez, qui pour aſſouvir ſa fureur, le fit mettre dans un affreux cachot. L'Infant n'en ſortoit que pour être appliqué aux travaux les plus humilians & les plus pénibles. Il ſouffrit tout en Héros Chrétien, & mourut en captivité âgé de 41 ans. Vingt-huit ans après, c'eſt-à dire, en 1471, un Neveu du Roi de Fez trouva le moyen de tranſporter ſon corps en Portugal, où il fut inhumé, comme il l'avoit preſcrit, dans le Couvent de la Bataille. La Bibliothéque Portugaiſe le place au rang des Auteurs, par rapport à quelques Ecrits que ce Prince fit dans ſa priſon, pour conſoler les Compagnons de ſa captivité. Ces Ecrits ſont raſſemblés dans l'Hiſtoire de la Vie du Saint Infant, écrite par le P. *Ramos*, Dominicain.

Gabriel d'Acosta, né à Porto d'une Famille noble, mais qui avoit la tache du Judaïsme, fut à 25 ans Trésorier d'une Collégiale. Sans cesse agité par des doutes & des inquiétudes sur son salut, il conçut tout à coup pour le Christianisme une aversion violente, & embrassa la Religion Judaïque. Il abandonna pour cet effet & ses biens & son bénéfice : ensuite il passa avec sa mere & ses freres à Amsterdam, où il prit le nom d'*Uriel*. En étudiant sa nouvelle Religion, il trouva que la Loi suivie par les Juifs étoit très-différente de celle de Moïse, & sur cette découverte il fit imprimer en 1633 un Livre intitulé : *Examen des Traditions Pharisaïques concernant l'immortalité de l'ame, conférées avec la Loi écrite*. Il attaque dans cet Ecrit l'Ouvrage d'un Médecin Juif, nommé *Samuel da Silva*, sur l'immortalité de l'ame, lequel avoit paru dans la même année à Amsterdam. Les Juifs, après l'avoir plus d'une fois maltraité à coups de pierres dans l'enceinte de la Synagogue, le déférerent aux Magistrats de la Ville : il subit une prison de 18 jours, fut condamné à 300 florins d'amende, & son Ouvra-

ge fut défendu. A peine forti de cette affaire, fon inquiétude ou fa folie lui en fufcita bien-tôt une autre. Il ofa foutenir expreffément, que la Loi de Moïfe ne venoit point de Dieu, que c'étoit une pure fiction des hommes, & que contenant des préceptes directement contraires à la nature, elle ne pouvoit être l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. Ces nouvelles impiétés fouleverent la Synagogue : elle voulut elle-même en connoitre, & elle condamna légalement ce mauvais Profélite à 39 coups de fouets (1). D'Acofta voulut fe venger d'un de fes Juges & lui tira un coup de piftolet ; mais l'ayant manqué, il fe tua de la même arme en 1640. Il avoit laiffé un ouvrage manufcrit qui avoit pour titre : *Exemplar vitæ humanæ*, & dans lequel en racontant fes triftes avantures, il vomiffoit beaucoup de blafphêmes contre la Religion révélée. *Philippe Limborck* l'a fait imprimer à la fin du Traité Latin, connu fous le titre de *Conférence pacifique avec un fçavant Juif.* (Amica collatio cum erudito Ju-

(1) Il n'eft pas permis, felon la Loi, d'aller jufqu'au nombre de 40.

dæo) : mais en même tems il l'a réfuté par un écrit particulier mis à la ſuite du Tableau de la vie humaine. On peut regarder d'Acoſta, quoique bien différent de génie, de caractere & de mœurs, comme le Précurſeur de Spinoſa.

Nous terminerons cette Claſſe par l'article du fameux *Macedo*, Ecrivain prodigieux, & pour ainſi dire Encyclopédique. *François de Saint Auguſtin Macedo*, né d'une honnête famille à Coimbre en 1596, fut Poëte preſqu'au ſortir du berceau. Tous les talens chez lui ſe développerent de bonne heure, & pour les cultiver, il entra dès l'age de 14 ans dans la ſocieté de Jeſus, où il fut utilement employé. Il y avoit déja 7 ans qu'il avoit fait ſon quatrieme vœu, lorſque quelques déſagrémens l'obligerent de quitter la Société. Mais afin qu'on ne crut pas qu'il préferoit la liberté du monde à l'aſſujettiſſement de la vie religieuſe, à l'âge de 46 ans, il entra dans l'Ordre de S. Antoine. Le Roi Jean IV. l'ayant appellé à ſon ſervice, il fut obligé de paſſer dans l'ordre de S. François. Ce

Prince lui fit accompagner ſucceſſivement dans leurs Ambaſſades, *François de Mello* & le Marquis *de Nice* en France, l'Evêque de Lamego à Rome, & le Comte de Penaguion à Londres. Macedo, dans ſon voyage de Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce Pape le fit Maître de controverſe au Collége de la Propagande, Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique à la Sapience, & Conſulteur de l'inquiſition. Mais ayant réſiſté au Saint Pere dans une aſſez légere occaſion, il perdit toute ſa faveur. Il paſſa à Veniſe, & pour s'y faire connoître, il ſoutint en arrivant des Theſes *de omni ſcibili*. La réputation qu'il ſe fit dans cette carriere, l'engagea à tenter un ſecond combat, & à ſoutenir pendant huit jours ces fameuſes concluſions qu'il appella *les Rugiſſemens littéraires du Lyon de Saint Marc* : (*Leonis Sancti Marci rugitus litterarii*). Elles rouloient ſur toute la Théologie dogmatique & morale, ſur le droit Canon & le droit Civil, ſur l'hiſtoire prophane, la Rhétorique & la Poëtique. Aprés des preuves auſſi complettes, on n'héſita point à lui conferer une Chaire de Philoſophie morale à Padouë. Outre les

Langues Grecque & Latine, il possédoit bien 4 Langues vulgaires, la Portugaise, l'Espagnole, l'Italienne & la Françoise. Il s'exprimoit facilement en latin, & c'est pourquoi il fut nommé Historiographe du Portugal en cette Langue. Il étoit aussi naturellement Orateur que Poëte. Macedo mourut à Padoue en 1681, agé de quatre-vingt-cinq ans, & cet age avancé fait preuve en faveur de ceux qui soutiennent que le travail litteraire, quelque considérable qu'il soit, n'abrege point les jours. Aucun Ecrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. La Bibliothéque Portugaise, où les ouvrages de ce fertile Auteur sont articulés, en compte 109, imprimés en differens endroits de l'Europe, & 30 manuscrits. Nous ne citerons que les principaux, ou ceux qui nous ont paru les plus singuliers.

Ces Ouvrages sont : un Poëme Epique Latin sur la Canonisation de S. François Xavier. 1621. *in*-8° Un Ouvrage Latin sur l'avénement de Jean IV. à la Couronne, intitulé : *Panegyris Apologetica pro Lusitaniâ vindicatâ à servitute injustâ*. Parisiis 1641 *in*-4°. Une

Deſcription Poëtique de la Sainte Baume en Latin. *Lisbonne*. 1683. Des Vers Latins ſur la Statue Equeſtre de Louis XIII. *Paris*. 1641 *in*-4°. Une deſcription poëtique de la Maiſon de campagne de M. de Breteuil, Archevêque d'Aix. *Paris*. 1741. *in*-4°. Une Philippique Portugaiſe, écrite en Eſpagnol, pour répondre aux invectives Caſtillannes. *Lisbonne*. 1645 *in-fol*. *Orphée*, Tragi-comédie Latine, repréſentée devant Louis XIV. Une Diſſertation Latine ſur le voyage de S. Jacques en Eſpagne. *Rome*. 1662. *in*-4o. Défenſe du Pontife Romain, & du Pontificat, intitulée *Aſſertor Romanus*. Rom. 1666. *in-fol*. *Pictura Venetæ Urbis*. Veniſe 1670. *in*-4°. Parallele de la Doctrine de S. Thomas & de Scot en Latin. *Padoue* 1671 2 *vol. in-folio*. Diſcours Académique, où l'on éxamine, *Qui pouroit être le plus flatté à la repréſentation d'une Piéce de Théâtre, ou un Sourd qui la verroit, ou un Aveugle qui l'entendroit*. (en Italien). Padoüe 1676. *in*-4°.

Parmi les 30 Manuſcrits dont Bar-

bosa fait le dénombrement, nous indiquerons, les *Guerres des Espagnols & des François, en Espagnol. in-4°.* Un *Traité* Latin *des Conciles Generaux & particuliers.* Une *Dissertation sur la validité des mariages des Payens*; & la Luziade *du Camoens*, traduite en Latin, vers pour vers, en 2 *vol. in-4°.* L'Auteur fit en neuf mois à Paris cette longue traduction, qui est composée de dix mille vers, & il l'entreprit à la sollicitation du Marquis de Nice, alors Ambassadeur en France, qui étoit le 5e. descendant de *Vasco de Gama*, le Heros du Poëme. Tout négligé que le début nous paroit, on ne sera peut-être pas faché de le voir.

Arma cano, celebresque viros qui, à littore Ponti
Occidui, Lysii surgunt ubi mœnia Regni,
Per maria, antè aliis nunquam tentata carinis,
Ire vel extremos ultrà potuere recessus
Tapobranes: bello egregii fortesque periclis

Plusquam humana ferat virtus, quam ſpondeat auſus,
Et nova regna inter Gentes ſtatuere remotas,
Quæ tantùm factis ſublimia in aſtra tulere. (1)

Indépendamment de tous ces ouvrages, le Pere Macedo avoit prononcé en public 53 Panégyriques, 60 Diſcours Latins, & 32 Oraiſons funèbres. Il avoit fait encore 48 Poëmes Epiques, 123 Elégies, 115 Epitaphes, 212 Epitres Dédicatoires, 700 Lettres familieres, 2600 Poëmes héroiques, 110

(1) » Je chante les combats & ces hommes » célèbres qui des bords de l'Océan Atlanti- » que, ſur leſquels on voit s'élever les murs de » la ville où regna *Luſus*, oſerent traverſer » des mers, dont aucuns vaiſſeaux n'avoient » encore tenté le paſſage, & pénétrer aux ex- » trèmités les plus reculées de la Tapobrane » (*de l'Iſle de Ceylan, dans les Indes Orientales*): » fameux Guerriers que les dangers rendirent » intrépides, qu'ils porterent au-delà du cou- » rage humain, de l'humaine audace, & qui » parmi des Nations ſéparées par un ſi vaſte » intervalle, fonderent un nouveau Royaume » que leurs exploits ont rendu puiſſant & » glorieux.

Odes

Odes, 3000 Epigrammes, 4 Comédies Latines, & une Satyre en vers Castillans. Quelle étonnante fécondité, s'il n'y a point d'erreur de calcul, ou de chiffre dans Barbosa!

Le Pere Macédo étoit si vif, & si transporté pour S. Augustin, *qu'il en rêvoit souvent*, disoit-il. Son Ouvrage sur le Libre Arbitre, intitulé : *Clavis Augustiniana Liberi Arbitrii à servitute necessitatis concupiscentiæ vindicati*, lui attira de grands démêlés avec le Cardinal *Norris*, & cette querelle produisit une foule d'écrits. Le Cartel que le Pere Macédo imagina pour défier son adversaire, est curieux : voici comment il étoit conçu.

Cartel de Défi, pour un Combat Littéraire en faveur de la Grace & de S. Augustin, envoyé par le P. Macedo, Religieux de l'Observance, au R. P. Henri Norris, Hermite de S. Augustin.

„ LA *Cause du Duel*, est l'ardeur „ de défendre la doctrine de la Grace „ Chrétienne, enseignée par S. Au- „ gustin, contre les erreurs & les ca-

„ lomnies ; objet que *Macedo* a le plus
„ à cœur. L'*occaſion du combat*, eſt un
„ mot échappé au P. *Norris* dans ſa
„ défenſe de S. Auguſtin, *ch.* 3. *v.*
„ 2. *pag.* 26. où il dit : *Le P. Ma-*
„ *cedo m'a engagé à publier cette Dé-*
„ *fenſe, & mon Hiſtoire Pélagienne.*
„ Macedo n'a pû conſeiller la publi-
„ cation d'un ouvrage, où il y a non-
„ ſeulement bien des choſes éloignées
„ de la vérité, mais quelques-unes
„ encore de contraires à la Grace & à
„ la Doctrine de S. Auguſtin. *Le droit*
„ *du combat*, le voici : Dès que nos
„ ſupérieurs ne nous permettent point
„ d'uſer de la voie de l'impreſſion, il
„ ne reſte plus qu'à vuider notre dif-
„ férent par un combat vocal. *La ma-*
„ *tiere*, ce ſont 13 propoſitions de
„ *Norris* qui combattent la Doctrine
„ de la Grace & celle de S. Augu-
„ ſtin, trois erreurs qui en réſul-
„ tent, & dix injures faites au Pere
„ de l'Egliſe. *La maniere dont on com-*
„ *battra*, ſera telle. On mettra claire-
„ ment ſur le tapis les Propoſitions
„ de *Norris*, dans les mêmes termes
„ qu'elles ſont conçues : les Erreurs
„ ſeront articulées fidélement ; les

„ injures faites à S. Auguſtin expo-
„ ſées dans le plus grand jour ; les pa-
„ piers duement paraphés, & les té-
„ moignages produits, afin qu'il n'y
„ ait point lieu de s'inſcrire en faux.
„ *La fin du combat*, c'eſt la vérité &
„ l'honneur de S. Auguſtin. *L'événe-*
„ *ment*, Norris ſera reconnu pour un
„ prévaricateur & un déſerteur de la
„ Grace & de S. Auguſtin : Macedo
„ pour le défenſeur & le vengeur
„ de tous les deux. *La loi du com-*
„ *bat*, eſt qu'il ſera loiſible à Norris
„ d'uſer de toutes les armes qu'il aviſe-
„ ra, & de ſe faire ſeconder par au-
„ tant de braves qu'il voudra. Mace-
„ do ne l'attaquera qu'avec la moin-
„ dre arme ; il n'aura d'autre ſecond
„ que S. Auguſtin. *Je ſerai à Bou-*
„ *logne* (1).

(1) *Libellus Provocationis ad Certamen Litterarium, in causâ Gratiæ & Auguſtini, miſſus à Fr. Franciſco S. Auguſtini* Macedo. *Obſervante, ad P. F. Henricum* Norris, *Eremitam Auguſtinianum.*

(Cauſa Duelli). *Studium defendendæ doctrinæ Gratiæ Chriſtianæ & Auguſtinianæ, ab erroribus & calumniis, quod eſt antiquiſſimum Macedo.* (Occaſio) *Dictum Norris de Macedo in Vindic. Auguſt. cap. 3. v. 2. p. 26 :* Pater

La Congrégation fit défenſe aux deux Champions d'écrire ou de diſputer davantage ſur cette matiere, & le Cartel ne fut point accepté.

Juriſconſultes.

FERDINAND Paez, Juriſconſulte & Profeſſeur de l'Univerſité de Coimbre, mort vers l'an 1578, eſt au-

Macedo mihi autor fuit, ut tùm Hiſtoriam Pelagianam, tùm haſce Vindicias evulgarem. *Non potuit Macedo ſuaſor eſſe Operis, in quo cùm plurima ſunt à veritate aliena, tùm nonnulla adverſa Gratiæ & Auguſtino.* (Jus) *Quando non licet per Superiores quidquam mandare typis, reliquùm eſt ut certamine decernatur.* (Materia). *Tredecim Propoſitiones Norris pugnantes cum doctrinâ Gratiæ & Auguſtini: Errores tres inde pullulantes; decem injuriæ illatæ Auguſtino.* (Modus) *Propoſitiones, ſuis uti ſunt in libro Norris conceptæ verbis, perſpicuè afferentur; Errores fideliter adducentur; Auguſtini injuriæ manifeſtè exponentur; obſignatis libellis, productis teſtimoniis, ut negari nequeant.* (Finis) *Veritas & honor Auguſtini.* (Eventus). *Norris prævaricator & deſertor Gratiæ & Auguſtini, Macedo utriuſque defenſor & vindex apparebit.* (Lex), *Norris, quibuſcumque armis & ſociis velit uti, licitum eſto: Macedo vel cùm minimo provocat; in uno Auguſtino omnia ſunto.* Ero Bononiæ.

teur d'un Traité curieux sur la Question, *si la grande quantité d'enfans peut dispenser des emplois publics un pere, ou un Tuteur, & dans quel cas elle peut opérer la dispense.* Ce Traité est latin & a été imprimé en 1599.

François Almeyda Jordam, Chevalier, Profès de l'Ordre de Christ, célébre Jurisconsulte, né à Lisbonne en 1712, a traduit de l'Espagnol du Licentié *Bermudès de Pedraça*, l'utile ouvrage qui a pour titre : *la Méthode d'étudier la Jurisprudence, avec des notes sur les Titres de Justinien.* Cet Ouvrage que le Traducteur a considérablement augmenté & enrichi d'un supplément sur les Loix de Portugal, a paru à Lisbonne en 1737. *in-4.*

Géographes, Voyageurs, Historiens.

Gaspard Barreyros, célébre Géographe, fut pourvû à l'âge de neuf ans d'un Canonicat dans la Cathédrale de Lisbonne. Il entra ensuite au service de l'Infant D. Henri, auprès duquel il resta pendant 25 ans. Quand ce Prince fut nommé Cardinal, il envoya Barreyros à Rome, pour remercier le Saint

Pere de ſa part. A ſon retour en Portugal, il fut fait Chanoine & Inquiſiteur d'Evora. S. François de Borgia étant alors dans cette Ville, ſes Sermons firent tant d'impreſſion ſur Barreyros, qu'il voulut ſe faire Jéſuite; mais s'étant ſouvenu d'un vœu qu'il avoit fait antérieurement d'entrer dans l'Ordre Séraphique, il quitta la Société au bout de ſept mois, & prit l'habit de S. François à Rome, au Couvent d'*Ara Cæli*. Le Pape alors faiſoit raſſembler dans une magnifique ſalle des Cartes projettées d'après le ſyſtême & les Tables de Ptolomée. Le Pontife inſtruit des talens de Barreyros, le chargea de corriger ces Cartes. Quelque tems après ce Religieux fut rappellé en Portugal, pour y profeſſer la Théologie dans ſon ordre, & il y mourut en 1574. dans un âge avancé. Les ouvrages qu'on a de lui ſont: une Chorographie des lieux par leſquels il paſſa en 1546. dans un voyage qu'il fit de Badajoz à Milan; une Diſſertation Latine ſur l'*Ophir*, d'où Salomon tiroit tant de richeſſes; & des Remarques ſur le Traité des origines de Caton, ſur Beroſe, ſur Ma-

nethon, & ſur Fabius Pictor, imprimées à Coimbre en 1561. *in*-4. Il a laiſſé en manuſcrits, une Géographie de la Luſitanie des Anciens, des Notes ſur Ptolomée, une deſcription de l'Egypte, & des obſervations ſur divers lieux maritimes d'Eſpagne.

Ferdinand de Magalhaens, que nous appellons *Magellan*, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, & l'un des plus fameux Argonautes modernes, ſelon l'expreſſion de *Barboſa*, commença ſes expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510. & dans laquelle il combattit ſous le Grand d'Albuquerque, appellé *le Mars Portugais*. Il ſe diſtingua bien-tôt tant par ſa bravoure que par ſon intelligence dans l'art de la Navigation, & par une connoiſſance exacte des Côtes des Indes Orientales. A ſon retour en Portugal, il ſe crut en droit de demander une récompenſe au Roi Emmanuel. N'ayant pû l'obtenir, il fut ſi ſenſible à ce refus qui lui parut une injure, qu'il renonça pour jamais à ſa Patrie, & alla offrir à Charles-Quint de lui faire la conquête des Iſles Moluques. L'Empereur n'héſita point à lui confier une flotte de

cinq Vaiſſeaux montés par 250 hommes, & Magellan partit en 1519. Lorſqu'on fut à la hauteur de Rio-Janeiro, la chaleur de ce nouveau climat cauſa tant de maladies dans la Flotte, que tout l'équipage découragé jugea qu'il étoit impoſſible de pourſuivre cette entrepriſe. Le tumulte alla ſi loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte qui étoient Mendoce & Quexada, Caſtillans diſtingués. Il fit hyverner ſa Flotte dans un Cap ſitué au 52e. dégré, où l'on apperçut des hommes d'une taille giganteſque, & il l'appella le *Cap des Vierges*, parce qu'il avoit été découvert le jour de Sainte Urſule. A douze lieues de ce Cap, il entra dans un Détroit dont la bouche avoit une lieue de largeur, & qui étoit bordé de montagnes fort eſcarpées. Il y pénétra environ juſqu'à 50 lieues, & rencontra un Détroit plus grand qui débouchoit dans les Mers occidentales, auquel il donna le nom *de Jaſon Portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce Cap, il découvrit pluſieurs Iſles habitées par des Idolâtres, & il prit terre

à celle de Zaba. Les Eſpagnols y furent reçus avec hoſpitalité par le Souverain du païs, qu'ils inſtruiſirent & convertirent à la Foi. Ce Prince engagea Magellan à ſe joindre à lui, pour faire la guerre au Souverain de l'Iſle de Matan, & à l'aide des Eſpagnols, il remporta ſur lui de grands avantages. Mais craignant que dans la ſuite la même valeur qui l'avoit ſi bien ſervi contre ſes ennemis ne ſe tournât contre lui-même, il fit périr Magellan en 1521. Le Bibliographe Eſpagnol, (*Nicolas-Antonio*) aſſure que le Routier des navigations de Magellan étoit manuſcrit entre les mains d'*Antonio Moreno*, Coſmographe de la Contractation de Seville.

Ferdinand Mendès Pinto, du lieu de Montemor Ovelho, dans la Province de Beira, naquit en 1509 de parens fort pauvres. A l'âge de 12 ans il vint à Lisbonne, où il ſervit une Dame de diſtinction. Au bout d'un an & demi, ſa vie s'y étant trouvée en danger, il ſe ſauva dans un bâtiment qui partoit pour Setubal & qui fut pris par un Corſaire François dont il fut bien maltraité. Mendès de retour

à Setubal ſervit le Duc d'Aveyro, fils naturel du Roi Jean II : mais comme il ne voyoit point dans cet état de grandes eſperances de fortune, il voulut l'aller chercher dans les indes, & s'embarqua en 1537. Il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie heureuſe, la Chine, la Tartarie & tout l'Archipel Oriental. Ces voyages conſumerent 21 ans de ſa vie, pendant leſquels il éprouva toutes les miſeres imaginables. Il fut treize fois captif & vendu 17. Mendès Pinto, ayant, malgré ces traverſes, amaſſé quelques fonds, étoit ſur le point de ſe retirer en Portugal, lorſque dans un entretien qu'il eut près de Goa avec le Pere *Nuñes*, Jeſuite, ils s'animerent mutuellement du deſir de convertir les Japonois. Mendès les repréſenta à ce Religieux, comme un peuple docile, aſſez raiſonnable & conſtant dans ſes réſolutions. Il promit de plus un ſecours réel de 16 mille cruſades, pour cette Miſſion, & pour l'érection d'un College de Jeſuites à Amanguchi, d'où les Miſſionnaires devoient ſe répandre dans le reſte de l'Empire. Son projet fût goûté à Goa, & le Vice-Roi l'envoya en Ambaſſade vers le

Roi de Bungo. Avant que de partir, il fit tenir à ses parens 2000 crusades, en employa 4000 à diverses aumones, & tira plusieurs esclaves de captivité: ensuite il s'embarqua avec les Missionnaires destinés à cette sainte expédition. La ferveur avec laquelle il les vit renouveller leurs vœux, lui fit faire celui de consacrer son bien à la conversion des Idolâtres, & de vivre & mourir dans la société. Il y fut reçu en 1554 : mais cette ardeur ne fut pas perseverante. Mendès revint dans sa patrie en 1558 : il se présenta à la Reine Catherine qui gouvernoit alors pendant la minorité du Roi Sebastien, & il n'en pût rien obtenir. Après cinq années de soins & de poursuites inutiles qui lui aprirent seulement à connoître l'esprit des Cours, il se retira à Villa de Almada où il se maria, & il y finit ses jours en 1580, chargé d'années, mais peu riche. C'est pour ses enfans qu'il écrivit ses voyages, dont la premiere édition, dédiée à Philippe III, parut en 1614 de l'impression de Craesbeck, *in-folio*. Il y en eut une seconde édition en 1678 ; une troisieme, à laquelle on joignit la conquête

du Pegu, en 1711, & une quatrieme faite à Lisbonne en 1725, augmentée de l'*Itinéraire d'Antonio Tenreiro*. Les Voyages de Mendès Pinto, ont été traduits en Espagnol en 1620 par le Licentié *Maldonado*: il y en a aussi une traduction Italienne, & une version Allemande avec des figures. Enfin ils ont été traduits en François, en 1628, par *Bernard Figueroa*, sous ce titre: *Les Voyages adventureux de Fernand Mendès Pinto*. La plûpart des Auteurs & des Critiques françois, ont regardé ce Voyageur comme un Ecrivain fabuleux, mais on l'a justifié en Espagne. *Faria* dans ses notes sur la Luziade du Camoens, dit expressément: » On » doute beaucoup de ce que rapporte » Mendès; mais ceux qui ont vû depuis les mêmes pays, assurent qu'il » n'a dit que des vérités, & qu'il en » auroit pû dire davantage, s'il n'eut » craint d'être soupçonné de mensonge. » Le continuateur de la *Bibliotheque Orientale de Leon*, prétend de même, que l'expérience à détrompé ceux qui révoquoient en doute les faits raportés par Mendès. *Sousa*, dans son *Orient conquis*, dit que tous

la relation fantastique de ce voyage court les rues en Espagne, sous le nom de voyage de l'Infante D. Pedro, Comte de Barcellos dans les 7 parties du monde.

ces faits sont *aussi vérifiés par les vrais Scavans, que douteux dans l'opinion du vulgaire.*

Gomes de S. Estevan, fameux voyageur, accompagna l'Infant Pierre, Duc de Coimbre, fils du Roi Jean I, dans le voyage que ce Prince entreprit par pure curiosité. Il alla dabord à Jerusalem, passa de là à Rome, traversa l'Allemagne, l'Angleterre & la Castille, & se fit des amis partout. Ses Voyages écrits en Portugais furent imprimés à Lisbonne en 1554 *in*-4°, & depuis traduits en Castillan.

Gaspard Ferreyra Reymam, Pilote, & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, est auteur d'un Routier des Indes, très estimé, & imprimé à Lisbonne, en 1612 *in*-4°.

Francisco dos Santos, de Lisbonne, habile Constructeur de vaisseaux, a écrit sur cet art un Livre intitulé, *de Re Nauticâ*, avec des Estampes qui représentent la coupe & toutes les parties d'un navire. Il traite dans ce même ouvrage du Lin, de l'Etoupe, de l'Huile, du Goudron & de tous les materiaux qui entrent dans la construction d'un Bâtiment. Cet Ouvrage

eſt conſervé manuſcrit dans la Bibliotheque du Roi à Lisbonne.

Franciſco Mello e Torres, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, eſt compté parmi les Géographes, pour une Introduction à la Géographie, & un Traité d'Aſtronomie qu'il a laiſſez manuſcrits. Cet Ecrivain diſtingué ſervit ſon Roi & ſa patrie très-utilement, tant à la guerre que dans le cabinet. Il avoit été Gouverneur d'Olivença & Général d'Artillerie. En 1657 il fut envoyé en Ambaſſade auprès de Cromwel, pour conclure la paix avec lui. Il retourna en Angleterre en 1661, pour négocier le mariage de Catherine fille de Jean IV avec Charles II, & l'année ſuivante il conduiſit cette Princeſſe à Londres. En 1666, il fut nommé Ambaſſadeur en France, pour conclure le mariage du Roi Alphonſe VI avec la Princeſſe de Nemours. Ses ſervices lui valurent pluſieurs Commanderies dans l'Ordre de Chriſt, les titres de Comte de Ponte & de marquis de Sande, & la place de Conſeiller d'Etat & de Guerre. Une nuit ſe retirant chez lui, il fut tué par des aſſaſſins qui le prirent pour un autre. Il y a huit volumes

de ſes Négociations qui n'ont point été publiés.

Ferdinand Lopes da Caſtanheda, fils naturel du Licentié Lopes, Auditeur de Goa, naquit à Santarem au commencement du 16eme. ſiecle. Il entra fort jeune dans l'Ordre de S. Dominique, & il en ſortit peu de tems après, pour aller ſervir dans les Indes. Vingt ans de voyages & de recherches, le mirent en état de composer ſon *Hiſtoire de la découverte & de la conquête des Indes, par les Portugais, en 8 Livres.* Après y avoir ruiné ſa fortune & ſa ſanté, il revint à Coimbre où, pour ſubſiſter, il fut réduit à remplir l'employ de Bedeau de l'Univerſité de cette Ville. Son Hiſtoire des Indes eut un tel ſuccès, qu'elle fut traduite en Italien, & imprimée à Veniſe en 1578. Le premier Tome de cet Ouvrage, a été auſſi traduit en Eſpagnol & en François. La Verſion françoiſe parut à Anvers en 1553.

Ferdinand Lopès, Secretaire des deux Infans Ferdinand & Edouard, fut fait, ſous le Regne du dernier, *Chroniqueur* général du Portugal. Le Roi Alphonſe V, en confirmant le choix de ſon pere, lui accorda en 1449 une penſion con-

ſidérable pour récompenſe de ſes travaux. Cet Ecrivain a raſſemblé les Chroniques de 12 Souverains, depuis le Comte Henry juſqu'au Roi Edouard. Celle du Roi Jean I, eſt la ſeule qui ait paru à Liſbonne en 1644.

Ferdinand de Pina, fils de Ruy, Hiſtoriographe general du Royaume, & Garde des Archives Royales, naquit à Guarde, dans la Province de Beyra. Il fut employé en 1482, comme Secretaire d'Ambaſſade auprès de Ruy Souſa que le Roi Jean II envoya en Angleterre, pour déclarer à Edouard VI, qu'il prenoit le titre de Seigneur de Guinée, & qu'en conſéquence il prioit ce Prince de défendre à ſes ſujets de commercer dans ce Pays. Pina fut depuis chargé par le Roi Emmanuel, de la réformation de tous les anciens Tribunaux du Royaume qu'il fut obligé de parcourir. Enfin il fut nommé en 1523 par le Roi Jean III, Hiſtoriographe de Portugal, & Grand Garde de la Tour de Tombo; mais ſes ennemis lui firent ôter ſes deux emplois. L'Ouvrage de Pina ſur la réformation des Tribunaux de Portugal, eſt gardé dans la Tour de Tombo. Il a auſſi laiſſé des

Mémoires manuscrits sur les Rois de Portugal.

Francisco Valasco de Gauvea, célébre Jurisconsulte & Professeur de l'Uniniversité de Coimbre, est connu principalement par deux Ouvrages écrits en Portugais, sur l'avenement du Duc de Bragance à la Couronne : l'un sous ce titre, *Justa acclamaçao do Serenissimo Rey de Portugal D. Joao IV.* « Juste » proclamation du Serenissime Roy de » Portugal, Jean IV. Lisbonne 1644 *in folio*, & traduit en Latin en 1645 ; l'autre intitulé, *Perfidie des Allemands dans la détention & le procès de l'Infant Edouard.* Lisbonne 1652 *in-folio.*

Ferdinand d'Almeida, fils d'un Comte d'Abrantès, naquit à Lisbonne en 1459. Il fut dabord Prieur de Chanoines Réguliers à S. Georges près de Coimbre ; & ensuite Evêque de Ceuta. Le Roi Jean II, qui connoissoit sa capacité, le nomma Ambassadeur auprès du Pape Alexandre VI. Almeida fut tellement goûté dans cette Cour, qu'il s'y attacha & qu'il vint en France, en qualité de Nonce Apostolique auprès de Charles VIII & de son successeur. Il fut un des Commissaires députés du S. Siege, qui

annullerent le mariage de Louis XII avec Jeanne de Valois. On ſçait que, pour faire réuſſir le mariage de ce Prince avec Anne de Bretagne, Ceſar Borgia Duc de Valentinois trompa la Cour de Rome, en cachant la parenté qui étoit entre Louis & Anne. Almeida ayant découvert au Pape la ſupercherie de Borgia, ce dernier l'en punit par le poiſon, l'inſtrument le plus familier de ſes vengeances. Ainſi le Nonce perdit, avec la vie, le chapeau de Cardinal & l'Évêché de Nevers qui lui avoient été promis. Un frere de ce Prélat, Vice-Roi des Indes, y périt auſſi malheureuſement, victime de la barbarie des Indiens. On a ſeulement de ce Nonce, le Diſcours qu'il prononça devant Alexandre VI, en lui prêtant le ſerment d'obédience au nom de Jean II.

François Alvarès, natif de Coimbre, Chapelain du Roi Emmanuel, fut envoyé par ce Prince en Ethiopie, avec l'Ambaſſadeur qu'on y fit partir en 1515, en conſéquence de l'Ambaſſade que la Reine d'Ethiopie avoit envoyée en Portugal l'année précédente. L'Empereur d'Ethiopie reçut les Portugais avec

diſtinction, & lorſqu'ils s'en retournerent en Portugal, il fit partir avec eux un Moine Ethiopien nommé *Zagazabo*, chargé de préſenter de ſa part au Roi de Portugal une Couronne précieuſe, & d'aller porter ſon hommage au Pape, que l'Empereur vouloit reconnoitre par cet acte, Chef de l'Egliſe. Alvarès fut auſſi du voyage que ce Moine fit à Rome, pour rendre ſon obédience. La cérémonie en fut ſolemnelle, & l'Ambaſſadeur de Portugal y aſſiſta. Pendant les ſix années de ſéjour qu'Alvarès fit en Ethiopie, il écrivit l'Hiſtoire du Pays, avec tout le ſoin & l'exactitude qui lui furent poſſibles, & lorſqu'il voulut la publier, il fit exprès le voyage de Paris, pour y aller chercher tout ce qu'il crût propre à en rendre l'impreſſion plus belle. Il y a eu deux traductions Eſpagnoles de cette Hiſtoire d'Ethiopie, l'une par *Padilha* en 1557, l'autre par *Suelvès Infaçon* en 1561. Nous en avons une vieille traduction françoiſe, imprimée à Anvers chez Plantin en 1558, ſous ce titre : *Hiſtoriale Deſcription de l'Ethiopie, contenant la vraie Relation des Terres & Pays du Grand Roi & Empe-*

reur Prete-Jean in-8°. Cet Ouvrage a été auſſi traduit en Italien, & imprimé avec le *Voyage de Ramuſio.* Enfin Paul Jove en avoit traduit le premier Tome en Latin, & Damien de Goes étoit dans le deſſein de continuer, ſi Paul Jove n'achevoit pas cette verſion.

François-Joſeph Freyre, Auteur moderne fort eſtimé, naquit à Lisbonne en 1719. Il avoit beaucoup d'érudition ſacrée & profane, & il y joignoit la connoiſſance des Langues. Ses principaux Ouvrages, ſont une Centurie d'Epigrammes latines, imprimées à Lisbonne en 1742 *in*-8°.; Une Relation du Tremblement de terre arrivé à Livourne le 16 Janvier de la même année; Un Eloge de la Reine d'Hongrie; pluſieurs Eloges d'hommes illuſtres ſes contemporains (c'eſt aſſez le goût de la Nation), & la Vie du P. *Quental*, fondateur de l'Oratoire en Portugal, traduit du Latin. Les Ouvrages qu'il a laiſſés manuſcrits, ſont les Homélies de Clément II, traduites auſſi du Latin; Mémoires hiſtoriques de Lisbonne, contenant les Vies des hommes illuſtres que cette Ville a

produits ; la Généalogie de la Maiſon d'*Almeida* ; des Poëſies & des Eglogues Latines ; *Scanderbeg*, Opera repréſenté à Lisbonne en 1747 ; *Lucius Papyrius*, autre Opera ; & une Comédie traduite de l'Italien qui a pour titre, *Le paſſage du bien au mieux*, auſſi repréſentée en 1747.

François Leitam Ferreira, l'un des 50 premiers Académiciens de l'Académie d'Hiſtoire de Portugal, naquit à Lisbonne en 1667. Il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & s'attacha ſucceſſivement aux Nonces *Durazzo* & *Cornaro*. Son goût pour la Littérature, nourri de la connoiſſance des Langues, ſe tourna du côté de la Poëſie, & l'Académie des Arcades l'adopta ſous le nom de *Tagideo*, par alluſion au Tage. Il fut admis à l'Académie du Comte d'Ericeyra, & à celle des *Anonymes* : enſuite l'Académie Royale de l'Hiſtoire le chargea des Mémoires Eccléſiaſtiques de l'Evêché de Coimbre. Il a fait auſſi l'Hiſtoire de l'Univerſité de cette Ville, & a fourni beaucoup de Pieces à la Collection de l'Académie.

Felix Machado da Sylva, crée

Marquis de Montebello par Philippe IV, & Commandeur de l'Ordre de Chriſt, s'appliqua principalement à l'étude de l'Hiſtoire & des Généalogies. Il donna en 1642. celle de ſa Maiſon en un volume *in*-4°. & on a de lui des Notes ſur le Nobiliaire du Comte de Barcellos, fils du Roi Denis. Dans la Bibliotheque du Couvent de la Grace à Lisbonne, on conſerve le manuſcrit d'une troiſiéme partie du Roman de Guſman d'Alfarache, qu'il avoit deſſein de publier, ſous le nom ſuppoſé de Felix Marquès.

Fernand de Menesès, Comte d'*Ericeyra*, Commandeur de S. Pierre d'Elvas, & de Serzedello, dans l'Ordre de Chriſt, naquit à Lisbonne en 1614. Il puiſa dans les Leçons du célébre Pere Macedo le bon goût de la Langue Latine & celui de la Langue Portugaiſe. Les Peres Staford & Borro, Jéſuites, lui apprirent la Géographie, la Géométrie, & l'Architecture Militaire, dans leſquelles il ſe rendit très-habile. Le Portugal étant en paix, il alla ſervir en Italie ſous le Comte d'Aſſumar, Gouverneur de Milan. Il ſe diſtingua dans les Siéges d'Alexan-

drie de la Paille, & de Valence. A son retour en Portugal, le Sceptre ayant changé de main, le nouveau Roi Jean IV, le chargea de faire fortifier les Places Maritimes du Royaume, pour les garantir des invasions des Espagnols. Il se trouva à la bataille de Montijoo, où il perdit son frere D. Diégue : il conduisit les Siéges de Valverde & de Barcarotta, & il fit lever au Marquis de Leganès celui d'Evora. Il empêcha l'Armée Angloise de débarquer dans le Port de Peniche, dont il étoit Gouverneur. En 1656, il fut nommé Gouverneur de Tanger, où il fut la terreur des Maures & les délices du Peuple qui lui étoit soumis. Il remplit successivement les emplois de Conseiller de guerre, de Gentilhomme de la Chambre de l'Infant D. Pedre, de Député à l'Assemblée des trois Etats, & de Conseiller d'Etat. Au milieu de toutes ces occupations, le Comte d'Ericeyra trouvoit des momens à donner aux Lettres, & ses Ouvrages sont nombreux. On a de lui une *Vie de Jean I*, écrite en Portugais & imprimée à Lisbonne en 1677. in-4. Un *Histoire de Tanger*, publiée

à Lisbonne en 1732. *in-folio* : *Historiarum Lusitanarum ab anno* MDCXL. *ad ann.* MDCLVII. *Tomi duo.* Lisbonne 1734. Au commencement de cet Ouvrage est une Vie de l'Auteur écrite par le Pere *Dos Reys*, Oratorien. Le Marquis de Louriçal, son arriere-petit-fils, conserve ses manuscrits qui consistent, en une Vie de Marie de Savoye, Reine de Portugal, en Latin & en Portugais; des Discours Politiques; d'autres Discours récités par l'Auteur dans les Académies *des Généreux* de Lisbonne, & des *Solitaires* de Santarem, dont il étoit membre; deux Tomes de Relations de divers événemens politiques & Militaires; Avis donnés au Conseil; Traités de Mathématiques; Philosophie abrégée; Lettres Sçavantes & Familieres; Poësies Portugaises & Castillanes, parmi lesquelles il y a quelques Comédies; Poësies Latines & Italiennes; quatre chants d'un Poëme intitulé, *Lisbonne Conquise*; Poëme sur la bataille d'Ameixial; Nouvelle Historique où l'Auteur décrit les avantures de sa vie, sous le nom de *Felisardo*.

François-Xavier Menesès, Comte d'*Ericeyra*

d'*Ericeyra*, arriere petit-fils du précédent, l'un des cinquante premiers Membres de l'Académie Royale d'Hiſtoire, naquit à Liſbonne en 1673. Il apprit de bonne heure la Langue Latine de Ferdinand, ſon grand Pere, la Langue Françoiſe de ſa mere, l'Italienne de ſon pere, & l'Eſpagnole de ſon Ayeule. Il fit en 1704. la campagne de Beyra avec le Roi Pierre II, & du Gouvernement d'Evora il paſſa au poſte de Sergent de bataille dans l'Armée Portugaiſe. En 1735. il fut nommé Meſtre de Camp Général & Conſeiller de Guerre. Il a eu trois enfans de ſa femme, D. Marie-Anne de Silva de Lancaſtre. L'aîné a ſuccédé à tous ſes titres, & a été deux fois Viceroi des Indes ; le ſecond a pris l'habit de S. François, & le troiſiéme a épouſé D. Joſephe d'Acuñha. Le Comte d'Ericeyra, comblé d'honneurs & de gloire eſt mort en 1743. âgé de 70 ans. Voici ſa carriere Littéraire. Dans le renouvellement de l'Académie *Dos Generoſos*, fait à Liſbonne en 1693, il en fut nommé Préſident, & il a le dernier rempli cet emploi. En 1717. il forma chez lui une autre Académie

dont il fut à la fois le Protecteur & le Sécrétaire. Enfin en 1721, lorſqu'on établit l'Académie Royale d'Hiſtoire, il fut un des cinq premiers Directeurs & Cenſeurs qui furent choiſis. Depuis il fut encore admis à la Société Royale de Londres & à l'Académie des Arcades, où il prit le nom d'*Ormano Paliſeo*. A l'exaltation de Benoît XIII, en 1722, il prononça ſon Panégyrique, & ce Pape l'en remercia par un Bref. On lit dans la Bibliothéque Portugaiſe, que le Roi de France avoit envoyé au ſçavant Comte d'Ericeyra les cinq premiers tomes du Catalogue de la Bibliothéque Royale, & vingt-un volumes d'eſtampes. L'Académie de Pétersbourg lui avoit auſſi adreſſé, avec la Lettre la plus obligeante, douze volumes de ſes Mémoires. Parmi tous les Sçavans avec qui le Comte d'Ericeyra avoit conſervé une étroite correſpondance, on diſtingue Muratori, Bianchini, Creſcimbeni, Dumont, Garelli, Bayle, Le Clerc, Salazar, Feijoo, Mayans, Renaudot, Deſpréaux, M. l'Abbé Bignon, &c. Ses Peres lui avoient laiſſé une Bibliothéque choiſie, qu'il avoit aug-

mentée de quinze mille volumes imprimés, & de mille manuſcrits. Ajoutons à tous ces avantages, qu'il étoit fort communicatif & de l'accès le plus aiſé pour les Gens de Lettres.

Peu de Portugais ont autant écrit que le Comte d'Ericeyra. Plus fécond que ſon biſayeul, avec autant de goût pour le travail, il a composé plus de cent Ouvrages, dont Barboſa donne la liſte. Nous y avons remarqué, entre autres, ceux-ci : *Relation du Siége & de la priſe de Miranda.* Lisbonne, *in* 4. ſans nom d'Auteur. *Relation de la Campagne d'Alantejo en* 1712. Liſbonne 1714. *in*-4. *Reflexions ſur les Etudes Académiques* Lisbonne 1721. *in-fol. Mémoires Eccléſiaſtiques du Diocéſe d'Evora. Eglogue ſur la mort de l'Infant D. Michel, fils du Roi Pierre II. qui fut noyé dans le Tage le* 13 *Janvier* 1724. Lisbonne 1724. *in*-4. *Jugement ſur les Ecrits de Manuel de Faria & Souza.* Lisbonne 1733. *in fol. Quarante-huit Paralléles d'hommes & douze de femmes illuſtres*, pour ſervir de ſupplément aux Paralléles des grands Hommes Portugais, composés par François Soarès Toſcano. *Extraits &*

Observations Critiques sur les Ouvrages de l'Académie de Petersbourg : ces observations ont été traduites en Langue Russe, & insérées dans le XIVe. Tome du Recueil de l'Académie. *Mémoire sur la valeur des Monnoyes de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie.* 1738. *in*-4 : (il se trouve dans le IVe. Tome de l'Histoire Généalogique de la Maison régnante). *La Henriade, Poëme héroïque, avec des observations sur les régles du Poëme Epique, & des notes.* 1741. *in*-4.

Parmi ses Ouvrages manuscrits qui sont conservés dans la magnifique Bibliothéque du Marquis de Louriçal, son petit-fils, on cite ses *Œuvres Poëtiques en langue Portugaise*, composées d'un grand nombre de Sonnets, de Romances, d'Octaves, d'Elégies, de Chansons, d'Odes, de Rondeaux, & de 400 couplets d'*Imprécations*, où il n'entre ni U, ni E. *Endymion & Diane.* Poëme de 127 Octaves. *Ses Œuvres Poëtiques en langue Castillane*, presqu'aussi nombreuses. Le *Trésor de l'Harmonie*, composé de 4000 vers enfantés en vingt heures de tems. L'*Art Poëtique de Despréaux*, traduit en oc-

taves Portugaises. *Les Amours de la Regle & du Compas*, Traduction en vers Portugais du Poëme François de Desmarets. *Réflexions Apologetiques sur le Théâtre Critique de Feijoo. Deux cens Histoires mémorables. Méthode de l'Etude.* Division de l'Etude par âges. Autre Division selon les heures du jour. Autre, selon les tempéramens. Etudes d'un Prince, d'un Général, d'un Ecclésiastique, d'un Ambassadeur, d'un Ministre, d'un *Traducteur.* Dissertation *sur les Ecclésiastiques qui ont été promus de bonne heure à l'Episcopat.* Dissertation *sur l'Or de Tibar. Instruction à son Neveu sur le Duel. Eclaircissemens sur le nombre 22*, à l'occasion de vingt-deux sortes de Monnoyes Romaines, offertes au Roi, & qui avoient été trouvées à Lisbonne le 22 Octobre 1711, jour auquel le Roi avoit 22 ans accomplis. L'Auteur, par autant de Dissertations, prouve que le nombre de 22 est le plus parfait de tous. *Lettres familieres écrites en cinq langues. Traité sur les honneurs civils que les Ecclésiastiques ont reçus à la Cour des Princes. Projet d'un nouvel Ordre Militaire. Droits incontestables de la Couronne de*

Portugal sur les Etats du Maragnon. Discours *sur les Tremblemens de Terre.* Autre *sur les Cadavres incorruptibles.*

Fernand Tellès de Faro, fils d'un Capitaine Général de Mazagan & de Ceuta, naquit à Lisbonne. Il commença à servir dans les Places où commandoit son pere. De-là il passa en Flandres, & il revint en Portugal sous le Duc de Bragance, qui devenu Roi, le fit Gouverneur de Campomayor en 1647. Il fut ensuite Mestre de Camp du Corps de Troupes qui fut envoyé dans le Brésil, pour en chasser les Hollandois. En 1659, la Reine Régente le nomma Ambassadeur auprès des Etats Généraux, pour travailler à la paix entre les deux Puissances. Tellès dans cette conjoncture importante trahit honteusement son Souverain & son Maître, en livrant à l'Ambassadeur d'Espagne le secret & tous les papiers de l'Ambassade. Convaincu de cette perfidie, il fut décapité & brûlé en effigie à Lisbonne : mais pour prix de sa trahison, il obtint de Philipe IV le Comté d'Arada, & il continua de servir en Flandres jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Ce qui l'a fait met-

tre au rang des Ecrivains Portugais, eſt le *Manifeſte* qu'il publia, pour juſtifier ſa déſertion, & la Génealogie de ſa Maiſon, qui parut à Madrid en 1661.

Fernand Maſcarenhas, Marquis de Fronteira, fut ſucceſſivement Gouverneur du Royaume d'Algarve, Meſtre de Camp Général, Gouverneur des Provinces de Beyra & d'Alentejo, Conſeiller d'Etat & de Guerre, & Majordome de la Reine Marie-Anne d'Autriche. Il appartient à la République des Lettres, comme membre de l'Académie Royale, dont il fut Cenſeur perpétuel, dès le commencement de ſon inſtitution. Il fut auſſi chargé par l'Academie, de la rédaction des Mémoires concernant les expéditions des Romains dans la Luſitanie. Dans les Diſcours qu'il a prononcés, tant en qualité de Préſident, que comme Académicien, on a toujours été frappé de la preciſion ſiguliere & de l'énergie de ſon ſtile. Il eſt mort en 1729, âgé de 74 ans. Ses écrits ſont répandus dans les différens volumes qui compoſent la Collection de l'Académie Portugaiſe.

Polygraphes, Médecins & Poëtes.

FRANÇOIS - Emmanuel de Mello, Commandeur de l'Ordre de Christ, né à Lisbonne en 1611, est un des plus fé onds Auteurs Portugais. Il servit de très-bonne heure, & fut un de ceux qui échapperent au naufrage qu'essuya la Flotte Portugaise à la Corogne en 1627. Il fit ensuite les campagnes de Flandres & de Catalogne. En 1638, il travailla à appaiser le tumulte d'Evora; mais n'ayant pû y réussir au gré du Ministere Castillan, il subit injustement quelques mois de prison. Après la campagne de Catalogne, dans laquelle il fut employé, il essuya de nouvelles traverses. Il fut accusé de l'assassinat de François Cardoso, & enfermé pendant neuf ans dans la Tour de Velha. Louis XIII. à qui il avoit donné de fréquentes preuves d'attachement, s'intéressa pour lui auprès du Roi de Portugal, & obtint sa liberté en 1648; il en profita pour passer dans le Brésil. Enfin le repos succéda à tant d'agitation. Pendant les

trente ſix dernieres années de ſa vie, il ſçut allier les fonctions Militaires avec le travail du Cabinet, & il mourut à Lisbonne en 1666. Il n'avoit point été marié ; mais il avoit laiſſé un fils naturel qui fut tué à la bataille de Senef, où il ſe trouva comme Capitaine de Cavalerie. Habile politique, bon Philoſophe, Hiſtorien élégant, Poëte ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres. La Bibliothéque Portugaiſe détaille ſes nombreuſes productions, & compte près de cent ouvrages ſortis de ſa plume. Parmi les imprimés, on eſtime particuliérement ſa *Politique Militaire.* Madrid 1638. *in*-4°. réimprimé en 1720. à Lisbonne. *L'Hiſtoire des Mouvemens de Catalogne,* ſous le nom ſuppoſé de *Clemente Libertino.* Lisbonne 1645. *in*-4°. *Manifeſte du Portugal.* Lisbonne 1647. *in*-4°. Cet Ouvrage fut fait à l'occaſion de l'aſſaſſinat tenté contre la perſonne de Jean IV, Roi de Portugal, le 17 Juillet 1647. à la Proceſſion du Saint Sacrement qu'il accompagnoit ; & l'Auteur en charge la Cour de Caſtille. *Relation de la Campagne faite*

dans le Brésil en 1649, par les Troupes que la Compagnie generale du Commerce avoit envoyées dans ce pays. Lettres contenant des Regles de conduite pour les gens mariés. Lisbonne, deux éditions, l'une en 1651, l'autre en 1670. *Œuvres Morales.* Rome 1664. 2 *vol, in*-4°. *Lettres familieres.* Rome 1664, *in*-4°. *Apologues en Dialogues.* Ouvrage posthume. Lisbonne, *in*-4°. Il y a quatre Apologues : dans le premier intitulé, *les Horloges parlantes*, une Horloge de Ville converse avec une Horloge de campagne. Le deuxiéme a pour titre, l'*Ecritoire Avare.* Les Interlocuteurs sont, le Doublon Castillan, la Cruzade moderne, le Vingtain Navarrois, & le Portugais fin. Le troisiéme est, *la Visite des Fontaines.* Les Interlocuteurs sont, Apollon, la vieille Fontaine, la nouvelle Fontaine du Palais & un Soldat. Le quatriéme, inscrit l'*Hôpital des Lettres*, se fait entre Juste-lipse, Boccalini, Quevedo & l'Auteur. *Traité de la Cabale*; autre Ouvrage posthume. Lisbonne 1724. *in*-4. Entre ses Ouvrages Manuscrits qui sont encore plus

nombreux, on diſtingue : *La Vie de Théodoſe II, Duc de Bragance. Vies des Rois de Portugal, compoſées ſur leurs médailles. Traité de la Patience. Deſcription du Bréſil*, intitulé : *Le Paradis des Mulâtres, le Purgatoire des Blancs, & l'Enfer des Negres. Les Galanteries mal reçues.* Nouvelle dédiée à une Dame qu'il nomme Lucinde, âgée de dix-huit ans, âge décisif, ſelon l'Auteur, époque climacterique, ſinon pour la vie, du moins pour le repos des hommes, d'où s'en ſuit ſouvent le ſort de la vie. *Jugement des Merveilles de la Nature.* Diſcours compoſé au ſujet d'un déluge de feu qui tomba ſur l'Iſle de S. Michel en 1638. *Mémoires ſur ſa Vie*, écrits en 1641. *Relation hiſtorique de la revolte d'Evora.* L'Alexandre Chrétien : *Hiſtoire de Caſtriot, Prince d'Albanie.* Diſcours *ſur la préſéance des Nations*, au ſujet de celle que les Vaiſſeaux Marchands Anglois prétendirent alors ſur les Hollandois, dans le Port de Lisbonne. *Relation du Siége d'Olivença. Relation de la Victoire remportée par les Portugais ſur les Hollandois à Ga-*

rarapes. Histoire des Infans de Portugal Itineraire de l'Europe, &c. Par le dénombrement de ces Ouvrages, on voit, dit Barbosa, que l'*Auteur avoit vû tout ce qu'il a écrit, & avoit écrit tout ce qu'il avoit vû.*

François-Xavier Leytam, naquit à Lisbonne en 1667. de parens nobles. Il entra de bonne heure chez les Jésuites, & après sept ans de profession, il quitta la Société pour prendre une femme. Il en eut huit enfans qu'il trouva moyen d'établir. Il s'appliqua, quoiqu'un peu tard, à la Médecine, & l'exerça avec succès à Lisbonne. La Cour le nomma pour accompagner le Marquis d'Alegrete, lorsque cet Ambassadeur fut envoyé à Vienne, afin d'y conclurre le mariage du Roi avec l'Archiduchesse d'Autriche. A son retour en Portugal, ayant trouvé sa femme morte, il entra dans l'état Ecclésiastique & se fit Prêtre. Le Cardinal Patriarche lui donna tous les pouvoirs pour confesser & pour prêcher; ensorte qu'il étoit regardé comme un très-habile Médecin du corps & de l'ame. En 1736, il fut aggrégé dans l'Aca-

démie Royale d'Hiſtoire. Il fut nommé en 1738 premier Médecin de la Cour ; mais il ne jouit pas long-tems de cette place, la mort l'ayant enlevé en 1739. On a de lui des Poëſies Latines & Portugaiſes, des Sermons, quelques ouvrages de Médecine, & entre autres, une *Diſſertation ſur les fiévres accompagnées de pourpre, & ſur celles qui étoient inconnues aux Anciens.* Un Diſcours *ſur les Jardins de Semiramis & ſur les murs de Babylone ;* un autre, *ſur l'exiſtence du Pelican, &c.* Il ſe préparoit à donner un *Traité ſur les maladies des Princes, & ſur la maniere de les traiter.*

François Sanchez, étant paſſé en France avec ſon Pere, y devint Médecin & Profeſſeur dans l'Univerſité de Montpellier : il mourut à Toulouſe, âgé de 70 ans. Il a laiſſé un Corps de Médecine (*Opéra Médica*), imprimé à Toulouſe en 1646, *in* 4 ; & une *Somme Anatomique*, auſſi en Latin :(le premier de ces deux Ouvrages contient une cenſure d'Hypocrate) ; un Traité Sceptique ſous ce titre : *De la plus noble des Sciences qui eſt* qu'on ne ſçait

rien, *de l'extinction des Lettres & de ſes cauſes* (1); un Traité *de la durée de la vie*, & un autre *de la Divination par ſonges*, contenus dans le précédent Ouvrage; un autre Traité Latin de la traduction des Auteurs, *de Interpretandis autoribus*. Anvers, chez Plantin, 1582. *in*-8o. Queſtions *ſur les Démonſtrations de Géométrie d'Euclide*, adreſſées à Clavius (2). Diſcours en Langue Portugaiſe, ſur la Cométe qui parut en 1577.

François-Xaviér Silveyra e Bellaguarda, Oratorien, né à Lisbonne en 1715 eſt connu par deux ouvrages en Langue Portugaiſe qu'il a faits pour défendre le celebre D. *Feijoo*, Benédictin Eſpagnol. Le premier imprimé à Lisbonne en 1745 *in*-4°, eſt contre le P. *de Santa-Noza*, Dominicain, qui, dans ſon *Théâtre du Monde viſible*, avoit attaqué D. Feijoo: il a pour titre, *Eloge apologétique du Critique Eſpagnol*,

(1) *De Multum nobili Scientiâ*, quod nihil ſcitur; *dèque Litterarum pereuntium agone, ejuſque cauſis*. Lugduni 1558.

(1) *Erotemata ſuper Geometricas Euclidis Demonſtrationes, ad Clavium* 1577.

& nouvelle Dissertation contre l'existence du Phenix. L'autre intitulé, *La Vérité de Feijoo, vengée pour la seconde fois*, combat un Medecin de Lisbonne, qui accusoit D. Feijoo de contradiction.

Philippe Montalvo, de Castelbranco, dans le Diocese de Guarde, fut Professeur de Medecine dans les Universités de Louvain & de Pise, & ensuite premier Medecin de Louis XIII. Il mourut à Tours en 1615, & il paroit qu'il étoit Juif. Ses Ouvrages sont, un *Traité de la vue*, dédié au grand Duc de Toscane, & imprimé à Florence, en 1606, *in-4°*; un Traité latin sur les maladies de la tête, imprimé à Paris en 1614 *in-4°*, sous le titre de *Archipathologia*; & un autre sur la santé, *de homine sano*, Francfort 1591. *in-8°*.

Fernand Mendès, de la Province de Beira, fut dabord Professeur de Medecine à Montpellier & ensuite Medecin de la Reine Catherine d'Angleterre. Il est l'inventeur de l'*Eau d'Angleterre*, remede connu pour les fievres intermittentes. Il est mort à Londres fort riche & fort âgé en 1724. On a de lui un Ouvrage de Medecine intitulé : Etude de l'Art d'Apollon, ou

Exercices de Medecine : *Studium Apollinare, ſive Progymnaſmata Medica*, Lugduni. 1668 *in*-4°.

François de Fonſeca-Henriquès, Médecin célebre, né en 1665 à Mirandella, & mort à Lisbonne en 1731, a publié en Portugais un *Traité de l'uſage du Mercure*. 1708 *in*-4° ; un Traité de Pharmacie. *Amſterd.* 1711 *in*-8°. un Traité Latin *ſur la Pleuréſie*. 1701, *in*-4° ; un autre Ouvrage Portugais, intitulé, *Ancre Medicinale, pour conſerver la ſanté*. Lisbonne 1721 *in*-8°, & 1731, *in*-4° ; une Diſſertation qui a pour titre, *Medecina Luſitana*, dans laquelle il traite de l'état de l'Enfant avant ſa naiſſance, de la façon de l'élever, & des fievres. Amſterdam 1710 & 1731 *in-folio* ; & une *Méthode pour la gueriſon des Maladies Veneriennes* : la Bibliotheque Portugaiſe, ne marque ni le lieu ni l'année de l'Impreſſion de ce dernier Livre.

Ferdinand Cardoſo, de Celorico, dans la Province de Beyra, exerça dabord la Medecine à Valladolid & à Madrid ſucceſſivement. Enſuite il paſſa à Veniſe, où il embraſſa le Judaïſme, & changea ſon nom en celui d'*Iſaac*.

Il a écrit ſur *les Fievres avec ſyncope, ſur l'utilité de l'eau, ſur la Philoſophie naturelle, ſur le Veſuve, ſur les Accouchemens à* 13 *&* à 14 *mois*, & un *Panegyrique de la couleur verte*, imprimé à Madrid en 1635 *in*-8°. Peu de tems après ſon apoſtaſie, il publia à Amſterdam un Ouvrage intitulé: *Excellences des Hébreux, & Calomnies dont ils ſont l'objet.* Il fait honneur au Peuple Juif de dix prérogatives particulieres, & le défend de dix calomnies dont il prétend que les Chrétiens l'ont chargé. Les talens de Cardoſo pour la Poëſie l'ont fait mettre au rang des Poëtes Portugais.

François Sa e Miranda, Poëte célebre, naquit à Coimbre en 1495. Tant que vecut ſon pere, il s'apliqua par obeiſſance à l'Etude du droit, & quoique ſon penchant ne le portât point à ce genre, ſa grande facilité lui fit faire aſſez de progrès, pour être nommé Profeſſeur dans l'Univerſité de cette Ville. Après la mort de ſon pere, il ne ſe contraignit plus, & il ſe livra tout entier tant à la Philoſophie morale, qu'à la Poëſie dans laquelle il excelloit. Pour multiplier ſes con-

noiſſances, il voyagea en Eſpagne & en Italie. Revenu en Portugal, il fut honoré de la confiance de ſon Souverain Jean III, & des bonnes graces de l'Infant Jean qui ſe plaiſoit à l'entretenir. Le Roi lui donna une Commanderie dans l'Ordre de Chriſt ; mais ce Poëte ayant déplu à un Grand de la Cour, fut obligé de la quitter & de ſe retirer à une Maiſon de Campagne, où il finit tranquillement ſes jours. Il avoit épouſé une Azevedo, dont il eut deux fils. L'ainé qui prit le parti des armes, fut tué à Ceuta ; le Cadet avoit épouſé une Meneſès dont il a eu poſtérité. *Sa Miranda*, eſt le premier qui ait fait de grands Vers en Langue Portugaiſe. Il ſçavoit très bien le Grec, & ſe nourriſſoit de la lecture d'Homere. Il préferoit la ſolidité à la pompe, & la penſée à l'expreſſion. C'eſt ce qui fait que ſon ſtile eſt quelquefois négligé ; mais ce défaut de correction eſt compenſé par une foule de Maximes & de Traits ſententieux qui le rendent utile. Il attaquoit ſouvent les mœurs de la Cour, & faute d'être inſtruit des détails ſur leſquels tombe ſa cenſure, on ne ſaiſit

pas toujours la finesse de sa satire. Ce Poëte au reste est fort chaste, & même dans le genre comique il ne s'est jamais permis la moindre licence. Il joignoit au talent de la Poësie, tous ceux de la société. Il montoit fort bien à cheval, & jouoit de plusieurs instrumens : avantages rares dans un Siecle où les Arts d'agrément surtout coûtoient beaucoup à acquerir. Miranda mourut en 1558, âgé de 63 ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de S. Martin de Carrazedo, où Gonsalve, Ministre du Roi Sebastien, lui fit élever un superbe Mausolée. D'un nombre infini de vers faits à la louange de ce Poëte, ceux de *Diego Bernardès*, suffiront pour faire juger du goût de ce tems-là. » *Sa Miranda*, voulant secouer » le joug tirannique de la Folie qui » gouverne le monde, s'étoit retiré » dans nos Montagnes, où il vivoit » libre, & maître de soi. Il a vecu » toutes ses années, parce qu'il ne » craignoit ni n'esperoit rien. Aimable habitant de nos retraites ! Qui » peut avoir suivi tes traces dans ces » montagnes & dans ces bois ? Tu » charmois par la douceur de ton chant,

» tout ce qui s'offroit ſous tes pas. Re-
» venu des terres étrangeres, tes vertus
» ont excité l'envie & cauſé l'admira-
» tion. Maintenant un long ſommeil
» te ferme les yeux, & tu ouvres les
« miens aux larmes, & tout pleure ici
» avec moi. Les Monts, les Vallées,
» les Bois, les Prez, les Rivieres, les
» Fontaines; les Satires, les Faunes, les
» Bergers; le Minho, le Douro, le
» Mondego, le Lima, le Tage; les
» Oiſeaux mêmes, & juſqu'aux Bêtes fé-
» roces, tout marque ſenſiblement ſes
» regrets. Le Laurier ſe dépouille de ſes
» feuilles, & les Prairies n'ont plus de
» fleurs. Nos Nimphes ont quitté leurs
» travaux, pour s'occuper de ton pré-
» cieux ſouvenir, & ton nom dans ces
» triſtes lieux ne s'entend plus qu'avec
» nos ſoupirs. »

L'éloge Latin de Miranda fait par le Pere *Macédo*, va donner encore un eſſai du goût national en ce genre. » *Sa*
» *Miranda*, nom fait pour l'admira-
» tion! Cet homme devenu ſi célébre par
» la fineſſe de ſon eſprit, la ſolidité de
» ſon jugement, la diverſité de ſes con-
» noiſſances, & l'intégrité de ſes mœurs,

» eſt le premier qui nous ait montré la
» la *Satire*. Il l'introduiſit à la Cour,
» ſous les habillemens de la Comédie,
» & il ſçut heureuſement allier le Soc
» & le Cothurne. Ses Poëſies Paſto-
» ralles ont rendu les Forets *dignes des*
» *Conſuls*. Poëte même au de-là de ſes
» Fables, ſans ceſſer de plaire, il fut
« le Momus de ſon tems, & (comme
» on le voit par ſes Ecrits) il devina
» ceux qui devoient ſuivre. Perſonne
» ne poſſéda mieux l'Art de mêler à
» propos le ſerieux à l'enjouement, &
» d'aſſaiſonner la raiſon du ſel de la
» plaiſanterie. » (1)

Les Œuvres de Miranda ont été imprimées pour la premiere fois à Lisbonne, par Emmanuel de Lyra en

(1) *Franciſcus Sa Miranda*! An non mirandus? Celeberrimus ob ingenii acumen, & judicii pondus, & Scientiarum varietatem, morumque integritatem; qui primus Luſitanis ſtyli naſum produxit, ſoccoſque Cothurnis miſcuit feliciter: togatas ſatyras in aulam induxit, & illud paſtoritio carmine conſecutus eſt, ut *ſylvæ Conſulæ dignæ* fierent. Ultrà fabulas Poëta; imò & ſui temporis gratus Momus & futuri vates, quemadmodum ejus ſcripta demonſtrant. Certè nemo melius eo & aptius, jocos ſeriis, ac ſeria jocis diſtinxit.

1595, *in*-4°. & elles furent réimprimées avec une vie de l'Auteur en 1614. chez Vincent Alvarès. Cette ſeconde édition eſt meilleure que la premiere, parce qu'elle fut faite ſur l'original de l'Auteur, poſſédé alors par *D. Fernand Cores Sotomayor*, qui avoit épouſé une petite-fille du Poëte. Sotomayor faiſoit tant de cas de ſon manuſcrit, qu'il conſentit qu'on l'employât pour valeur d'une ſomme conſidérable dans la dot qu'il reçut de ſa femme. Il y en eut une troiſiéme édition chez Craeſbeeck en 1632, & une quatriéme chez Antoine Pereyra en 1677, *in*-8°. Les Satyres de Miranda ont été imprimées à part à Porto en 1626, *in*-8°, avec les Comédies de *Vilhalpandos*. Le Cardinal Henri les goûtoit beaucoup, & les faiſoit ſouvent jouer en ſa préſence. On a dans la Bibliotheque du Roi à Paris, un Manuſcrit des Œuvres de Miranda, cotté par l'Ecrivain Portugais 8292.

Flavio Jacobo, Poëte Latin né à Evora en 1517, fut envoyé à dix-huit ans par ſon pere, ſous le fameux *Sotto*, Dominicain, pour apprendre la Dia-

lectique. Il fit sur son éloignement de la maison paternelle, une strophe touchante qui marque bien sa sensibilité.

Me desiderium matris, & asperâ
Pressa sorte parens, in lacrymis dies,
Noctes in lacrymis ducere perpetes
Crudeli serie jubet (1).

Jacobo, après avoir passé quelque tems, soit à Anvers, soit à Louvain, fixa sa retraite à Raguse, Ville qui lui plaisoit beaucoup (2), & dans laquelle il finit ses jours. On a de ce Poëte deux volumes de *Distiques Moraux pour l'instruction de la jeunesse* : l'un intitulé, *Cato Major*; l'autre, *Cato Minor*. Ils ont été imprimés à Venise en 1592 & 1596.

Gil Vicente, fameux Dramatique du seiziéme siécle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, a servi de mo-

(1) La douleur d'être séparé de ma Mere, ce qu'elle-même hélas! souffre loin de moi, me fait passer successivement tous les jours, toutes les nuits dans les larmes.

(2) *Si tranquilla meæ sedes optanda Senectæ,*
Ante alias urbes, sola Rhagusa placet.

déle à Lope de Vega & à Quevedo. Erafme apprit exprès le Portugais, pour lire les Comédies de ce Poëte, & il jugea qu'il avoit bien imité Térence. Il eut trois enfans, qui tous héritèrent à peu près par égales portions, des talens poëtiques de leur pere. Ils eurent foin, après fa mort, de publier fes Ouvrages dramatiques en un volume *in-folio*, qui fut imprimé à Lifbonne en 1562. Cette Collection eft partagée en cinq Livres, qui comprennent : le premier, toutes les Piéces dans le genre pieux ; le fecond, les Comédies ; le troifiéme, les Tragi-Comédies ; le quatriéme, les Farces ; le cinquiéme, les Pantomimes. Il y a quelques autres productions de Gil Vicente difperfées ailleurs, & imprimées féparément.

Gonçale Bandarra, qui n'étoit qu'un pauvre Savetier du Bourg de Francofo, dans la Province de Beyra, eft à la fois le *Noftradamus & le Maître Adam* des Portugais. Poëte & Prophête, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'attention du Saint Office. Il fut un des criminels jugés par l'*Auto da fé* qui fe tint le 23 Octobre 1541. Mais

Mais le jugement qu'il ſubit ne fut point apparament capital, puiſqu'il ne mourut qu'après 1556. En 1641. D. Alvare Abranchès lui fit bâtir une Sépulture honorable avec cette Epitaphe : » Cy gît, *Gonçalo Anès Bandarra* qui dans ſon tems prophétiſa » le rétabliſſement de ce Royaume. D. » Alvarès de Abranchès, étant Gou» verneur de la Province de Beyra, » lui a fait élever ce Monument l'an » 1641 ». En effet, lorſqu'en 1640 le Duc de Bragance monta ſur le trône de ſes ayeux, on crut voir cet événement prédit dans les Poëſies de Bandarra, ce qui fit revivre ſa mémoire. Le Marquis de Nice, pendant ſon Ambaſſade en France, fit imprimer ſes Œuvres ſous ce titre : *Vers de Bandarra, corrigés & imprimés par ordre d'un grand Seigneur de Portugal, adreſſés aux véritables Portugais curieux de découvertes* (1). Ce

(1) *Trovas de Bandarra, apuradas e impreſſas por hum grande Señhor de Portugal, offerecidas aos verdadeiros Portuguezes devotos de encubierto. Nantes, por Guilherme de Monnier* 1644. in-8.

Livre rarissime et pour ainsi dire impossible à se procurer.

Recueil eſt compris dans l'*Index* de 1681, des Livres défendus par l'Inquiſition. Comme on prétendoit que l'édition de Nantes étoit altérée, & contenoit des vers qui n'étoient point de Bandarra, *D. Juan de Caſtro* la réduiſit, & y ajoûta des Notes pour l'intelligence des endroits obſcurs. Ce fut la nouvelle édition qui parut ſans lieu d'impreſſion, ſous ce titre : *Paraphraſe & concordance de quelques Prophéties de Bandarra.* 1703. *in*-8. On croit qu'elle fut faite à Paris. *Brito*, dans ſon Théâtre des Illuſtres Portugais, apprécie ce Poëte en ces termes.

» JE ne vois, dit-il, dans les vers » de Bandarra qu'une verve ruſtique. » Loin d'y trouver rien de prophéti» que, ſes vers me ſemblent faits pour » rire. Ils ne peuvent au moins trom» per que le Peuple, & je ſuis per» ſuadé que Bandarra, ne ſongeant » qu'à charmer ſes travaux, chantoit » ſur ſon eſcabelle tout ce qui lui ve» noit à la bouche ».

Grégoire Silveſtre, né en 1520. à Liſbonne, où ſon Pere étoit Medecin du Roi Jean III., joignoit au

talent de la Poësie celui de la Musique, & fut le premier Organiste de la Cathédrale de Grenade. Ce Poëte est l'inventeur des vers Portugais de douze pieds. Avant lui *Boscan* & *Jean de Mena* n'avoient employé que des vers endecametres ou de onze pieds. La nature lui avoit presque refusé la figure humaine ; la difformité de son visage & la disproportion de ses membres le rendoient hideux Ces disgraces naturelles ne l'empêcherent pas de trouver une femme, & il en eut même une nombreuse postérité. Ses Héritiers, aidés des soins de *Pedro de Caceres e Epinosa*, son ami, donnerent en 1592. à Lisbonne une premiere édition de ses Œuvres *in*-12. & il en parut une seconde à Grenade en 1599, *in*-8. Il a laissé un Ouvrage Manuscrit *sur l'art d'écrire en chiffre.*

Gonçale Coutinho, Commandeur de l'Ordre de Christ, est principalement célébre par la grande liaison qu'il eut avec *Camoens* qui vivoit souvent chez lui à la campagne, où il donnoit à la Poësie ses plus doux momens. Le devoir arracha Coutinho d'entre les bras

des Muſes : il fit ſes premieres campagnes à Arzilla, fut Gouverneur de Mazagan, & Conſeiller d'Etat ſous Philippe III. Il épouſa Marie d'Oliveyra, dont il ne put avoir d'enfans, ce qui lui cauſa tant de chagrin, qu'il prit pour deviſe *un Olivier avec ce mot :* Mihi Taxus, *c'eſt pour moi un If;* alluſion à la ſtérilité de cet arbre. Après la mort de Camoens, il lui fit élever en 1595. un Monument dans l'Egliſe de Sainte Anne de Lisbonne. On lui dédia en 1621, une édition des Œuvres de ce Poëte. Coutinho mourut en 1634. On a de lui un Diſcours ſur ſon voyage à Mazagan, Piéce eſtimée & qui parut à Lisbonne en 1629, *in-4*; la Vie de *Menesès* qui eſt à la tête des œuvres de ce Poëte; des Poëſies & des Lettres manuſcrites, & une continuation de l'Hiſtoire de *Palmerin.*

François Rodriguès Lobo, le Théocrite du Portugal, naquit à Leyria de parens nobles, vers la fin du ſeiziéme ſiécle. Ses Eglogues l'ont rendu célébre, & c'eſt ce que les Portugais ont de meilleur en ce genre. Il vécut toujours retiré & périt malheureuſement

ſur le Tage, en voulant paſſer de Santarem à Lisbonne. On eſtime beaucoup ſon ouvrage intitulé ; *La Cour au Village & les Nuits d'Hyver.* Il fut imprimé à Lisbonne en 1630. & il a été traduit en Eſpagnol par *Morales* en 1732. On a encore de lui : *le Printems*, un Poëme Héroïque en vingt chants *ſur le Connétable de Portugal, D. Nuño Alvarès Pereyra*, quelques Romances, & la *Relation du Voyage de* Philppe *III. à Lisbonne*. Ses Eglogues ont été imprimées en cette Ville chez Craesbeck, en 1605, *in* 4.

Philippe-Joſeph de Gama (Auteur vivant) fait en 1738 Académicien ſurnuméraire de l'Académie Royale d'Hiſtoire, eſt né en 1713 à Lisbonne. La Poëſie Latine eſt ſon principal talent. On fait grand cas de ſes Panégyriques & de ſes Oraiſons Funébres. Il a publié en 1733, onze Décades d'Epigrammes Latines, & en 1735, un autre Recueil d'Epigrammes dans la même Langue.

François de Moraes, né à Bragance au commencement du ſeiziéme

ſiécle, ſuivit en France le Comte de *Linhares*, Ambaſſadeur de Portugal, auquel il étoit attaché : mais de retour dans ſa Patrie, il fut aſſaſſiné à la Porte d'Evora. Il eſt l'Auteur de *Palmerin*, Roman de Chevalerie qui a été traduit en François, & qui parut en 1574. de l'impreſſion de Paris. On ſçait combien le jugement de Michel Cervantès dans Don-Quichotte, eſt avantageux au Roman de Palmerin (1). Moraes a auſſi fait celui de *Primaleon*, fils de Palmerin ; des Dialogues ſur ſes Amours avec une Dame de la Reine Eléonore en France ; une Relation des Fêtes célébrées à Paris à la Cour de Charles V. pour le mariage du Duc de Cleves & de la Princeſſe de Navarre, qui ſe fit en 1541 ; une autre Relation des Obſéques de François I, en 1546, & celle des Tournois qui ſe firent à Xabregas en 1550.

(1) Cervantès fait dire au Curé, qu'il mérite d'être conſervé auſſi précieuſement que l'étoient les Œuvres d'Homere dans la caſſette de Darius.

Le Portugal a eu auſſi des *femmes ſçavantes.* Le Bibliographe Portugais en cite pluſieurs, parmi leſquelles nous diſtinguons,

Philippe Nuñes, d'Evora, qui ſcavoit bien la Langue Latine, & qui joignoit à l'érudition l'agreable talent de la Muſique. On a d'elle deux ouvrages manuſcrits : l'un en Latin intitulé, *La Vie des trois Rois* ; l'autre en Portugais, & qui eſt une *Hiſtoire abrégée du Portugal.*

Félicienne de Milam, Religieuſe Bernardine, née à Liſbonne en 1632, s'eſt rendue celebre par ſes Apophtemes, qu'on a ramaſſés dans quelques collections. Les Lettres & les vers qu'elle a laiſſés manuſcrits, ſont jugés par Barboſa dignes de l'impreſſion. On a d'elle encore un Diſcours où elle eſſaye de prouver l'exiſtence de la Pierre Philoſophale, & dans lequel elle a fait entrer beaucoup d'érudition. Elle mourut en 1705, & voulut qu'on inſcrivit ſur ſa tombe, cette courte Epitaphe : *Cy gît la Pechereſſe.*

ANGLETERRE.

I.

La Femme de Bath. Conte de Chaucer, remanié par Driden.

DANS le vieux tems, lorſqu'Arthur regnoit, & rempliſſoit l'Univers de ſes glorieux exploits, le Roi des Lutins & la Reine des Fées gambadoient dans la bruyere & danſoient ſur l'herbe. Sous leurs pas, le gazon naiſſoit & marquoit la terre. Jamais la lumiere du divin Phebus n'éclairoit leurs danſes: ils préféroient les pâles rayons de la myſterieuſe Phœbé à la vive lumiere de ſon frere. Depuis les Bretons furent toujours affectionnés aux Puiſſances Aeriennes qui les regardoient comme leurs plus fideles Sujets. Les Sabbats devinrent de jour en jour plus ſolemnels, & la moitié de l'année ſe paſſoit en réjouiſſances nocturnes.

Tout ceci eſt de l'ancien tems : car à préſent nos Villageois traverſent les forêts, ſans voir ces fêtes miſtérieuſes. Nos jolies Laitieres ne ſont

ces que le Tacticien de Florence. Il est cependant très-probable, qu'il avoit appris à ses contemporains tout ce que lui-même avoit appris des Anciens. L'ignorance universelle qui régnoit alors, principalement parmi les Gens de Guerre, devoit tout rendre neuf : ainsi un Livre de Tactique, publié par un Ecrivain de la plus grande réputation, ne pouvoit manquer de faire bien plus d'effet que ni Végece ni Polybe relegués dans la poussiere des Ecoles & chez les Ecclésiastiques, alors seuls possesseurs des Lettres.

ESPAGNE.

HISTORIA del famoso Predicador, Fray Gerundio de Campazas, aliàs *Zotes, escrita por el Licenciado Don Francisco Lobon de Salazar, Presbytero, Beneficiado de Preste en las Villas de Aguilar, y de Villagarcia de Campos, Cura en la Parroquial de San Pedro de esta, y Oppositor à Cathedras en la Universidad de la Ciudad de Valladolid; Quien de la dica al Publico. Tomo primero: con Privilegio. En Madrid: en la Imprenta de D. Gabriel Ramirez, calle de Atocha ano de 1758.*

» HISTOIRE du fameux Prédicateur, » Frere Gerundio de Campazas, » *aliàs* Zotes (1), écrite & dédiée

---

(1) *Zote* signifie un sot, un homme qu'il est impossible d'instruire, tant il est stupide.

» au Public, par le Licencié Don Lo-
» bon de Salazar, Prêtre, Bénéficier
» des Villes d'Aguilar & de Villa-
» garcia de Campos, Curé de la Pa-
» roiſſe de Saint Pierre de cette der-
» niere, &c. (2). Tome premier,
» avec Privilége. A Madrid, chez
» D. Gabriel Ramirez, rue d'Ato-
» cha, 1758, petit *in*-4°. de 335
» pages, non compris quatre Let-
» tres imprimées au commencement,
» la Préface, & deux Tables, l'une
» des Chapitres, & l'autre des cho-
» ſes remarquables. »

PREMIER EXTRAIT.

AVANT que de commencer cet Extrait, il eſt bon d'avertir nos Lecteurs de la méthode que nous ſuivrons. Nous nous garderons bien de

---

(2) Quoiqu'en diſe le Frontiſpice, toute l'Eſpagne croit que c'eſt le P. *Iſla*, Jéſuite, qui eſt l'Auteur de cette Hiſtoire. Si nous pouvons nous en rapporter à une Réponſe manuſcrite que nous avons eue entre les mains, & dans laquelle on attaque nommément ce P. Jéſuite, nous le croyons auſſi.

faire la ſimple deſcription des Ouvrages qui portent, comme celui-ci, l'empreinte des mœurs & du caractère des Nations, quand nous pourrons préſenter les Tableaux mêmes. L'analyſe ne peut convenir qu'aux Ecrits purement didactiques : y ſoumettre les Ouvrages d'imagination, où le Génie National perce néceſſairement & ſe peint toujours avec des traits plûs ou moins marqués, ce ſeroit manquer le principal objet de notre Journal. On s'eſt donc attaché dans cet Extrait à ne montrer en quelque façon que l'Auteur. Mais quelques efforts qu'on ait faits, quelque liberté qu'on ſe ſoit permiſe, il s'en faut beaucoup qu'on ſe flatte d'avoir pû conſerver ici la force & l'eſprit de l'original. On ſçait trop combien un Ouvrage d'imagination, de ſentiment, ou de mœurs, perd en paſſant d'une Langue dans une autre. Eh! comment pouvoir rendre en François la *Langue Comique des Eſpagnols*, Langue très-diſtincte chez ces Peuples, où elle eſt ennoblie par l'uſage des Ecrivains les plus polis, & des Caſtillans qui parlent le mieux ; Langue réelle, & qu'il ne faut pas confondre ni avec

nos patois vulgaires, ni avec le langage Marotique, encore moins avec celui de nos Parades!

Lorsque l'ingénieux *Cervantes* entreprit de faire main-basse sur les Livres de Chevalerie, il ne pensoit assûrément pas que son immortelle fiction dût servir un jour de modéle à l'Ouvrage que nous annonçons. Quoique l'éloquence de la Chaire fût déjà un peu altérée de son tems en Espagne, il ne pouvoit pas prévoir qu'elle pût être portée un jour au dégré de profanation où on la voit aujourd'hui, & cela d'autant moins, que plusieurs Grands Hommes de sa Nation en avoient consigné les régles dans des Ouvrages qu'on lit encore avec autant de plaisir que d'édification (3). Mais le mauvais goût, qui s'introduisit en Espagne sous le regne de *Philippe IV*, infecta jusqu'aux Ministres de l'Evangile,

(3) Voyez la Lettre de Don *Juan de Santander*, premier Bibliothécaire du Roi d'Espagne, imprimée à la tête de l'Histoire de Frere Gerundio.

& étendit la corruption à toutes les parties de l'Eloquence. Dès-lors, au lieu de ces Sermons qui avoient immortalisé cette foule d'hommes véritablement Apostoliques que l'Espagne avoit produits, on ne vit presque plus que de pieuses farces : les Prédicateurs se livrant à l'abus des talens le plus criminel, ne rougirent point de jouer le rôle de Bouffons, & d'ériger en Théâtre la Chaire de Vérité.

Cependant la contagion n'a jamais été générale : il y a eu dans tous les tems, & il y a encore aujourd'hui en Espagne d'excellens Prédicateurs. Plusieurs Sçavans Espagnols se sont élevés avec force contre ces Profanateurs de la parole Divine, & leur zéle a été souvent secondé par les vigoureuses remontrances des Prélats.

L'Auteur de l'Histoire de Frere *Gérondif* a cru, que le seul moyen de ramener les mauvais Prédicateurs à leur devoir, étoit de les tourner en ridicule. Pour cet effet, il a choisi un Prédicateur imaginaire, en qui il a réuni toutes les sottises & les extravagances que débitent la plûpart des Prédicateurs Espagnols. Cette heureuse idée

lui a ouvert un champ vaſte pour l'ironie, & nous oſons aſſûrer qu'il en a tiré tout ce qu'on pouvoit attendre du ſingulier talent, dont il avoit donné un eſſai dans la fameuſe Relation des Fêtes de Pampelune (4).

Il n'a donné juſqu'à préſent que la premiere partie de ſon Hiſtoire ; les clameurs qu'elle a excitées dès ſa naiſſance, ont arrêté l'impreſſion de celle qui devoit la ſuivre. Mais on peut juger du ſuccès de l'Ouvrage par l'empreſſement avec lequel on a reçu cette premiere partie, dont l'Edition a été enlevée dans vingt-quatre heures. Quelques Sçavans, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids, lui en ont témoigné leur reconnoiſſance particuliere dans des Lettres qui ſont imprimées au commencement.

Le projet de l'Auteur, & la maniere dont il l'a exécuté, prouvent en lui un grand courage. Quelle entrepriſe plus hardie que d'oſer ridiculiſer les mau-

---

(4) C'eſt une autre Production du P. *Iſla*, qui eſt un chef-d'œuvre de plaiſanterie, & dont nous pourrons donner une idée.

vais Prédicateurs à la face de la multitude, qui, par ses applaudissemens, en avoit augmenté le nombre!

L'Auteur a senti lui-même combien elle étoit délicate; aussi a-t-il destiné une Préface Apologétique, à adoucir les plaies que devoient faire les *Sels âcres & corrosifs*, dont son Ouvrage est chargé, suivant l'expression du Censeur. Il a cru devoir principalement se justifier sur trois objets : sur le choix de son Héros, sur le nom ridicule qu'il lui a donné, & sur le ton de tout l'Ouvrage. C'est sur quoi roule sa Préface que nous allons présenter en racourci.

Voici comment il débute : » Quoique je fasse du Héros de mon Histoire un Prédicateur & un Prêtre, détrompez-vous, mon cher Lecteur : » il n'a été ni l'un ni l'autre ; il a prêché autant de Sermons qu'il a dit de Messes. C'est moi qui l'ai conçu, qui l'ai enfanté, qui lui ai donné les ordres & le titre de Prédicateur ; j'ai pour cela la même autorité que pour le faire Evêque ou Pape. Car, s'il a été permis à Platon de fonder une

» République dans les eſpaces imagi-
» naires ; s'il a été permis à Deſcartes
» d'imaginer un Monde tel qu'il lui
» a plu ; ſi pluſieurs Philoſophes mo-
» dernes, éclairés par Copernic, &
» par mon ami Fontenelle qui a ſouf-
» flé la méche, ont oſé imaginer au-
» tant de millions de Mondes qu'il y
» a d'étoiles fixes : quelle Loi Divi-
» ne ou humaine m'empêchera de
» me divertir à créer un petit Moi-
» ne trapu, pétulent, de lui donner
» les emplois que je jugerai à propos,
» & de le faire prêcher ſelon mon bon
» plaiſir ? L'imagination de ces Meſ-
» ſieurs, & de mille autres que je
» pourrois nommer, auroit-elle eu
» quelque privilége qui fût refuſé à la
» mienne, quoique pauvre & péche-
» reſſe ?

» En ce cas, me direz-vous, il n'y
» a donc jamais eu de Frere Gérondif
» dans le monde. Allons doucement,
» je vous prie : laiſſez-moi prendre
» une priſe de tabac, car votre Queſ-
» tion eſt ſérieuſe. Me voilà prêt, je
» vais vous répondre. Frere Gerondif,
» Prédicateur, avec ſes nom & ſur-
» nom, n'a point exiſté & n'exiſte-

» ra jamais : mais des Prédicateurs Ge-
» rondifs, *Freres* ou non *Freres*, dé-
» corés du *Don* ou sans *Don*, à coque-
» luchon ou à bonnet, vêtus de long
» ou court-vêtus, de toutes couleurs &
» de toutes figures, il y en a eu, il y
» en a, & il y en aura toujours, si
» Dieu n'y met la main. Je ne pré-
» tends pas qu'il s'en trouve en qui se
» réunissent exactement toutes les extra-
» vagances de mon cher Gerondif,
» quoique cela ne soit pas impossible :
» mais qu'elles soient partagées & con-
» viennent plus au moins à plusieurs
» individus, c'est une vérité si palpa-
» ble & si sensible, qu'elle saute aux
» yeux. Or qu'ai-je fait ? Ce qu'ont
» fait de tout tems les Auteurs des Ro-
» mans utiles, & des Poëmes épiques
» instructifs : ils choisissent un Héros
» réel ou imaginaire, pour en former
» un modéle parfait de vertus, soit
» morales, soit militaires, soit poli-
» tiques. Ils ramassent çà & là tout ce
» qui paroit propre à la perfection de
» leur Idole, *Idolillo* ; ils le lui appli-
» quent avec ordre & avec agrément,
» en imaginant les événemens & les
» aventures qui leur paroissent les plus

» propres à lier le vrai avec le vrai-
» ſemblable, le vraiſemblable avec le
» merveilleux, & voilà un Poëme épi-
» que en vers ou en proſe : *Que no*
» *hay mas que pedir.*

» L'Auteur fait un dénombrement
» de pluſieurs Productions poëtiques
» qu'il qualifie d'*Epopées*, & dont il
» prétend que les Auteurs ont ſuivi
» dans leur compoſition le plan qu'il
» vient d'expoſer. Vous m'objecterez,
» ajoûte-t-il, que pluſieurs de ces Ou-
» vrages ne doivent pas être mis au
» nombre des Poëmes épiques, parce
» qu'ils ſont écrits en proſe. A cela je
» réponds, que vous êtes d'une hu-
» meur bien difficile & bien chagrine;
» car enfin la vieille Queſtion, ſi le
» vers eſt eſſentiel ou non à l'Epopée,
» eſt-elle décidée ? N'y a-t-il pas en-
» core ſur ce point un ſabath épou-
» vantable parmi les Commentateurs
» & les Sçavans ?

» Si vous voulez abſolument, con-
» tinue l'Auteur, que mon pauvre Ge-
» rundio ne ſoit pas digne d'être aſſis
» ſur le haut banc des Poëtes Epiques,
» ſoit parce que mon Héros n'eſt ni
» Empereur, ni Roi, ni Duc, ni Land-

» grave, (ce qu'il devroit être au moins,
» pour avoir entrée à la Diette Epique),
» soit parce qu'il n'a aucune des qua-
» lités requises pour recevoir l'*Investi-
» ture de l'Héroïsme ;* sçavoir, la magna-
» nimité, la constance & la force : si
» pour cette raison, dis-je, vous pré-
» tendez que mon Histoire n'est ni
» Poëme Epique, ni lanterne ; à la
» bonne heure, je le veux : je ne suis
» point d'humeur à rompre une lance
» avec vous pour de semblables vétil-
» les ».

Après avoir exposé les raisons qui l'ont déterminé à choisir son Héros parmi ceux des Religieux qui sont distingués & caractérisés par le nom de *Freres*, il se fait apostropher en ces termes : « Passe pour le titre de Frere.
» Mais que signifie le nom singulier &
» bouffon de *Gerundio* (5) ? N'aura-t-on
» pas raison de croire que vous avez
» voulu jetter un ridicule sur l'Etat Re-
» ligieux, & particulierement sur ces
» Sociétés, dont les membres s'hono-

(5) *Gerundio*, signifie un Gerondif, nom Grammatical très-connu.

» rent du nom de *Freres ?* »

L'objection est délicate, aussi l'Auteur fait-il tous ses efforts pour y répondre. Il appuye d'abord sur la profonde & sincère vénération qu'il a pour toutes les Sociétés Religieuses. Après quoi il poursuit en ces termes : » Ça
» entendons-nous. Le ridicule même
» du nom & son peu de vraisemblan-
» ce conservent les égards que l'on doit
» à l'Etat Relieux, loin de lui porter
» la moindre atteinte. Ce défaut même
» de vraisemblance prouve que dans cet
» état il n'y a point eu, & qu'il ne sçauroit
» y avoir un tel homme. De plus, il
» garantit de toute offense & la pro-
» fession & ceux qui l'ont embrassée.
» En imaginant un personnage qui n'e-
» xiste ni ne peut exister, on attaque
» les vices, sans blesser les personnes.
» Si quelqu'un se sent atteint du mal
» qu'on veut guérir, je lui conseille de
» souffrir en patience & de se taire :
» c'est tout le parti que nous avons à
» prendre, nous autres pécheurs, lors-
» que du haut de la Chaire on nous
» gourmande un peu vivement : *Quan-*
» *do desde el pulpito nos cardan la*
» *lana.*

» D'ailleurs, pourſuit-il encore, eſt-
» il dans le monde, eſt-il même dans
» l'Egliſe aucun état, quelque ſaint,
» quelque reſpectable & quelqu'élevé
» qu'il ſoit, où il n'y ait quelques in-
» dividus extravagans & ridicules ? Or
» n'eſt-il pas évident que les ſottiſes
» des particuliers ne ſont point propres
» de l'Etat ? Si quelque plaiſant entre-
» prend de les corriger par les traits de
» la ſatyre, ou ſur le théâtre, n'em-
» ploye-t-il pas ordinairement un nom
» ſuppoſé & imaginaire, pour empê-
» cher que la réprimande puiſſe être
» appliquée à perſonne en particulier ?
» Demandez-le à Horace, à Juvenal,
» à Térence, à Moliere, & à pluſieurs
» de nos Auteurs comiques.

» Y a-t-il jamais eu dans le monde
» quelqu'un qui ſe ſoit appellé *Tartuffe*?
» Eh bien, ce pendart de *Moliere* dans
» la plus brillante, & peut-être dans la
» plus utile de ſes Comédies, introduit
» ce perſonnage & l'*empoigne*, pour
» faire une décharge fort vive ſur les
» hypocrites de tous les états. Or
» qu'eſt-ce que cela fait à ſaint François
» de Sales, & aux hommes véritable-
» ment vertueux ? Avez-vous connu

» quelqu'un à qui on ait jamais donné
» ſur les fonds le nom de Triſſotin ?
» C'eſt cependant celui que le même
» Auteur a donné dans ſa belle Co-
» médie des *Femmes ſçavantes*, à ces
» hommes qui s'érigent en Beaux-Eſ-
» prits pour quelques mauvaiſes équi-
» voques, & quelques mots dénués de
» ſens, dont ils aſſaiſonnent à tort & à
» travers les converſations à la mode.
» Or croyez-vous que cela faſſe la
» moindre égratignure à *Quevedo*, ni
» aux véritables Beaux-Eſprits ? Avez-
» vous jamais vû ſe promener dans les
» Tuileries le Marquis de *Maſcarille*
» ou le Comte de *Jodelet* ? Il a plû
» néanmoins à Moliere d'expédier à
» deux valets boufons les titres de
» Marquis, pour faire une raillerie
» ſanglante ſans doute, mais bien mé-
» ritée, des *Précieuſes ridicules*. Je ne
» ſçache point que pour cela le Mar-
» quis d'*Aſtorga* ni le Vicomte de *Zo-*
» *lina* en ayent perdu le ſommeil.
» Enfin ne me direz-vous pas dans
» quelle Paroiſſe de Ségovie a été bapti-
» ſé le Grand *Tacano* (6) ? Cependant

(6) C'eſt le Héros d'un Ouvrage, où *Quevedo* tourne en ridicule les hommes avares & leſ-neux.

» je n'ai jamais vu aucun des Originaux,
» que repréſente cette Copie, ſe plain-
» dre qu'elle flétrit leur état ou leur
» profeſſion. Convenons donc que
» *Frere Gerundio* ne blâme aucun état :
» ſi cela étoit, ce ne ſeroit pas aſſuré-
» ment par la profeſſion que je lui ſup-
» poſe, mais par les ſottiſes qu'il dé-
» bite. Corrigez-le, & nous ſerons les
» meilleurs amis du monde.

Quoique les Sermons, dont il eſt parlé dans le corps de l'Hiſtoire de Frere Gerundio, ſoient la plûpart imprimés avec les noms de leurs Auteurs, notre Hiſtorien a uſé des plus grands ménagemens. Il s'eſt fait une Loi de ne nommer perſonne ; mais il a cru devoir déſigner un Eccléſieſtique Portugais qui a fait paroître, ſous le nom d'un Capucin, des Ouvrages injurieux aux nations Eſpagnole & Portugaiſe.

» J'ai, dit-il, excepté un ſeul hom-
» me de la régle que je me ſuis preſ-
» crite : c'eſt *Barbadino*, à qui j'ai ôté
» le déguiſement reſpectable ſous le-
» quel il s'étoit indignement caché. Je
» lui arrache la barbe poſtiche qu'il
» avoit priſe comme un Vieillard d'in-
» termède, & je le fais paroître en

» public avec ſon viſage naturel ou du
» moins raſé ; avec ſa perruque blonde
» & ronde, ou ovale ; avec ſon rabat
» à l'Italienne, bien bleu, bien em-
» peſé ; avec ſon aumuſſe de peau de
» Martre repliée ſur le bras gauche en
» Archidiacre coquet . . . . avec ſon
» rochet, garni d'une dentelle ſi fine,
» que le Pape s'en trouveroit paré ;
» avec ſon bonnet quarré, appuié con-
» tre ſa poitrine, & qu'il tient ſi déli-
» catement avec ſes deux doigts de la
» main droite, qu'on diroit qu'il prend
» ſon bonnet, comme les autres pren-
» nent du tabac ; avec un gros Livre
» élevé ſur la Table, & ſoutenu de la
» main gauche par le haut, de façon
» qu'il pourroit paroitre avec décence
» ſur le pulpitre le plus maſſif ; enfin
» avec ſon écritoire en forme de ſceau,
» dans laquelle on voit une plume qui
» reſſemble à la queuë d'un Renard
» du côté gauche du pennache. Voilà
» le portrait du faux Capucin que je
» garde dans mon cabinet, pour m'en
» amuſer toutes les fois qu'il m'en
» prend envie.

» Ce *Signor Abate* eſt le ſeul que je
» montre au doigt . . . . Ici notre Poëte

Hiſtorien abandonne le ſtile railleur : il attaque très-ſérieuſement & très-ingénieuſement l'Ecrivain Portugais ; cependant dans le fort même de ſa colère, il lui échappe de tems en tems des traits de plaiſanterie.

» L'audace, dit-il, l'inſolence & la pré-» ſomption de ce pretendu Docteur me » mettent hors de moi, & je n'ai pû » m'empêcher de lui donner en paſſant » cent coups de plat-d'épée, me réſer-» vant le droit de lui enfoncer dans le » ſein la Dague Littéraire juſqu'à la gar-» de, ſi jamais il me prend envie de m'en » donner la peine ; car cet homme-là a » beſoin d'une guériſon radicale.

Paſſons au troiſiéme grief. On n'accuſera point aſſurément notre Auteur d'avoir adouci les plaintes & les reproches qu'on peut lui faire ſur le fond & ſur la forme de ſon Ouvrage. Voici les expreſſions qu'il met dans la bouche de ſes Cenſeurs : » Homme inconſidéré ! » Prêtre méchant & inſenſé ! Suppo-» ſons que la Prédication ſoit auſſi cor-» rompue en Eſpagne & ailleurs que » tu le prétend dans ton Ouvrage mau-» dit, pernicieux, déteſtable abo-» minable .... Suppoſons que cette

» corruption, cette épidémie, cette
» peste même, si tu veux, exigeât le
» remède le plus prompt & le plus ef-
» ficace. Répons, est-ce par des bouf-
» fonneries qu'il falloit l'attaquer ?
» Est-il un sujet plus sérieux, plus im-
» portant, plus digne d'une plume ma-
» jestueuse, docte, énergique & véhe-
» mente ? Quelle matiere méritoit
» d'être discutée avec plus de gravité,
» avec plus de force ? Ne demandoit-
» elle pas un torrent de raisons &
» d'autorités mêlées à un torrent de
» larmes ? Cet objet devoit - il être
» traité de la maniere que tu l'as fait,
» Prêtre indigne ? Y a-t-il dans le monde
» une autorité qui permette de mêler
» les choses les plus sérieuses avec
» les plus burlesques, les plus graves
» avec les plus bouffonnes, les plus
» importantes avec les plus frivoles ?
» C'est une chose ridicule, c'est une
» chose risible, j'ajoute même, exécra-
» ble & plus qu'un sacrilége, que de
» joindre des brocards & des bouffon-
» neries avec des atrocités, des serpens
» avec des Colombes, & des Tigres
» avec des Agneaux .... Consulte
» les SS. Peres, les Docteurs, ou les

» Ecrivains ſacrés. Ont-ils jamais ſuivi
» la route diabolique que tu as choiſie,
» pour corriger les mauvais Prédica-
» teurs?.... Ouvre, ouvre leurs écrits,
» & tu les trouveras remplis de rai-
» ſons, de Textes, de Déciſions, de
» Canons, de Cenſures, d'exclama-
» tions, de lamentations & de mena-
» ces. Voilà ce que tu trouveras chez
» les Auteurs qui ont traité ce point
» exprès ou par occaſion. Mais des
» quolibets ! mais des plaiſanteries !
» mais des bouffonneries ! Ah ! Curé
» téméraire & mal aviſé ! Je cours te
» dénoncer à tous les Tribunaux de la
» terre, pour te faire punir, pour te
» confondre & t'anéantir; il faut qu'on
» faſſe de toi un exemple qui ſerve de
» leçon à tous les ſiécles préſens, fu-
» turs & poſſibles.

» Dieu le Pere, Dieu le Fils vous
» adouciſſe : *Manſueſcat te Deus Pater,*
» *manſueſcat te Deus Filius , & reliqua.*
» Vous devez vous être éveillé de bien
» mauvaiſe humeur aujourd'hui, Lec-
» teur de mon ame. Si le ſouper vous
» a cauſé des indigeſtions qui vous
» ayent empêché de dormir, eſt-ce ma
» faute ? Pour moi je ſoupai peu, je fis
» bien

» bien ma digeſtion, & je me trouve
» frais comme une laitue. Ecoutez-moi
» donc de ſang froid, ſi cela vous fait
» plaiſir ; ſinon fermez les yeux, qui
» ſont les oreilles avec leſquelles on
» écoute un Ecrivain. «

L'Auteur paſſe condamnation ſur tout ce qu'il vient de ſe faire objecter par ſon Energumene ; il cite même à cette occaſion un grand nombre d'Ouvrages publiés en Eſpagne, en Italie, en France & ailleurs, pour maintenir dans ſa pureté l'Art de la Prédication. » Mais, » qu'ont produit, demande-t-il, les » pieux efforts de ceux qui ont écrit ces » Ouvrages ? Rien du tout, & les » mauvais Prédicateurs continuent d'al- » leur train. « Or il ne croit pas qu'il y ait de l'équité à le blâmer, pour avoir renoncé à des remedes qui n'ont eu aucun ſuccès, & pour avoir cherché dans le ſel de la plaiſanterie plus d'efficacité qu'on n'en a trouvée dans leur application. » Car il eſt certain, dit-il, que » bien ſouvent le ton plaiſant & bur- » leſque a eu plus de pouvoir pour » corriger les mœurs, que tous les Ou- » vrages ſérieux qui avoient attaqué » leur déréglement. Pluſieurs Ecrivains

» ont eu le bonheur de réussir en sui-
» vant cette route : c'est ce qui a fait
» dire à un Académicien de Paris, que
» Moliere a fait plus de conversions
» avec son *Tartuffe*, son *Bourgeois*
» *Gentilhomme*, son *Ecole des Maris*,
» son *Ecole des Femmes*, & son *Malade*
» *imaginaire*, que toutes les Déclama-
» tions & tous les Livres destinés à
» proscrire les vices du cœur & de l'es-
» prit. Tous les Physiciens modernes
» ligués ensemble contre les ingénieu-
» ses rêveries de Descartes, ne lui ont
» pas fait perdre autant de terrein que
» le *Voyage dans le Monde de Descar-*
» *tes* du P. *Daniel*, qui est assez bien
» traduit en Espagnol. Mais pourquoi
» aller si loin ? Jusqu'à ce que *Michel*
» *Cervantes* eut publié son incom-
» parable Histoire de Don Quichotte
» de la Manche, on ne put bannir de
» l'Espagne le goût des Histoires & des
» Aventures Romanesques : une infi-
» nité de Lecteurs n'admiroient que
» ces merveilleuses sottises, & dédai-
» gnoient les Ouvrages propres à les
» instruire. Or pourquoi ne pourrois-
» je pas espérer, que l'Histoire de *Frere*
» *Gerundio de Campazas* sera aussi heu-

» reuſe que celle de Don Quichotte de
» la Manche ? «

Qu'on nous permette ici une Réflexion qui terminera cet Extrait. La *Gravité* dont il ſemble que nous faſſions un reproche aux Eſpagnols, & dont ils ſe vantent avec raiſon, nous la prenons mal-à-propos pour un ſérieux imperturbable & bien près du ridicule. Le genre de Gravité qui caractériſe cette Nation, & qui formoit le caractere des Spartiates & des Romains, n'eſt autre choſe que la conſtance & la fermeté dans les réſolutions qu'on a priſes après un profond & long examen. C'eſt la qualité oppoſée à l'inconſidération, à la légereté, enfin à cette mobilité qui, chez tous les Peuples du monde, eſt le caractere de l'enfance, & qui chez les Gaulois, nos Ancêtres, éclatoit au rapport de Céſar, dans toutes leurs actions, même à tout âge.

PORTUGAL.

LETTRE écrite aux Auteurs du JOURNAL ÉTRANGER, *par M. l'Abbé* de Magalhaens.

MESSIEURS,

J'AI l'honneur de vous adresser l'Extrait d'un Livre Portugais unique en son genre, & que j'ai cru intéressant pour toutes les Nations : sur-tout dans un tems, où de fréquens tremblemens de terre, tant en Europe qu'en Asie, doivent faire songer aux moyens d'en prévenir au moins les terribles suites. Il a pour titre :

Memorias das Principaes Providencias que se derao no Terremoto que padeceo a corte de Lisboa no anno de 1755, ordenadas e offerecidas a Majestade Fidelissima de El Rey, D. Joseph I. nosso Senhor, por Amador, Patricio de Lisboa. 1758. in-folio. C'est-à-dire : » Mémoires des principaux expédiens » qui ont été mis en usage lors du Trem-

» blement de Terre arrivé à Lisbonne
» en l'année 1755, disposés & présen-
» tés à Sa Majesté Très-Fidéle, le Roi
» Don Joseph I, notre Souverain, par
» *Amador*, Citoyen de Lisbone. 1755,
vol. *in-folio* de 355 pages, en grand papier & en beaux caractères, avec quelques Vignettes & autres ornemens de bon goût, mais sans lieu d'impression.

Je n'ignore pas, Messieurs, que M. *de Barros*, célèbre Portugais, de l'Académie Royale de Berlin, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, a déjà fait insérer un Extrait du même Livre dans le Journal des Sçavans des mois de Juin & Juillet 1759. Mais il m'a semblé que le Journal Etranger avoit aussi des droits bien fondés sur un Livre qui fait tant d'honneur à notre Nation, & j'ai voulu y consigner à mon tour un foible témoignage de mon zéle & de mon amour pour ma Patrie.

Tous les Sçavans conviennent unanimement, que notre Globe est sujet à éprouver de tems en tems des secousses, des mouvemens extraordinai-

res, qui ſe font ſentir ſur ſa ſurface, & qu'aucune de ſes parties n'en eſt exempte. En effet, ſi l'on attribue aux Volcans la cauſe des Tremblemens de Terre, ou plutôt s'ils ne ſont produits que par l'inflammation des matières combuſtibles renfermées dans le ſein de la Terre, ou par l'éruption des Vapeurs allumées & dilatées par l'action du feu ſouterrein, il n'eſt pas d'endroit dans le Monde où l'on puiſſe être à l'abri de ces terribles ſecouſſes. Le grand nombre de Volcans qui ſubſiſtent encore; les veſtiges inconteſtables d'une infinité d'autres qui ſont éteints aujourd'hui, & qu'on trouve par-tout, même dans les climats qui ſe reſſemblent le moins, ne prouvent que trop cette vérité. Il s'enſuit donc qu'on ne peut trop publier, trop répandre la connoiſſance des moyens qu'un Gouvernement ſage a ſçu employer, pour réparer une partie des maux que le renverſement de Liſbonne avoit accumulés ſur nous, & pour en prévenir beaucoup d'autres.

Moi qui fus témoin occulaire du déſaſtre de ma Patrie, & qui, avant de la quitter, pour faire mon tour philo-

ſophique de l'Europe, ai eu quelque part aux ſoins paternels, aux ſalutaires prévoyances, & aux diſpoſitions bienfaiſantes de mon Souverain, je ſuis charmé de trouver en France l'occaſion de procurer quelque bien public, en inſérant dans votre Journal la ſubſtance de ces Mémoires. L'Auteur Portugais de ce Livre utile, eſt aſſûrément le premier Ecrivain connu dans ce genre d'inſtruction. Quel avantage pour l'humanité, ſi les Hiſtoriens qui nous ont tranſmis les effets Phyſiques des anciens Tremblemens de Terre, avoient eu ſoin de nous informer des moyens que la ſageſſe des Princes & l'intelligence des Gouvernemens avoient employés dans ces ſortes de calamités publiques! Mais nous n'avons aucun monument qui nous éclaire ſur cet objet, ainſi que ſur beaucoup d'autres eſſentiellement utiles, & voici vraiſemblablement le premier pas que l'on ait fait dans ce genre d'érudition.

Perſonne ne peut ignorer le malheur arrivé à Liſbonne le premier Novembre 1755; mais pour l'intelligence du Livre, dont j'entreprends de rendre comp-

te, je ſuis néceſſairement obligé d'en retracer les principales circonſtances.

Le Ciel étoit ſerein, la Mer calme & ſans aucune nouveauté ſenſible, ſi ce n'eſt que la marée, dit-on, avoit retardé la veille de plus de deux heures. Le Baromètre étoit à 27 pouces, 7 lignes, & le Thermomètre de M. de Réaumur à 14 dégrés au-deſſus de la congélation. Environ à neuf heures, quatre minutes du matin, on ſentit à Liſbonne une très-violente ſecouſſe qui ne dura qu'une minute, mais qui après un intervalle de 30 à 40 ſecondes reprit avec plus de force. Au bout d'un ſecond intervalle, on eſſuya une troiſiéme ſecouſſe, dont la durée fut d'environ trois minutes. C'eſt apparemment cette derniere qui fut reſſentie en même tems dans preſque toute l'Europe, ainſi que dans une grande partie des côtes d'Afrique & de l'Amérique ſous différens dégrés de force. C'eſt celle qui a cauſé à Liſbonne, & ſur toute la côte de Portugal, le déſaſtre affreux qui réduiſit le Royaume dans l'état déplorable, d'où il ne devoit jamais ſortir, ſans le courage du Souverain & l'ha-

bileté du Miniſtre qui ont triomphé des obſtacles les plus difficiles à ſurmonter.

Il eſt impoſſible de peindre la miſere, la déſolation, l'abyme de maux de toute eſpéce, où notre Capitale fut précipitée dans un moment. Plus des deux tiers des maiſons de Liſbonne furent d'abord renverſés, & ne préſenterent plus qu'un monceau de ruines. Les Palais, les Bâtimens Publics, les Places & les Temples, furent bouleverſés preſque d'un ſeul coup, écraſant ſous leurs débris un nombre incroyable de perſonnes. D'un autre côté, la Mer repouſſée par le mouvement de la terre, franchit ſes bornes & vint avec fureur couvrir ſes rivages, inondant une grande étendue de terrein. Un Peuple immenſe qui étoit accouru ſur ſes bords, pour ſe ſauver du bouleverſement des maiſons, fut emporté par les flots, & périt miſérablement, ſans pouvoir être ſecouru (1). Les ſecouſſes continuoient

(1) Quelques Relations marquent qu'il y a péri plus de la dixiéme partie des Habitans de

toujours à différentes reprises, moins violentes à la vérité que les premieres, mais assez fortes pour augmenter à chaque instant l'épouvante de ceux qui respiroient encore. La Mer toujours agitée, enflée, furieuse, sembloit vouloir engloutir la terre. Le feu qui prit d'abord aux débris des ruines, commençoit à tout dévorer, & le même vent, qui dans l'Eté fait les délices de Lisbonne, dont il rafraichit l'Atmosphère, contribuoit à sa destruction, en répandant par-tout la flamme (2).

Quel spectacle plus effrayant que de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essaims

---

Lisbonne, c'est-à-dire, plus de 25 à 30 mille ames; mais, selon le calcul le plus vraisemblable, ce nombre ne va pas au-delà de 10 à 12 mille. Il est sûr que celui des Habitans de Lisbonne, y compris les Etrangers, alloit alors au-delà de quatre cens mille.

(2) On ne peut calculer avec précision la perte immense que Lisbonne a faite en un jour, par ce funeste accident. Une Relation, publiée quelque tems après, l'a fait monter à plus de 2304 millions de livres tournois.

de malheureux qui, comme des ſpectres, pâles, défigurés, & ayant toutes les terreurs de la mort peintes ſur le viſage, couroient en foule de tous côtés, pour ſe ſauver dans les Places & dans les Champs! Les uns à demi habillés, d'autres preſque nuds; ceux-ci trainant l'objet le plus cher de leur tendreſſe à moitié mourant, ou prêt d'expirer; ceux-là pouvant à peine ſe trainer eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confuſion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéreſſoient le plus; ici une mere, là des enfans, plus loin des Epoux, s'empreſſoient réciproquement pour ſe retrouver. Tel par l'effet de la frayeur ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes jambes, & manquoit d'appui pour reſter debout; tel autre ſe laiſſant tomber par terre, ſembloit ne lui demander qu'un tombeau. Tous par des cris touchans & de profonds ſoupirs, imploroient le ſecours du Ciel.

Ce n'eſt là qu'un foible crayon d'un Tableau, dont on ne rendra jamais toutes les horreurs. Qu'on ſe re-

préfente feulement la confternation que toute une Ville ébranlée dans fes plus folides fondemens, & qui menace d'enfevelir tous fes Habitans fous fes ruines, devoit répandre de toutes parts: on concevra combien il a fallu de préfence d'efprit, de force & de fermeté d'ame, de fupériorité de génie, pour pouvoir chercher promptement des remédes à tant de maux.

Heureux, parmi tant de malheurs, heureux encore le Portugal, que, par un bienfait fingulier de la Providence, le Souverain qui le gouverne réunit toutes ces grandes qualités! Heureux, qu'un Miniftère éclairé & dont la fageffe, admirée de toute l'Europe, juftifie le choix du Prince, fecondoit dignement fes foins! Eh! n'eft-ce pas en effet une grace fpéciale du Ciel, que le Portugal ait eu un Maître, & ce Maître un Miniftre fi propre à concourir au falut d'un Peuple nombreux, qui, fans les fages prévoyances émanées du Trône, auroit totalement péri, tant à Lifbonne que dans les Provinces? La fondation d'un nouvel Empire peut-elle être auffi glorieufe, que la confer-

d'un Royaume dont les playes ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remédes ?

On comprend que, dans un état de déſolation ſemblable à celui de Liſbonne, tous les hommes ſemblent redevenir égaux & rentrer dans le cahos de leur condition primitive, où ils étoient ſans ſociété, ſans police &c. Ceux qui n'étoient retenus que par la crainte des Loix, ſe voyant tout à coup débarraſſés de ce frein, déployent tous les reſſorts du vice enchainé depuis long-tems. Les autres abattus par la terreur ſe portent à des extrémités contraires. Il falloit donc arrêter ceux-là, & pouſſer ceux-ci ; & ce qu'il y a de plus difficile encore, imprimer ces mouvemens contraires dans le même tems. Or quiconque réfléchira ſur cette unique circonſtance, reconnoitra l'habileté du Méchanicien qui a réuſſi dans une ſi grande complication d'embarras.

L'Hiſtoire de nos malheurs & des précautions qui ont été priſes pour les réparer, eſt diviſée en deux Parties ; & chacune eſt partagée en autant d'articles qu'il y a de différentes Claſſes,

de Décrets, d'Edits, de Lettres circulaires, & d'autres Ordonnances du Roi.

La premiere contient un détail des quatorze objets principaux, auxquels l'Auteur a réduit tous les expédiens qui ont été mis en uſage dans le déſaſtre de Liſbonne. C'eſt un des plus beaux morceaux d'Hiſtoire que nous ayons en notre Langue, ſoit pour l'arrangement des faits, le choix & l'œconomie des penſées, la juſteſſe & la vivacité des images, & la nobleſſe de l'expreſſion, ſoit pour le ſtyle qui eſt aiſé, pur, coulant, exact.

La ſeconde Partie renferme tous les documens qui appartiennent à cette Hiſtoire, c'eſt-à-dire, les Décrets, Ordonnances & Réglemens rangés ſuivant l'ordre des Claſſes ci-deſſus.

Cet Ouvrage eſt dédié au Roi, & l'Epitre Dédicatoire mérite aſſûrément d'être lûe.

L'Auteur, dans la Deſcription du déplorable Etat où Liſbonne fut réduite par le Tremblement de Terre, nous fait juſtement admirer le courage, la conſtance & la force dont il falloit que notre Bienfaiſant Souverain fût pour-

vû, pour pouvoir apporter les plus prompts secours à tant de calamités entassées sur nous. » Le Roi, dit-il, pen-
» sa d'abord aux remédes avec autant
» de fermeté, que s'il eût été moins
» sensible à de si cruelles disgraces.
» L'extrême sensibilité du Monarque,
» sa vive & profonde douleur, & sa
» tendresse paternelle ne prirent rien
» sur la force qui lui étoit nécessaire,
» & ne purent distraire ses soins ».
Mais qui pourra voir sans surprise le grand nombre d'expéditions qui composent la Collection des Documens dans la seconde Partie, & qui roulent sur une infinité d'objets ? Comprendra-t-on bien aisément comment il fut possible de mettre de l'ordre, dans un désordre universel & un si grand trouble ? comment on pût dès le même jour travailler à tant d'expéditions ; enfin conserver assez de sang froid & de présence d'esprit, pour imaginer seulement des Réglemens si sages ; puis pour les former, les dresser, les expédier, & les faire exécuter?

Le nombre prodigieux des Blessés & des Malades, dont la chûte des

maiſons avoient épargné la vie, faiſoit un ſpectacle affligeant, dont l'humanité gémiſſoit ; mais incapables de chercher les ſecours que demandoit leur état, le trouble commun les rendoit comme étrangers au milieu de leurs concitoyens. Ce fut donc d'abord à cet objet, que ſe porta l'attention du Pere des Peuples. On fit porter ces malheureux dans un grand appartement du Palais (3), pour y être ſoigneuſement traités ſous les yeux & la direction de Perſonnes qualifiées nommées par le Roi. On ramaſſa tout ce qu'on put trouver de médicamens, & les plus grands Seigneurs eux-mêmes aſſiſtoient à tous les traitemens (4). Le Roi réduiſit jusqu'à ſa Table, pour faire fournir de la volaille aux Malades.

Tout étoit en mouvement à la Cour ; tout le monde, à l'exemple du Roi & de la Famille Royale, exerçoit com

---

(3) Attenant celui de Sa Majeſté.

(4) Quelques-uns (j'en ſuis témoin oculaire) ſervoient d'Aides aux Chirurgiens, & ne dédaignoient aucuns des ſoins qui appartiennent à l'humanité.

me à l'envi les fonctions de l'hospitalité. » La Reine elle-même, dit l'Auteur, » & les Augustes Infantes travailloient de leurs propres mains, » soit à coudre du linge, soit à faire » de la charpie pour les blessés ; & toutes les Dames de la Cour, excitées » par ces grands exemples, s'occupoient » des mêmes travaux, & disputoient » d'empressement & de zéle ».

Il fallut rassembler un nombre infini de Médecins, de Chirurgiens, d'Apothicaires, de Garde-malades, de Médicamens ou d'Alimens propres aux malades ; & graces à l'activité prévoyante, graces aux entrailles du Souverain, en peu de tems rien ne manqua : les secours de toute espéce furent aussi prompts qu'abondans. C'est aux soins paternels du Roi, qu'un grand nombre de ses Sujets, abandonnés de tout le monde dans le désastre universel où chacun étoit occupé de sa propre conservation, sont redevables de la vie.

Dès que l'on put se reconnoitre, on rétablit quelques Hôpitaux ; on en forma dans des Magasins, dans quelques Palais, & dans des Couvens de Moi-

nes, avec des ſéparations convenables, tant pour les deux ſexes, que pour les maladies différentes. On fit apporter des Lits de campagne, tirés des Magaſins Militaires & des Arſénaux. Ils furent diſtribués particulierement aux malades des Priſons Publiques, qui en avoient le plus de beſoin. » Ces Miſérables, obſerve l'Auteur, » furent, malgré leurs » crimes, un objet d'attention pour le » Souverain, touché ſenſiblement de » leurs maux, & ne voyant dans les » plus coupables que des malheureux » dignes de ſa pitié ».

Après avoir pourvû aux Bleſſés, ce qui devoit ſe préſenter enſuite à l'eſprit, étoit le grand nombre de Cadavres qui étoient reſtés dans les rues, écraſés ſous les ruines des Maiſons & des Temples. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, que l'humidité de l'hiver, dont on ſentoit les approches, jointe à la réſidence des eaux retenues parmi les débris qui empêchoient leur écoulement, auroit bien-tôt corrompu l'air, & pû cauſer une infection générale. Pour prévenir ce malheur, on envoya des ordres au premier Régent

des Chambres de Justice, qui étoit un Prince du Sang. Ce Seigneur, en conséquence, nomma des Sénateurs & d'autres Commissaires qui furent repartis dans tous les quartiers de la Ville & des environs, pour faire enterrer les morts, commander les gens de travail chargés de ce soin, faire dégorger les Egoûts, & maintenir par-tout le bon ordre.

Tout ceci se faisoit dans le tems que le découragement général avoit rendu les Citoyens distraits sur les malheurs d'autrui; qu'il avoit même, pour ainsi dire, anéanti tous les principes du mouvement parmi le Peuple, & que la frayeur le tenoit dans une stupide inaction. L'activité du Ministre ne se borna point à ces sages mesures; il se fit encore seconder par les Ministres de la Religion. Le Patriarche de Lisbonne, de concert avec la Cour, ordonna aux Curés des Paroisses, & aux Communautés Ecclésiastiques, de faire de fréquentes Processions, tant pour ranimer les esprits, que pour encourager le Peuple à une œuvre de piété aussi naturelle & aussi juste que celle d'inhumer les

morts. Tous ces expédiens néanmoins n'étoient pas encore suffisans, à cause du peu de monde qui étoit resté en état de travailler, & de la grande désertion des Habitans de la Ville & des environs, dont chacun tâchoit de se sauver le plus loin qu'il pouvoit de ce Théâtre d'horreurs. On fut donc obligé, pour suppléer aux bras qui manquoient, de faire venir quelques Troupes, & de les faire travailler à l'inhumation des Cadavres. En même tems on afficha par-tout des Edits du Roi, qui convioit le Peuple à seconder ses soins paternels, dans les mesures que Sa Majesté prenoit pour remédier aux maux dont elle étoit vivement touchée.

On bénit en différens endroits des terreins, pour y donner la Sépulture Chrétienne à tous ceux qui étoient morts dans le sein de l'Eglise Catholique, & chacun dans ces pieux travaux s'empressa de signaler son zéle. Les Communautés Religieuses, entre autres, se porterent à ces actions de piété avec une telle ferveur, que le Roi fit expédier une Lettre Circulaire adressée

à tous les Couvens, pour leur témoigner sa satisfaction.

Les Cadavres qui se trouvoient plus près de la Mer étoient chargés dans des batteaux, & on les y jettoit loin de terre attachés à des poids suffisans, pour les faire enfoncer dans la Mer.

Dans les endroits d'où l'on ne pouvoit pas tirer les corps morts, on faisoit de grands amas de terre, pour en étouffer la mauvaise odeur & l'empêcher de s'exhaler. On fit la même chose pour les Animaux qui périrent dans ce désastre. Enfin on employa, pour purifier l'air, beaucoup de fumigations avec de la Poix, des Résines, & autres ingrédiens convenables.

Après un pareil renversement qui ne permettoit à personne de pouvoir s'occuper d'autres soins que de se garantir de la mort, il est évident qu'on devoit manquer de vivres : il fallut donc pourvoir à un besoin si pressant. Le Président du Sénat eut ordre de commettre des Sénateurs & autres Officiers de Justice, qui se transporterent à toutes les avenues de la Ville & sur les chemins, pour rassembler toutes les provisions

qu'on apportoit de dehors, & ce qui pouvoit s'en trouver parmi les ruines de la Ville. Moyennant la bonne intelligence qui regnoit entre eux, les Vivres furent diſtribués dans tous les quartiers de Liſbonne avec beaucoup d'égalité & à juſte prix, ſans préférence ni acception de perſonne. On détermina enſuite les endroits les plus commodes pour les Marchés; on fit enlever, des Vaiſſeaux qui étoient à la rade, les vivres ſuperflus qui s'y trouvoient; on ſuſpendit tous les droits d'entrée, & particulierement toutes les Taxes ſur le Poiſſon. Outre cela, pluſieurs Seigneurs de la premiere qualité, (& la plûpart s'étoient offerts volontairement), furent envoyés par le Roi dans les Bourgs & dans les Villages d'alentour, pour faire partir de tous côtés des Convois de vivres, & en protéger le tranſport; on fit auſſi fournir un nombre infini de voitures & de batteaux. Il y eut des Lettres Circulaires expédiées pour tous les Gouverneurs des Places voiſines. On obligea les Boulangers & les Vivandiers de revenir; on conſtruiſit un grand nombre de fours; on re-

leva les moulins ; enfin on fournit si abondamment, par tous ces moyens, le pain, la viande, & toutes les denrées nécessaires, qu'on prévint même jusqu'à la crainte du Peuple qui s'attendoit à la famine. » Il y eut, dit l'Auteur, » un tel ordre, que les pauvres eurent » de quoi satisfaire à tous leurs besoins, » sans autre protection que leur indi- » gence. » On fit défense de vuider les Magasins de grains qui étoient un peu éloignés de Lisbonne, jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette Ville. On défendit rigoureusement toutes les Monopoles, & le Commerce de toutes les choses de premiere nécessité fut encouragé par des récompenses.

Mais tous les Réglemens qui furent faits, pour procurer de vivres à une Ville désertée par une partie de ses habitans, & abandonnée de ceux de dehors, n'auroient pas mis plus à leur aise ceux qui, ayant perdu toute leur fortune, n'avoient pas même de quoi acheter des vivres. C'est pourquoi le premier mouvement de la liberalité du Roi, fut d'ouvrir ses coffres & de distribuer très-abondamment des aumô-

nes de toute eſpéce, « avec une généroſité, dit l'Auteur, » égale à l'étendue & à la ſenſibilité de ſon cœur. » On diſtribuoit encore dans les Cuiſines du Roi des alimens à un grand nombre de perſonnes, qui, manquant de tout, s'adreſſoient en foule à leur Pere commun, pour lui demander leur ſubſiſtance; & parmi ces infortunés, il y avoit des perſonnes qualifiées qu'un moment avoit fait paſſer du ſein de l'opulence à la plus humiliante diſette.

Après l'exemple donné par le Roi, il n'étoit plus poſſible de reſter inſenſible aux beſoins d'autrui. Auſſi tous ceux qui avoient eu le bonheur de conſerver une partie de leur fortune, ou qui ſe trouvoient ſeulement moins pauvres que les autres, s'empreſſerent-ils d'ouvrir & leurs maiſons & leurs bourſes, pour donner le couvert & la nourriture aux néceſſiteux. Les Communautés Religieuſes donnerent encore en cette occaſion les exemples les plus touchans de la Charité Chrétienne; elles prirent ſur leur néceſſaire, pour nourrir autant de pauvres qu'elles purent.

La

La désertion de Lisbonne étoit la suite inévitable d'une catastrophe aussi effrayante que celle qu'elle venoit d'essuyer : il falloit donc en arrêter le cours, & ramener les habitans dans la Ville. Les expressions du Décret rendu par le Roi, pour réparer ce désordre, sont remarquables. » Sa Majesté exhorte tous » ses Sujets à imiter la pieuse tendresse » avec laquelle le Roi cherche tous les » moyens de remédier à la calamité » publique, dont son cœur paternel » est vivement frappé. Elle les invite » en conséquence à retourner dans les » quartiers de leur ancienne demeure, » pour y coopérer à leur rétablissement, » & prêter du secours à leurs parens & » amis. S. M. compte qu'il ne faudra point user de contrainte, pour » porter ses fidéles Sujets à s'acquitter » de devoir si justes &c. »

On fit de plus monter en chaire les Curés & les Prédicateurs, pour exhorter les fugitifs, & le Peuple qui erroit dans les campagnes, à venir donner du secours à ceux qui étoient restés dans la Ville, & à reprendre leurs occupations. Il fallut en même tems

arrêter le zéle indiſcret de quelques Eccléſiaſtiques, Séculiers & Réguliers, qui, par des principes de piété auſſi faux que mal entendus, rempliſſoient tous leurs Sermons de terreurs, & ne faiſoient qu'augmenter les allarmes. On prit enſuite toutes les meſures poſſibles, pour empêcher le tumulte & la confuſion que le retour d'un Peuple nombreux auroit pû cauſer.

Des ordres furent encore expédiées aux Gouverneurs des Villes & des Places ſituées ſur toutes les routes de Liſbonne, pour ne laiſſer paſſer perſonne venant de cette Ville & des environs, ſans une permiſſion particuliere du Gouvernement. En conſéquence, on poſa des Gardes ſur tous les chemins & les paſſages, & il fut encore plus étroitement défendu de ſortir du Royaume.

Pendant qu'on prenoit les précautions les plus ſages, pour rétablir le calme dans Liſbonne, des brouillons répandoient de fauſſes Prophéties, & publioient que cette Ville ſeroit bientôt entierement abimée. Il fallut s'armer de ces ſentimens mâles & courageux qui font les Grands Hommes ſou

mis à la ſeule raiſon & à la véritable vertu, pour braver ces préjugés populaires, & l'on employa les moyens les plus propres pour détromper le Peuple. On impoſa des peines à quiconque abandonneroit la Ville ; on punit d'une façon éclatante pluſieurs de ces faux Prophêtes, dont la plûpart étoient des voleurs qui vouloient faire déſerter le Peuple, pour piller plus aiſément la Ville.

Rien n'eſt plus étonnant ſans doute, mais rien ne prouve mieux la corruption naturelle du cœur humain, que de voir, au milieu du déſaſtre épouvantable de Liſbonne, & dans l'inſtant même que tout abime, ſe répandre de tous côtés une infinité de voleurs qu'il fallut réprimer par les plus ſévères châtimens. Auſſi-tôt que la chute des maiſons, & le feu qui vint augmenter l'horreur de ce triſte jour, eurent mis partout le trouble & la confuſion, tous les gens ſans aveu qui ſe trouvoient à Liſbonne, les Déſerteurs, les fainéans & la lie du Peuple, ſe jugeant en pleine liberté, ne ſongerent plus qu'à profiter du déſordre. La Ville abandonnée

de ses principaux habitans fut ainsi mise au pillage ; & les lieux les plus sacrés, les Temples, les Maisons Royales, ne furent point épargnés. Pour voler plus à leur aise, ils répandoient parmi le Peuple, qui remplissoit les Places publiques, qu'on alloit canonner la Ville, afin de faire cesser les ravages du feu. On fut donc obligé de mettre plusieurs Gardes de Soldats devant le Trésor Royal & les autres dépôts publics, ainsi que dans les principaux endroits de la Ville, où les ruines permettoient d'en mettre. Plusieurs quartiers furent environnés de Troupes, & l'on fit de tous côtés la chasse aux Voleurs. Il fut ordonné de faire toutes les procédures verbales & sommaires, sans aucun délai. On fit élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la Ville, & tous les jugemens étoient suivis immédiatement de l'exécution. Dans un tems où étoient rompus les plus forts liens de la Société, l'unique moyen d'enchainer le vice & d'arrêter le crime, étoit de présenter de toutes parts le tableau de la punition, pour maintenir au moins, parmi les coupables, cette

crainte ſalutaire qui pouvoit ſeule ſuppléer au défaut de la Police ordinaire. On laiſſoit pendant quelques jours aux potences les corps des pendus expoſés aux regards du Peuple, pour ſervir d'exemples, & de pareils Prédicateurs faiſoient plus de converſions que les autres.

Il y avoit ordre d'examiner tous ceux qu'on trouvoit dans les chemins aux environs de Liſbonne, pour voir s'ils n'étoient point chargés de quelques effets volés. On nomma des dépoſitaires publics, pour garder ceux que l'on trouvoit entre les mains des Voleurs, & par la ſuite ces effets furent rendus à toute les perſonnes qui juſtifierent de leur propriété. On fit encore viſiter tous les Vaiſſeaux & les Bateaux qui ſe trouvoient dans le Port; on enleva tous les larcins que quelques-uns receloient, & les coupables furent punis.

Pour empêcher le nombre des Voleurs de s'accroitre, on fit une exacte recherche de tous les vagabonds, fainéans & gens ſans aveu; ils furent occupés au déblay des ruines & à d'autres travaux publics.

On faiſoit d'ailleurs tous les jours des patrouilles ſur le Tage & par terre, pour empêcher le cours & le tranſport des vols, & pour mettre les Habitans à l'abri de toute eſpéce d'inſulte. Il fut ordonné aux Commandans des Forterefſes de ne permettre la ſortie d'aucuns Vaiſſeaux, de ne point les laiſſer aborder par des Chaloupes, ſans qu'elles euſſent été reconnues, ni même les laiſſer traverſer la riviere.

Le plus grand embarras, dans les premiers jours, étoit de ſçavoir ſi le malheur de Liſbonne étoit commun aux autres Villes du Royaume. C'eſt pourquoi les ordres du Gouvernement adreſſés à la plûpart de ces Villes, à l'effet d'en tirer des ſecours pour Liſbonne, étoient toujours conditionnels. Enſorte que celles qui partageoient les calamités de la Capitale, n'étoient tenues que de fournir la moitié de ce qu'on leur demandoit de Troupes, de vivres & d'autres choſes.

Setubal & le Royaume d'Algarve étoient principalement dans ce cas. On envoya cinq Compagnies de Troupes, tant pour ſubvenir aux beſoins de l'Al-

garve, que pour garantir ses côtes de quelque invasion de la part des Barbaresques. Il fallut prendre pour Setubal à peu près les mêmes mesures que pour Lisbonne, & en obliger les Habitans de retourner dans la Ville, sous peine de casser tous leurs priviléges. La même attention s'étendit à tous les autres lieux du Royaume qui avoient éprouvé de semblables ravages.

Plusieurs Seigneurs de la Cour furent envoyés pour commander & présider à tous les arrangemens qu'exigeoit l'état des Provinces aussi maltraitées que Lisbonne.

Enfin, pour prévenir toutes les allarmes & les suites fâcheuses que la nouvelle de cet horrible accident pouvoit produire dans les Domaines d'*Outremer* de S. M. P. on expédia douze Vaisseaux de guerre: sçavoir, deux de 70 canons, trois de 50, autant de 40, un de 44, & deux Frégates de 30 piéces. Une partie de ces Vaisseaux fut destinée à convoyer les Flottes des Indes Orientales, du Brésil, &de la côte d'Afrique; l'autre à croiser sur les côtes de Portugal, pour empêcher les incur-

ſions des Algériens. Cette derniere précaution fut très-néceſſaire : car quelques jours après le Tremblement, on apperçut des Barbareſques ſur la côte de Liſbonne. Mais pour ne point allarmer le Peuple, dont cette nouvelle auroit comblé l'affliction, on donna tous les ordres convenables pour garder le Port, & s'oppoſer aux deſcentes, ſous prétexte d'empêcher l'exportation des vivres.

Parmi tant de ſoins, tant de prévoyances, c'étoit toujours la Capitale qui demandoit le plus d'attention, & où les beſoins étoient le plus multipliés. On y fit venir d'abord pluſieurs Régimens de Troupes, comme ceux d'Evora, de Caſcaes, de Peniche, de Setubal, & ceux qu'on nomme *Auxiliaires*, compoſés de Payſans ; mais ces derniers furent renvoyés, dès que le tems de labourer la terre fut venu.

Le lendemain du Tremblement, le Roi manda tous les Officiers ſubalternes des différens Tribunaux de Liſbonne, pour leur donner des ordres conformes ou relatifs aux circonſtances.

On commença par chercher les Im-

primeries, & par les mettre en état de travailler, pour pouvoir imprimer & répandre plus promptement les Ordonnances du Roi, ainsi que les Avis utiles & intéressans pour le Public.

Le Roi ordonna ensuite de continuer les Séances des principaux Tribunaux, pour ne point arrêter le cours des Affaires publiques. On plaça une partie de ces Tribunaux dans les appartemens qui se trouverent en état de servir, & on en fit construire d'autres en bois pour ceux qui en manquoient.

On fit débarrasser les rues & les chemins; on abattit les murailles à demi-ruinées, & l'on coupa les Maisons où le feu brûloit encore depuis plusieurs jours. Après avoir fait retirer le plus d'effets qu'il fut possible des Maisons qui étoient tombées, on en fit fouiller les ruines, sous l'inspection de gens sûrs préposés à la recherche des effets; & tout ce qu'on pût retrouver fut mis en dépôt, pour être rendu sur de bonnes preuves aux propriétaires. Les Dépôts publics des Notaires, les Archives, Registres &c, furent, comme on juge bien, le premier objet de ces re-

cherches. Les Ponts & les chemins endommagés furent rétablis.

Un des plus pressans besoins, étoit la nécessité de loger un Peuple nombreux qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter pour cet effet les Tentes militaires qui étoient gardées dans les Magasins & dans les Arsénaux des Places les plus voisines de Lisbonne. Les Planches & le bois propre à bâtir furent affranchis de tous droits d'entrée. On suspendit tous les Priviléges Seigneuriaux, même ceux des Villes & des Terres de la Reine, à l'égard de toutes les fournitures qu'on pouvoit en exiger pour les besoins du Public. On défendit d'augmenter le prix des loyers de toutes les Maisons qui subsistoient ; mais les propriétaires de ces maisons furent exemptés de céder forcément à qui que ce fût leur propre logement. On employa les Planches, les Bois, & généralement tous les matériaux qu'on pût retirer des maisons tombées, à construire des Barraques & des Tentes ; mais on détermina les limites des endroits où il étoit permis de placer ces Barraques, pour y camper, afin que

chacun fut à portée de faire commodément ſes proviſions. On fit encore apporter une grande quantité de paille & de foin, pour ſuppléer au défaut des Barraques, & pour ſervir de lits aux pauvres que l'humidité de la Terre auroit incommodés.

Toutes eſpeces de monopoles, ſoit ſur les bois & les autres matériaux, ſoit ſur les habillemens & les comeſtibles, furent défendues ſous de griéves peines; & commes elles ſe faiſoient principalement ſur les Vaiſſeaux, il fallut des ſoins infinis pour empêcher ce déſordre.

On fit conſtruire de grands Magaſins pour recevoir les Marchandiſes dont les Flottes Portugaiſes reviendroient chargées. On établit en différens endroits des Boutiques pour la diſtribution des Denrées & des Marchandiſes les plus néceſſaires. Les Corps de Métiers furent chargés de prendre les arrangemens les plus propres à continuer leurs travaux pour le ſervice du Public. En même tems défenſes furent faites à tous Boulangers, Ouvriers, Marchands, &c. d'augmenter le prix de leurs Marchandiſes, induſtrie, travaux, de la moin-

dre chose au-delà du prix ordinaire; sous peine de restituer le quintuple, & d'être en outre condamnés pour quatre mois aux travaux publics.

L'Administration des Charges Publiques ne pouvoit échapper à l'attention du Monarque & de son Ministre: on se hâta donc de pourvoir aux emplois de plusieurs Magistrats & Officiers qui manquoient, & le nombre des autres fut augmenté. On créa de plus deux de ces Magistrats de Police, appellés à Lisbonne *Juges du Peuple*.

On fit aussi recruter les Troupes; on y rétablit la Discipline, & on leur fit soigneusement exercer toutes les fonctions militaires, comme dans un vrai tems de guerre.

On ne négligea point les Etudes publiques de l'Université de Coimbre. Le dérangement général occasionné dans toutes les affaires du Royaume, n'empêcha point de tenir la main à la Discipline des Ecoles, & rien ne se relâcha dans cette partie.

Le soin de la Religion, & de ses Ministres, fut sans doute un des premiers objets de la pieuse sollicitude & de l'attention du Monarque.

Il y eut d'abord un Vœu public à la Sainte Vierge de faire tous les ans une Proceſſion ſolemnelle en action de graces, de ce que le terrible fléau du Tremblement de terre s'étoit arrêté par ſon interceſſion. Il fut réglé que tous les Tribunaux & le Sénat en Corps, ainſi que tout l'Etat Eccléſiaſtique, aſſiſteroient à cette Proceſſion ; qu'elle ſe feroit le même jour dans toute l'étendue du Royaume, & qu'elle ſeroit précédée la veille d'un jeune général.

Celle de toutes les Egliſes qui avoit ſouffert le moins de dommage, fut deſtinée à ſervir de Patriarchale ; & une autre fut érigée en Cathédrale ſous le titre de *Sainte Marie Majeure.*

Pour remplacer une partie des autres Egliſes que le Tremblement de terre avoit détruites, on conſtruiſit en bois pluſieurs Temples & pluſieurs Chapelles, & le Service Divin y fut continué régulierement. On pourvut encore au beſoin des Prébendaires & des Eccléſiaſtiques. Par le bon ordre qui fut mis dans cette partie eſſentielle d'un Gouvernement Chrétien, dès l'année ſuivante on fut en état de célébrer la Solemnité de la Fête de Dieu avec une

magnificence & une pompe qui ne se ressentoient point de la catastrophe passée.

Le grand nombre de Religieuses, qu'il y a principalement à Lisbonne, intéressoit trop de familles, pour échapper à l'attention du Monarque & de son sage Ministre. On remit chez leurs parens toutes celles qui pouvoient y rester avec décence ; d'autres furent renfermées dans des Maisons de Clôture qu'on répara promptement, & dans des Maisons particulieres qu'on loua pour elles ; d'autres furent transférées aux dépens du Roi en divers Couvents du Royaume, avec toute la décence & la commodité possibles, & l'on assigna à chacune une pension pour son entretien.

Cet Extrait, que j'aurois besoin d'augmenter plutôt que de l'abréger, pour faire au moins connoitre en France un événement sans exemple, quant à la multiplicité des maux que nous avons ressentis & à la maniere dont ils ont été réparés ; je vais le finir, comme est terminé l'Original Portugais, par les moyens dont la sagesse du Gouvernement s'est servi pour rebâtir Lisbonne

avec la grandeur & la dignité convenables.

On a d'abord fait meſurer exactement tout le terrein de la Ville, pour ne faire aucun tort aux Propriétaires. Toutes les inégalités du ſol, hauteurs, éminences, déclives, talus, ont été nivellés avec ſoin. On a relevé quelques rues ; d'autres au contraire ont été baiſſées ; les pentes ont été adoucies avec des décombres & du cailloutage. Ces premiers travaux ont occupé un grand nombre d'hommes & d'ouvriers, & 300 ſoldats. On a enſuite fixé des limites, pour que perſonne ne faſſe bâtir hors de l'enceinte dans laquelle le Roi a réſolu de renfermer la Ville.

On a fait démolir toutes les Maiſons qui menaçoient ruine. Défenſes ont été faites à tous les Particuliers propriétaires de quelque terrein de bâtir ſolidement, avant qu'on eut publié le Plan de la Ville, pour qu'il fût ſuivi.

Auſſi-tôt que ce Plan a été fini, il a été ordonné à tous les Propriétaires de s'y conformer, avec injonction à chacun de finir ſon bâtiment dans l'eſpace de cinq années. La hauteur des Maiſons eſt déterminée dans ce Plan, & l'on y

donne les modeles de différens Frontiſpices que l'on ſera tenu de ſuivre. L'Edit du Roi eſt de 1758.

On a deſtiné des Quartiers pour les Marchands, dans les endroits qui ont paru les plus commodes pour le ſervice du Public.

La largeur commune des rues ſera de trente-ſix pieds; quelques-unes en auront quarante, & les plus étroites traverſes ſeront larges de vingt-quatre pieds, dont douze au milieu pour les voitures, & ſix de chaque côté pour les gens de pied.

Les Propriétaires dont la largeur des Rues diminuera le Terrein, ſeront dédommagés par ceux qui en profitent, & qui tirent quelque avantage de cet élargiſſement de Rue, proportionellement à la grandeur de la face de leur Maiſon. (5)

Pour faciliter le recouvrement des Materiaux, on a accepté les offres d'un Anglois (de M. *Stephens*) qui a trouvé le ſecret de faire de la Chaux auſſi bonne & au même prix que la Chaux

---

(4) Cette diſpoſition n'eſt pas bien claire, & elle paroit d'une exécution difficile; on nous aſſûre cependant qu'elle s'exécute.

ordinaire, ſans employer d'autre matiere pour ſes Fourneaux que le rebut du Charbon de terre. On lui a donné pour cet effet un Privilege excluſif de quinze ans.

On a de même encouragé les Fabriquans de Briques & de Tuiles, & lorſqu'ils manquent d'acheteurs, leur Marchandiſe leur eſt payée pour le compte du Roi.

Par ces ſages diſpoſitions, on commence à voir les beautés naiſſantes de la nouvelle Lisbonne, dans ſon magnifique Arſénal, dans la Place du Commerce, & dans pluſieurs autres édifices.

Les illuſtres Citoyens qui ont ſécondé le Gouvernement dans le grand ouvrage dont je viens de faire le détail, ſont le Duc de *Lafoens*, premier Régent des Chambres de Juſtice, pour ce qui concerne le Civil; le Marquis de *Marialva*, pour le Militaire, & le Marquis d'*Alegrette*, premier Préſident du Sénat, pour ce qui regarde la Police. C'eſt ſous ces trois Chefs que le Roi avoit réuni toutes les Juriſdictions.

»Quelle obligation, conclut l'Auteur,

» ne leur a pas notre Capitale, pour
» avoir si bien secondé le zéle, si
» bien rempli les vues du Ministre
» actif, qui n'est occupé que du bien
» de sa Patrie & de la solide gloire de
» son Maître ! Quels plus glorieux
» monumens du regne bienfaisant sous
» lequel nous avons le bonheur de
» vivre, & de l'heureuse administration
» confiée à l'homme d'état qui est en
» même tems l'homme du peuple, que
» les documens rassemblés dans cet
» ouvrage !

Me seroit-il permis d'ajouter que cet estimable Ecrivain a saisi l'objet qui fait l'ornement des Regnes heureux & la véritable grandeur ? Le Tableau de la félicité publique & des ressorts qui la produisent, fondé sur la législation, & tel qu'il résulte des moyens mis en usage par le Prince pour le bonheur de ses Peuples, est l'objet le plus précieux qu'un sage Historien doive envisager, quand il écrit l'histoire des Rois.

JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

SI la ſituation de la France lui permet de ſe regarder comme le centre de l'Europe, elle jouit du même avantage dans la République des Lettres, où, depuis les nouveaux progrès des Sciences & des Arts, on peut dire que la Carte du Domaine des Muſes n'a pas moins d'étendue que celle de tous les Pays, dont l'Europe eſt compoſée. Cette poſition ſemble obliger les François, non-ſeulement de veiller avec plus de

Recherches historiques.

zele que toute autre Nation, à l'entretien du trésor commun, dont ils sont comme la Garde intérieure, ou les principaux dépositaires; mais encore, de s'interesser particulierement à ce qui se fait autour d'eux pour son accroissement & sa conservation. C'est ainsi que dans les Etats Politiques, le soin des frontieres regarde le centre, ou la Capitale, comme source constante de l'abondance & des forces.

Il n'est pas besoin de faire observer, que le but d'une si flatteuse réflexion est de soutenir, en France, le goût du Public pour notre Journal, dont l'office distinctif est d'y faire connoitre l'état des autres parties du Corps littéraire. En supposant quelque justice dans le devoir, ou le droit, que je viens d'attribuer aux François, peuvent-ils se dispenser d'un peu de reconnoissance & de faveur, pour un Livre qui leur donne le pouvoir de l'exercer? Nous pourrions faire entrevoir un second but, dont l'explication ne sera pas renvoyée bien loin; mais hâtons-nous de passer à notre tribut historique.

Recherches historiques. Académie Espagnole des trois Arts liberaux, ou de S. Ferdinand.

Aprés la distribution des Prix, accordés par le Roi d'Espagne en 1753. (*a*) pour l'avancement des trois principaux Arts qu'on honore du nom de *Liberaux* (*b*), l'Académie Royale de S. Ferdinand eut, dès l'année suivante, la satisfaction de voir augmenter le nombre & le mérite des Concurrens, les applaudissemens de toute l'Europe, & la reconnoissance particuliere des Espagnols, pour un Souverain qui se fait une étude égale de la gloire & du bonheur de ses Peuples. L'honneur de voir ses travaux agréables, à son Roi, faisoit déja former, à l'Académie, des vûes dignes d'un si grand objet, lorsqu'elle eut le malheur de perdre Dom Joseph de Carvajal, son premier Protecteur. Ce Ministre, que la voix publique met au rang des plus grands hommes, (*c*) étoit le Génie, dont la faveur &

[*a*] Toutes les Nouvelles publiques en ont donné la relation, & celle de l'établissement de cette Academie en 1752.

(*b*) C'est désigner assez la Peinture, la Sculpture & l'Architecture.

[*c*] On a dit, après sa mort, que l'Etat avoit perdu son plus grand Ministre; les Tribu-

Recherches historiques.

les lumieres lui avoient ouvert les voies du ſuccès, en inſpirant à ſon Maître le deſſein de la ſoutenir par ſa protection, & de l'encourager par ſes bienfaits. M. le Duc d'Hueſcar, à qui le Miniſtere fut confié d'abord, reçût ordre du Roi, de conſoler l'Académie en ſon nom; & l'éloge, que ce Monarque fit lui-même de l'illuſtre Mort, ne laiſſa rien manquer à ſa gloire : enſuite, pour fermer une plaie ſi profonde, Sa Majeſté chargea le nouveau Miniſtre, de la Direction de l'Académie, juſqu'à ce qu'elle eut rempli la place de premier Sécretaire d'Etat, à laquelle les titres de Préſident & de Protecteur ſont unis. Rien n'eut été plus capable, en effet, d'arrêter les gémiſſemens, & de relever, tout d'un coup, les eſpérances de l'Académie, que de voir à ſa tête un Juge éclairé, un Ami du mérite, un

naux, leur Juge le plus éclairé; les Univerſités, leur plus illuſtre Savant; les Manufactures, les Fabriques, l'Induſtrie & le Commerce leur plus zelé Protecteur; les Peuples leur plus tendre Pere; enfin l'Eſpagne entiere, un de ſes plus grands ornemens.

Recherches historiques.

Mécene éprouvé pour les Sciences & les Arts : mais, avec autant de grandeur d'ame que de modeſtie, M. le Duc d'Hueſcar refuſa l'honneur qui lui étoit offert, & ſe tint à ſon ancien rang de Conſeiller.

Dans cette eſpece d'interregne, la reconnoiſſance de l'Académie ne tarda point à ſe ſignaler pour ſon premier Protecteur. Deux Ouvrages, l'un de Sculpture, & l'autre de Peinture, firent éclater tout-à-la-fois les ſentimens du Corps, & le talent des Artiſtes. Le premier eſt un Médaillon en marbre, de Don Juan Domingo *Olivieri* : le ſecond, un Tableau de Dom *André de la Calleja*. On nous les repréſente comme deux chef-d'œuvres, qui exciterent auſſitôt l'admiration. Les dix vers ſuivans, qui ſervent d'inſcription au Tableau, compoſés par M. le Marquis d'*Uregna*, jeune éleve du College des Nobles, ſont un autre exemple de la culture des talens en Eſpagne.

Recherches historiques.

Al retrato del Exmo. Señor D. Joſeph Carvajal, primer Protector de l'Academia; (*d*).

DECIMA.

O tu, que en immortal gloria,
Carvajal, premiado vives,
Donde abondante recibes
Laurel de mayor victoria;
No dedignes la memoria,
Que en tu retrato procura
La Academia, bien ſegura
No ritrata la mitad;
Pues retratar tu piedad
No es poſſible à la Pintura.

Joignons y leur traduction : „ O vous! qui couronné de lauriers im„mortels, recevez dans les Cieux „ la récompenſe des travaux, dont „ nous goutons les fruits ſur la ter„re; Carvajal! ne dédaignez pas le „ foible monument que l'Académie „ laiſſe de vous dans ce Portrait: „ elle ſait que ce n'eſt qu'une ébau„che imparfaite; il eſt impoſſible à „ la Peinture, de repréſenter la „ vertu.

(*d*) C'eſt ce que les Eſpagnols nomment *Decima*; & nous, dixain.

Recherches historiques.

Dans le cours de la même année, l'Académie fit deux autres pertes, qui augmenterent ses regrets. Dom Joseph de Bermudez, du Conseil suprême de Castille, nommé Conseiller de l'Académie en 1752. dans le Décret même de sa création, & digne de ce choix, malgré son grand âge, par les mêmes qualités qui lui avoient fait exercer avec distinction ses autres emplois, mourut le 12 de Juin. Sa Majesté lui donna, pour Successeur, Dom Augustin de *Montiano*, déja célebre en Espagne, & cher à toute la République des Lettres (*e*). Le 19 de Mai, mourut aussi Dom Ignace de Luzan (*f*), que sa naissance, son goût éclairé pour les beaux Arts & la Littérature uni-

(*e*) Le même, dont nous avons donné la Tragédie d'Ataulphe, & qui paroit si souvent avec éloge, dans la Dissertation sur l'origine de la Poësie Castillane. Nous nous sommes heureusement trompés, sur de faux Mémoires, en le supposant mort aussi, dans la même année.

(*f*) On a de lui une Poëtique fort ample, qui passe pour un excellent Ouvrage. Il avoit été Sécretaire d'Ambassade en France, & le souvenir de son mérite s'y conserve encore.

Recherches historiques.

verselle, avoient fait admettre à l'Académie dans sa premiere Assemblée publique, c'est-à-dire dès le premier exercice qu'elle avoit fait de ses droits, pour une réception solemnelle.

En 1754, le Ministere étant passé entre les mains de M. Dom Richard *Wall*, avec le titre de premier Secrétaire d'Etat, Sa Majesté fit déclarer à l'Académie, dans l'Assemblée du 6 de Juin, le Protecteur qu'elle lui accordoit, & dont le goût connu pour les Sciences lui promettoit une nouvelle splendeur. On résolut aussi-tôt de former une Députation, pour remercier Sa Majesté de ce choix, & pour rendre les hommages du Corps au nouveau Chef. Les Députés furent MM. le Comte de Torrepalma, le Duc d'Huescar, le Duc de Bejar, Don Joseph de Hermosilla, & le Secrétaire actuel. Ils remplirent cette honorable Commission le 14 du même mois, au Palais d'Aranjuez, où étoit la Cour. M. le Comte de Torrepalma, chargé du compliment de l'Académie, en qualité d'Ancien, fit le Discours suivant.

Recherches historiques.

Monſeigneur, l'Académie Royale de S. Ferdinand, fondée ſi libéralement par Sa Majeſté pour la culture des Beaux-Arts, pour l'honneur & l'utilité de la Nation, & dont la protection eſt attachée au glorieux Emploi où l'éclat de votre mérite vous éleve, trouve, dans ſa conſtitution même, un motif particulier de rendre ſes hommages à Votre Excellence, de lui faire connoître un Corps dont elle eſt le Chef, & d'eſpérer de ſa puiſſante faveur ſes accroiſſemens & ſon plus grand luſtre. Cette eſpérance ſeroit déja fort heureuſement fondée, ſur le principe général, que les beaux Etabliſſemens ſont toujours bien adminiſtrés par les Grands Hommes; & les préſages de l'Académie ne ſeroient pas diſtingués de ceux de l'Etat, par rapport aux ſoins importans qui ſont confiés à votre Miniſtere. Mais l'Académie a des titres plus particuliers, pour prétendre à l'honneur de votre bienveillance: le bien public, la gloire du Souverain, & cet objet des Grands Hommes, la réputation, attirent du ſein de l'Académie vos regards ſur elle,

Recherches historiques.

& ne peuvent manquer d'y fixer vos faveurs.

Après cet Exorde, l'Orateur vante, avec un peu d'ostentation peut-être, le prodigieux nombre des Artistes Espagnols ; „ cette troupe innom-
„ brable de Jeunesse (ce sont ses
„ expressions) qui secouant le joug
„ de la dissolution des mœurs, de
„ l'ignorance & de l'oisiveté, s'exer-
„ ce, dans les Atteliers, avec l'ardeur
„ & le succès d'un heureux génie,
„ que son goût porte au travail.

A l'éloge des Artistes succéde celui de l'Art même, sous des idées neuves, & plus généralement intéressantes : „ le Dessein, dit-on très-heu-
„ reusement, est la seule expression
„ des pensées qui soit d'un Commer-
„ ce aisé, & réellement universel.
„ Sans restriction de tems ou d'es-
„ pace, il sert à la communication
„ des idées entre tous les hommes,
„ contemporains ou futurs, patrio-
„ tes ou étrangers, civilisés ou bar-
„ bares. Les idiomes, quoiqu'inven-
„ tés pour la facilité du Commerce,
„ sont des monnoies qui n'ont qu'un
„ cours limité, & dont on ne peut

Recherches historiques.

„ pas toujours ſe procurer un change
„ prompt, ni même égal & juſte :
„ mais l'Artiſte le plus borné, pour-
„ vû qu'il ſçache tracer groſſiére-
„ ment le Deſſein de ſes Ouvrages,
„ les explique avec plus de préciſion
„ & de netteté, avec plus de force,
„ & les fait mieux entrer par les
„ yeux dans l'eſprit le plus ſimple,
„ qu'un Ciceron, avec toute la pompe
„ de l'Eloquence.

On releve, à l'honneur du même Art, l'avantage qu'il a de ſervir au rétabliſſement & aux progrès de pluſieurs autres Arts, qui lui ſont ſubordonnés, & qui étoient négligés en Eſpagne depuis le milieu du dernier Siécle, mais „ dont la vigueur na-
„ turelle, favoriſée de l'aſpect bien-
„ faiſant du Souverain, comme d'un
„ aſtre vivifiant, commence à pouſ-
„ ſer dans toute l'étendue de ſa vaſte
„ Monarchie ; juſqu'à rendre les
„ premiers progrès de l'Académie,
„ ajoute l'*Orateur Caſtillan*, ſupé-
„ rieurs au dernier point de perfec-
„ tion des autres Académies les plus
„ fameuſes.

Enſuite, s'adreſſant au Protec-

Recherches historiques.

teur ; „ les ſoins, que Votre Excel-
„ lence étendra ſur ces Beaux Arts,
„ ne ſeront pas ſans gloire pour elle.
„ Ils les reſſentiront avec la plus
„ vive gratitude. L'immortalité des
» Héros dépend d'eux, puiſqu'ils
» ont le pouvoir de ſauver les grands
» noms des injures du tems & du
» tombeau de l'oubli. Les Grecs &
» les Romains, également célébres
» par leur puiſſance & par leur ſa-
» voir, n'ont laiſſé aucun veſtige de
» cette puiſſance, qui ait échappé
» aux révolutions des Siécles & de
» la Fortune ; mais ces marbres, ces
» métaux, que la Sculpture & l'Ar-
» chitecture avoient marqués du
» ſceau de l'immortalité, conſervent
» encore, au milieu même de leurs
» ruines, la réputation des Artiſtes
„ & des Héros, dans tout ſon luſtre.
„ Ainſi l'Académie ſe promet la pro-
„ tection de Votre Excellence, pour
„ les Arbitres de l'immortalité. Mais
„ leur travail, heureux & fécond ſous
„ ſes auſpices, transmettra ſans ceſſe
„ à la Poſtérité, les traits, le nom, les
„ fruits de la magnificence, & les
„ témoignages de la bienveillance

„ de leur Auguſte Monarque & de
„ leur Illuſtre Protecteur.

Recherches hiſtoriques.

Le jeune Poëte, qui avoit célébré M. de Carvajal, fit, pour ſon Succeſſeur, dix Vers dans le même goût.

DECIMA.

Digniſſimo Succeſor
De aquel Primero, de modo
Que ſucceder le en un todo
Hace à tu gloria mayor :
Las tres Artes Protector
Liberal te eſtan clamando :
Yaunque venera callando
A Fernando la Academia,
Reconoce, que la premia
La mano en ti' de Fernando.

Digne Succeſſeur de ce premier Chef, que vous remplacez avec une perfection qui rehauſſe votre gloire; c'eſt vous, généreux Protecteur, que les Beaux Arts réclament aujourd'hui: & quoique l'Académie croye ne pouvoir mieux témoigner ſon reſpect à Ferdinand, que par un religieux ſilence, elle rend d'éloquentes actions de graces au Monarque, en applau-

Recherches historiques.

diſſant au choix du Protecteur.

Après les expreſſions de l'Eloquence & de la Poëſie, l'Académie, pour y joindre des preuves effectives de ſa reconnoiſſance, décerna que les plus habiles Maîtres feroient inceſſamment le portrait de Sa Majeſté, dans un tableau de neuf pieds de haut, ſur trois de large, & ſon buſte en marbre, de grandeur naturelle. Ce fut alors qu'elle ordonna auſſi le Portrait, & le Médaillon, en ſculpture, de M. de Carvajal.

Elle choiſit, dans la même Aſſemblée, les ſujets des Pieces qui devoient concourir aux prix accordés par le Roi, dans la même forme que l'année précédente, c'eſt-à-dire en trois différentes claſſes, pour chacun des trois Arts. Le ſujet du Tableau de la premiere claſſe étoit l'entrée du Roi *Wamba* dans Tolede, menant priſonnier, ſur un char, le Comte *Paul*, & les autres Rebelles à ſa ſuite. Celui de la ſeconde claſſe; *Julio Manſueto*, Eſpagnol, bleſſé à mort au combat de Cremone par ſon fils, qui portoit les armes dans l'Armée ennemie, que le Pere reconnoît, & qui re-

connoît son Pere en s'approchant pour le dépouiller. Pour la troisiéme classe, on proposa de réduire en tableau l'Hercule du Palais Farnese, qui est en statue à l'Académie.

Recherches historiques.

Pour la premiere classe de sculpture ; le Roi Wamba, refusant la Couronne, que les Grands & les Prélats du Royaume lui offrent à genoux; jusqu'à ce qu'un des Seigneurs le force de la recevoir, en tirant l'épée contre lui. Pour la seconde ; S. Hermenegilde, abjurant l'Arianisme aux yeux de la Princesse Ingunde son Epouse, & recevant le Sacrement de Confirmation, de son oncle S. Leandre, Archevêque de Seville. Pour la troisiéme classe ; on proposa de modéler l'Hercule.

Pour l'Architecture ; 1°. un Palais Royal, façade & profil intérieur. 2°. Un escalier, orné de colomnes & de Pilastres, de l'ordre Ionique. 3°. L'élévation géometrique de la façade du magnifique édifice, qui forme les prisons de Madrid.

L'Académie fit annoncer ces Sujets, non-seulement à la Cour & dans les Capitales des Provinces, mais jus-

Recherches historiques.

ques dans les lieux un peu conſidérables de la Campagne. Il ſe préſenta un nombre de Concurrens, qui doit faire juger du point de culture où les Arts ſont en Eſpagne. On en comptoit ſoixante-quatre, de toutes les claſſes. Mais, pour ne pas faire concourir inutilement les plus foibles, on commença par les aſſembler tous dans une Maiſon Royale, nommée *la Panaderia*, ou l'Académie leur propoſa d'autres Sujets, ſur leſquels chacun devoit s'exercer pendant l'eſpace de deux heures. On jugea, ſur ces eſſais, de ceux qui devoient être admis au Concours; il s'en trouva ſeize.

Les Séances de l'Académie Eſpagnole des Beaux-Arts ne ſont pas de pures cérémonies annuelles, comme celles de tant d'autres Sociétés, dont le génie ſemble épuiſé tout entier dans leurs premieres Aſſemblées, & qui ne trouvent plus de nouveaux expédiens pour la culture & le progrès des talens. Elle avoit repréſenté au Roi, dès l'année précédente, l'importance de faire fleurir la Gravure; & dans le cours de la même année, on

avoit établi deux Maîtres en ce genre. Mais les Eléves, qui n'y étoient pas uniquement appliqués, & qui n'y pouvoient donner que certaines heures, incommodes pour eux ou pour les Maîtres, ne faisoient pas beaucoup de progrès. D'ailleurs on n'avoit pas pourvû à la subsistance & à l'entretien de ceux qui avoient des talens, sans les facultés nécessaires pour les cultiver. Sur les représentations de l'Académie, un sage Ministere, qui ne néglige aucun moyen de rendre l'Etat heureux & florissant, résolut de fonder six places, chacune de cent cinquante ducats annuels, pour six Eléves qui n'auroient d'autre bien que leur talent; trois, pour la gravure des Estampes; trois, pour les coins & les cachets. Ils devoient être choisis entre les plus avancés, & s'exercer uniquement dans leur genre; jusqu'à ce qu'étant parvenus à la perfection de l'Art, ils cédassent, à d'autres, leur place & leur pension. Ce projet fut heureusement rempli. Sa Majesté y joignit une pension particuliére, pour un talent marqué, & digne aussi de cette distinction

Recherches historiques.

Recherches historiques.

par son application à le cultiver. L'Académie de son côté, portant ses vûes hors de son sein, & voulant étendre, non-seulement sa gloire, mais sa postérité, si l'on permet cette expression, dans toutes les parties du Royaume, seconda les Savans & tout ce qu'il y avoit de Personnes distinguées à Sarragosse, qui sollicitoient un privilége d'établissement pour une Académie, fille ou sœur de la premiere. Le Roi se rendit à leurs supplications; & cette nouvelle Société prit naissance, avec une juste dépendance de l'autre, mais avec l'avantage de participer à tous ses droits.

On prit jour enfin pour la distribution des Prix, objet du travail des Artistes, dans le cours entier d'une année. La Scene fut marquée au Théâtre du Collége des Nobles; parce que les Salles du Palais-Neuf, qui étoient accordées à l'Académie, ne pouvoient être disposées pour ce grand jour. Le lieu, qu'on avoit choisi, fut orné des Chefs-d'œuvres de plusieurs Académiciens; & l'on n'oublia point d'y exposer le Portrait du

Roi & celui du Protecteur. L'Assemblée fut brillante : elle étoit composée des Ministres du Royaume, des Ambassadeurs étrangers, des Grands d'Espagne, des Magistrats, & d'un concours surprenant des principaux Seigneurs. M. Wall prit sa place, de Président & de Protecteur. Don Tiburcio d'Aguire, Vice-Président, prononça un Discours, dont nous réservons l'Extrait pour l'ornement d'un autre article. On lût diverses Piéces de Poësies, dont nous promettons aussi la Traduction.

Recherches historiques.

Les Prix furent distribués en trois classes, pour répondre à celles des Artistes. Chacune eut deux Prix ; c'est-à-dire, qu'il y en eut deux pour la Peinture, deux pour la Sculpture, & deux pour l'Architecture. Dans l'institution, les premiers prix de la premiere classe sont des médailles d'or de trois onces ; les seconds, des médailles d'argent de huit onces. Les premiers de la seconde classe, des médailles d'or d'une once ; & les seconds, des médailles d'argent de huit onces. Les premiers de la troisiéme classe sont des médailles d'ar-

Recherches historiques.

gent de cinq onces ; & les seconds, des médailles d'argent de trois onces.

On ne donne point le catalogue des Vainqueurs : mais, dans ce glorieux nombre, peut-on se refuser le plaisir de nommer Don *Isidro Carnicero*, le premier des Peintres couronnés, quoiqu'il eut à peine dix-sept ans ; & Don Mariano Salvador *De Maella*, qui remporta le second Prix, quoique plus jeune encore de deux ans ? Les talens pour la Sculpture & l'Architecture ne sont pas moins précoces en Espagne : Don Fernando *del Castillo*, âgé de 14 ans, obtint le premier Prix de Sculpture ; & Don Juan *De Villanueva*, auquel on n'en donne pas plus de quinze, celui d'Architecture ; tous deux avec une égale unanimité dans les suffrages. Plusieurs autres, entre l'âge de seize & vingt ans, obtinrent les mêmes honneurs : & nos Correspondans nous font observer qu'on ne peut soupçonner les Juges d'indulgence & de partialité, puisqu'il resta plusieurs Prix vacans ; & par conséquent un grand nombre d'Artistes,

dont les eſſais furent mal reçûs, ou demeurerent ſans récompenſe.

Recherches hiſtoriques.

Nous promettons des éclairciſſemens curieux ſur l'origine, les réglemens, l'eſprit, l'émulation & les ouvrages de cette belle & nombreuſe Académie.

L'ORIGINAL Italien *des Cheveux de Sylvie*, demande plus d'eſpace que nous n'avons pû lui en réſerver aujourd'hui : mais nous y ſuppléons par l'éloge d'un Nom reſpecté en France, & qui ne paroît pas l'être moins chez les Etrangers.

PER la morte ſeguita in Parigi nel Febbrajo dell' Anno 1755. del Sig. Preſidente di Monteſquieu.

SONETTI.

Del Sig. Can. Ant Filippo Adami.

I.

SPirto, cui ſolo diè ſublime ingègno
Le vie del retto altrui moſtrar primiero
Con nuovo filoſofico diſègno
Che vinſe l'arte dèll' uman penſiero.

Eloge du P. de Montesquieu.

Nella sorgente contemplando il vèro,
Oh! quale avrai diletto, e di te degno
Se qui giungesti a rintracciarlo intièro
Non ancor sciolto del mortal ritegno.
Se tanto alto levasti l'intelletto,
Che ragion non frà l'ombre a te comparve
Ma quale ora stà nuda al tuo cospetto
Se pe i tuoi detti dileguossi e sparve
L'error che il mondo si tènèa soggetto,
E gemi involta frà deliri, e larve.

II.

Illustre Perito, che si largo fiume
Di scienza Socratica spargesti
E or splendi cinto d'ell' eterno lume
Che dell' util sudore in Premio avesti,
Tu della dotta mente il guardo ergesti
Et i fonti del volubile costume,
Del Dritto ai sacri Arcani, e diè ti a questi
Eccelsi voli il tuo saper le piume.
Tu la norma segnasti, onde in più forte
La civile Amista nodo si stringa,
Il più gran bene d'ell' umana sorte.
Tu... ma qual di ritrar ti ebbi lusinga!
Stan le opre tue fuor del poter di morte,
Ne vi è chi meglio ti colori, e pinga.

CRITIQUE.

Au reste ils n'ont pas d'autre droit, pour paroître ici les premiers, que le malheur qu'ils ont eu jusqu'à présent d'être moins connus que les Provençaux, qui les ont précédés, & que les Italiens, qui font remonter l'origine de leur Poesie vulgaire à peu près au même temps. Mais les honneurs doivent être pour ceux, qui n'en ont point encore reçu dans notre langue. Ensuite, laissant aux Journaux de France le soin de faire connoître dans leurs extraits la Poesie Provençale, nous ferons, pour les Poetes Italiens & pour ceux des autres Nations étrangéres, ce que nous allons faire pour les Castillans.

POESIE.

ORIGINE

De la Poësie Castillanne; par Dom LOUIS-JOSEPH VELAZQUEZ, *Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, de l'Académie Royale d'Histoire, & de celle des Inscriptions, Médailles & Belles-Lettres de Paris.*

Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

A Malaga, chez *François Martinez d'Aguilar*, 1754.

POESIE

APRÈS avoir observé qu'on doit rechercher la vraie origine de la Poësie Castillanne dans l'ordre du temps de sa durée, dans ses progrès & dans la succession des Poëtes Castillans, l'Auteur divise sa matière en quatre parties. Dans la premiere, il se propose d'examiner les sources de la poësie Castillanne. Dans la seconde, il

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

traitera de ses différens âges, jusqu'à nos jours. Dans la troisiéme il recherchera l'origine de ses différentes espéces de Poëmes; enfin, dans la quatriéme partie, il parlera de tout ce qui lui appartient. (*a*)

(*a*) Un dessein de cette importance mérite d'être présenté ici dans toute son étendue, pour faire connoître ce qu'on en doit attendre dans plusieurs extraits.

I.

Sources de la Poësie Castillanne.

1. Poësie des premiers Espagnols.
2. Poësie Latine.
3. Poësie Arabe.
4. Poësie Provençale, ou Limousine.
5. Poësie Portugaise.
6. Poësie de la Galice.
7. Poësie Basque.
8. Caractère de chacune de ces Poësies, & comment elles ont été imitées par la Castillanne.

II.

Origine, progrès & âges de la Poësie Castillanne en général.

1. Origine & commencement de cette Poësie.

POESIE.
Origine de la Poesie Castillanne.

I.

Sources de la Poëśie Castillane.

IL est certain que les premiers Espagnols ont eu connoissance de la

2. Ages de la Poëśie Castillanne.
3. premier âge.
4. Second âge.
5. Troisiéme âge.
6. Quatriéme âge.
7. Etat actuel de cette Poëśie.

III.

Commencement & progrès de chacune des principales espéces de Poëśie Castillanne.

1. Les parties dont elle est composée.
2. Origine du Vers Castillan.
3. Origine de la rime Castillanne.
4. Origine des stances & couplets Castillans
5. La Comédie.
6. La Tragédie.
7. L'Epopée.
8. L'Eclogue.
9. L'Ode.
10. L'Elégie.
11. L'Idylle.
12. La Satyre.
13. Le Poëme didactique.
14. L'Epigramme.
15. La Poëśie burlesque.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Poësie. *Silius Italicus* (*b*) nous dit que les Habitans de la Galice composoient & chantoient des Vers dans leur langage; & *Strabon* (*c*) nous assure que les *Turdetans*, Peuple le plus spirituel de l'Espagne, avoient de bonnes études, & comptoient parmi leurs plus anciens Ecrits des Poëmes, & des Loix rédigées en Vers, depuis plusieurs milliers d'années. L'idée que *Strabon* nous donne de la Poësie de ce Peuple confirme son antiquité, puisqu'on voit que dans ces temps reculés, en commençant à naître, elle servoit,

IV.

Des choses appartenantes à la Poësie Castillanne.

1. Choses appartenantes à cette Poësie.
2. Collection des Poëtes Castillans.
3. Commentaires & éclaircissemens sur ces Poëtes.
4. Traductions Castillannes de différens Poëtes des autres Nations.
5. Auteurs qui ont écrit en Castillan sur la Poësie.

Conclusion de cet Ouvrage.

(*b*) Lib. 3.
„ *Barbara nunc Patriis ululantem carmina linquis.*

(*c*) Lib. 3.

ſuivant la remarque d'Horace, à réunir les hommes en Société, à leur donner des loix & à leur preſcrire des régles pour bien vivre.

POESIE. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

Si l'on peut juger de la Poëſie par l'Idiome, on doit croire que l'ancienne Poëſie des Eſpagnols tenoit beaucoup du génie Grec & Hébreu, puiſque leur langue primitive dérivoit du Grec & du Phénicien : mais l'autorité des Auteurs anciens nous manquant à cet égard, nous ne pouvons là-deſſus donner que des conjectures probables ; & nous ne ſommes pas en état d'aſſûrer non plus que la Poëſie Caſtillanne de nos jours ait retenu quelque choſe de la Poëſie des premiers Eſpagnols.

Le ſuccès avec lequel les Eſpagnols cultivèrent la Poëſie, après qu'ils furent domptés par les Romains, fait juger que cet art ne leur étoit pas inconnu avant que la langue & les coûtumes Romaines ſe fuſſent introduites chez eux.

Le ſiécle d'Auguſte, qui donna à Rome un ſi grand nombre d'excellens Poëtes, ne fut pas moins fertile en Eſpagne que dans les autres Pro-

POESIE.
Origine de la Poëſie Caſtillanne.

vinces de l'Empire. *Caius Julius Hyginus*, affranchi d'Auguſte, & Eſpagnol de nation, ſelon *Suëtone* (*d*), fut un des principaux ornemens de ce ſiécle : il étoit Poëte excellent, Auteur de pluſieurs Ouvrages,& Ami intime *d'Ovide*. On lui attribue *l'Aſtronomie Poetique*,qu'on a publiée ſous ſon nom.

L'Eſpagnol *Sextilius Hena* fleurit dans le même ſiécle. *Seneque* (*e*) dit qu'*Hena* étoit plus ſpirituel que ſçavant ; qu'il étoit Poëte inégal : que ſon ſtyle tenoit un peu de cette peſanteur & de cette groſſièreté que *Cicéron* (*f*) reprochoit aux Poëtes de *Cordoüe*. On entend, par ces derniers, ceux que *Métellus* mena avec lui à Rome après avoir vaincu *Sertorius*. On peut donc inférer de-là que les Eſpagnols ſe ſont appliqués

(*d*) *Lib.* 3. *de illuſtr. Gramm.*

(*e*) *Suaſor.* 6. *Sextilius Hena fuit homo ingenioſus magis quàm eruditus ; inæqualis Poeta, & pœnè quibuſdam locis talis, quales eſſe Cicero Cordubenſes Poetas ait, pingue quiddam ſonantes, atque peregrinum.*

(*f*) *Orat. pro Arch. ut Cordubæ natis Poetis, pingue quiddam ſonantibus atque peregrinum, aures ſuas dederit.*

POESIE.
Origine de la Poësie Castillanne.

à la Poësie Latine, long-temps avant le siécle d'Auguste.

Cette remarque de l'Orateur Romain n'est pas seulement utile pour nous faire juger du grand nombre de Poëtes qu'il y avoit alors en Espagne, mais aussi pour nous faire connoître le caractère des Poetes Espagnols, & principalement de ceux de *Cordoue*. Cette pesanteur, mêlée de grossièreté, que Cicéron trouvoit en eux, peut être comparée à la Patavinité qu'on reprochoit *à Tite-Live*, le meilleur des Historiens Latins.

Sous Néron, Cordoüe produisit trois grand Poëtes, *Marcus* & *Lucius Seneca*, (*les deux Seneques*) & *Marcus Annœus Lucanus*, (*Lucain.*) On attribue les Tragédies Latines qui sont publiées ensemble, à *Marcus Annœus Seneca*, l'Orateur, & à *Lucius Annœus Seneca*, le Philosophe. Malgré tous les défauts qu'on leur reproche, on doit reconnoître avec la même justice qu'elles contiennent d'excellentes choses. Ce sont les uniques Tragédies Latines qui nous restent de l'antiquité. Nous n'avons de *Lucain* que son Poëme de la

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Guerre Civile (*g*). Il faut aussi convenir que malgré le grand nombre de taches qu'on y trouve, il y a des morceaux dignes d'être admirés.

Marcus Valerius Martialis, natif de *Bilbilis*, fleurissoit au temps de l'Empereur *Domitien*. Ses Epigrammes forment aujourd'hui un des principaux monumens de la bonne Poësie Latine. Le même *Martial* fait mention d'autres Poëtes Espagnols, ses Contemporains; tels que *Unicus* son parent, qui, selon lui avoit aussi un frere Poëte; (*h*) *Canius* natif de *Gades*; (*i*) *Decianus*, de la ville d'*Emerita*; (*k*) & *Licianus, de Bilbilis.* (*l*)

(*g*) *La Pharsale.* traduite par Brebeuf.
(*h*) *Lib.* 12. *Ep.* 44.
(*i*) *Lib.* 1. *Ep.* 61, 69; *lib.* 3. *Ep.* 20.
(*k*) *Lib.* 1. *Ep.* 61, 39.
(*l*) *Lib.* 1. *Ep.* 61. *Nicolas Antonio* place *Maternus* & *Lucius*, dont *Martial* fait aussi mention, entre les Poëtes Espagnols, contemporains de *Martial.* On trouve le premier, nommé au liv. 10. ép. 37. & le second au liv. 4. ép. 55. Mais le texte dit seulement, que *Maternus* étoit un grand Jurisconsulte; & *Lucius* un grand Orateur.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Depuis ce temps jusqu'à Constantin, on ne connoît aucun Poëte Espagnol. Sous cet Empereur & ses fils, le Prêtre *Juvencus* mit l'Evangile en vers hexamétres. Ce fut le premier des Poëtes Ecclésiastiques d'Espagne; & son exemple fut suivi par *Prudentius*, *Arator* & *Sedulius*.

Latinus Pacatus, (*m*), dans son Panégyrique de l'Empereur *Théodose*, dit que l'Espagne produisoit alors des Soldats aguéris, des Orateurs très-diserts & des Poëtes excellens. *S. Jerome* (*n*) parle *d'Aquilius Severus*, Espagnol, qui vécut au temps de *Valentinien*, & qui composa un Ouvrage mêlé de prose & de vers, intitulé *Conversion*, ou *Retour*, ou *Passage*, parce que cet Ouvrage contenoit les particularités de sa vie.

Tout le monde connoît le mérite des Poësies de l'Espagnol *Aurelius Prudentius*, qui vivoit au quatriéme

Martial ne parle point de leur talent pour la Poësie.

(*m*) *Paneg. ad Theodos. hæc durissimos milites, facundissimos Oratores, clarissimos vates parit.*

(*n*) *De Scrip. Eccles. cap.* 3.

ſiécle. Elles ſont eſtimées, non-ſeulement par leur élégance, mais auſſi parce qu'elles contribuent beaucoup à éclaircir l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ce temps.

POESIE. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

L'Auteur ne parle pas ici de *Silius Italicus*, qui eſt beaucoup plus ancien que ceux qu'on vient de nommer ; ni de *Rufus Feſtus Avienus*, qui floriſſoit du temps de *Théodoſe* le Grand ; ni de *Saint Damaſe*, Pape ; parce qu'on pourroit diſputer leur naiſſance en Eſpagne.

Parmi les inſcriptions de l'Eſpagne, publiées par *Gruter*, *Muratori*, *Reyneſius*, & pluſieurs autres, on trouve différentes Epigrammes Latines, qui ſemblent être de ce temps-là, & qui prouvent le goût général de la Nation pour la Poëſie. Telle eſt l'inſcription du pont *d'Alcantara* (*o*) dédiée à *C. Julius Lacer*, Architecte, qui l'avoit bâti. Telles encore les inſcriptions de *Tarragone*, (*p*) qui parlent de deux conducteurs de chariots,

(*o*) *Morales, chronic. lib. 9. cap. 28.*

(*p*) *Morales, Ant. de las ciud. de Eſpana*, *page 167.*

POESIE.

Origine de la Poesie Castillanne.

Fuscus & *Euticetes*, & d'un garçon qui mourut dans l'enfance.

L'Espagne ayant été inondée par les *Goths* & par d'autres peuples Septentrionaux au commencement du cinquiéme siécle, le goût de la bonne Poësie se ressentit bien-tôt de cette révolution. On n'y voyoit plus ces graces nobles, dont les Espagnols sçavoient l'orner lorsqu'ils étoient encore sous la domination des Romains. La Barbarie des *Goths* influa de même sur les Poëtes Ecclésiastiques, qui s'emparèrent alors des Muses. Ils cesserent de s'attacher aux grands modèles. Ils dédaignoient de les imiter, parce qu'ils leur sembloient dangéreux pour les bonnes mœurs. Ils écrivoient, sans génie & sans art, des Hymnes, des Epitaphes, & d'autres Poësies de cette nature, pour l'usage des Eglises, & pour nourrir la dévotion des fidèles, qu'ils exhortoient à fuir la lecture des vers composés par les Payens. Ce zèle aveugle fut une des principales causes de la corruption du goût de la Poësie.

On ignore si les Espagnols ont re-

tenu quelque chose de la Poësie septentrionale, que les *Goths* aportèrent probablement avec eux. Tous les Poëtes de ce temps-là, dont on connoît les noms ou les Ouvrages, écrivirent en latin.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Sidonius Appollinaris (*q*) loue un Poëte de *l'Andalousie*, son Contemporain, qui abandonna sa patrie pour passer à *Ravennes. Idatius* (*r*) parle d'un Espagnol nommé *Merobaudes*, d'une naissance illustre, dit-il, Orateur excellent, & Poëte comparable aux Anciens : il ajoute que ce *Merobaudes* vivoit du temps de *Theodore* le jeune. *Dracontius*, qui vivoit du même temps, composa, selon *S. Idore*, (*s*) le Poëme de la Création du monde en vers héroïques latins. L'Evêque *Ceponius* étoit aussi du cinquiéme siécle. Il fit des vers, où il compare la Fable de *Phaëton* avec la

(*q*) *Carm. ad felic. magn.*
,, Sed nec Tertius ille nunc legetur,
,, Bætim qui patrium semel relinquens
,, Undosæ petiit sitim Ravennæ.
(*r*) *Chronic. ad ann.* 19. *Theodos. jun.*
(*s*) *De Script. Eccles. caput* 24.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

chute de *Satan*, quand il fut chassé du Ciel.

Au siécle suivant florissoit *Orentius*, ou *Orientius*, dont *Sigebertus* (*t*) *Gemblacensis* fait mention. Nous avons, d'*Orientius*, *le Commonitorium* en vers examétres & pentamétres, publié avec des notes par le Pere *Martin Antoine Del Rio*, mais plus complet & plus fidéle dans l'édition de *Dom Juan* (*u*) *Tamayo de Salazar.*

Au septiéme siécle vécurent *Saint Ildephonse*, Archevêque de *Tolede* ; qui composa quantité d'Epitaphes & d'Epigrammes; *Saint Eugéne*, troisiéme Archevêque de la même Eglise, qui continua le Poëme de *Dracontius* sur la Création du monde, & qui fit différentes Poësies qu'on trouve encore dans un Manuscrit gothique de la Bibliothéque de l'Eglise de *Tolede*; *Saint Valerien*, Abbé, qui du temps d'*Uvamba* écrivit differens Poëmes, que Morales (*x*) avoit

(*t*) *De Script. Eccles. caput* 34.

(*u*) *Martirolog. Hisp. tome* 4, le 7. de Juillet.

(*x*) *Chronic. lib.* 12. *caput* 51.

vûs Manuſcrits dans un recueil de l'Egliſe *d'Oviedo*. On parle auſſi des Poeſies latines de Julien, Archevêque de *Tolede*, & de celles de *Tajon* Evêque de *Saragoſſe*.

POESII. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

Quelques inſcriptions gothiques nous ont conſervé d'autres reſtes de la Poëſie de ce ſiécle, qui nous montrent combien le goût s'étoit corrompu. Telle eſt l'Epitaphe *d'Ataulphe* (*y*) à Barcelone, ſuppoſé qu'elle ſoit ancienne; celle de *Juſta*, (*z*) trouvée près du Couvent *Del Tardon*; celle de *Prudentius*, (*a*) Evêque de *Taragone* & celle *d'Arcedianus Pelagius*. Telles encore les inſcriptions de *Uvamba* (*b*) *à Tolede*; & celles de l'Egliſe de *Saint Jean*, fondée par *Receeſvinto* à *Bagnos*. (*c*)

Les Arabes, qui envahirent l'Eſpagne au huitiéme ſiécle, & qui s'emparèrent de preſque tout le Pays, apportèrent un changement conſidérable dans la Poeſie, comme dans les

(*y*) *Morales Chronic. lib.* 11. *caput* 14.
(*z*) *Idem chronic. lib.* 11. *caput* 74.
(*a*) *Idem chronic. liber* 12. *caput* 37.
(*b*) *Idem chronic. liber* 12. *caput* 48.
(*c*) *Idem chronic. liber* 12 *caput* 37.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Arts & les Sciences Il y eut cependant des Poëtes Espagnols, qui, dans ce siécle & les suivans, conservèrent l'espece de Poësie latine, qui avoit toûjours prévalu du temps des *Goths*. *Theodulphus*, natif d'Espagne & Evêque d'Orléans en France, vécut au huitiéme siécle : nous avons ses Poësies, & d'autres Ouvrages, publiés par le Père *Sirmond*.

Au neuviéme siécle, on vit fleurir *Alvaro de Cordoüe*, dont nous avons quelques Poëmes Latins, que le Père *Florez* (*d*) acheve actuellement de publier ; *Cyprien* Archiprêtre de *Cordoüe*, dont les Ouvrages ont été publiés par le même Auteur ; (*e*) & *S. Eulogius*, Martyr, natif de Cordoüe, *qu'Alvaro* (*f*) nous donne aussi pour un des meilleurs Poëtes de son temps.

Dans le même siécle vécut un autre Espagnol, nommé *Prudentius* ou *Galindon Prudentius*, qui fut Evêque en France, & dont *Nicolas Camasucio* a publié les Poësies dans le Catalogue des Evêques de S. Paul-trois-Châ-

(*d*) *Espana sagrada, tome* 11. *p.* 275.
(*e*) *Idem, page* 524.
(*f*) Dans la vie de Saint Eulogius.

teaux. (*g*) Il eſt fait mention au dixiéme ſiécle de *Salvus*, Abbé du Monaſtère *d'Albelda*, qui compoſa des vers & des hymnes.

POESIE. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

On trouve quelques inſcriptions en vers latins, ſous la domination des *Sarraſins*, dans le même goût que la Poëſie du temps des *Goths*. L'Auteur donne pour exemples, l'inſcription du Moine *Amanſvindo*, trouvée près de *Malaga* & publiée par *Aldreté*; (*h*) celle de *Don-Diego Ximenez*, (*i*) Seigneur *de los Cameros*, de l'année 1187; celle de la Tranſlation des Reliques de *S. Prudentius*, (*k*) au Couvent de *Naxera*, par le Roi *Dongarcie*, & l'Epitaphe de *S. Vincent*, Martyr, dans le Monaſtère de *S. Claude* de *Leon*. (*l*)

Enfin la Poëſie devint alors l'emploi & l'amuſement de tous ceux qui avoient du goût pour les Lettres. *Alvaro* de Cordoüe, (*m*) qui vivoit

(*g*) Page 163.

(*h*) Origine de la langue Caſtillanne, *lib.* 3. *caput* 18

(*i*) Morales, chronic. *liber* 11. *cap. ult.*

(*k*) *Ibid.*

(*l*) *Idem* chronic. *lib.* 12. *caput* 19.

(*m*) Vie de S. *Eulogius* mſſ. dans un

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

au neuviéme siécle, en parle comme d'une occupation vaine, dans laquelle *S. Eulogius* avoit consumé, comme lui, une partie de sa jeunesse.

POESIE ARABE.

COMME les vaincus reçoivent ordinairement les loix des vainqueurs, les *Arabes*, ayant régné près de 800 ans en Espagne, y introduisirent leur langue, & leurs lettres. Leur Poesie nouvelle y devint aussi commune qu'en Afrique. Pour se former quelque idée de ses progrès, il suffit de lire ce qu'on trouve là-dessus dans *Alvaro* (*n*) de Cor-

livre gothique de la bibliothèque de Tolede. „ Nam pueriles contentiones pro „ doctrinis quibus dividebamur, non odiosè, sed delectabiliter epistolatim in invicem egimus : & Rithmicis versibus nos „ laudibus mulcebamur : & hoc erat exercitium nobis melle suavicus, favis jucundicus . . . . . . ita ut volumina conderemus, quæ postea ætas matura abluenda, „ nè in posteros remanerent, decrevit.

(*n*) Manuscrit de la Bibliothèque de l'Eglise de Cordoue, publié par le P. *Florez*. Esp. Sagra. t. 11. pag. 274. „ Ita „ ut omni Christi Collegio vix inveniatur „ unus in milleno hominum numero, qui „ salutatorias fratri possit rationabiliter dirigere litteras ; & reperiuntur absque nu-

doüe. Il dit que les Espagnols avoient tellement oublié le Latin, pour apprendre *l'Arabe*, qu'à peine trouvoit-on une personne entre mille, qui sçût écrire une Lettre en langue Latine; que tout le monde s'appliquoit à la langue Arabe & à l'étude des Livres *Chaldéens*; de sorte que l'on sçavoit généralement écrire en *Arabe* avec délicatesse, & composer des vers dans la même langue, avec plus de grace que les *Arabes* mêmes.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

C'est ainsi que dans l'espace de près de huit siécles, que les *Arabes* demeurèrent maîtres de cette partie du Continent, l'Espagne produisit une infinité de Poëtes *Arabes*. Il en est fait mention dans *la Bibliothé-*

„ mero multiplices turbæ, qui eruditè
„ Caldaïcas verborum explicent pompas,
„ ita ut metricè eruditiori ab ipsis genti-
„ bus carmine, & sublimiore pulchritudine
„ finales clausulas unius litteræ coarcta-
„ tione decorent, & juxta quod linguæ
„ ipsius requirit idioma quæ omnes voca-
„ les apices commuta claudit, & cola,
„ rithmicè, immo ut ipsius competit me-
„ tricè universi alphabeti litteræ per varias
„ dictiones plurimas variantes uno fine
„ constringuntur, vel simili apice.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

que Espagnole *de Nicolas Antonio*, dans la *Biblioth. orientale de M. d'Herbelot.* & dans *l'Arabico-Hispana* des Manuscrits *Arabes* de *l'Escurial*, composée par *Don Miguel Cassiri*, qu'on va publier incessamment, où l'on verra plusieurs Poëtes *ArabesEspagnols* que nous ignorions, & dont les Ouvrages subsistent encore parmi les Manuscrits de cette Bibliothéque. La plûpart de ces Poëtes sont de *l'Andalousie*, & des Académies célébres de *Cordoüe* & de *Seville.* Ils écrivoient en vers, sur les matières les plus importantes, sur la Religion, la Morale, la Politique, l'Histoire naturelle & littéraire. *Ebn Tahun*, de *Seville*, qui florissoit l'an 691 de l'Egire, traita dans son style, de la création de l'homme, de l'ame, & fit la description du Temple de la *Mecque.* Les uns écrivirent sur la Poësie, comme *Dhialdin Alkharag*, qui vivoit au sixiéme siécle de l'Egire, & qui composa un Poëme intitulé *Trésor des Poëtes.* D'autres faisoient des commentaires sur les Poëmes, comme *Ebn Forgia* qui vivoit au cinquiéme

ſiécle de l'Egire, & qui commenta *Almotuabi*, Poëte célébre. *Ebn Macrana* fit auſſi un commentaire ſur le Poëme des Animaux, composé par *Abiotman*, Poëte Perſan.

POESIE. *Origine de la Poeſie Caſtillanne.*

Le talent Poëtique n'étoit pas le partage des hommes ſeuls. Pluſieurs femmes ſçavantes, principalement de l'*Andalouſie*, cultivèrent les Muſes avec ſuccès. On trouve parmi les Manuſcrits Arabes de l'Eſcurial, pluſieurs Poëſies de différentes Dames Eſpagnoles, entre leſquelles on remarque les Ouvrages de la célébre *Marie Alphaiſuli*, native de Seville, qui vivoit au quatriéme ſiécle de l'Egire, & qu'on regardoit comme la *Sapho* de la Poëſie Arabe.

Outre les Poëtes dont les Ouvrages exiſtent, on trouve les noms de pluſieurs autres dans les Bibliothéques des Auteurs *Eſpagnols-Arabes*, rédigées par des Mahométans mêmes, & qui ſe conſervent parmi les Manuſcrits de l'Eſcurial; telles que la *Bibliotheca Arabico-Hiſpana* des Caliphes, des Capitaines, des Poëtes & des Femmes ſçavantes de l'Eſpagne, en quatre gros volumes,

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

écrits par *Ebn-Alkhatib Mahomad ben Abdalla*, qui vivoit l'an 711 de l'Egire ; & l'Histoire de tous les Espagnols & Africains qui se sont distingués dans les Arts & dans les Sciences, sur-tout dans la Poësie, par *Ben Mahomad Abunassar Alphalth*, natif de Seville, qui vivoit au sixiéme siécle de l'Egire, & dont l'Ouvrage se trouve aussi dans la Bibliothéque du Roi, à Paris. En un mot la Poësie Arabe fut à la mode en Espagne pendant tout le temps de la domination des Sarrasins, & n'en fut bannie qu'avec eux.

POESIE PROVENÇALE OU LIMOUS.

LA Poësie Provençale, ou Limousine, est la plus ancienne Poësie vulgaire de l'Europe & remonte avec cet idiome, à l'onziéme siécle : Elle s'étendit aussi loin que son langage, c'est-à-dire, dans le Languedoc, le Roussillon, la Provence, le Comté de Barcelonne, le Royaume de Valence & de Murcie, les Isles Majorque & Minorque, la Sardaigne, & dans d'auttes lieux où elle subsiste encore aujourd'hui. Ses Poëtes se nommoient *Trovadores*

(Troubadours.) On appelloit leur Poëſie, *Gaya Ciencia* ou *Gay Saber*, (ſcience gaye & amuſante.)

POESIE.
Origine de la Poëſie Caſtillanne.

On peut croire que la langue Provençale ayant prévalu dans un ſi grand nombre de Provinces d'Eſpagne, la Poëſie de cette langue y fut également connue. Les Poëtes Provençaux-Eſpagnols, dont nous avons connoiſſance, remontent juſqu'à l'onziéme ſiécle. C'étoit alors que vivoit Don Pedro I. ſi c'eſt à lui, & non à Don Pedro II. qu'on doit attribuer les vers Provençaux dont parle *Guillaume Caſtel.* (*o*)

Au douxiéme ſiécle Don Alphonſe I. (*p*) d'Arragon compoſa des vers Provençaux. Au treiziéme ſiécle fleuriſſoient *Moſſen Jardi*, de Valence, qui fut *ſerviteur* du Roi *D. Jayme*(*q*)

(*o*) Hiſt. de Languedoc, lib. 3. cap. 1.

(*p*) On trouve une chanſon de ſa façon, & une diſpute amoureuſe avec *Giraldo de Bornello*, parmi les manuſcrits du Vatican, cod 3204.

(*q*) *Gaſpar Eſcolano*, hiſt. de Valence, lib. 1. cap. 14, rapporte quelques-uns de ſes vers, en ajoûtant qu'il devança le Pétrarque de cent ans, & qu'il vivoit en 1250. Il y a auſſi de ſes vers dans la collection des Poëſies imprimées à Anvers, en 1573.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

le Conquérant ; *Mossen Jayme* (*r*) *Febrier* ; Guillaume *de Berghuedan*, (*s*) Baron Catalan & Vicomte de *Berghedan ou Berga* ; *Ugo de Mataplana* nommé *Nuc*, ou *Nuguet de Mataplana*, (*t*) Baron Catalan ;

(*r*) Au tems de *Dom Jayme* I. d'Arragon. Escolano parle de lui au livre 5, chapitre 26 de son Histoire de Valence. *Don Vicente Ximeno*, dans son premier Tome des Ecrivains du Royaume de Valence, page 363. dit qu'il écrivoit ses vers l'an 1281. & qu'ils étoient intitulés *Trobes de Mossen Jayme febier, caballer, en que tracta dels litnages de la conquista de Valencia, y son regne. mss.* & qu'il composa aussi la description de la tempête qu'essuya la Flotte du Roi *Don Jayme I.* d'Arragon, près de Majorque, allant à la Terre Sainte.

(*s*) Il y a des Servantois, des chansons, & d'autres rimes de sa façon, dans la Bibliothèque du Vatican, cod. 3204, 3205, & 3207 ; & entre autres une dispute entre lui & *Amerigo de Pingulano*, qui mourut en 1260 ; ce qui fait connoître le temps où il vivoit.

(*t*) Ses Servantois, ses questions amoureuses & autres Poësies, se trouvent dans un *mss.* de la Bibliothèque du Vatican, cod. 3204 & 3207. Il fut contemporain de *Miravalle*, autre Provençal, qui mourut en 1218, la fin du XII, & le commencement du XIII. siécle, le temps auquel il florissoit.

ayRmundo Montaner, (*u*) Catalan, & Raimond Lulle, (*x*) Majorquin. Dans ce siécle vivoit aussi le Roi Don Pedro III. d'Arragon, qui composa différentes Poësies. (*y*)

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

Au quatorziéme siécle, régnoit D. Juan I. d'Arragon. (*z*) Au quinziéme vivoient le célébre *Ausias March* (*a*) & *Jayme Roig*, (*b*) tous

(*u*) Né à *Peralada*, Diocèse de *Gironne*, en 1265. Il écrivit un Poëme sur l'expédition du Roi d'Arragon *Don Jayme I.* en Sardaigne & en Corse. Le même *Montaner* inséra ce Poëme dans le chapitre 272. de sa Chronique publiée à Barcelonne en 1562.

(*x*) Il naquit vers l'an 1235, & mourut en 1315. Il y a parmi ses ouvrages des Vers Provençaux.

(*y*) Ce Roi dit, dans sa Chronique, liv. 5. chap. qu'il avoit fait quelques chansons.

(*z*) Il est Auteur de quelques vers Provençaux, selon Zurita, liv. 10 Annal. cap. 42.

(*a*) Il vivoit du temps du Pape *Calixte III.* Ses Poësies sont imprimées & même traduites en Castillan. *Vicente Mariner* les traduisit en latin, selon que nous l'assure *D. Nicolas Antonio*. Il mourut en 1460.

(*b*) Il écrivit, en 1427. un Poëme contre les femmes, intitulé *Espill* (Miroir).

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

deux du Royaume de Valence. Au seiziéme siécle florissoit Pierre *Seraphi*, dont on trouve quelques vers au commencement de l'édition des Ouvrages *d'Aurias March*, faite à Barcelonne, en 1560.

Il y a d'autres Poëtes ; mais on ignore le siécle dans lequel ils vécurent. Tels sont *Arnau*, *Catalan*, (*c*) *Mola*, (*d*) *Mossennarcis Vinyoles*, (*e*) *Vicent Ferradis*, *D. Franco de Castelvi*, *Miguel-Perrez*, *Juan de Verdancha*, & *Mossen Fenollar* ; (*f*) on trouve plusieurs morceaux de ces Poëtes, dans nos collections de Chanson.

Il se trouve *mss.* dans la Bibliothèque du Vatican, cod. 4806. *Escolano* en parle dans son Histoire de Valence, *lib.* 1. *cap.* 14. part. I.

(*c*) Auteur des Chansons & Cantiques spirituels, *mss* au Vatican, cod 3205.

(*d*) Il y a de ses vers *mss* au Vatican, cod. 3207.

(*e*) Il y a de ses Vers dans les Collections générales de nos chansons imprimées *à Séville*, en 1535, & à *Anvers* en 1573 ; ainsi que tous les Poëtes ci-après nommés.

(*f*) Il fut Catalan, & composa un livre en couplets Catalans, intitulé *la Contemplation de* J. C. imprimé à Valence en 1493.

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

Les Provençaux ſe ſervoient ordinairement du vers de dix ſillabes. Leur Poëſie conſiſtoit principalement en Sonnets, Paſtorales, Vaudevilles, Chanſons, Madrigaux, *Serventeſios* & autres petits Poëmes. Ils compoſoient des *Tenzones*, c'eſt-à-dire, des queſtions ingénieuſes & ſpirituelles, ſur l'amour; d'où vint l'établiſſement du fameux tribunal qu'on nommoit la *Cour d'Amour*, compoſé de gens d'eſprits, qui jugoient les diſputes des Poëtes.

» *Les Trovadores*, ou Poëtes, dit » l'Auteur (*g*) de la Diſſertation ſur » la Comédie Eſpagnole, inventèrent » *la Gaya Ciencia*; ils compoſèrent » & repréſentèrent des Dialogues » qu'ils nommèrent *Serventeſios, Ten-* » *zones*, *Juegos medio partidos*, *corte* » *de amor*, *Juegos Eſpirituales*, *Vil-* » *laneſcas*. Ces Poëtes, qui étoient » preſque tous dela première nobleſſe, » formèrent une Accadémie, qui d'a- » bord s'aſſembla à Toulouſe, enſui-

(*g*) *Don Blas Naſſarre*, dans ſa Diſſertation ſur la Comédie Eſpagnole, qui eſt à la tête de la ſeconde édition des Comédies de *Cervantes*. Madrid 1749.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» te à Barcelone & à Tortose : & » telle fut l'ardeur avec laquelle on » suivoit ces divertissemens qu'ils » causèrent enfin du scandale. On » parla mal de la Cour, & même de » la Reine *Dona Sybila de Forcia* : il » est vrai qu'on avoit admis alors » parmi les amusemens de la Cour, » *les Contadores*, (des conteurs) *Cantatores* (des chanteurs,) *Juglares*, » (des Jongleurs.) *Truanes*, *Buffones*, » des Farceurs, des Bouffons ; ce qui » justifie, en quelque sorte, la plainte li» bre d'un Peuple également fidèle & » circonspect. «

» Les Rois d'Arragon, *Don Juan* » *I*, *Don Martin*, & *Don Fernand* » *l'honnête*, réformèrent ces Consis» toires ou Assemblées poëtiques, & » les Colléges de la *Gaya Ciencia*. » Mais cet Art se remit dans la sui» te en si haute estime, que les Rois » mêmes assistoient aux fonctions » publiques de l'Académie, où l'on » jugeoit du mérite des Poëmes, & » où l'on représentoit les *Ditados*, » les *Trobas*, & les *Dialogos*, qui » étoient couronnés avec éclat. On » donnoit ensuite la permission par

écrit,

» écrit, de repréſenter & de chan-
» ter les ouvrages couronnés, elle
» n'étoit point accordée pour ceux
» qu'on rebutoit. *Cervantes* a déſiré
» que cette méthode ſe renouvellât.

POESIE. *Origine de la Poeſie Caſtillanne.*

» L'an 1328. l'Infant *Don Pedre*,
» Comte de *Ribagorſa*, frere du Roi,
» & les Seigneurs les plus diſtingués
» de la Cour, exécuterent des Bal-
» lets, chanterent des airs, & re-
» préſenterent des Dialogues com-
» poſés par l'Infant, à l'occaſion des
» fêtes qui ſe donnerent au Couron-
» nement de *Don Alphonſe IV. d'Ar-*
» *ragon.*

» Le Jongleur *Ramaſet* chanta
» un Vaudeville de la compoſition
» du même Infant. Un autre Jon-
» gleur, nommé *Novellet*, récita &
» déclama plus de ſix cens Vers,
» faits par l'Infant dans la meſure
» nommée *Rime vulgaire*. L'étude
» de la Poëſie ſe conſerva dans la
» maiſon de ce Prince, juſqu'à ſon
» arriere petit-fils, le célébre *Don*
» *Enrique d'Arragon*, Marquis de
» *Villena*, Grand-Maître de *Cala-*
» *trava*, qui compoſa l'Art de *La*
» *Gaya Ciencia*, pluſieurs morceaux

» de Poësie, & des Dialogues qui
» furent représentés «.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

On peut regarder l'union des deux Couronnes d'Arragon & de Castille, par le mariage du Roi *Don Fernand* & de Dona *Isabelle*, comme la principale époque de la décadence de la Poësie Provençale en Espagne. Les Arragonois & les Catalans négligerent insensiblement ce langage, à mesure que le *Castillan* s'introduisoit chez eux. Cette nouvelle Langue avoit déja jetté parmi eux de profondes racines, depuis le temps de l'Infant d'*Antequera*, *Don Fernando*. La nouveauté leur plut si fort, qu'ils commencerent à faire des Vers en Castillan; & l'on trouve, dans les anciennes Collections, plusieurs Piéces de Poësie Castillanne, composées par des Poëtes Provençaux, entre lesquelles on voit aussi quelques compositions Limousines. *Miguel Perez* & *Juan de Verdancha*, composerent divers morceaux de Poësie Catalane (*h*), en Vers de *Arte*

(*h*) On les trouve dans la collection générale, imprimée à Anvers en 1573. p. 250.

Mayor, c'eſt-à-dire en grands vers où la meſure & la rime des Vers Caſtillans étoient obſervées : & *Moſſen Creſpi de Valdaura*, fit en Vers Caſtillans, un Commentaire ſur une Piéce de Poëſie, composée par *Moſſen Jordy*, en Vers de huit ſyllabes, & Langue de Valence, avec la forme & la cadence des *Redondillas* Caſtillannes (*i*).

POESIE. *Origine de la Poeſie Caſtillanne.*

La Poëſie Portugaiſe remonte juſqu'à la fin du douziéme ſiécle ; c'eſt-à-dire, juſqu'au temps de *Don Alonzo*, ou *Alphonſe I*, Roi de Portugal, ſous lequel floriſſoient *Gonzalo Hermiguez* & *Egas Moniz*, les deux plus anciens Poëtes *Portugais* dont on ait connoiſſance.

POESIE. PORTUGAISE.

Au treiziéme ſiécle, le Roi *Don Denis* compoſoit des Vers Portugais. Son fils naturel *Alonſo Sanchez*, & *Vaſco Martinez de Reſende*, en faiſoient à ſon exemple.

Au quatorziéme ſiécle, le Roi *Don Alonſo IV.* ſurnommé *le Brave*, faiſoit des Vers, que *Bernard Brito* prit ſoin de recueillir. Le Roi *Don Pedro I.* fils d'*Alonſo*, exerçoit

(*i*) *Ibid. p.* 701.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

aussi l'Art des Vers ; & sous le régne de *Don Juan I.* l'Infant *Don Pedro* composa plusieurs *Sonnets*, à la louange *de Vasco de Lobeyra*, que l'on croit Auteur du Livre de Chevalerie *d'Amadis des Gaules.*

Au quinziéme siécle florissoient *Henriquez Cayado*, sous le Roi *Don Manuel* ; & l'Infant *Don Pedro*, fils du Roi *Don Juan II.* Les *Portugais* cultiverent beaucoup pendant ce siécle, la Poësie Latine, où excellerent *Achilles Stacio*, *Diego Pereya*, *Hermigio*, *Ignatio de Moraiz*, *Jorge Coello*, & *Luis de la Cruz*, Jésuite, qui composa quelques Tragédies Latines.

Le seiziéme siécle offre *Bernardino Ribeyro*, *Francisco Saa de Miranda*, *Miguel de Cabedo*, le fameux Comique *Gil Vicenté*, & sa fille *Paula Vicenté*, qui non-seulement aida son pere à corriger ses Comédies, mais qui en composa d'autres. Ces Poëtes fleurirent sous le Roi *Don Juan III.* On doit y joindre ceux du régne de *Don Sebastien* ; tels qu'*Estacïo de Faria*, *Jeronimo de Corte-Real*, *Jorge Monte-*

mayor, *Luis de Camoëns* ; & ceux qui vêcurent ſous *Philippe II.* comme *Eſtevan Rois de Caſtro*, *Fernan Rois Lobo de Zumpita* & *Franciſco Rois Lobo*.

POESIE. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

Les meilleurs de tous ces Poëtes ſont ſans contredit le *Camoëns* & Franciſco *Lobo*. De notre temps, les Poëſies du Comta d'*Eryceira* ont eu beaucoup de réputation.

POESIE DE LA GALLICE.

La Poëſie de la Gallice n'eſt pas la moins ancienne (*k*). Les Chanſons & les Cantiques des Pélerins, qui alloient viſiter l'Egliſe de *Compoſtelle*, y maintinrent le goût des Vers, dans les temps les plus barbares.

Le Roi *Don Alonſo*, ou Alphonſe le Sage, qui fut élevé en *Gallice*, compoſa dans ce langage, pour l'uſage de l'Egliſe, des Cantiques, qui ſubſiſtent encore parmi les Manuſcrits de l'Egliſe de Tolede, avec leurs airs, en Muſique du même temps. L'Auteur (*l*) des Annales de *Seville*

(*k*) Quelques-uns croyent que l'ancien langage de la Gallice, & celui du Portugal étoient le même.

(*l*) Zuniga, annal. de *Sévilla*, lib. 1. p. 36. lib. 2. p. 116.

POESIE.
Origine de la Poesie Castillanne.

en a publié quelques-uns ; entre autres, ceux de la vie de *S. Fernand*, pere de *Don Alonso.*

On connoît aussi quelques fragmens de Poësie, dans la même Langue, composés par *Masias*, que l'on nomme vulgairement l'*Amoureux* ; ce Poëte, natif de *Padron*, au Royaume de *Gallice*, vivoit du temps de *Don Juan II.* Plusieurs de ses Contemporains parlent de ses amours & de sa fin malheureuse. Tels sont Juan de *Mena*, dans son Ouvrage, intitulé *Trecientas* ; *Juan Rodriguez del Padron*, dans son Livre *des Plaisirs de l'Amour* ; *Garcie Sanchez de Badajoz*, dans son *Enfer de l'Amour* ; & après eux le *Comendador Griego*, sur le couplet cent cinquiéme de las *Trecientas de Mena* ; *Argote* (*m*) *de Molina*, & le frere *Baltasar* (*n*) *de Victoria.* Ce dernier a publié quelques Vers, en langage de la *Gallice*, que *Masias* composa peu de jours avant sa mort.

(*m*) Noblesa de Andalusia, lib. 2. p 272.

(*n*) *Theatro de los Dioses.* lib. 6. cap. 12.

* Il y a trois ou quatre morceaux de Macias

On en trouve d'ailleurs un grand nombre dans l'ancienne Collection de *Juan Alfonso de Baena*×, qui se conserve manuscrite dans la Bibliothéque de l'*Escurial*. Ils peuvent servir à faire connoître le génie & le caractère de la Poësie Gallicienne de ce temps.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

Quoique la Langue *Basque* soit très-ancienne, on n'en a que des Livres très-modernes. Il est par conséquent fort difficile de vérifier ce que c'étoit que l'ancienne Poësie des *Cantabres*.

POESIE BASQUE.

Si la Romance Basque dont parle *Argote de Molina*, (*o*) étoit du même temps que l'action dont elle contient le récit, nous aurions un monument sûr, pour juger du génie de la Poësie *Basque* au commencement du quatorziéme siécle; c'est-à-dire, vers l'an 1322. Mais à l'exception de cet Ouvrage, on ne connoît pas d'autres monumens poëtiques dans cette Langue, que les Hymnes & les Cantiques spirituels

(*o*) Dans son discours sur la Poësie Castillanne, mis à la fin du Comte *Lucanor*. Madrid . . . . 1642.

du Frere *Jean de Aramburu*, ceux du Pere *Bernard de Gaſteluſar*, imprimés à *Pau* en 1686, & ceux d'un Anonyme, dont parle *le Pere Larramendi*. Le plus fameux des Poëtes Baſques eſt *Jean d'Echeverri*, Docteur en Théologie, qui a mis en Vers la vie de *Jeſus-Chriſt*, les principaux Myſteres de notre Foi, & les vies de quelques Saints; ſes Ouvrages ont été publiés à *Bayonne* en 1630. *Echeverri* avoit un génie diſtingué pour la Poëſie; il excelloit particulierement dans ſes Peintures.

POESIE. *Origine de la Poeſie Caſtillanne.*

CARACTERE *de chacune de ces Poeſies.*

Le génie, ou le caractère de chacune de ces Poëſies, eſt ſi différent, que la Caſtillanne ayant imité tantôt l'une, & tantôt l'autre, il ne faut pas chercher d'autre cauſe du défaut d'unité qu'on lui reproche.

La Poëſie Arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les alluſions & les métaphores. Il eſt vrai que toutes ces figures lui fourniſſent une extrême abondance d'expreſſions, & une variété admirable de penſées & d'images. Elle eſt ingénieuſe dans la conſtruction des Vers. Elle a de

l'harmonie dans la meſure. Mais lorſqu'elle veut parler avec majeſté, elle pêche preſque toujours par un excès d'enthouſiaſme, qui eſt comme le propre du génie de cette Nation.

POESIE. *Origine de la Poeſie Caſtillanne.*

La Poëſie *Provençale* ou *Limouſine*, bornée aux *diſputes amoureuſes*, n'oſa pas traiter des ſujets plus relevés. Auſſi eſt-elle demeurée tendre, badine, ſpirituelle; mais incapable du merveilleux & du grand, qu'elle a quelquefois tenté ſans ſuccès.

Il ſemble que la Poëſie *Portugaiſe* ſe ſoit formée ſur la *Limouſine*. Elle eſt ingénieuſe & même agréable dans tout ce qu'elle a pris d'elle. L'obſtination conſtante des Poëtes *Portugais* à ſe renfermer dans les ſujets amoureux, a fait croire aſſez long-temps que leur Poëſie, mal ſoutenue de leur langage, étoit incapable de s'élever à la dignité des Poëmes ſérieux : mais les Muſes firent changer cette idée, lorſqu'elles parlerent par la bouche du *Camoëns*.

La Poëſie de la *Gallice* fut plus

POESIE.
Origine de la Poesie Castillanne.

pieuse qu'agréable ; & contente de servir d'organe à la dévotion, elle négligea les ornemens. Ce qui nous en reste néanmoins n'est pas tout-à-fait sans graces. Il paroît que ce fut la simplicité des temps qui la retint dans ces bornes, en la privant des avantages que les autres Poësies vulgaires eurent dans les siécles suivans.

Personne n'ignore le caractère des Poësies *Grecque* & *Latine.*

La Poësie *Castillane* a comme imité toutes ces différentes Poësies ; avec cette différence, que ce qu'elle a pris de l'*Arabe*, de la *Limousine*, de la *Portugaise*, & de celle de la *Gallice*, elle paroît l'avoir adopté par une imitation accidentelle, c'est-à-dire, par le mouvement naturel qui porte les hommes à imiter ce qu'ils ont souvent sous leurs yeux : au lieu que dans des temps plus polis, où les Belles-Lettres furent plus honorées & plus connues, son imitation de la Poësie Grecque & Latine fut raisonnée, & conduite avec plus d'art.

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

II.

Origine, progrès & âges de la Poësie Castillanne *en général.*

Quand la Langue *Latine*, qui avoit été long-temps vulgaire en *Espagne*, eut achevé de se corrompre par le mêlange des *Goths*, des *Arabes*, & d'autres Nations barbares ; & que du langage de tant de peuples le Castillan eut commencé à se former au commencement du douziéme siécle ; il y avoit déja cinq cens ans que la Langue & la Poësie *Arabes* étoient connues dans le Pays ; & depuis plus de cent ans, les Poësies *Provençale*, *Portugaise*, & *Gallicienne*, y étoient communes. Ainsi, la Poësie *Castillanne*, en se formant avec cette Langue, ne put manquer d'imiter d'autres Poësies, qui étoient depuis si long-temps en usage dans la Nation.

Elle se forma comme celle des *Goths*, des *Arabes*, & généralement des Nations les plus anciennes, sans excepter les *Hébreux*, les *Grecs*, &

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

les *Latins*; c'est-à-dire, en célébrant les hauts faits des grands Capitaines, qui se distinguoient à la Guerre contre *les Maures*, en chantant les Louanges de Dieu, & en traitant des choses du Ciel. Delà vient que ces Poësies prirent le nom de *Cantares*, de *Decires*; & les collections que l'on en faisoit, celui de *Cancioneros*. Comme la Musique est composée de certains tons & de certains nombres, il faut nécessairement que ce qui se chante ait un nombre & une mesure de syllabes, ajustées aux tons & aux *quantités* de la Musique. Telle est la premiere origine des Vers, qui ne sont en eux-mêmes que des morceaux de prose réduits à un certain nombre de syllabes; & comme le même chant se répéte plusieurs fois, les Poëtes se virent obligés d'ajouter un autre nombre égal de Vers, ce qui a donné naissance aux *Coplas*, (Couplets.) L'élision doit aussi son origine à la Musique; parce que le ton du chant obligeant la voix de s'arrêter à certaines parties, le Poëte se vit forcé de suivre le même ordre dans les Vers.

La Poësie *Castillanne*, considerée dans ses progrès & ses changemens peut se diviser en quatre âges; le premier, depuis son commencement, jusqu'au temps du Roi *Don Juan* II; le second depuis le régne de *Don Juan* II. jusqu'à l'Empereur *Charle-Quint*; le troisiéme, depuis cet Empereur jusqu'à *Phillippe* IV. & le dernier, depuis ce temps jusqu'à nos jours. Le premier âge est comme son enfance; le second, représente sa jeunesse; le troisiéme, son état viril; & le quatriéme, sa vieillesse.

AGES. *de la poesie Castillanne.*

Le plus ancien Poëte *Castillan* que nous connoissions n'a pas précédé la fin du douziéme siécle, ou le commencement du treiziéme. C'est *Gonzalo de Berçeo*, natif du village de ce nom, & Moine du Monastère de *S. Milan*, dont les Archives font foi qu'il vivoit en 1211. (*p*) Il écrivit en vers *Castillans* de

I. AGE.

(*p*) C'est ce que nous assure l'Auteur du Prologue, qui précéde la vie de S. Dominique de *Silos*, natif du même Village de *Berceo*, publiée à Madrid, 1736. Mais D. *Nicolas Antonio* dans la Bibliotèque Hisp. Antiq. lib. 7. cap 1. dit qu'il étoit évident, par une relation envoyée du Mo-

Poesie. *Origine de la poesie Castillanne.*

douze & treize syllables, les vies de quelques Saints, comme celle de *S. Vincent Levita*, celle de S. *Milan*, celle de *S. Dominique de Silos*; & un Poëme sur la Bataille de *Simarcas*, remportée sur les Maures par le Roi *Don Ramiro II. de Leon.* Ces Poësies, avec quelques autres du même Auteur, se conservent manuscrites en deux tomes, dans le Monastère de *S. Milan.* On voit aussi quelques Vers de *Berceo* sur le Sacrifice de la Messe, parmi les Manuscrits de la Bibliothéque Royale de Madrid. De tous les Ouvrages de ce Poëte, on n'a publié que la vie de *S. Dominique de Silos*, tirée des Manuscrits du Monastère de *S. Milan*, & mise au jour, avec d'autres monumens qui regardent la vie de ce Saint, par *Sebastien de Vergara.*

Le Roi *Don Alonso* le Sage, qui vivoit vers le même temps, composa non seulement des Cantiques dans la langue de la *Galice*, mais encore plusieurs *Coplas*, & d'autres Vers

nastère de *Silos*, que ce *Gonzalo de Berceo* vivoit du temps du Roi *Don Alonso* VI. environ l'an 1080.

Castillans. L'Histoire *d'Alexandre le Grand* est écrite dans la même espèce de Vers que les Poëmes de *Berceo*. Le livre *des Querelles* est dans cet autre genre, que les Espagnols nomment *Arte Mayor*.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

La Poesie étoit alors un des principaux amusemens des Princes. L'Infant *Don Manuel*, qui mourut en 1362. fit des Vers Castillans, dont on trouve quelques-uns dans son *Comte Lucanor*, publié par *Gonzalo Argote de Molina*. *Argote* assure, dans son discours sur la Poesie Castillanne, qu'il possédoit un Recueil des Vers & des Rimes de cet Infant, & qu'il pensoit à le faire imprimer. Dans le *Comte Lucanor*, on trouve des Vers, non-seulement de douze, treize, & quatorze syllabes, comme ceux du Moine *Berceo*, mais encore des Vers de dix syllabes, & des *Coplas Castillanas* de huit.

Vers l'an 1330. florissoit un autre Poete Castillan, dont il n'est fait mention, ni dans la Bibliothéque de *Nicolas Antonio*, ni dans aucun autre Auteur connu. Il se nomme *Jean Ruiz*, Archiprêtre de Hita.

Poesie. *Origine de la poesie Castillanne.*

Ses Poésies se conservent dans un Manuscrit de la Bibliothéque de *Tolede.* Elles ont paru assez singulieres à l'Auteur pour mériter d'être connues par un Extrait, qu'il a reçu, dit-il, d'un sçavant du premier Ordre.

» Le Manuscrit est en papier, (*in-* » 4°.) & fort défectueux : il contient » d'autres anciennes Poesies Castil- » lannes, sans nom d'Auteur. On y » voit seulement que *Jean Ruiz* étoit » Archiprêtre : mais par un autre » exemplaire qui appartient à *Don* » *Benoit Gayoso*, Garde des Archives » de la Secrétairerie d'Etat, & qui » est également maltraité, il paroît » que son nom étoit effectivement » *Jean Ruiz*, & qu'il étoit Archiprê- » tre *de Hita*, qu'on nommoit alors » *Fita.* L'Auteur de l'extrait n'ayant » pas vu ce dernier exemplaire, quoi » qu'il soit aussi à *Tolede*, il ne peut » dire s'il contient quelque chose de » plus que celui de la Bibliothéque de » l'Eglise, *auquel il s'est uniquement* » *attaché.* Il manque plusieurs cho- » ses au commencement de ce Poë- » me, & les premières feuilles qui » existent ne se suivent point ; de sor-

» te qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer
» exactement le ſujet. «

POESIE. Origine de la poeſie Caſtillanne.

» On y lit d'abord le jugement
» d'un Tribunal, avec les procédures
» des Avocats & des Juges ; mais on
» ne peut découvrir à quoi cet exorde
» ſe rapporte. Ruiz conſeille aux fem-
» mes de ſe garder de l'amour pro-
» fane. Il appuye ſon conſeil de bon-
» nes raiſons, entre leſquelles il pla-
» ce un apologue. En général il em-
» ploye ſouvent le ſecours des Fables.
» Dans le compte qu'il rend de ſes
» études, il ſe fait honneur d'avoir
» écrit l'Hiſtoire de la fille de *Don En-*
» *drimo*, qui contient des avantures
» amoureuſes, auxquelles il aſſure qu'il
» n'a point eu de part : mais les don-
» nant pour exemple, il en tire cette
» concluſion ; que les filles doivent
» ſe défier des vieilles femmes corrom-
» pues, qu'il nomme *Alcahuetas*,
» & de la compagnie des hommes. «

» Il décrit un voyage qu'il fit au
» travers d'une haute Montagne, qu'il
» appelle *Paſſage de Lozoya*. Il ra-
» conte ce qui lui eſt arrivé avec une
» fille de la campagne. Enſuite il en-
» tre dans la partie la plus entière &

POESIE.

Origine de la poesie Castillanne.

„ la plus suivie de son Ouvrage, qui „ contient l'Histoire d'une Guerre en„ tre *Don Carnaval* & *Don Carême.* «

„ *Carnaval*, ayant été vaincu la „ nuit du mercredy des cendres, de„ meure malade jusqu'à la Semaine „ Sainte. Ses forces, qui reviennent „ alors, le mettent en état de com„ battre ; & secondé d'un brave Athle„ te, qui est le Seigneur *Dejeuner*, il „ envoye un Cartel à *Carême.* Le Di„ manche de Pâques est marqué pour „ le jour du Combat. «

Carême fait réflexion qu'il n'est „ pas obligé de se battre avec un „ Ennemi déja vaincu. D'un autre „ côté se trouvant foible, & pré„ voyant qu'en Eté, il lui sera diffi„ cile de trouver du poisson de mer „ pour se soutenir, il promet d'aller „ à Jérusalem ; & s'habillant en Pé„ lerin, il saute les murs le Samedy „ Saint, & s'échappe. (*q*)

(*q*) Il est à présumer que les Espagnols qui ont été long-tems maîtres des Pays-Bas, y ont apporté quelque idée de ce Poëme singulier, puisque dans plusieurs villes de Flandre, & surtout à Lille, on personnifioit tous les ans le *Carnaval* & le *Carême.* Il n'y a pas dix ans qu'on voyoit en-

» Deux puissans Empereurs arri-
» vent au monde, *Don Carnel* (Char-
» nel) & *Don Amour.* «

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» Entrée triomphante de *Don Car-*
« *nel* ; applaudissemens avec lesquels
» il est reçu.

» Entrée magnifigne & galante de
» *Don Amour*, où le Poete dépeint
» les différentes sortes d'instrumens
» de Musique qui étoient alors en
» usage ; il y joint la réception qu'on
» fait à l'Amour dans tous les Etats &
» toutes les professions. «

Dispute qui s'éléve entre les diffé-
» rents Etats. Chacun veut avoir l'hon-
» neur de loger *Don Amour*, chacun
» allégue ses raisons, pour obtenir
» une préférence qu'il croit mériter :
» mais l'Amour les refuse tous. Le

core à Lille, sur le marché aux poissons, la représentation du *Carême*, qui d'abord paroissoit bien vêtu, en bonne santé, & suivi de Poissonniers qui formoient sa Cour. Son embonpoint & ses Courtisans diminuoient à mesure que Pâques approchoit ; on le voyoit ensuite en bonnet de nuit, accompagné d'un Médecin & d'un Apoticaire ; enfin il mouroit la veille de Pâques à midi. On lui attachoit alors beaucoup de fusées & de pétards qui réjouissoient le Peuple & qui réduisoient la figure en cendres.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» Poëte lui offre sa maison, comme
» son ancien serviteur, & *l'Amour* l'ac-
» cepte. Comme la maison n'étoit pas
» assez grande pour loger toute sa sui-
» te, on dresse une tente en pleine
» campagne ; ici succéde une épisode,
» qui contient la description des qua-
» tre saisons & de tous les mois de
» l'année. «

» Ensuite, avec la confiance d'un
» ancien serviteur, le Poëte deman-
» de à *Don Amour*, ce qu'il avoit fait
» depuis qu'il l'avoit perdu de vûe.
» *L'Amour* répond qu'en hyver il s'é-
» toit retiré dans l'*Andalousie* ; mais
» il se plaint qu'en arrivant à *Tolede*,
» à l'entrée du Carême, il avoit trou-
» vé les habitans mal disposés en sa
» faveur, & qu'on l'avoit chassé de la
» ville. Le recit de cette avanture fera
» prendre quelque idée de la vérifica-
» tion *de Jean Ruiz*. «

Entrada de quaresma vin me para Toledo,
Cuidè estar vicioso, plasentero, é ledo,
Fallè y grand santidad, & fisome estar
quedo ;
Pocos me recibieron, nin me fezieron del
dedo :

Estaba en un Palacio pintado de almagra,
Vino a mi mucha duena de mucho ayuno magra,
Con muchos Pater nostres, e con oration agra;
Echaronne de la ciudad por la puerta de visagra.

POESIE. Origine de la poesie Castillanne.

» Je vins à *Tolede* à l'entrée de » Carême, dans l'intention de m'y » réjouir ; j'y trouvai beaucoup de » piété, ce qui me fit rester oisif. Peu » de monde me reçut, & personne « ne m'appella, pas même du moindre » signe. J'occupois un palais peint en « jaune. Plusieurs vieilles vinrent me » visiter, la plupart décharnées à for- » ce de jeunes, portant toutes de » gros chapelets & récitant de lon- » gues oraisons. Enfin l'on me chassa » de la ville par la porte *de Visagra*.

» L'Amour continue de raconter » qu'il se retira dans un Monastère, » où l'on ne voulut pas l'accueillir ; » qu'il alla frapper à la porte d'un au- » tre Couvent, où il fut également » rebuté; ce qui lui fit prendre le par- » ti d'aller passer le Carême dans la » ville de *Castro*, où il fut bien reçu. Il

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» ajoûte : enfin, puiſque les jours gras » ſont venus, je veux me rétablir de » ce que j'ai ſouffert en Carême. Je » vais à *Alcala*, pour y paſſer le » temps de la Foire. Delà, je courrai » le pays au hazard. En effet, il par- » tit ſur le champ, laiſſant ſon hote » fort mélancolique. «

» Le Poëte, mécontent de vivre » ſeul, ſe détermine bien-tôt à chercher » compagnie : il s'adreſſe, dans cette » vue, à uue vieille femme, ou *Alcu-* » *hueta*, nommée *Trote-Couvent.* » Celle-ci lui conſeille de faire l'a- » mour à une Religieuſe, & lui dé- » crit les avantages qu'il trouvera » dans cette liaiſon. *Trote-Couvent* » choiſit une Religieuſe nommée *Do-* » *na Garoſa*, qu'elle avoit ancienne- » ment ſervie. Elle lui propoſe l'Ar- » chiprêtre pour Amant. «

» Conférence fort ſérieuſe entre » *Trote-Couvent* & *Dona Garoza*; la » première s'efforce de faire accepter » l'Archiprêtre, que l'autre refuſe, » en ſe retranchant ſur les dangers » d'un commerce de galanterie. «

» *Trote-Couvent* fait le portrait de » *l'Archiprêtre* & de ſes talens. Enfin

» *Dona Garoza* consent à le voir ; ils
» se voyent souvent, mais sans sortir
» des bornes de l'honnêteté. Dans
» l'espace de deux mois, *Dona Ga-*
» *roza* meurt. «

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» Tristesse de l'Archiprêtre, qui,
» pour se consoler, supplie *Trote-Cou-*
» *vent* de lui chercher une femme.
» Elle entreprend de le marier à une
» *Arabesque*, qui ne prend aucun
» goût pour lui. Le Poëte obser-
» ve qu'il fit dans l'intervalle, plu-
» sieurs chansons de danse pour les
» femmes *Juives* & *Arabes*, & des
» airs pour les instrumens (qui étoient
» probablement ce qu'on appelle *To-*
» *nadillas* ou *Villancicos*.) Il fit aussi
» des Cantiques pour les aveugles,
» & des Chansons pour les Bala-
» dins. «

Trote-Couvent meurt à son tour.
» L'Archiprêtre en est inconsolable.
» Il peint à cette occasion la cruauté
» de la mort & ses ravages : il s'étend
» sur l'ingratitude des héritiers, après
» la mort des parens auxquels ils suc-
» cèdent. Il est si vivement touché de
» ses propres réflexions, qu'il prend
» la résolution de se munir, contre

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

„ le trépas, des armes des bonnes œu-
„ vres ; mais ce n'eſt pas ſans avoir
„ honoré la mémoire de Trote-Cou-
„ vent par une Epitaphe. «

„ Enſuite il prend la défenſe des
„ femmes de petite taille, contre les
„ grandes ; & ſon épiſode finit par
„ ces vers. «

Siempre que es muger chica, mas que grande nin major,
Non es deſaguiſado de grand mal ſer fuidor ;
Del mal tomar lo menos : dicelo el ſabidor ;
Por ende de las mugeres, la menor es mejor.

„ Puiſque la grande femme n'eſt
„ pas meilleure que la petite, il eſt
„ de la prudence, ſelon le conſeil du
„ ſage, de fuir le grand mal, & de
„ choiſir le moindre. Ainſi de deux
„ femmes, c'eſt à la plus petite qu'il
„ faut donner la préférence. «

„ Il cite ici un paſſage, dont l'obſ-
„ curité du ſtyle & les altérations
« du Manuſcrit rendent l'intelligence
„ fort difficile. On peut croire qu'il
„ parle *du Carnaval*, quand il dit, à
la

» la fin de Février & au commence-
» ment de Mars .... parce que Car-
» naval arrive ordinairement dans
» l'un ou l'autre de ces deux mois.
» Tout d'un coup il passe à la des-
» cription d'un jeune homme, qu'on
» peut prendre pour le *Péché*. «

POESIE. *Origine de la Poesie Castillunne.*

» Il l'employe à porter une lettre à
» *Dona Fulana*, qui ne veut pas la
» recevoir. Il prend occasion de ce
» refus pour former des projets de
» conversion ; il commence à mener
» une meilleur vie. «

» L'Ouvrage finit par ces vers,
» qui expliquent la manière dont il
» faut l'entendre, & qui nous en
» apprennent la date. «

Era de mil è tresientos è sesenta è ocho
ano,
Fue acabado este libro por munchos males
è danos,
Que fasen muchos, è munchas à otros con
sus Engannos,
E por mostrar à los simpres fabras, y versos
estrannos.

» Ce Livre fut achevé l'an 1368 ;
» il est écrit dans la vûe de remédier

POESIE.
Origine de la Poesie Castillanne.

„ à la corruption qui régne dans l'un
„ & l'autre Sexe, & pour amuser
„ les simples par des fables & par des
„ vers Etrangers. «

„ Voilà ce que le Manuscrit de
„ Ruiz contient de plus remarquable.
„ Il semble que ce soit une descrip-
„ tion morale & satyrique de son sié-
„ cle ; peut-être même du gouverne-
„ ment, & de certains personnages
„ de ce temps-là, qu'il est impossible
„ de reconnoître aujourd'hui. Les
„ Fables & les Apologues y sont très-
„ fréquens, aussi-bien que les con-
„ seils & les préceptes de morale. Il y
„ a de l'esprit & de l'invention, com-
„ me on en peut juger par l'extrait.
„ Les vers suivans, qui sont des der-
„ niers du livre, semblent confirmer
„ que c'est une satyre. «

Fis vos pequeno libro, de testo mas que de
glosa,
Non creo que es peguenno ant es mui gran
plosa ;
Ca solere cada fabla se entiende otra cosa ;
Pero que se lo alega con la razon fermosa.

„ Je vous ai achevé, petit livre !

» votre texte est de moindre valeur
» que le sens que vous renfermez ;
» vous serez fort applaudi par ceux
« qui vous comprendront. Ils se gar-
» deront bien de vous estimer petit ;
» car sous chaque fable, vous cachez
» de grandes choses, que le raison-
» nement pourra découvrir. « Si l'Ar-
chiprêtre d'Hita s'est effectivement
proposé de faire la guerre aux mœurs
de son siécle, en exposant sous des
noms feints les vices de certains
personnages, (a) il peut être regardé
comme le *Petrone* de la Poësie Castillaune. On pourroit même ajouter
qu'à l'égard de l'invention, il ne le
céde point au Poëte Latin. L'Auteur
de l'Extrait ajoûte, pour dernière
remarque, qu'on trouve dans ce
Poëme plusieurs vers Castillans, qui
ont la mesure & l'harmonie des vers
hexamétre *Grecs & Latins* ; tels par
exemple que celui-ci :

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

Fis vos pequenno libro, de testo mas
que de glosa.

(a) *Sub nominibus Exoletorum vitia Principis proscripsit.* Tacit.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

Il semble qu'on peut compter parmi les Poëtes, *Pedro Lopez* de *Ayala*, qui vivoit sous le régne de *Don Pedro le Cruel*, & qui composa la Chronique de ce Prince. *Fernand Perez* de *Gusman* (*b*) dans son livre des hommes illustres, assure qu'il composa un livre intitulé, *Rimado Del Palacio*, qui semble être poëtique ; quoique *Jerome de Jurita*, dans ses corrections & remarques sur les Croniques du même *Pedro Lopez*, prétende qu'au lieu de *Rimado*, il faut lire *Primado*, & s'imagine avec peu de fondement, que ce livre traite des Charges du Palais.

Peut-être doit-on rapporter au même siécle quelques-uns des Poëtes, dont les Ouvrages se trouvent dans la collection manuscrite de *Jean Alphonse de Bæna*, qui florissoit sous le régne de *Don Juan* II.» Elle porte le „titre de *Collection* des Poëtes anciens, „*contenant* les Ouvrages de tous les „Poëtes antérieurs à l'Auteur & de „quelques-uns de ses Contempo- „rains.«

M. de Velasquez nous fait regarder

(*b*) Chap. 7.

ce ſiécle comme l'enfance de la Poëſie Caſtillanne. Les Poëtes de ce tems manquoient, dit-il, de genie & d'invention; à peine ſçavoient-ils rimer. Il rapporte quelques-uns des fragmens dont on a parlé, pour achever de faire connoître combien leurs productions étoient informes.

Poesie. *Origine de la Poëſie Caſtillanne.*

Gondalo de Berceo commence ainſi la Vie de S. *Dominique de Silos*.

En el nombre del Padre, que fizo toda coſa,
Et Don Jeſu Chriſto, figo de la glorioſa,
Et del Spiritu ſanto que egual de ellos poſa
De un Confeſſor ſanto quiero fer una proſa;
Quiero fer una proſa en Roman palladino.
En gual ſuele el pueblo fablao à ſu vecino,
Ca non ſò tan letrado, por fer otro latino,
Bien valdra, como creo, un vaſo de bon vino.

» Au nom du Père, qui fit toutes » choſes, & du Seigneur *Jeſus-Chriſt* » Fils de la Vierge glorieuſe, & du » Saint Eprit qui eſt égal à tous les » deux; je veux faire la proſe d'un » Confeſſeur. Je veux faire une proſe » en Vers Caſtillans; c'eſt dans cette

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» langue qu'on se parle entre Voi-
» sins. Je ne suis pas assez lettré pour
» écrire en latin ; mais je suis trompé
» si mes vers ne valent bien un verre
» de bon vin. »

La vie de Saint Vincent finit ainsi :

Gonzalo fue su nombre, que hizo este
aratado,
En S. Millan de suso fue de ninez criado,
Natural de Berceo, donde san Millan fue
nado,
Dios guarde la su alma de podeo del pecado.

« Celui qui fit ce Traité s'appelloit
» *Gonzalo*; il fut élevé dès sa tendre
» enfance dans le Monastère de *Saint*
» *Millan* quoique natif de *Berceo*,
» patrie de *Saint Millan.* Dieu garde
» son ame de la puissance du péché. «

Dans le Livre *de la vie & des faits d'Alexandre le Grand*, composé par le Roi *Don Alphonse le Sage*, on trouve ces vers.

Subjugada Egypto con toda su grandia,
Con otras muchos tierras que contar non
podria,
El Rey Alexandre, senor de grand valia,

Entrol en voluntad de ir en Romeria.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» Toute la puissance de *l'Egypte* » ayant été subjuguée, avec plusieurs » autres pays que je ne sçaurois nom- » mer, le Roi *Alexandre*, Seigneur » très-vaillant, prit la fantaisie d'al- » ler en pélerinage « . . . .

Le Livre *des Querelles* du même Roi commence d'un ton assez noble :

A ti, Diego Lopez Sarmiento, leal
Cormano, e amigo è firme vasallo,
Loque à mios homes de cuita les callo,
Entiendo decio, planendo mi mal :
A ti, que qui taste la tierra, è cabdal
Por las mias faziendas en Roma, è aliende ;
Mi pendola vuela, escuchala dende,
Cà grita doliente con fabla mortale.

» Ecoute ! *Diego Lopez Sarmiento*, » homme loyal, ami & vassal fidè- » le, je veux te dire dans ma tristesse » ce que je cache à mes autres servi- » teurs. Je m'ouvre à toi. Quitte ta » patrie & tes affaires domestiques, » pour te charger de mes intérêts à » *Rome* & dans d'autres lieux. Ma plu- » me prend son vol : sois donc atten-

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» tif ; car ſous la fable, elle va te ren-
» dre compte de ma douleur. «

Les Vers de l'Infant *Don Manuel* ſont plus limés. Dans le *Comte Lucanor*, on lit cette maxime en vers de dix ſyllables.

Non aventures muchos tu riqueza
Por conſejo del home que ha pobreza.

» Ne riſquez pas vos tréſors, en
» ſuivant les conſeils de l'homme qui
» n'a rien à perdre. «

On y lit auſſi cette autre ſentence, *en Redondilla* :

Si por el vicio, y folgura
La buena fama perdemos,
La vida mui poco dura,
Denoſtados ſin Caremos.

» Si, par la molleſſe & le vice, nous
» nous perdons de réputation ; la vie
» eſt très-courte, & nous la finirons
» deshonnorés. «

Un Extrait ſi curieux n'a pas beſoin d'Apologie pour ſa longueur. On regrettera même qu'à tous les dégrés de ce premier âge de la Poéſie Caſtillanne, que M. deV elaſquez

nomme son enfance, il n'ait pas donné quelque exemple du génie & du goût de chaque Poéte, ou du moins des meilleurs Poétes de chaque siécle, comme il a fait pour ceux du dernier. Mais il paroît que jusqu'à présent tout demeure enseveli dans les anciennes Bibliothéques d'Espagne, & que la Littérature Espagnole, qui ne fait que sortir elle-même de l'enfance, n'est point encore assez avancée pour attacher beaucoup de prix aux observations de cette nature. Elle se contente d'une suite de noms & de dattes, c'est-à-dire, de remarquer le cours du Fleuve, sans pousser ses recherches jusqu'à la nature des eaux; à peu près comme en sortant des ténébres, on cherche d'abord à reconnoître le lieu où l'on est, avant que d'étudier les objets qu'il contient. Quelle seroit notre ardeur à publier des Poésies Mauresques, Galliciennes, Basques, Limousines, si tous ces trésors étoient entre nos mains? Les traductions, les notes, les commentaires, occuperoient à l'envi nos Sçavans. Tout n'est-il pas précieux dans l'ori-

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

POESIE.
Origine de la Poesie Castillanne.

gine des choses qui sont précieuses en elles-mêmes ? En doit-il échapper une aux recherches de l'esprit & du goût ? Voyez notre estime pour les moindres traits, qui regardent les Lettres, ou ceux qui les cultivent avec honneur. Les Anecdotes de la vie & du caractère de Swift, ont été si bien reçues, que c'est l'impatience du Public qui m'y raméne.

Poesie. Castillane. 2. Extrait.

POESIE.

Suite de l'origine de la Poesie Castillane, &c.

SECOND AGE.

REPRENONS un sujet qui méritoit de n'être pas interrompu. Mais la variété, dans les articles, est sans doute la premiere loi d'un Journal. Pour quatre Lecteurs qui cherchent à s'instruire, vingt ne pensent qu'à s'amuser. A la vérité, les plus frivoles n'ont pas l'injustice d'exiger que cette proportion soit gardée, dans la déférence qu'ils demandent pour leur goût : ils sentent que le fond d'un Ouvrage littéraire doit être instructif & sérieux, à peu près comme un libertin, ne peut refuser son approbation aux bonnes regles de morale, quoiqu'elles combattent son penchant ; mais il n'en est pas moins vrai, que pour le plus grand nombre des Lecteurs, les articles graves sont

POESIE. *Castillane.* 2. *Extrait.*

les moins agréables, & qu'un Journaliste trop sérieux a souvent besoin d'apologie.

LE second âge de la Poësie Castillane, peut être fixé depuis l'an 1407. c'est-à-dire au regne de *Don Juan II.* dont la passion pour la Poësie, & l'inclination à favoriser tous ceux qui s'y distinguoient, la mit tout d'un coup dans une nouvelle splendeur. *Fernand-Perez* (*f*) *de Guzman*, dans son Livre des Hommes Illustres, dit de ce Roi, „qu'il prenoit plaisir à „écouter les hommes sages, & qu'il „ne perdoit rien de ce qu'ils lui di- „soient. Il entendoit *le Latin* & le „parloit; il lisoit très-bien, il ai- „moit les Livres, particulierement „ceux d'Histoire. Il écoutoit volon- „tiers la lecture des Poëmes, dont „il remarquoit les défauts. Le Bachelier *Fernan* (*g*) *Gomez de Ciudad Real*, Médecin de Don Juan, dit que ce Prince avoit non-seulement du goût pour la Poësie, mais qu'il s'amusoit aussi à versifier, &

(*f*) Cap. 33.
(*g*) Centon. Epistolar. Ep. 20. 76.

qu'il corrigea quelques vers de *Jean de Mena*. La Cour ſuivit le goût du Maître, & les principaux Seigneurs ſe faiſoient honneur de s'appliquer à la Poëſie.

POESIE. *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

Don Enrique de Villena, Sçavant célebre, qui paſſoit pour Magicien, parce qu'il étoit très-verſé dans les Mathématiques, que l'on regardoit dans ce tems-là comme une ſcience infernale, écrivit en vers les travaux *d'Hercules*, imprimés, à ce que l'on croit, à *Burgos* en 1499. Il compoſa auſſi la *Gaya Ciencia*, ou l'Art poëtique, dont *Gregoire Mayans* a publié un ancien Extrait à la fin de ſon Ouvrage, ſur l'origine de la Langue Eſpagnole. On trouve, parmi les Manuſcrits (*h*) de la Bibliotheque de l'Egliſe de *Tolede*, des Commentaires ſur la traduction de *l'Enéïde de Virgile*, par *Don Enrique*; d'où l'on peut inférer quelle étoit ſon application aux Lettres.

Fernand Perez de Guſman, Seigneur *de Batres*, & ayeul de *Garcilazo de la Vega*, vivoit dans le même-tems. Outre ſes Poëſies, qui ſe trou-

(*h*) Tome 2.

POESIE. *Castillane. 2. Extrait.*

vent dans la collection manuscrite de *Jean-Alphonse de Baena*, & dans plusieurs Collections imprimées, il écrivit des Sentences en vers sur la maniere de bien vivre, (*i*) & quelques autres Ouvrages, dont parle *Don Nicolas* (*l*) *Antonio*. On montre, dans la Bibliotheque de l'Eglise de *Seville*, un Traité manuscrit sur les *vices* & les *vertus*, *& des Hymnes rimées, à la louange de Dieu, envoyés au bon & sage Alvar Garcia de Santa Maria, Conseiller du Roy, par Fernand Perez de Gusman.* Ce Cavalier étoit Poëte & Historien; il composa une Chronique du Roi *Don Juan II.* qui subsiste encore.

Il eut pour Contemporain le fameux Marquis *de Santillana, Inigo Lopez de Mendoza qui vêcut jusqu'au tems de Henry IV.*, livré à l'étude de la Philosophie & de la morale, dont ses Poësies se ressentent; sur tout son Livre des Proverbes (*m*). On trouve une par-

(*i*) Imprimé à Lisbonne 1564.

(*l*) Bib. Hisp. Ant. lib. 10. Cap. 8.

(*m*) Imprimé la premiere fois à *Seville* en 1532. avec les commentaires & les ex-

tie de ses Ouvrages dans les Collections générales. *Gonzalo Argote de Molina* assûre dans son Discours sur la Poësie Castillane, qu'il avoit entre les mains un Manuscrit des Poësies du Marquis de *Santillana*, contenant plusieurs Chansons, Sonnets, & autres vers rimés de dix sillabes ; & le pere Labbe (*n*) rend témoignage que parmi les Manuscrits du Roi de *France*, il s'en trouve un intitulé, *Lettres que le Marquis de Santillana écrivit au Comte d'Alva, pendant sa prison ; & quelques autres morceaux de Poësie Espagnole.*

POESIE *Castillane.* 1. Extrait.

Alvar Garcia de Santa Maria, qui écrivit une partie de la Chronique de Don Juan II., composa aussi plusieurs morceaux, qui se sont conservés, selon *Nicolas Antonio*, avec quelques Ouvrages poëtiques de *Hernan Perez de Guzman*, & du

plications du Marquis de *Santillana*, & du Docteur *Pedro Diaz de Toledo.* La seconde fois à Anvers, 1581. & la troisieme fois à Anvers, encore en 1594. avec des Poësies d'autres Auteurs.

(*n*) Biblioth. M. SS. d. 325.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait,*

Marquis de Santillana, parmi les Manuſcrits de la Bibliotheque du Comte de *Villambroſa*.

Le Bachelier *Fernan Gomez* de *Ciudad Real*, Médecin du Roi *Don Juan* II., compoſa quelques vers, qu'on a recueillis dans ſon *Centon* (*o*) *Epiſtolario*. Ce Bachelier, écrivant (*p*) à *Jean de Mena*, parle de certains vers, compoſés par le frere du Docteur Caſtille, Conſeiller du Roi, au ſujet des nôces des Princes.

On croit que *Rodrigo de Cota* fleuriſſoit auſſi ſous le regne de *Don Juan* II.; c'eſt à lui qu'on attribue la fameuſe Tragi-Comédie de *Calixte* & *Mélibée*, & une ſatyre, ſous le nom de *Mingo Rebulgo*, contre le Roi *Don Juan* & ſa Cour. On croit du même Siecle, l'Auteur anonîme qui écrivit, en vers de *arte Mayor*, *les faits d'Hercules*, dont *Joſeph Pellizer* a copié un fragment dans la Bibliotheque (*q*) de ſes ou-

(*o*) Epiſt. 36. à la fin du Centon imprimé à Burgos en 1499.

(*p*) Ep. 76.

(*q*) P. 119.

POESIE Castillane. 2. Extrait.

vrages. On trouve, dans les Collections générales, les Poësies de *Jean Rodriguez del Padron*, qui vécut dans ce Siecle, & qui touché de la mort malheureuse de son Contemporain *Masias*, acheva sa carriere dans l'Ordre de S. François. On voit aussi dans ces Collections, les Poësies de l'Archevêque de *Burgos*, *Don Alonso de Santa Maria*, nommé vulgairement *Alonso de Cartagêne*, & célebre par d'autres écrits.

Diego de S. Pedro, *Juge*, ou *Alcade* de *Valladolid*, écrivit en vers de *arte Mayor* un Poëme intitulé, *les Pleurs*, qu'il dédia au Roi *Don Juan* II., & dont *Joseph Pellizer* (r) fait mention. Il se trouve d'autres vers du même Auteur, dans les Collections générales.

Jean Alphonse de Baena forma, vers ce tems, un Recueil des anciens Poëtes Castillans, qui se conserve Manuscrit dans la Bibliotheque de *l'Escurial*, sous ce titre : *Collection des anciens Poëtes, compilée & arrangée par Johan Alfon de Baena*,

(r) Origine de la Maison de los *Sarmientos* de *Villamayor*. p. 20.

Poesie Castillane. 2. Extrait.

Ecrivain & serviteur du Roi Don Juan de Castille. Il commence par l'éloge du fameux Poëte, *Maître & Patron* de cet art, *Alfon-Alvarez de Villa Sandino*, dont les Poësies sont à la tête du Recueil. Elles sont suivies de celles d'un grand nombre d'autres Poëtes, tels que *Micer-Francisco Impérial*; *le Maître Frere Diego*; *Fernand-Sanchez Calavera*; *Fernand-Perez de Gusman*; *Ferrant-Manuel de Lando*; *Rui-Paez de Ribera*; *Pero-Ferruz le Vieux*; *Macias*, *Archidoyen de Taro*; *Pedro-Velez de Guevara*; *Diego-Martinez de Medina*; *Gonzalo-Martinez de Medina*; *Pero-Gonzalez de Useda*; le Maître frere *Lopé*; *Gomez-Perez Patino*. Ensuite paroissent les Poësies de l'Auteur meme de la Collection. *Nicolas* (s) *Antonio* fait observer que cet *Alfon-Alvarez de Villasandino*, qu'on nomme ici *Maître & Patron* de l'art de la Poësie, fit un Collection de morceaux poëtiques, citée par *Argote* de *Molina*, dans son Nobiliaire.

Mais le plus fameux Poëte de ce

(s) Bibl Hispan. Ant. Lib. 10. Cap. 15. No 853.

Siecle, & celui qui contribua le plus à relever la Poësie Castillane, fut *Jean de Mena*, natif de *Cordoue*. Le Roi *Don Juan* II. faisoit tant de cas de son talent poëtique, qu'il prenoit plaisir à corriger ses vers, & qu'il le retint longtems à sa Cour. Outre ses Poësies imprimées, & commentées par *Fernan Nunez*, qu'on nomme vulgairement *le Commendador Griego*, on en trouve plusieurs autres dans les Collections générales; il écrivit aussi, en prose, un abrégé de l'*Iliade d'Homere*.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Gomez Manrique vivoit dans le même siécle. Nous avons de lui quelques morceaux poëtiques, dans les collections imprimées. Son neveu, *Jorge Manrique*, composoit des vers Castillans très châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre Poëte de son tems. Ses vers moraux furent imprimés *à Anvers* en 1594, avec un Commentaire de *Francisco Guzman*. *Garcie Sanchez de Badajoz*, dont les vers sont publiés dans les Collections, l'égale en pureté de stile. On voit, dans les vers de *Garcie*, la passion qui lui renversa l'esprit,

POESIE. *Castillane.* 2. *Extrait.*

& qui occasionna sa mort. Il avoit conçu un amour déréglé pour une de ses cousines.

Le Bachelier *de la Torre* est du même siecle. On parle de lui dans les Collections ; & M. de Valasquez le croit Auteur de la prose intitulée, *Vision délectable de la Philosophie & des Arts libéraux.* On lui attribue encore quelques Poëmes, qui se trouvent, suivant *Nicolas Antonio*, parmi les Manuscrits de la Bibliotheque du Roi à Paris, sous le titre de *Poësies du grand Philosophe Alonso de la Torre.*

Juan de la Enzina vécut sous le regne des Rois Catholiques *Ferdinand & Isabelle.* Il accompagna le fameux Marquis de *Tarifa*, dans son Pelerinage de Jerusalem, dont il fit la Relation en vers. On peut dire qu'il fut le dernier Poëte de cet âge, & le premier qui donna naissance à la bonne Poësie. Outre plusieurs morceaux poëtiques sur différens sujets, il a traduit en vers Castillans les Eglogues de *Virgile*, les ajustant, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des Rois *Don Fer-*

Poesie. *Castillane.* 2. Extrait.

nand, & *Dona Isabelle.* Il composa, sur le même sujet, un petit Poëme, intitulé, *le Triomphe de la Renommée.* On conserve encore de lui plusieurs Pieces de Théâtre, qu'il appelle quelquefois *Eglogues.* Il écrivit en prose *l'Art de la Poësie Castillane*; dédié au Prince *Don Juan.* Tous ces ouvrages furent l'amusement de sa jeunesse, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à vingt cinq, comme on l'apprend dans une Collection particuliere, imprimée à *Saragosse* en 1516.

Les Compositions des autres Poëtes de ce tems sont en grand nombre, & se trouvent dans la Collection générale de *Hernando del Castillo.* Cette collection, qui contient diverses Poësies, depuis le tems de *Jean de Mena* jusqu'à celui de l'Auteur, a été imprimée, corrigée, & augmentée plusieurs fois. La troisieme Edition est de *Seville* en 1535. Celle d'*Anvers* est de 1573. On y trouve les meilleures Pieces des Poëtes du même tems, disposées quelquefois par ordre des matieres, quelquefois suivant l'ordre des tems ou des Edi-

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

tions. Cette méthode a beaucoup contribué à conserver la mémoire d'une partie des anciens Poëtes Castillans ; & l'on doit regreter qu'elle n'ait pas été continuée depuis le rétablissement de la bonne Poësie.

Dans ce second âge, la Poësie Castillane change de face, & se dépouille de sa premiere rudesse. *Jean de Mena* lui fit prendre un ton plus noble. *Don Jorge Manrique* & *Garcie Sanchez de Badajoz* en polirent le stile, par la pureté du langage, & s'attacherent à rendre la rime plus réguliere. Le Marquis *de Santillana* la tira de l'enfance de ses *Coplas*, & lui donna pour mesure celle des *Provençaux* & des *Italiens*. *Juan de la Enzina* fit voir qu'elle étoit capable du genre dramatique ; & de concert avec *Don Enrique de Villeno*, il fit naître l'imitation poëtique : c'est-à-dire qu'il fit parler *Castillan* au meilleur des Poëtes Latins, & qu'il donna les premieres regles de l'art *Enzima*, de la Poësie *Castillane ;* tandis que *Don Enrique* donna celles de la *Gaya Ciencia*. On ne pouvoit espérer de plus grands progrès,

dans un siecle barbare, où les Belles-Lettres étoient d'ailleurs si peu connues.

Poesie *Castillane.* 2. *Extrait.*

TROISIEME AGE.

Le rétablissement des Lettres en *Espagne*, au commencement du seizieme Siecle, fit changer de face à la Poësie Castillane. Les Muses, exilées de l'Orient, se refugierent en Italie; & les Espagnols, qui voyagerent dans ce pays, les apporterent en *Espagne*, dans le tems que *Jacques Sannazar*, *Pierre Bembe*, l'*Arioste*, *Fracastor*, le *Trisino* & plusieurs autres, faisoient renaître le goût de la Poësie *Toscane*, qui avoit langui depuis la mort de *François Petrarque*.

Juan Boscan, *Garcilasso de la Vega*, *Don Diego de Mendoza*, *Gutierre de Cetina*, & *Don Luis de Haro*, furent les premiers de ce siècle qui introduisirent en *Espagne* la véritable Poësie. Ils eurent, pour successeurs, *Francisco Saa de Miranda*, *Pedro de Padilla*, *Gregorio Fernandez de Velasco*, &c. qui sçurent unir à la ma-

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

niere de rimer des Italiens tout ce qui constitue la bonne Poësie, c'est-à-dire l'imitation, l'invention, les images, la majesté de la diction, la beauté, la facilité du stile; le génie pour le grand & pour le merveilleux. Mais les ornemens étrangers, dont la Poësie Castillane commençoit à se revêtir, déplurent à quelques Espagnols qui ne manquoient pas de talents pour s'y distinguer : c'est ainsi que *Christophe de Castillejo*, & d'autres Poëtes du même tems, se repandirent en invectives contre les principaux auteurs de cette grande révolution. Ils les nommoient *Petrarchistes*, parce qu'on les accusoit d'imiter le stile de *Petrarque*, connu pour le chef de la poësie Italienne. Ils s'efforcerent longtems de rendre cette nouveauté odieuse à ceux qui aimoient mieux vivre chez eux dans l'ignorance, que d'aller s'instruire au dehors.

Cependant *Juan Boscan*, comme il le dit lui-même dans le Prologue du second Livre de ses ouvrages, entreprit heureusement d'introduire dans la Poësie Castillane le stile & la me-

ſure des Italiens, à la perſuaſion de *Navagèro*, Ambaſſadeur de la République de *Veniſe* à la Cour de *Charles-Quint*. *Boſcan*, devenu très-familier avec ce Miniſtre, compoſa *des Sonnets, des Chanſons, des Satires* & *des Eglogues*. Il traduiſit du Grec de *Muſéus* la Fable de *Léandre* & d'*Hero*, & une Tragédie d'*Euripides*.

POESIE *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

On lui doit, non-ſeulement ſes propres Poëſies, mais encore la collection des ouvrages de ſon contemporain & ſon ami, *Garcilaſſo de la Vega*, qui paſſe avec raiſon pour le Prince de la Poëſie Caſtillane. Ce grand Poëte avoit puiſé le bon goût de la Poëſie, dans les voyages qu'il avoit faits en *Italie*, à *Naples* & en *Allemagne*, au ſervice de l'Empereur; & s'il n'eut été enlevé à l'Eſpagne par une mort précipitée, elle auroit peut-être, en lui, un Poëte comparable aux meilleurs des *Grecs* & des *Latins*. Auſſi l'a-t-on nommé le *Petrarque* de la Poëſie Caſtillane.

Dom Diego de Mendoza voyagea auſſi en *Italie*, avec la qualité d'Ambaſſadeur à *Rome* pour l'Empereur

POESIE *Castillane.* 2e *Extrait.*

Charles-Quint. La plûpart de ses Poësies sont de la même espéce que celles de *Boscan* & de *Garcilasso*; mais on reproche à *ses Sonnets*, à *ses Chansons* & à *ses Eglogues*, un stile assez dur. Il fit aussi des Poëmes burlesques, qui ne se trouvent point dans l'édition de ses ouvrages, à *Madrid* en 1610 : tels sont l'*Eloge de la Azanahoria, la Canne & la Puce*, où l'esprit & la liberté brillent avec beaucoup de feu. Ces derniers ouvrages subsistent dans un Manuscrit, dont M. de Velasquez est le Possesseur.

Castillejo parle de *Don Luis de Haro*, dans des couplets où il se plaint de ceux qui abandonnoient les vers *Castillans* pour les Italiens. Il le compte entre les principaux Auteurs de cette nouvauté.

Fernando de Herrera parle de *Gutiere de Cetina*, dans son commentaire sur le premier Sonnet de *Garcilaso de la Vega*; & dans la suite du même ouvrage, il rapporte plusieurs de ses Poësies, qui confirment le jugement honorable qu'Argote de Molina en a porté (*i*).

(*i*) Dans son discours sur la Poësie Castillane.

Francisco

Francisco Saa de Miranda, Portugais, composa presque tous ses Poëmes en Castillan. Ce sont les meilleurs de ce tems.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Pedro de Padilla, natif de *Linares*, est un des plus illustres Poëtes du même siècle : ses Eglogues sont presque comparables à celles de *Garcilaso*. *Padilla* sçut réunir à la facilité & à la beauté du stile, la fécondité de l'invention. *Christophe de Castillejo*, son contemporain, ne lui fut pas inférieur. Le sel est repandu comme à pleines mains dans ses Poësies, sur tout dans ses *Coplas Castillanas*.

Gregorio Hermandez de Velasco se distingua par sa traduction de l'*Enéide*, par celles de quelques Eglogues de *Virgile*, & par celle du Poëme de Sannazar sur la naissance de la *Vierge*. *Juan de Guzman* traduisit les *Géorgiques* & la dixiéme Eclogue de *Virgile*, dans un stile pur & élégant; cet ouvrage fut publié à *Salamanque* en 1586.

Geronimo Bermudez, sous le nom emprunté d'*Antonio de Silva*, publia vers ce tems ses Tragédies de *Nise Lastimosa* (éplorée) & de *Nise Lau-*

Poesie Castillane. 2. Extrait.

reada (couronnée), qui méritent tout le cas qu'en fait *Don Augustin de Montiano* dans son premier discours sur la Tragédie Espagnole. Les vers de Bermudez approchent de l'élégance & de l'harmonie des Poëtes *Grecs* & *Latins*.

Lopé de Rueda, Poëte & Comédien, commença fort heureusement à donner quelque forme au Théâtre Espagnol, par des Comédies & des Dialogues, qu'il représentoit lui-même, & que *Juan de Timoneda* se fit honneur de publier après la mort du Poëte. *Barthelemi de Torres Naharro* le suivit de près; il composa quelques Comédies, & d'autres ouvrages Poëtiques, qu'il nomma *Lamentations*, *Satires*, *Romans & Lettres*, publiés ensemble sous le titre bizarre de *Propaladia*, qu'il plut à l'Auteur de leur donner.

On doit placer *Juan de la Cueva* parmi les bons Poëtes de ce siècle. Il est un de ceux à qui la Poësie Dramatique dut ses progrès, après Naharro. *Don Alonzo de Erzilla* se fit de la réputation dans le genre Epique.

Les Poëſies Liriques de *Don Franciſco de Mediano*, publiées à la fin du Poëme *des remedios de amor* de *Don Pedro Venegas de Saavedra*, doivent être placées parmi les meilleures de ce ſiècle ; l'Auteur a fait éclater ſon goût, dans une continuelle imitation d'Horace.

Poesie *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

Fernando de Herrera, qui mérita dans ce tems le ſurnom *de Divin*, écrivoit avec autant d'eſprit que de force. La peine qu'il prenoit à limer ſes vers les rend un peu deſagréables à ceux qui aiment l'harmonie & la douceur. Auſſi le croit-on fort inférieur ſur ce point, à *Dom Eſtevan Manuel de Villegas*, qui avoit une facilité admirable pour la rime & la meſure. Il imitoit en Caſtillan, la conſtruction & le nombre des vers Latins, tant *Saphiques* qu'*Hexametres* & *Pentametres*. On admire dans ſes Poëſies la force d'*Horace*, la douceur & les graces d'*Anacréon*, la galanterie de *Tibulle*, l'urbanité de *Properce*, & le génie de *Théocrite* à copier la Nature. Outre ſes ouvrages Poëtiques, qui ſont imprimés ſous le titre de *Heroticas*, on a du même

POESIE *Castill ne.* 2. *Extrait.*

Auteur, une traduction de *Boëce*, qui n'est pas moins estimée que ses autres écrits.

Vers le même tems florissoit frere *Luis de Léon*, à qui la Langue & la Poësie Castillane sont redevables de la perfection, où elles furent portées dans cet âge. Un génie supérieur, cultivé par la connoissance des Langues savantes, conduisit heureusement ce Poëte dans les sentiers les plus difficiles de l'Art; il imita, il traduisit les meilleurs originaux, tels que *Pindare*, *Homere*, *Virgile*, *Tibulle*, *Petrarque*, & *Bembe*; sans compter des versions de quelques Livres Sacrés. Les deux freres *Argensolas* doivent tenir place après *Luis de Léon*; ce sont les *Horaces* de l'*Espagne*, qui dans la suite n'a pas eu deux Poëtes qu'elle puisse leur comparer.

Le brillant génie de *Gonzalo Perez* éclata dans une traduction de l'Odissée, qu'on met presqu'au même rang que l'original. Le célébre archevêque de *Tarragone*, *Don Antonio Augustin*, ne se distingua pas moins par sa troisiéme & sa quatriéme *Octava de la*

Fontaine d'Alcover, & par sa traduction des sept premiers Livres *des Métamorphoses d'Ovide*, publiée en 1586 ; ouvrage qui dispute le prix avec celui de *Siglio*, s'il n'est pas au-dessus par l'exactitude & la beauté.

POESIE Castillane. 2. Extrait.

La bonne Poësie, parvenue alors au comble de sa perfection, commença à décliner vers la fin de ce siècle. Le Comte de *Rebolledo*, *Vicente Espinèl*, *Don Luis de Ulloa*, *Pedro de Espinosa*, *Don Francisco Quevedo*, *Don Juan de Xauregui*, *Christophe de Mesa*, & quelques autres, furent les derniers qui conserverent un reste de goût ; quoique leurs compositions n'aient point la délicatesse des bons Poëtes, & qu'au contraire, on y reconnoisse la corruption qui commençoit à regner dans la Poësie Castillane.

Les meilleures Piéces du Comte de *Rebolledo* sont *la Selva Sagrada*, *la Constancia Victoriosa*, *Los Trenos*, & *El Idilio sacro*. Il y a quelques bonnes Chansons d'*Espinèl* ; sa traduction de l'Art Poëtique d'*Horace* est excellente. Quelques *Sonnets*, *Chansons*, & *Satires*, de *Don Luis*

de *Ulloa* méritent de l'estime. On en doit aussi à la Fable *Del Xenil*, composée par *Pedro de Espinosa*, qui est imprimée parmi *Las flores de Poetas illustres*, qu'il publia lui-même.

Francisco Quevedo mérite quelques éloges, particulierement dans ses Poësies, qu'il publia sous le nom emprunté du *Bachelier François de la Torre*. Il donna la traduction d'*Epictete* & de *Phocilides*, avec quelques Satires & des Chansons. La traduction de *Lucain* par *Xauregui* est estimable, & mérite d'être remise au jour avec des corrections. Celle de l'*Aminta del Tasso* est meilleure encore.

Christophe de Meza ne marcha point heureusement dans sa carriere épique, quoiqu'il eut eu pour Maître *Torquato Tasso*, avec lequel il fut lié d'amitié à Rome pendant cinq ans; mais on a de lui quelques bonnes Pieces de Poësie; telles que la fable de *Narcisse*, traduite d'*Ovide*, la Version de l'Ode d'*Horace* (*Beatus ille*) l'abrégé de l'Art Poëtique en vers, & quelques Eglogues.

Ce troisieme âge fut le Siecle d'or de la Poësie Castillane; elle devoit nécessairement fleurir avec les autres Arts, qui furent soigneusement cultivés. Les moyens solides, dont la Nation Espagnole s'étoit servie pour s'élever au bon goût, ne pouvoient pas manquer de produire d'heureux effets. On lisoit, on imitoit, on traduisoit les meilleurs originaux *Grecs* & *Latins*. Les grands Maîtres de l'Art, *Aristote* & *Horace*, étoient devenus les Précepteurs de toute la Nation.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

QUATRIEME AGE.

Mais après avoir suivi comme pas à pas les autres sciences, la Poësie tomba dans une nouvelle langueur en Espagne, à l'entrée du dix-septieme Siecle. Les *Italiens*, dont les Espagnols avoient pris des leçons, contribuerent à cette décadence par leurs mauvais exemples. En vain la Poesie *Toscane* s'étoit élevée à la perfection, depuis son rétablissement; elle ne résista point à la corruption du mauvais goût, qui fut introduit

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

par le *Marino*, & quelques autres Poëtes; ils farderent ſa beauté naturelle & ſa majeſté, par le faux éclat des *concetti*, par des métaphores & des alluſions forcées. Le goût dépravé paſſa comme une eſpece de contagion aux Eſpagnols, qui faiſoient alors de fréquens voyages en *Italie*; ils l'apporterent en *Eſpagne*, où il devint bientôt le goût dominant de la Nation. *Lorenzo de Gracian* y contribua beaucoup par un ouvrage, qu'il publia ſous le titre *d'Agudeza, y arte de ingenio*. *Manuel Theſauro* nuiſit de même aux *Italiens*, par ſon Traité intitulé *Anteojo - Ariſtotelico*; depuis ce tems, le bon goût de la Poëſie & de l'éloquence, diſparut en Eſpagne.

Les Poëtes de ce Siecle, renonçant à l'étude des Belles-Lettres, pour s'abandonner à la ſubtilité de leur eſprit & à la vivacité de leur imagination, oublierent juſqu'aux regles de l'art. On diſtingue alors trois principales claſſes de Poëtes, qui furent les corrupteurs du goût.

La premiere fut celle, qui par ignorance, ou par un mépris encore plus honteux des bonnes regles de

la Poësie Dramatique, corrompoit le Théâtre, eu y introduisant le défaut de régularité & de décence, le pédantisme, & sur-tout le prodigieux. Les principaux Chefs de cette classe, sont *Christophe de Virués*, *Lope de Vega*, *Juan Perez de Montalvan*, suivis par *Don Pedro Calderon*, *Don Augustin de Salazar*, *Don Francisco Candamo*, *Don Antonio de Jamoza*, & divers autres, qui ajouterent à ces défauts l'enflure de stile, insurmontable dans l'Epopée même, & dans la Poësie *Dythirambique*.

La seconde, fut celle des amateurs de *Concetti*; c'est-à-dire de ceux qui faisoient consister le stile Poëtique dans le rafinement, l'affectation, les pointes, la subtilité, les métaphores extraordinaires, les hiperboles extravagantes, les *paranomasies*, *les antitheses*, *les équivoques*, *les mots sonores & brillans*. On nomme pour Auteurs de ce stile, dans la Poësie lirique, les mêmes qui corrompirent la Dramatique.

La troisieme classe fut celle de

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

los cultos, c'est-à-dire de ceux qui affectant une espece de sçavoir poëtique, parloient un langage obscur, & différent de celui du vulgaire ; ils inventoient des mots nouveaux, pompeux, bruyans, des constructions extraordinaires, enfin un Jargon étranger, au milieu même de la Castille. *Don Luis de Gongora* fut l'Auteur de ce goût ; le Comte de *Villamediana*, *Don Francisco Manuel*, le *Frere Hortensio Felix Palavissino*, ou *Don Felix de Arteaga*, & quantité d'autres, marcherent sur ses traces. Ces fideles Disciples pousserent même le désordre encore plus loin que leur Maître. Au fond, c'est ce qu'on devoit attendre d'un Siecle corrompu, où les Belles-Lettres étoient abandonnées, & le bon goût comme proscrit par la Nation. L'esprit de bagatelle qui s'empara du Public, comme des Poëtes & des Orateurs, faisoit applaudir & donner le titre *de Discretiones*, à ce qui n'auroit mérité que du mépris dans un Siecle plus éclairé. On ne sçait que trop que dans les tems où l'ignorance prévaut, la vaine subtilité passe toujours pour esprit.

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

croit qu'elle prît une certaine forme ; de ſorte, dit-il, que les honnêtes gens de ce ſiecle pouvoient exprimer tous leurs ſentimens. Il rapporte quelques éxemples de la façon d'écrire de ce tems là. Le premier eſt pris d'une paraphraſe de Boëce ; le ſecond, d'une verſion des Evangiles qu'il place entre le regne d'Alfred & celui de Guillaume le conquerant. Il regarde le Chevalier *John Gower*, comme le premier auquel on puiſſe attribuer l'honneur d'avoir écrit en Anglois. Il marque en peu de mots, les changemens, les altérations & les augmentations qui ſont arrivées dans la Langue, depuis ce temps là juſqu'au regne d'Elizabeth. Il rapporte des exemples de chaque periode, où l'on voit la difference de l'ortographe & du ſtile.

Sa Grammaire eſt conciſe, ſans en être plus obſcure. Ses remarques ſont judicieuſes, & méritent preſque toutes une attention particuliere. Sa Proſodie eſt traitée avec une exactitude, qu'on ne trouve dans aucun autre Grammairien de la même Nation.

POESIE.

CONCLUSION de l'Origine de la Poësie Castillane.

POEME DIDACTIQUE.

LE Poëme Didactique n'a pas fait de grands progrès en Espagne. La Morale offre un *Doctrinal de Gentileza*, du Commandeur *Laduena*, qui se trouve dans la collection (*a*) générale; *les cent Traités des Sentences remarquables*, de *Melchior de Santa-Cruz*, imprimés à *Tolède* en 1576; les *Sentences générales de Francisco de Guzman*, publiées à *Valladolid* en 1581; *les quatre cens Réponses à autant de Questions*, de *Don Fadriguè-Enriquez*, Amiral de *Castille*, imprimées *à Valladolid* en 1550. Ces réponses de l'Amiral sont addressées à Frere *Luis de Escobar*, de l'Ordre de Saint François, Auteur des Questions.

(*a*) Edition d'Anvers en 1573. p. 340.

POESIE. Orig. de la Poëſ. Caſt.

Dans l'Art militaire & politique, on nomme *la Selva militar y politica* du Comte de *Rebolledo. Lorenzo Suarez de Figueroa* mit en vers *les Regles militaires*, ouvrage d'Antoine de Comazan, & les fit publier à *Veniſe* en 1588. *Les Problêmes* de Philoſophie naturelle & morale du *Docteur Villalobos*, publiés à *Zamora* en 1543, & la *Suma de Philoſophia natural*, *d'Alonſo de Fuentes* imprimée à *Seville* en 1547, ſont deux Poëmes Philoſophiques dont on parle ſans éloge.

La deſcription du Royaume de Galice, en vers de douze ſyllabes, par *Luis de Molina*, natif de *Malaga*, & publiée à *Mondenedo* en 1550, eſt un Poëme eſtimé dans ſon genre. *Paulo de Ceſpedes*, natif de *Cordoue*, en compoſa un ſur la Peinture, en *Octaves*, dont on trouve des fragments dans l'*Art de peindre*, de *Franciſco Pacheco*. Le Comte de *Rebolledo* a donné une eſpéce de Poëme Généalogique, ſur la ſucceſſion des Rois de Dannemarck, intitulé, *las Selvas Danicas*.

POESIE.
Orig. de la Poëſ. Caſt.

L'EPIGRAMME.

Le titre d'Epigrammes, qu'Andras Rey de Artieda donne à une grande partie de ſes Poëſies, ſemble marquer qu'il n'avoit pas une juſte idée de ce genre de compoſition. Lope de Vega, Luis d'Ulloa & les deux Argenſolas en ont mieux obſervé toutes les loix. Auſſi M. de Velaſquez ne reconnoît-il pas d'autres Epigrammatiſtes en Eſpagne.

LA POESIE BURLESQUE.

La Poëſie burleſque demandant un génie particulier, dont le mérite conſiſte à rendre agréablement les plus grandes ſottiſes, il n'eſt pas ſurprenant que dans un grand nombre d'ouvrages de ce genre, l'Eſpagne en compte fort peu de bons. Cependant *la Moſchea*, de *Joſeph de Villa Viciosa*; la *Gatomachia*, que *Lopé de Vega* mit au jour avec d'autres morceaux poëtiques, ſous le nom emprunté de *Thomè Burguillos*; *la Proſerpina de Silveſtres*; *la Bur-*

romachia de *Don Gabriel Alvarez de Toledo*, sont du moins des Poëmes ingénieux, dont on vante le stile. On donne aussi des éloges à deux Comédies bouffonnes ; *la mort de Baldovinos*, par Jerôme *de Lanceo* ; & le *Cavalier Olmedo, de Francisco* de *Montefer*.

M. *de Velasquez* passe au dernier article de sa Dissertation, qui comprend, sous le nom de choses qui appartiennent à la Poësie, les Collections des Poëtes Castillans, les Commentaires sur les Poëtes, les Traductions des Poësies étrangeres(*b*) en langue Castillane, & les ouvra-

(*b*) Ce point est le seul qui puisse nous intéresser. Du Provençal, ou du Limousin, les Espagnols ont la Traduction d'Ausias *March*, par Baltazar de *Romani*, publiée à Valence en 1539 ; & celle du même Ouvrage, par *Montemayor*, imprimée à Sarragosse en 1562, & à Madrid en 1579. Du Portugais, ils ont la Lusiade du Camoens, par *Tapia*, à Salamanque en 1550 ; par *Caldera*, à Alcala de Henares en 1588 ; & par Henrique de *Garcez*. De l'Italien, ils ont le Poeme de Dante, par Don Enrique de Villena ; & ensuite par Fernandez de Villegas, à Burgos 1515 : les Triomphes de Petrarque, par Hernando de Hozes, à

POESIE. *Orig de la Poëſ. Caſt.*

ges écrits en Caſtillan ſur la Poëſie. Mais, reconnoiſſant lui-même que ce détail le conduiroit trop loin, il

Medina Del Campo, 1554: les Poëſies de Petrarque, par Frenado Daillon: l'Orlando Furioſo de l'Arioſte, par Fernando d'Alcozer, à Tolede 1510; & enſuite par Jeronimo de *Urrea*, à Lyon en France, 1556, à Bilbao 1583, & à Tolede 1586: les Larmes de S. Pierre du *Tranſilo*, par Galvez de Montalve, à Tolede 1587, & par Jean Sedeno: le Paſtor Fido du Guarini, par Suarez de Figuerroa, à Valence 1609, & par Iſabel Correa, à Anvers 1694: la Jéruſalem du Taſſe, par Jean de Senedo, à Madrid 1587: l'Aminte du Taſſe, par Juan Xauregui, à Seville 1618: la Merope de Maffei, par Don Joſeph-Antoine de Xaraquemada, de l'Ordre de S. Jacques. Du François, le Cinna de Corneille, par le Marquis de *S. Jean*, en 1713 & 1731: le Britannicus de Racine, par Don Juan Trigueros (déguiſé ſous le nom de *Saturio Iguren*) Madrid, 1752: l'Athalie de Racine, par Don *Eugenio de Laguno*, Madrid, 1754: la Femme Docteur (Comédie ſatirique contre les Janſeniſtes), par Don Joſeph-Antoine Porcel: le Lutrin de Boileau, par le même: le Préjugé à la mode de la Chauſſée, par Don Ignace de Luzan. Don Alonſo d'Alda traduit actuellement, en Vers libres, le Poëme du *Paradis perdu*, de Milton; & c'eſt l'unique Traduction que les Eſpagnols aient de l'Anglois.

renvoie ſes Lecteurs à la Préface d'un Recueil de Poëmes choiſis, qui avoit été promis par l'Auteur de la Diſſertation ſur la Comédie Eſpagnole (c), & qui eſt interrompu par ſa mort, mais qui doit être continué par une Société d'habiles gens. „ Dans ce Corps des meilleures Poë„ ſies d'Eſpagne, on ſe propoſe, „ dit-il, de fixer le bon goût de la „ Nation, de juſtifier le ſentiment „ de pluſieurs grands hommes ſur „ l'état actuel de la Poëſie Caſtillan„ ne, de donner un nouvel éclat au „ mérite de quelques Poëtes, dont „ la mémoire eſt déja comme enſe„ velie, & de faire connoître aux „ Etrangers qu'ils ne rendent point „ aſſez de juſtice au talent Poëtique „ des Eſpagnols. En matiere de Lit„ terature, ajoute M. de Velaſquez, „ ce n'eſt pas dans les opinions du „ vulgaire, preſque toujours cor„ rompues, qu'il faut chercher des „ regles de jugement; c'eſt dans les Ecrits des Sages, où le bon goût, & l'honneur des Lettres ſe conſervent comme un dépôt ſacré, par une tradition inaltérable.

(c) M. de Luzan.

POESIE.

Recherches historiques sur la Poësie Toscane.

SI le savant Auteur de *l'Origine de la Poësie Castillane*, dont la Dissertation a fait un honneur extrême à notre Journal, reconnoît qu'elle doit une grande partie de ses beautés à la Poësie (*a*) Provençale, *Crescimbeni* (*b*), à qui nous devons l'Histoire de la Poësie Toscane, confesse aussi qu'elle doit beaucoup aux Poëtes Provençaux. Elle commença (*c*) vers l'an 1184.

(*a*) Cette Poësie prit naissance sous Guillaume VIII. Duc d'Aquitaine, vers l'an 1100, & ne subsista que jusqu'en 1450. Son Histoire, composée par Nostradamus, Procureur au Parlement de Provence, n'appartient point au Journal Etranger.

(*b* Voyez son éloge dans l'article de Philologie du mois de d'Avril de cette année.

(*c*) Voyez l'origine de la Langue Italienne, dans les Recherches historiques du mois de Janvier.

POESIE *Castillane.* 2. Extrait.

M. de Velasquez ne se croit pas obligé d'examiner, si les ouvrages [de]s principaux Chefs de cette révo[lu]tion méritent d'être inscrits au [P]arnasse Espagnol ; mais il déclare au nom de l'Espagne, qu'elle cede volontiers à la Nation *Portugaise*, la gloire d'un stile semblable à celui de Gongora, ainsi qu'à toute autre Nation qui voudroit s'en emparer ; & qu'il acquiesce dès ce moment à la prétention de *Manuel de Faria y (t) Souza*, qui pour faire honneur aux Portugais, reclame, en leur faveur, celui d'avoir été les premiers qui ont écrit dans le stile *culto* ou poli : il ajoute que leurs compositions en *Prose difficile*, qui sont de la même espece que les vers du stile *culto*, font foi qu'ils excellent en effet dans ce goût ; mais que les Grecs, qui pouvoient donner pour l'original de ce stile le Poëme de *Cassandra* ou *Alexandra* de *Licophron*, ne s'en firent pas une gloire. Ces *Grecs*, insiste M. de Velasquez, qui traitoient toutes les autres Na-

(t) *Europa Portuguesa*, tom. 3. part. 4. cap. 8.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

tions de Barbares, ne se sont jamais vantés de cet Ouvrage Poëtique. Cependant ils n'étoient ni moins avides d'honneur, ni moins sçavans que la Nation Espagnole ou Portugaise, au tems de *Don Sebastien.*

Les imitateurs du stile de *Gongora* ont osé reparoître de nos jours : mais on leur a fait une prompte justice, à l'occasion du Poëme de *S. Antoine* par *Don Pedro Nolasco de Ozejo.* M. de Velasquez se contente de répeter ce que les Autenrs du *Journal* (*u*) *des Sçavans* d'Espagne dit, dans l'Extrait de ce Poëme en stile *Culto* ; „ plusieurs génies heureux, „ séduits par la nouveauté du stile „ de *Gongora*, l'imiterent avec tant „ de succès, qu'il déshonorerent „ l'inventeur, & se rendirent avec » lui les objets de la risée & du mé- » pris public.

M. de Velasquez remet à parler dans l'article de la Comédie Espagnole, de *Lope de Vega*, & du désordre qu'il introduisit sur le Théâtre : ce désordre, dit--il, alla tou-

(*u*) Tom. 4. Art. 6.

jours en en augmentant. Mais pour terminer l'Hiſtoire du quatrième âge de la Poëſie Caſtillane, il avertit ceux qui s'intéreſſent à l'Hiſtoire Littéraire d'Eſpagne, que dans cet âge même, il y eut toujours des Sçavans à l'épreuve de la corruption, qui maintinrent le crédit de la Nation & des Belles-Lettres, en condamnant dans leurs Ecrits ces pernicieuſes nouveautés.

POESIE. Caſtilane. 2. Extrait.

On place à la fin de cet Arricle, l'Air & les Stances Italiennes de la belle Chanſon du Signor Metaſtaſio, dont on a donné la traduction dans le Tome de Février. L'amoureux Poëte s'étoit applaudi trop-tôt de ſa liberté. Il rentra ſous le joug; & pour ſe faire pardonner ſa révolte, il ſe vit forcé de célébrer le victorieux pouvoir, par une autre Chanſon, qu'il nomma *Delinodie*. On la donnera dans la ſuite.

On a été trompé par de faux Mémoires, en donnant celle du mois précédent pour un Ouvrage du même Auteur; & la Note a dû faire remarquer qu'on n'y reconnoiſſoit pas effectivement ſa main.

MORALE.
Proverbes d'Antoine Pansa.

MORALE.

Traité d'Antoine Pansa de la Manche sur les Proverbes. Leipsick.

C'EST à M. *Rabner* (*a*), Auteur de cet Ouvrage, quoique dans ses ingénieuses suppositions il se donne seulement pour Editeur, qu'il faut laisser l'explication de son origine, & du hazard qui l'a fait tomber entre ses mains.

» Notre Libraire, dit-il pour » Exorde, reçut il y a quelques mois » un Ecrit sous ce titre : *Traité sur* » *les Proverbes & la maniere de les* » *entendre & d'en faire usage*, *publié* » *par Antoine Pansa de la Manche*, » à l'avantage de l'Auteur, & pour » l'édification du public.

[*a*] Célébre par ses Satires, dont on nous a donné la traduction, par le Mémoire pour l'Académie de Pau, qui a paru dans notre Journal de Novembre de l'année derniere, & par un tour d'esprit qui le fait déja nommer le Swift de l'Allemagne.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» L'Auteur expose lui-même le » but & la disposition de son Ou» vrage, dans une fort longue let» tre qui est un mélange bizarre de » rodomontades Espagnoles, & de » ces basses soumissions qui trahissent » un Auteur indigent. Mais laissant » au Libraire le soin de traiter avec » lui, nous nous bornons à tirer de » cette lettre diverses particularités » qui concernent les Ancêtres d'An» toine Pansa & sa propre vie. Ce » sont autant d'anecdotes, qui pour» ront un jour servir de suplément à » l'Histoire de l'immortel Don Qui» chotte; car l'Auteur nous apprend » qu'il descend, en ligne droite, du » fameux Ecuyer Sancho Pansa de » la Manche, qui se trouvant, après » la mort de son Chevalier, l'esprit » le plus brillant de sa Province, se » fit beaucoup d'ennemis par ses sail» lies & ses proverbes. Mon Bisayeul, » continue-t-il, se croyant par l'es» prit au-dessus du Barbier & du Curé » de son Bourg, aima mieux se ren» fermer dans la societé de son Gri» son & du reste de sa famille, que » de cultiver leur ancienne amitié.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» Ce fut la source des malheurs qui
» ne tarderent point à lui arriver. Le
» Curé répandit dans le monde que
» Sancho Pansa n'étoit point un an-
» cien Chrétien, & qu'il ne mangeoit
» pas de chair de porc. Ce bruit ayant
» attiré sur lui l'attention des Inqui-
» siteurs, qui trouverent en effet
» que Sancho pensoit & parloit plus
» sensément que les anciens Chré-
» tiens du pais, ils le condamnerent
» au feu. Ainsi le modéle des bons
» Ecuyers fut brûlé, comme le pre-
» mier Martyr des proverbes. Ce
» malheur dispersa toute sa famille.
» L'Ayeul de l'Auteur, qui par des
» talens supérieurs s'étoit déja élevé
» à la place de Sous-Bailli du Bourg
» de la Manche, aima mieux quitter
» sa Patrie que de renoncer à l'esprit
» héréditaire dans sa race. Il se re-
» fugia, avec une bonne provision
» de proverbes, à Lisbonne : mais
» la haine sacrée du Curé de la Man-
» che le poursuivit jusques dans la
» Capitale de Portugal ; & ce ne fut
» que par une espece de miracle,
» qu'ayant échappé aux mains de l'In-
» quisition, il trouva le moyen de pas-

» ser dans les Pais-Bas, où il finit ses
» jours comme la plûpart des gens
» d'esprit, c'est-à-dire dans la mi-
» sere, laissant une nombreuse fa-
» mille, dont l'Auteur rapporte
» quantité d'anecdotes qui ne peu-
» vent gueres être intéressantes que
» pour lui. Cependant on ne peut
» se dispenser de remarquer ici,
» que dans cette occasion il laisse
» un peu trop voir l'orgueil de la
» Nation dont il tire son origine.
» Il prétend, par exemple, que les
» Hollandois doivent presque tous
» leur esprit à sa famille; & il pous-
» se cette chimere au point de croi-
» re, que la plûpart de leurs Criti-
» ques doivent le talent d'étourdir
» les autres à l'idée de son Bisayeul,
» qui s'avisa, quoique malheureuse-
» ment pour lui, d'enseigner l'art de
» braire comme les ânes.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» On ne s'arrête point aux parti-
» cularités qui regardent la vie de
» l'Auteur, sa lettre nous apprend
» qu'il vit à J*** petite ville de la
» Westphalie (*b*), où jouissant d'un

[*b*] On a des habitans de cette Province, à l'égard de l'esprit, aussi bonne opinion en

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

» revenu fort mediocre, il s'amuſe
» à faire des livres, en attendant
» l'occaſion d'employer ſes talens
» à quelque métier plus lucratif.
» Pour donner un eſſai de ſa ma-
» niere d'expliquer les proverbes,
» nous avons choiſi les trois ſui-
» vans. «

1. L'Habit fait l'Homme.

2. L'Honnêteté ſe ſoutient toujours.

3. A qui Dieu donne un Emploi, il donne auſſi l'eſprit qu'il faut pour l'exercer.

Allemagne que des Champenois en France. M. de Bar, dont les Epîtres diverſes ont eu trois éditions à Londres, dit de la Weſtphalie, où il eſt né, tout le mal imaginable; cependant il affecte de ne pas la nommer, car pourſuit-il: ... je n'oſerois le faire:

Que diroient les Bouhours, ces critiques
ſi fins,
Qui jugent des Auteurs comme on juge
des vins,
S'ils ſavoient en quel coin, & ſous quelle
planete
Ma mere s'aviſa d'accoucher d'un Poëte?

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

L'habit fait l'homme.

(*a*) Ces trois mots renferment un tréſor de ſageſſe inépuiſable. Ils nous fourniſſent la clef de mille événemens, qui non-ſeulement étonnent le Peuple, mais qui paroiſſent même inconcevables aux Philoſophes. Ils nous enſeignent le vrai & le ſeul moyen de parvenir à toutes ces félicités, que la plupart des hommes cherchent inutilement. Il faudroit ſans doute être tout-à-fait imbécille, pour ſe mettre aujourd'hui dans la tête, & pour vouloir perſuader aux autres, que ce n'eſt que le vrai mérite, l'amour de la patrie, la probité, la vertu en un mot, qui ſoient capables de nous rendre heureux & véritablement eſtimables. Rien égale-t-il la cruelle dureté avec laquelle nous avons été traités juſqu'ici par nos Moraliſtes? Mais à quoi

(*a*) On doit faire attention que les uſages ſont ici ceux d'Allemagne, & qu'il y auroit peu de juſtice à ſe plaindre que M. Rabner ne ſe ſoit pas réglé ſur les nôtres.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

nous conduisent tous les efforts, que ces Hipocondriaques exigent de nous ? Ah ! l'heureuse invention que celle des habits ! C'est des habits qu'il faut attendre ce que souvent la vertu, le mérite, la probité, l'amour de la patrie, réunis ensemble, tentent sans succès. Rien ne doit donc paroître plus ridicule qu'un homme de bien mal habillé ; & rien n'est assurément plus impertinent que ces petits génies, qui exigent du respect, & peut-être de l'admiration, par la seule raison qu'ils sont honnêtes gens. Aussi les voyons-nous réduits à lutter longtems contre la faim & le mépris, avant que de pouvoir se faire seulement souffrir, par un homme bien vêtu. Une scrupuleuse attention à remplir les devoirs de l'honnête homme ne leur donne point, en trente ans, la considération qu'un habit magnifique peut leur procurer en vingt-quatre heures.

Qu'on se figure un homme, qui avec l'uniforme de sa vertu gothique se hazarde à paroître la premiere fois dans une assemblée d'habits bril-

lans. Il faut qu'il ait bien du bonheur, s'il n'eſt pas arrêté par le Suiſſe, au premier pas qu'il fait à la porte de l'Hôtel. Arrive-t-il à l'Antichambre ? il lui reſte à percer une foule de Laquais, dont le plus grand nombre le trouve ridicule. Les moins impertinens ne le regardent pas. Il demande s'il eſt permis de faire ſa cour à ſon Excellence. On ne lui répond point. Il répéte ſa demande, & d'un ton plus humble. Tous ſe le renvoyent l'un à l'autre. Aucun ne ſe diſpoſe à l'annoncer. Il demeure confus, & d'autant plus embaraſſé, qu'il ſe trouve dans le chemin de tout le monde. Enfin il voit paroître le Valet de chambre ; il le reconnoît à cet air d'importance, qui le diſtingue de la livrée. Il le prie fort humblement de lui procurer la faveur de rendre ſes hommages à Monſeigneur. Revenez demain, Monſeigneur eſt en compagnie. C'eſt la réponſe qu'il obtient. Mais n'y auroit-il pas moyen..... Non. Non, en un mot. Revenez demain. Son Excellence ne finiroit point, s'il falloit donner audience à tous ceux,

MORALE.
Proverbes d'Antoine Panſa.

MORALE.
Proverbes d'Antoine Panſa.

qui viennent ſolliciter ſa protection. C'eſt ainſi qu'eſt traité l'homme, vertueux, l'homme ſavant, l'homme de mérite, qui gagne ſa vie par une application pénible au ſervice du Prince, qui employe ſes talens à l'utilité de ſes Concitoyens, qui veille ſur les droits de la Veuve & de l'Orphelin, qui cherche le bien de tout le monde & qui ne trompe perſonne. Voilà ce qui arrive au plus zélé Patriote. La ſimplicité de ſon ajuſtement éclipſe tout ſon mérite.

Il gagne enfin la porte, pour ſe ſouſtraire aux mépris de l'Antichambre. Mais avant qu'il puiſſe la paſſer, on l'en écarte, pour ouvrir les deux battans. Auſſitôt on voit tous les Domeſtiques dans un mouvement reſpectueux; ils baiſſent les yeux; ils prennent une poſture décente. Le Valet-de-chambre vole à l'Apartement. Le mouvement de l'Antichambre s'y communique. On quitte les cartes. Monſeigneur ſe leve, va au-devant...,. & de qui? d'un Fat doré, qui monte l'eſcalier avec fracas, & qui porte ſur ſes habits la ſueur de ſes Créanciers

trompés. Graces à ſon Peruquier, ſa tête vuide de ſens s'attire l'admiration de toute l'Aſſemblée. Son goût conſiſte à ſavoir tirer une jolie révérence. S'il avoit de l'eſprit & de l'honneur, peut-être vaudroit-il mieux que tous ceux dont les noms forment ſes ſeize quartiers; mais, par reſpect pour ſes Ancêtres, il s'eſt bien gardé de valoir mieux qu'eux. Son cœur eſt auſſi mauvais que la noble ſtupidité du Perſonnage le permet. Il n'a jamais rien appris, qui puiſſe être utile à lui-même, ou ſervir à ſa Patrie. Il prodigue les offres d'une protection vaine, il emprunte, il trompe, il chante, il rit; il aime le jeu, quoiqu'il y ſoit ordinairement malheureux. Cependant ſon Excellence, très-flattée de l'honneur de ſa viſite, le reçoit à bras ouverts. Sa bruyante arrivée a fait perdre de vue l'honnête homme, qui s'eſt crû trop heureux de pouvoir échapper au mouvement de la foule, ſans être eſtropié de quelque membre. Il faut qu'il s'en prenne à lui-même. Que n'a-t-il moins de mérite & de plus beaux habits?

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

On ne rend point justice au Monde, en l'accusant d'avoir les yeux fermés sur la vertu & le mérite. Il n'est point aveugle ; mais il faut que l'on fixe sa vue par un dehors brillant, qu'on réveille son attention par le faste. Est-ce la faute du Monde, si l'homme d'esprit se soustrait à ses yeux, en s'enveloppant dans des haillons ? Le Monde est un théâtre ; or, sur un théâtre, on ne prend pour des Princes, que ceux qui en portent l'habit. On n'auroit pas la patience d'attendre la derniere Scene, ou le dénouement de la Piece.

Voyons s'il est vrai que le Monde soit injuste. Faisons un changement d'habits. Son Excellence aura la complaisance d'endosser l'habit noir de l'honnête homme, & de mettre sa perruque un peu surrannée. Ah ! que son Excellence a l'air sot dans cet ajustement. L'air suffisant, l'air effronté a disparu tout d'un coup. Tout l'esprit qui accompagne un habillement magnifique est perdu. Qu'on mene son Excellence dans une Loge, où ses Adorateurs ordinaires ne la reconnoissent point sous ce déguisement ;

guisement ; dans cette même Loge où Monseigneur a été si souvent l'homme aimable, l'homme adorable, le Baron malin. Il y arrive. Il fait sa révérence, aussi lestement que jamais. On s'en moque. Il va baiser la main à quelque Dame : elle le repousse. Les Dames murmurent entre elles, & se trouvent très-scandalisées de cet homme du commun. On le prend pour un Précepteur, que son impudence a fait congédier, & qui s'étant crû quelque chose de plus que les autres domestiques, veut imiter ce qu'il a vû faire à ses Maîtres. Il commence à parler. On trouve qu'il ne dit que des sottises. Enfin il s'impatiente ; il jure son *sacrebleu*. Alors c'est un homme qui a perdu l'esprit, & qu'on fait mettre à la porte par les Haydu-ques.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

Mais la Scene change. L'homme de mérite, couvert de la dépouille de son Excellence, entre dans la même loge. On lui trouve d'abord l'air un peu timide : cependant sa timidité ne déplait point. Comme c'est la premiere fois, qu'il y paroît, on

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pensa.*

le prend pour un Etranger, & l'on admire sa modestie. Les Dames lui rendent son salut, d'une maniére gracieuse; & le bruit des évantails exprime leurs applaudissements. On lui offre un siége. Il s'assied avec bienséance. Chaque Dame demande à sa voisine, qui peut être ce Seigneur ?. Personne ne le connoit. On cherche l'occasion de lui parler : il répond modestement. On juge l'Opera; il en dit son sentiment, qui est applaudi : on fait l'éloge des Acteurs; il les loue avec goût. On parle de la Cour; il fait voir qu'il connoît le monde. Si la conversation tourne sur la politique, ses refléxions sont trouvées très-judicieuses. On commence à critiquer les personnes, qui sont dans les autres loges : il se tait, & l'on approuve jusqu'à son silence; car on le prend pour un Etranger, qui ne connoît encore personne, ou qui est trop modeste pour être spirituel au dépens d'autrui, surtout dans une compagnie de personnes inconnues. Voilà l'Opera fini : une Dame, sa voisine, qui l'a vû de plus près, lui

accorde la permiſſion de la conduire jusqu'à ſon caroſſe. Il lui baiſe la main. Elle fait mille remercimens à M. le Baron. Heureuſe métamorphoſe! Celui qui peu d'heures auparavant demeuroit confus dans une antichambre, & qui paroiſſoit ridicule jusqu'aux valets, fait à préſent l'admiration de toute une aſſemblée. On reconnoît ſon mérite, dès que ſes habits brillants ont fixé l'attention ſur lui.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

Que ſert la diſſimulation? Comme il eſt conſtant, que nos habits décident du mérite, j'oſe avouer enfin ſans rougir, que je conſidére peu d'hommes avec autant de reſpect que mon Tailleur. Je vais ſouvent chez lui; & c'eſt toujours avec un reſpectueux friſſonnement que je vois ſes mains créatrices faire germer & croître ſur ſon Etabli le mérite, la vertu & la raiſon, & faire ſortir des piquures de ſon aiguille, des perſonnages importans; à peu près comme le premier cheval ſortit leſtement du bord de la Mer, lorſque Neptune enfonça ſon Trident créateur dans le ſable.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

Il y a quelques ſemaines que je trouvai ce grand Ouvrier dans un cahos de velours & d'étoffes riches, dont il créoit des Excellences & d'autres hommes illuſtres. Occupé actuellement à tailler un Prélat, il parut très-mécontentque le velours fût trop étroit pour achever la formation d'un ventre reſpectable. Je vis ſur deux chaiſes tant d'Excellences, qui étoient encore ſans bras. Un de ſes garçons travailloit à un Gentilhomme de campagne, qui s'étoit fait payer de ſon fermier une année d'avance, pour faire connoître à la foire prochaine tout le mérite qu'il tire de ſon origine. A côté de ce garçon, il yavoit ſur l'Etabli une grande quantité de Chryſalides, de petits Freluquets, de Petits-Maîtres aimables, & de ſoupirans, qui attendoient avec impatience le developpement de leur être. Sous ſon Etabli je vis un tas de gros draps & d'étoffes minces pour en faire des Savans, des Artiſtes & d'autres créatures ignobles Deux garçons, tout neufs encore dans le mêtier, étoient aſſis contre la porte & s'exerçoient ſur l'habit d'un Poëte.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

La vénération, dont ces objets me remplissent pour le Maître de la boutique, me fait passer à côté de lui des heures entieres, le chapeau sous le bras, & dans cette attitude respectueuse que les gens du commun prennent dans la compagnie des Grands. Mon Tailleur n'ignore, ni ne desapprouve la juste considération que j'ai pour les habits merveilleux : il pense très-sérieusement que c'est par les habits, que la plûpart des Grands nous deviennent respectables ; & comme dans cette supposition le corps est en lui-même une chose assez indifférente, il croit qu'il est de notre devoir de prendre un air de soumission, lorsque nous voyons de magnifiques habits sur un corps, qui comme très-accidentel, n'a aucune part à notre estime.

Plus ma façon de penser est élevée, quand je considére les prodiges que mon Tailleur opére sur son Etabli, plus je suis humilié pour la plûpart de mes compatriotes en passant devant une fripperie. Ces magazins de dépouilles sont à l'égard de nos

MORALE.
Proverbes d'Antoine Panſa.

habits ce que les cimétieres ſont pour les hommes. C'eſt-là que tous les rangs & toutes les diſtinctions finiſſent. Souvent on voit dans les fripperies l'habit élimé d'un bel Eſprit, placé très-familiérement à côté de celui d'un ſomptueux Traitant. Il m'eſt arrivé plus d'une fois d'appercevoir la veſte d'un Magiſter de Village, accroché par deſſus l'habit de velours de ſon Prélat. Mais rien n'eſt plus triſte que de voir des habits magnifiques ſurvivre à certaines révolutions de la machine humaine pour laquelle ils ont été faits. On me montra un jour un habit ſuperbement brodé, qui après avoir fait l'admiration de toute une Ville & un riche ſujet de louanges pour les Muſes affamées, s'étoit enfin vû reduit à ſe refugier dans une fripperie, ponr échapper aux importunités des Créanciers.

Je ne ſaurois finir cet article ſans demander une petite grace à mes Lecteurs. Si j'ai entrepris de montrer que les habits font les hommes & leur mérite, je l'ai fait dans l'eſpérance qu'on m'accorderoit, com-

me une espéce de récompense, une chose qui me paroît aussi juste au moins, que la peine que je viens de prendre. Je prie donc ceux, pour l'amour desquels j'ai commenté ce proverbe, & qui n'ont point d'autre mérite que celui qu'ils doivent à la considération de leurs habits, d'être dorênavant assez équitables pour ne pas mettre sur leur propre compte les démonstrations de respect, qui seront adressées à leur habit. Je les assure qu'elles ne regardent nullement leurs personnes ; & c'est un vol manifeste qu'ils commettent, en se les attribuant. Si, contre toute attente, j'apprens qu'on néglige cet avis, & que l'on continue de s'emparer du mérite des habits, je songerai avec mes Amis, aux moyens d'humilier les contrevenans. Nous changerons le langage des complimens ; & autant de fois que nous rencontrerons un de ces Présomptueux, nous lui dirons, au lieu des formules ordinaires ; » Monsieur, j'ai l'honneur » d'assurer de mon très-humble dé- » vouement votre veste d'étoffe d'or. » Je me recommande à la haute pro-

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panssa.*

MORALES.
Proverbes d'Antoine Panssa.

» tection de votre habit brodé. La
» Patrie admire le mérite de vos ma-
» gnifiques paremens. Que le ciel con-
» serve encore longtems votre habit
» de velours, pour le bien de l'Eglise
» & de notre Ville, &c. «

Dans l'instant, où je vais finir cet article, on vient m'apprendre une chose, qui me laisse douter si je dois la desirer ou la craindre. On a fait à la Cour la proposition de mettre, pour l'encouragement du Commerce, un article dans les nouvelles loix somptuaires, qui portera, que personne ne pourra mettre un habit de soye, ou un habit riche, avant que de l'avoir payé; & que sous peine de confiscation, chacun portera sur lui les quittances du Marchand & du Tailleur. Nous sommes à la veille d'une terrible révolution. Combien de personnages considérés disparoîtront tout à coup à nos yeux! Il est vrai que jamais proposition ne fut plus raisonnable, & en même tems plus avantageuse au Commerce; mais avec tout cela elle me paroît un peu trop cruelle. Tant de figures humaines, qui n'ont ni argent, ni

mérite, & qui jusqu'ici n'ont conservé leur crédit qu'aux dépens des Marchands & de leurs Créanciers, perdroient donc, avec l'éclat emprunté des habits, tout ce qui jusqu'ici les a rendus grands, aimables & considerés. Que deviendront-ils ? Quelle désolation leur infortune ne causera-t-elle point à Leipzick, & surtout dans nos brillantes assemblées, où l'on verra disparoître tout d'un coup un si grand nombre d'Acteurs ?

MORALES. *Proverbes d'Antoine Panssa.*

Changez les usages & les noms; M. Rabner présenteroit peut-être des sujets mieux entendus; mais il ne les peindroit pas avec plus d'agrément & de vérité.

PEINTURE
Caracteres pittoresques

PEINTURE.

Observations sur les Caracteres Pittoresques de quelques Nations.

LONDRES.

QUI ne s'étonneroit point que l'Angleterre ait eu si peu de bons Peintres, en voyant sur quelles regles on y juge de la Peinture : & par quelle bisarrerie la nature a-t-elle donné aux hommes des idées de perfection auxquelles ils ne peuvent atteindre ?

DANS le caractere des Nations anciennes, remarque un amateur Anglois, pour l'instruction de sa Patrie, il y a je ne sçais quoi de libre & d'original, qu'on ne trouve point chez les Modernes. Il faut, pour le bien rendre, une touche forte & hardie. Leur *Costume*, comme leur *stile*, a tout le naturel d'une carnation vive, & ce naturel est précieux à conserver. La Scene, sur laquelle on veut placer l'Antique, doit être,

---

La Poetica o Reglas de la Poesia en general y de sus principales especies, por Don Ignacio de Luzan Claramunt de Suelves y Gurrea, entre los Academicos Ereinos de Palermo, llamado Egidio Menalippo. En Zaragoza.

La Poetique ou Regles de la Poesie en general et de ses differentes especes, par Don Ignace de Luzan Claramunt de Suelves et Gurrea, nommé Egidio Menalippo parmi les Académiciens étrangers de Palerme. A Sarragosse.

DE tous les ouvrages qui manquoient à l'Espagne, un des plus nécessaires sans doute étoit un Traité complet des règles de la Poësie. Il suffit, pour s'en convaincre, de jetter un coup d'œil sur l'état où se trouvoit dans ce Royaume cette brillante partie des beaux arts. Une foule de Poëtes qui ne connoissent d'autres loix que celles de

leur imagination, qui s'abandonnent à leur goût dépravé & corrompent celui de leur siécle, des piéces de Théâtre dont la durée remplit plusieurs jours, des héros qui vieillissent de soixante ans pendant le cours d'une action dramatique, & d'autres absurdités, effets de la licence occasionnée par le manque de préceptes : ce tableau de la Poësie Espagnole n'est point chargé ; il est exposé à nos regards par feu M. *de Luzan* lui-même. Ce fut au milieu de cette confusion & des applaudissemens prodigués à des productions aussi monstrueuses, qu'il osa élever la voix, & faire paroître sa *Poëtique*, divisée en quatre Livres, partagés eux-mêmes en plusieurs Chapitres.

Le premier Livre traite *de l'origine, des progrès & de l'essence de la poësie.* L'auteur, dans un petit Discours préliminaire, parle d'abord de l'utilité de la Poësie, reconnue de toutes les nations policées, & de ses charmes qui se sont fait sentir aux nations les plus barbares. La Poësie, dit-il, a le même but & produit les mêmes effets que la Philosophie morale. Il suffit, pour faire voir son excellence, de montrer le crédit

général où elle a été presque de tout temps. Il fait à cette occasion une espèce de dénombrement des nations qui ont cultivé & qui cultivent la Poësie, parmi lesquelles il place jusqu'aux Islandois. Ce Peuple qui habite un climat glacé, est fort adonné à la Poësie qui fait une partie de sa Mythologie.

Dans un parallèle des Anciens & des Modernes, qui est fort court, l'auteur dit qu'on a vû fleurir en Italie, en France, en Espagne & dans d'autres parties de l'Europe, plusieurs excellens Poëtes, qui, s'ils n'ont pas surpassé les Anciens en élévation & en naturel, les ont pour le moins égalés du côté de l'art, de l'érudition & de l'esprit. *Florecieron muchos, y mui excelentes Poetas en Italia, España, Francia, y otras partes, que sino excedieron en grandeza y naturalidad à los Antiguos, por lo menos en arte, erudicion, è ingenio les igualaron.* Les écrivains de notre temps, continue-t-il, ne le cédent point aux Anciens pour ce qui regarde la théorie. Il est vrai que la Poëtique d'*Aristote* obscurciroit la gloire de beaucoup d'ouvrages modernes, si elle étoit parvenue jusqu'à

nous dans ſa perfection, & telle que l'auteur l'avoit écrite; mais nous ne la voyons malheureuſement qu'au milieu des ténèbres dont les commentateurs l'ont enveloppée. Dans ces derniers ſiécles au contraire, il a paru en France & en Italie tant de Traités, de Critiques & d'Apologies, où tous les points de la Poëtique ſont bien diſcutés, que ces nations n'ont aucunes nouvelles lumières à attendre ni à deſirer ſur cette matière. L'Eſpagne ſeule a tellement négligé cette étude, qu'elle ne peut ſe vanter d'avoir un bon Traité de Poëſie. Si *Garcilaſſo*, *le Camoens*, *Lupercio*, *Bartolomè Leonardo*, *Herrera* ou quelqu'autre enfin de ces grands hommes à qui leurs vers ont acquis un nom immortel, avoient employé à donner des règles & à les expliquer une partie du temps qu'ils ont mis à exécuter, il eſt hors de doute que nous aurions d'excellens Traités de Poëſie. La véritable ſource de notre diſette à cet égard eſt la perſuaſion où ils étoient que les talens de la nature tiennent lieu de tout. Tel eſt le langage de M. *de Luzan*, qui attribue à cette prévention dangereuſe le peu de réputation dont les plus grands

Poëtes

Poëtes Espagnols jouissent dans le reste de l'Europe. Pour peu que *Lope de Vega*, *Calderon*, *Solis* & quelques autres eussent joint à leur génie une étude profonde des règles de l'art, nous aurions, dit-il, en Espagne, des comédies qui exciteroient l'admiration & la jalousie des autres peuples, tandis qu'elles sont aujourd'hui l'objet de leurs critiques & de leurs risées.

Tout ce que dit M. *de Luzan* sur l'origine & sur les progrès de la Poësie chez les Hebreux, les Egyptiens, les Grecs & les Latins, est de la plus grande vraisemblance, & rendu avec toute la précision & la clarté possibles. On lui sçait gré surtout de son impartialité, lorsqu'il en vient à la Poësie Espagnole. La plupart des auteurs de sa nation prétendent que *Pétrarque* fut postérieur à *Ausias Marc*, duquel il emprunta bien des beautés. M. *de Luzan* assûre le contraire, & maintient le Poëte Italien dans son antériorité. Il reconnoît de même que c'est à l'Italie que ses compatriotes doivent les Sonnets & les Chansons, que le Marquis *de Santillane* introduisit en Espagne.

Les œuvres d'*Aufias Marc*, de *Jean de Mena*, de *George Manrique*, de *Cartagena* & de *Rodrigue Cota* peuvent être regardées comme le berceau de la Poësie Espagnole. *Boscan*, le Marquis de *Santillane*, *Diego de Mendoza*, *Gutierre de Cetina*, & *Garcilasso de la Vega*, parurent immédiatement après. Il y eut encore dans le seiziéme siécle beaucoup de bons Poëtes. *Lope de Vega* & *Don Louis de Gongora* parurent enfin, & firent perdre à la Poësie Espagnole ce naturel & cette majesté qui la caractérisoient, le premier en composant des comédies absolument opposées aux règles des grands maîtres, & le second en substituant à la noble simplicité des anciens poëtes ce ridicule amas de pointes, d'antithèses, de termes nouveaux, d'expressions guindées, & de métaphores extravagantes que l'imbecille vulgaire ne manque jamais d'applaudir. C'est à l'avénement de ces deux hommes, continue *M. de Luzan*, qu'il faut fixer l'époque de la décadence de la Poësie Espagnole. L'ignorance ne fit que s'accroître avec l'oubli & le mépris des régles. *Don Joseph-Antonio Gonzalez de Salas* publia, il est vrai, quelques éclaircissemens sur

la Poëtique d'*Ariſtote* ; mais dans la crainte de ne point recueillir les ſuffrages, il fit des éloges outrés des Comiques Eſpagnols. Les régles que *Lope de Vega* fit imprimer à la ſuite de ſes ouvrages, bleſſent le ſens commun. *Pinciano*, *Caſcales*, *Cavallo* & *Pellicèr* voulurent auſſi donner à leurs compatriotes l'idée d'un art poëtique ; mais tous ces écrivains, rebutés peut-être par la difficulté de l'ouvrage ou par le peu d'eſpérance de faire réuſſir une nouveauté, n'ont laiſſé que quelques leçons informes, analogues au génie même & an ſtyle des auteurs qu'ils vouloient inſtruire. Ceux-ci voyant un ſi grand rapport entre leur façon d'écrire & celle qu'on leur propoſoit, crurent que la différence qu'il pouvoit y avoir ne méritoit aucune attention de leur part.

M. *de Luzan* définit la Poëſie : *Une imitation de la nature dans l'univerſel ou dans le particulier, faite en vers, pour l'utilité ou pour l'agrément des hommes, ou enfin pour l'un & pour l'autre tout à la fois : Imitacion de la naturaleza en lo univerſal, ò en lo particular, hecha con verſos, para utilidad, ò para deleite de los hombres, ò para uno y otro juntamente.*

Il prend ici le mot *imitation* dans toute son étendue, pour détruire l'opinion mal fondée de quelques auteurs qui refusent le titre de Poëte à *Hésiode*, à *Aratus*, à *Virgile* dans ses Géorgiques, parce qu'ils n'ont point imité des actions humaines. Par cette expression, *faite en vers*, il donne à entendre, comme il le dit ensuite plus positivement, que la Prose, quelque soit l'objet dont elle traite, ne sçauroit prétendre au nom de Poëme. Il y auroit peut-être, pour établir le contraire, plus d'une raison tirée des principes mêmes qui constituent ce coloris & cette harmonie que l'on regarde comme faisant le caractère distinctif de la Poësie, qui le font réellement, mais dont les vers ne sont pas en possession, dans les langues vivantes du moins, d'une maniére aussi exclusive qu'on le pense.

Les trois objets de *l'imitation*, selon M. *de Luzan*, sont les trois mondes, le céleste, l'humain & le matériel; c'est-à-dire, tout ce qui est purement spirituel, tout ce qui est composé d'un corps & d'une ame, ou enfin tout ce qui est simplement formé de matière quelconque. Les objets qui appartiennent à ces trois

mondes doivent être envisagés de deux façons, ou comme ils sont en eux-mêmes, ou selon l'idée que nous nous en formons : d'où il conclut qu'il faut admettre deux sortes d'*imitation*, l'une appellée *Icastique* qui renferme l'imitation particulière, & qui a pour objet toutes les choses qui existent par la nature, par l'art, ou par l'histoire, l'autre *Fantastique* ou *Universelle*, qui comprend tous les objets qui n'ayant point d'existance par eux - mêmes, la reçoivent de l'imagination du poëte. *L'imitation Fantastique* est plus propre à l'Epopée & à la Tragédie, & l'*Icastique* à la Comédie. La premiére, en embellissant la nature dans le récit des actions humaines, les représente, non comme elles sont réellement, mais comme elles devroient être ; la seconde doit nous mettre sous les yeux ce qui se passe effectivement parmi nous. Ici M. *de Luzan* examine laquelle de ces deux *imitations* est préférable & paroît incliner pour l'*imitation Fantastique* ou *Universelle*. Tous les arts, dit-il, sont subordonnés à la politique, dont l'objet est le bien public. De cette première verité il en découle une seconde, c'est que la Morale tient le premier rang parmi eux, en

ce qu'elle règle les mœurs & conduit les hommes à la félicité, soit temporelle, soit future. Mais, comme il ne suffit pas de voir comment il est à propos d'agir, & qu'il faut encore que l'on agisse comme on a vû que l'on devoit le faire, il ne suffit pas non plus de montrer la vérité à l'entendement, il faut encore s'emparer de la volonté, & l'engager à la pratique du bien qu'on a fait connoître. C'est ce que la Poësie opère plus sûrement que tout autre art, en présentant les préceptes sous une forme agréable. Les couleurs dont elle peint le vice en font voir toute la difformité; les agrémens dont elle pare la vertu, la rendent plus aimable. Elle se rend par-là maîtresse de nos inclinations & les dirige à une meilleure fin; ce qui est, pour ainsi dire, l'art de l'art. *L'imitation de l'Universel* paroît la plus faite pour atteindre à cette perfection. En effet, dans les sujets particuliers & individuels, la vertu a toujours quelque teinture de vice, & le vice, d'un autre côté, quelque teinture de vertu. Lorsque l'on offre des objets où se trouve ce mêlange, l'effet qui en résulte est que la vertu ne se montre point avec tous ses attraits, ni le vice avec toute sa difformité. Cet incon-

vénient n'a point lieu dans l'*imitation de l'Univerſel*, dont l'objet eſt de préſenter la plus grande vertu où le plus grand vice poſſible.

Après avoir cherché laquelle des deux eſpèces d'*imitation* eſt la plus parfaite, M. *de Luzan* indique les différentes manières de les mettre en œuvre. Ces manières ſe réduiſent à trois. Ou le Poëte raconte lui-même, ou il partage la narration entre des perſonnages étrangers & lui, ou enfin il l'abandonne entiérement à ces derniers. Il vient enfin au dernier membre de ſa définition & établit, d'après *Horace*, *Muratori* & pluſieurs autres, que la Poëſie conſiſte dans l'utilité ou dans l'agrément, ou dans le concours de l'une & de l'autre, qui font le ſujet du ſecond livre de ſa Poëtique.

Il commence par examiner en quoi conſiſtent ces deux qualités, d'où elles viennent, & comment le Poëte peut parvenir à être tout à la fois utile & agréable. L'avantage de la Poëſie eſt de prêter des ſecours à la Morale. Les vérités ſéches & rebutantes de cette dernière perdent leurs rides ſous la main du Poëte, en prenant un viſage riant qui invite à les contempler. La Poëſie amuſe enco-

re & délasse l'esprit. Le Poëme Epique, la Tragédie, la Comédie, le genre Lyrique, toutes les branches de la Poësie, ont leur utilité particuliére que M. *de Luzan* fait connoître, & qu'il est facile de deviner. Elle jouit enfin d'un dernier avantage, c'est de donner des connoissances sur les arts & les sciences. M. *de Luzan* fait à ce sujet quelques réfléxions sur la sobriété avec laquelle un Poëte doit faire usage de son érudition ; il blâme tout ce qui n'est employé que par affectation de paroître sçavant. C'est indirectement que l'on doit répandre l'instruction, à moins qu'elle ne soit l'objet du Poëme, comme l'Agriculture dans les *Géorgiques* & la Philosophie dans les Livres de *Lucrèce.*

Les deux sources où la Poësie puise ses agrémens sont la beauté & la douceur. La douceur de la Poësie consiste à exciter dans l'ame des affections & à entraîner les cœurs partout où elle veut, conformément au précepte d'*Horace* :

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Ce sont les chairs du tableau, c'en est

la draperie : parties néceſſaires au deſſein le plus correct, qui, ſans elles, ſeroit privé d'ame & de vie. Etre affecté ſoi-même eſt, ſelon M. *de Luzan*, un des plus sûrs moyens pour affecter les autres. L'art peut ajoûter à la nature, & il y a des figures propres à remuer les paſſions; telles ſont l'apoſtrophe, l'hyperbate, la répétition, &c. Notre auteur les indique, en cite des exemples, & paſſe à la beauté, conſidérée d'abord en général, & enſuite relativement à la Poëſie & & à la verité.

La beauté, dit-il, n'eſt pas une choſe imaginaire. C'eſt un être réel compoſé de qualités réelles & vraies. Ces qualités ſont la variété, l'unité, la régularité, l'ordre & la proportion. La variété embellit les objets, & nous les rend agréables. Mais il faut qu'il y ait un point auquel toutes ſes parties ſe rapportent. Cet enſemble & cette unité eſt ce qui les fait ſaiſir plus aiſément, & la variété des objets ne peut que nous plaire, quand ils ont un point de réunion. De la variété & de l'unité réſultent la régularité, l'ordre & la proportion. En appliquant ces principes de la beauté générale à la beauté Poëtique en particulier, on découvre

aisément tout ce qu'il faut pour en constituer l'existence. Delà, dans les Drames, l'unité d'action, de temps, & de lieu; dans l'Epopée, l'unité d'action & de héros, la vraisemblance de la fable, la variété & l'enchaînement des épisodes, l'unité ou la diversité uniforme des mœurs, la proportion des images & des métaphores, le rapport des expressions aux circonstances, &c. La beauté poëtique est la verité qui est uniformément variée, régulière, & qui a des proportions. L'élévation, la nouveauté & la diversité augmentent encore cette beauté, comme les qualités contraires l'affoiblissent & la font disparoître. L'obscurité surtout s'oppose à la beauté d'une vérité, en s'opposant directement à l'effet que produiroit sur nous une idée grande, neuve & variée.

M. *de Luzan* s'arrête sur les deux espéces de verités, l'une certaine, l'autre probable. Il y aura beaucoup de gens, dit-il, qui regarderont comme une erreur ce que je viens d'avancer, que la verité est la base de la beauté poëtique. L'invention de tant de fables & de fausses Divinités, le peu de réalité dans les idées des Poëtes lorsqu'ils disent que le

Soleil s'avoue vaincu par les yeux d'*Iris*, que les prés reverdiſſent à ſa préſence, que la roſe prend de nouvelles couleurs, leur font regarder le menſonge comme le fondement de la beauté poëtique. Cette objection ne peut ſurprendre que ceux qui ne voyent que l'écorce des choſes, & il eſt aiſé de la détruire en diſtinguant, comme a fait *Muratori*, deux ſortes de vérités. L'une eſt la verité qui exiſte réellement, l'autre celle qui a une exiſtence vraiſemblable, & qui peut & doit exiſter ſelon le cours de la nature. La première vérité eſt celle des Théologiens, des Mathématiciens, &c. La ſeconde eſt celle des Poëtes & des Orateurs. Quant aux hyperboles & autres figures poëtiques, elles ne ſont point auſſi fauſſes qu'on le prétend, & leur vérité eſt dans l'objet qu'on s'eſt propoſé en les employant. Il eſt faux qu'un cheval coure plus vîte que les vents ; mais la rapidité de ſa courſe eſt quelque choſe de vrai, & il ne l'eſt pas moins que l'expreſſion hyperbolique que l'on employe ſert à faire voir cette rapidité telle qu'elle eſt, tandis qu'on ne l'eût pas imaginée auſſi grande qu'elle l'étoit, ſi le terme de comparaiſon eût dit moins. Le Poëte,

continue M. *de Luzan*, doit dire plus que ce qui est, pour faire saisir ce qui est réellement dans toute son étendue. L'expression, dit *Quintilien*, doit aller au-delà de l'objet qu'elle doit exprimer plûtôt que de rester en-deçà.

M. *de Luzan* parle ensuite du style que l'on doit employer, & entre sur cet objet dans beaucoup de détails où nous ne pouvons le suivre. Nous rapporterons cependant une distinction qu'il fait d'après *Castelvetro*, entre le style qui *universalise* & le style qui *particularise*. *Homère*, *Ovide* & *l'Arioste*, ont, selon lui cette dernière manière. *Virgile* au contraire a presque toujours la premiére, qui lui paroît préférable, en ce qu'elle nous fait concourir avec le Poëte à la formation de l'image qu'il nous présente. Il apporte pour exemple de ces traits dessinés en grand la description de *Polyphème*.

Expletus dapibus, vinoque sepultus
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensum ....,
Trunca manum pinus regit & vestigia firmat.....

. . . . Graditurque per æquor
Jam medium, nec dum fluctus latera ardua tinxit.

Le Poëte, dit-il, ne s'amuse point à dire combien de coudées avoit ce Géant. C'est d'une manière détournée qu'il nous représente sa grandeur, de laquelle il nous fait concevoir une idée qui est au-delà de ce qu'il nous en dit. Le précepte qu'il tire de cette observation est de la plus grande importance. Quand le Poëte, dit-il, ne veut qu'amuser le Lecteur & lui réveiller des idées riantes & agréables, il peut s'arrêter sur toutes les descriptions qui se présentent. Mais, s'il a en vûe d'exciter la crainte, la terreur ou quelque grande affection, il doit en user autrement, sans quoi il risque de manquer son but, comme a fait *Ovide* dans la description du Déluge. Le Poëte qui cherche la perfection, doit dans ses images avoir toujours présente son intention principale, & bien considérer si celles qu'il employe conviennent ou ne conviennent point à la circonstance. Il doit enfin tout sacrifier à son objet. Quelque grande que soit une pensée, quelqu'heureuse que soit une expression,

il faut la rejetter. Sa deſcription, loin d'y perdre, ne fera qu'y gagner; elle n'en ſera que plus belle, étant ce qu'elle doit être. » *Debe pues el Poeta que deſea* » *la perfeccion de ſus verſos tener ſiempre* » *preſente en ſus pinturas y deſcripciones* » *ſu principal intento, y conſiderar bien* » *lo que en ellas hace ò no hace al caſo,* » *y quitar todo lo que puede dañar à ſu* » *deſignio, aunque lo que ſe quite ſea un* » *gran penſamiento al parecer, ò una ex-* » *preſſion de las mas elegantes, è ingenio-* » *ſas; que no por eſſo perderà la deſcrip-* » *cion, antes bien ganarà mucho: y ſerà* » *mas bella, porque mas propria, y mas* » *del caſo.* «

Les différens ſtyles, noble, ſublime, ſimple, naturel, plaiſant, ſont enſuite traités par M. *de Luzan*. Il les définit ou les fait connoître par indication, & donne ſur chacun des régles qni peuvent être d'une grande utilité. Son opinion ſur la ſource du plaiſant eſt celle de *Quintilien*. *Ariſtote* dit, dans ſa Poëtique, que la ſource du rire ou du plaiſant eſt une convulſion exempte de douleur & de danger. C'eſt-à-peu près l'idée de *Quintilien*. Une diſproportion entre les choſes dites & la perſonne qui les dit, entre

une action faite & la personne qui la fait, entre la manière dont on devroit dire, & la manière dont on dit, entre la manière dont on devroit agir & la manière dont on agit, &c : voilà la source du plaisant.

M. *de Luzan* traite de l'élocution & de la mesure des vers. Tout ce qu'il dit sur le premier article, est très-judicieux & plein d'observations solides, mais que nous répéterons d'autant moins qu'elles sont repandues de tous côtés dans nos auteurs. Pour ce qui regarde la versification, les remarques qu'il fait ont pour objet de montrer toute l'harmonie dont la langue Espagnole est susceptible. Les préceptes qu'il y joint nous ont paru fondés & propres à contribuer à la perfection de la versification Espagnole ; nous nous dispenserons encore de rapporter ces préceptes qui, n'étant point génériques, ne sont propres qu'à la nation dont ils ont la Poësie pour objet.

Le troisième livre de M. *de Luzan* est employé à parler *de la Tragédie, de la Comédie & des autres Poësies Dramatiques*. Il prend la Tragédie dans son berceau, s'étend sur ses divers développe-

mens & sur ses progrès, & en donne enfin la définition suivante : la Tragédie est une représentation dramatique d'une grande révolution de fortune arrivée à des Rois, à des Princes, ou à des personnes du premier rang, dont les périls, les disgraces & la mort excitent la terreur & la compassion dans l'ame des spectateurs, & les délivrent de la tyrannie des passions, en servant d'exemple aux hommes, & particulièrement aux Rois ou à des personnes qui ont l'autorité en main.

M. *de Luzan* rend raison des termes qui composent cette définition. Vient après cela l'énumération des parties qui composent le Drame & les régles qu'il y faut y suivre. Tout cela est par tout ; ainsi nous ne nous attacherons qu'au point le plus essentiel, le moins commun en Espagne, & sur lequel il étoit le plus nécessaire d'insister ; nous voulons dire ce qui regarde les trois unités d'action, de lieu & de temps. La rigueur de M. *de Luzan* sur ce dernier point, a dû paroître bien singulière à ses compatriotes. Selon lui, *Aristote* n'accorde vingt-quatre heures, pour la durée de l'action, que comme le temps le plus

long que le Poëte puisse se permettre ; mais il prétend qu'on ne devroit jamais aller au-delà des deux ou trois heures que peut durer la représentation. Il n'est pas plus indulgent pour l'unité de lieu. L'opinion de ceux qui prétendent que l'on peut prendre pour le lieu de la scène toute une ville & quelques lieues aux environs, lui paroît extravagante. Il soutient que le lieu où parlent les acteurs doit être absolument un, & toujours le même. La plus grande difficulté qu'il y ait à vaincre est le manque de vraisemblance où l'on tomberoit, si deux prétendans à un même trône, deux rivaux, parloient, écrivoient, formoient des projets dans le même appartement. Pour éviter cet inconvénient il semble à M. *de Luzan* qu'on devroit adopter le systême de l'Italien *Baruffaldi* qui proposa de faire sur le théâtre des compartimens & des distributions propres à offrir la diversité des lieux sans en blesser l'unité. Cependant, quoique M. *de Luzan* soit prévenu en faveur de ce nouveau moyen, il voudroit examiner par des expériences réiterées si cette invention ne feroit pas un mauvais effet au théâtre.

Pour ce qui regarde l'unité d'action; il eſt de l'avis le plus généralement ſuivi, c'eſt-à dire, que toutes les différentes parties ne tendent qu'à un ſeul but, & qu'elles ſoient ſi bien enchaînées l'une à l'autre qu'on n'en puiſſe pas retrancher une ſeule ſans rendre imparfait l'événement principal. Ce qu'il dit ſur les épiſodes, ſur les paſſions les plus propres à la Tragédie & ſur le coſtume, eſt entièrement conforme aux ſentimens des écrivains les plus connus, dont nous ſuivons les préceptes.

Les Eſpagnols, à ce qu'il nous apprend, n'ont donné pendant pluſieurs ſiècles aux amans de leurs Comédies d'autres caractères ni d'autres qualités que l'amour & la bravoure. Les principaux rôles des Comédies de *Lope de Vegæ* ſe bornent toujours à une paſſion ſouvent hors de la nature, & à une valeur qui dégénère toujours en fanfaronade. *Calderon*, quoique plus châtié, eſt accuſé du même ridicule dans preſque toutes ſes pièces. M. *de Luzan* recommande expreſſément aux auteurs dramatiques de ne pas ſe laiſſer ſéduire par des exemples d'autant plus dangereux qu'on les regarde comme des loix. Au ſujet des

amours qu'on peut employer ſur la ſcène, l'auteur entame cette queſtion tant de fois agitée, & ſi peu décidée, *ſi les Comédies ſont permiſes ou non*; les ſentimens de pluſieurs auteurs pour & contre ſont rapportés. M. *de Luzan* y cherche un juſte milieu & croit l'avoir trouvé au moyen d'une diſtinction. On peut diviſer, ſelon lui, les Comédies en trois claſſes, les Comédies totalement pernicieuſes, les Comédies entiérement utiles & décentes, les Comédies enfin qui peuvent être dangereuſes, mais ſeulement à quelques égards. Perſonne ne doute qu'on ne doive purger le Théâtre des premières, & que les ſecondes ne méritent d'être généralement approuvées. Il n'eſt plus queſtion que de porter un jugement ſur celles de la dernière claſſe. Il veut parler des comédies où l'on traite l'*amour avec décence & les duels avec modération*, où la vertu, quoique ſujette à quelques foibleſſes, l'emporte toujours ſur le vice. M. *de Luzan* croit qu'on peut les tolérer, parce qu'il en réſulte plus de bien que de mal. Il nous paroit cependant que ce dernier article pourroit aiſément lui être conteſté.

Les *ſérénades*, les *batteries*, les *aſſaſſinats*, dont les Comédies Eſpagnoles ſont remplies, lui paroiſſent puériles, & il exhorte les jeunes auteurs à prendre dans la nature de grands caractères, des caractères généraux qui puiſſent frapper toutes les nations,& donner des leçons aux différens peuples. Les tragédies en proſe, ſelon M. *de Luzan*, n'auront aucun ſuccès tant que le gout ne ſera pas entièrement corrompu ; &, s'il tombe d'accord qu'on peut l'employer pour la Comédie, d'après les exemples que nous avons ſous les yeux, il lui paroît plus convenable de choiſir la verſification, puiſqu'un bon Poëte peut dire en vers ce que le plus grand Orateur dit en proſe, & que la proſe la plus harmonieuſe & la plus poëtique n'a jamais l'agrément de la verſification.

L'auteur critique vivement la plus grande partie des Comédies de ſa nation; il fait un détail bien circonſtancié de tous les ridicules qu'ont adopté les Poëtes Eſpagnols. Il remarque, entr'autres choſes, que *Calderon* dans quelques-unes de ſes piéces établit des ports de mer à Capoue, à Vérone, & à Paris. Mais les défauts qu'il relève dans les Poëtes Caſtillans ne l'empêchent pas de leur rendre

justice ; on doit admirer dans *Lope de Vega* la facilité du style & de la versification, dans *Calderon* la pureté, la noblesse de l'expression, & ses intrigues toujours variées, principalement dans les Comédies qu'on appelle en Espagne *de Capa y Espada* ; c'est-à-dire, *de cape & d'epée*, parce qu'elles consistent en déguisemens & en combats. *Solis*, *Moreto*, *Candamo*, *Zamora*, méritent aussi quelques éloges.

L'auteur finit son troisiéme livre par quelques réflexions sur la Tragi-Comédie, les Eglogues & les Pastorales. » La » Tragi-Comédie est au sentiment de plu- » sieurs auteurs un nouveau monstre in- » connu aux anciens ; faire un mêlange » de Rois & de particuliers, de desa- » stres & de plaisanteries, de tragique » & de comique, c'est vouloir détruire, » l'un par l'autre, l'effet des deux es- » pèces de poëmes dramatiques ; &, quoi- » que P*laute* donna d'abord à son *Amphy-* » *trion* le titre de Tragi-Comédie pour » faire rire le peuple par une invention » nouvelle, il la mit ensuite au nombre » de ses Comédies.

M. *de Luzan* n'eſt point de l'avis de M. *de Fontenelle* au ſujet des Eglogues dont on prend les perſonages parmi les Pêcheurs. La poëſie peut embraſſer toutes ſortes d'objets, & ſi la terre a des fleurs, des Nymphes, des Faunes & des Sylvains, la mer n'a-t-elle pas des perles, des Sirènes & des Tritons : objets auſſi ſuſceptibles d'agrémens & auſſi dignes d'occuper le pinceau du poëte.

L'auteur paſſe légérement ſur les pièces qu'on appelle en Eſpagne *Autos Sacramentales*, (*Actes Sacramentaux*) qui ne ſont autre choſe qu'une repréſenſentation allégorigue en l'honneur du myſtère de l'Euchariſtie, Les drames Eſpagnols ſont de la dernière régularité, ſi on les compare avec cette eſpéce de Comédie qu'on joue plus communément dans la Semaine Sainte que pendant le reſte de l'année. On y voit des Acteurs habillés en Moines, en Archevêques, en Cardinaux. Ce ſpectacle eſt plus fréquent dans les villes où il n'y a pas beaucoup d'étrangers, parce que les préjugés Eſpagnols y regnent dans toute leur force, au lieu qu'à Cadix, à Barcelonne, à Va-

ſence, à Madrid, &c, les Anglois, les François, & les Allemands, &c, qui y ſont établis, ont fait revenir en partie les Eſpagnols de ces fêtes ridicules. On ne conçoit pas quelle eſpèce de plaiſir peuvent trouver des gens ſenſés & des chrétiens à voir promener un Soleil ſur le Théâtre, & l'image de ce qu'il y a de plus ſacré dans la religion portée par un *Giles* ou par un *Arlequin* ?

Le Poëme Epique occupe le quatrième & le dernier livre de M. *de Luzan*. Voici comme il le définit. „ C'eſt „ un événement illuſtre qu'on ſuppoſe „ être arrivé à un roi, un héros, ou „ un grand capitaine ; l'allégorie doit „ renfermer une bonne morale, ou „ donner l'idée parfaite d'un héros mi„ litaire. " Il ne regne pas moins d'ordre, moins de préciſion, moins de clarté dans cette dernière partie de la *Poëtique* de M. *de Luzan*. Tout y eſt appuyé de l'autorité des plus grands maîtres, & préſenté dans le jour le plus lumineux. Il entre dans les plus petits détails pour l'obſervation des règles, & cite des exemples de tous les défauts qu'on doit éviter dans le cours d'un poëme. Le ſentiment de

Boileau ſur les Divinités Payennes ne lui paroît pas raiſonnable. L'auteur Eſpagnol voudroit qu'au lieu de *Jupiter*, de *Vénus*, d'*Apollon*, &c, les poëtes épiques fiſſent parler & agir des Magiciens, de bons & de mauvais Anges, &c. Le poëme, à ce qu'il dit, ſeroit beaucoup plus vraiſemblable, ſurtout aux yeux des chrétiens. Ce quatrième livre finit par une diſſertation ſur le ſtyle qu'on doit employer dans un poëme.

Lorſque la *Poëtique* de M. *de Luzan* parut, quelques gens de lettres faiſoient imprimer à Madrid un Journal, intitulé, *Diario de los litteratos*, *Journal des Lettrés*. Ils reconnurent que l'ouvrage de M. *de Luzan* étoit de la plus grande utilité pour la nation, & que ce livre étoit rempli d'excellens préceptes ſur la poëſie. Mais ils furent en même-tems très ſcandaliſés de ce que l'auteur oſoit attaquer la réputation des plus grands hommes de l'Eſpagne. La critique qu'il fait de *Lope de Vega* & de quelques autres comiques, leur parut ſurtout injuſte & déplacée. Accoutumés à ſe ſervir eux mêmes de ces *expreſſions ampoulées*, *de ces méta-*

phores

phores extravagantes, dont les Espagnols sont si jaloux, ils trouvèrent extraordinaire qu'un homme criât à toute sa nation de se rapprocher de la nature, tandis que, depuis tant de siècles, elle étoit en possession de s'en éloigner. On lit, dans un Sonnet de *Gongora*, sur la troisième partie de l'*Histoire Pontificale* par *Babia*, ces trois vers :

» Pluma pues, que claveros celestia-
les
» Eterniza en los bronzes de su histo-
ria,
» Llave es yà de los tiempos, y no
pluma.

Car une plume qui immortalise les portiers célestes sur les bronzes de l'Histoire, n'est pas une plume, mais la clef des temps. Donner aux Papes le nom de *Portiers célestes*, appeller l'Histoire *des bronzes*, & une plume, *la clef des temps*, c'est le dernier excès d'une imagination en délire & que rien ne peut corriger, dit M. *de Luzan*. Les Journalistes Espagnols, qui trouvoient ces vers de la plus grande beauté, ne manquèrent pas de les relever, & de faire un étalage im-

menſe d'érudition, pour prouver que rien n'étoit plus ſimple & plus naturel que le ſtyle de *Gongora*. Le ſyſtème de M. *de Luzan* ſur la Tragi-Comédie ne les révolta pas moins. Ils le combattirent avec force, & ſe félicitèrent de leur courage & de leur victoire prétendue. *C'eſt aſſez*, ajoutent-ils, *pour détruire les argumens avec leſquels les critiques étrangers attaquent nos Comédies, ſur ce qu'on y trouve un mêlange de comique, & de tragique.* Nous oſons leur demander ſi quelqu'un peut écouter de ſang froid l'exemple ſuivant. Le héros d'une tragédie meurt en priſon ſur le théâtre dans le moment que ſon fils vient pour l'en délivrer ; le jeune homme allarmé s'adreſſe à ſon confident, & lui dit : Je crois que mon père expire. Le confident s'approche du cadavre, & après avoir touché ſes boucles : *Oui, Monſieur*, répond-il à ſon maître, *car, juſqu'aux boucles, tout eſt froid*. Quoique M. *de Luzan* ne leur rappelle pas cet exemple, il eſt à préſumer que c'eſt d'après des traits de mauvais goût pareils à celui-là qu'il peint aux Eſpagnols la Tragi-Comédie comme un

monstre qu'il faut se hâter d'étouffer. Il est connu en France sous le nom de *Comique Larmoyant* :

Mixtumque genus, prolesque biformis.

Après quelques dissertations sur l'unité de temps que les Journalistes trouvent un peu rigoureuse dans la Poëtique de M. *de Luzan*, ils finissent par l'éloge de cet auteur, dont l'ouvrage mérite réellement l'attention de ses compatriotes. La régularité du plan, la vérité de ses préceptes, l'étendue de ses connoissances, la beauté de son style, & la solidité de son jugement, doivent lui assûrer le suffrage de tous ceux qui connoissent le bon goût. Si les Espagnols produisent un jour des ouvrages dignes d'une admiration constante & invariable, parce qu'ils y auront observé des règles prises dans la nature, ils en seront redevables au zèle & aux lumières de cet illustre écrivain. Ce que j'admire surtout en lui, c'est l'impartialité de ses critiques, c'est la saine raison qui lui a fait secouer le joug des préjugés de son païs & peut être de son éducation, c'est le

le courage avec lequel il a voulu en délivrer tous ses compatriotes, c'est le parti qu'il a sçû tirer des grands hommes qui ont écrit avant lui sur la matière qu'il a traitée, & l'art avec lequel il a sçu fondre habilement leurs solides réfléxions avec des lumières qui lui sont propres & personnelles. Enfin, son livre est celui d'un bon citoyen, d'un philosophe profond, & d'un écrivain élégant. Il fait honneur à l'Espagne ; il en feroit aux nations les plus éclairées ; un Grec, un Romain, un Italien, un Anglois, un François, &c, voudroit l'avoir composé. Il seroit à souhaiter qu'on le traduisît en entier dans notre langue. Nous reprocherons seulement à M. *de Luzan*, avec les Journalistes de Madrid, de n'avoir rien dit de la *Satyre*, genre de poësie si nécessaire & si utile pour corriger les vices des hommes & les défauts des Auteurs.

en beaucoup d'endroits, ſans y faire des retranchemens eſſentiels. Les Antiquaires eux-mêmes ne goûtent de l'érudition que l'utilité ou la nouveauté ; le reſte des lecteurs en eſt bientôt fatigué. Mais la diverſité, qui fait la première loi de notre JOURNAL, nous impoſe la néceſſité de parcourir tous les genres de Littérature. Nous ſerions fâchés que les Sçavans fuſſent en droit de nous accuſer de ne faire mention que de Romans, de Comédies, de pièces de vers & d'éloquence, &c ; & nous apprendrions avec la même peine que ceux qui ne liſent que pour s'inſtruire & pour s'amuſer, nous fiſſent le reproche de tomber trop ſouvent dans le défaut d'une érudition incertaine & peu utile. Nous ne perdons point de vue que nous avons à plaire à pluſieurs ordres de lecteurs, & que le tribut de productions étrangères que nous payons tous les mois à leur amour pour les Lettres & les Arts, doit être tellement varié qu'il puiſſe flatter leurs goûts différens.

CARTAS ERUDITAS, Y CURIOSAS, *En que, por la mayor parte, se continùa el designio del* THEATRO CRITICO UNIVERSAL, *impugnando, o reduciendo à dudosas, varias opiniones comunes.: Dedicadas a* LA REYNA NUESTRA SEÑORA: *Escritas por el muy illustre señor Don Fr. Benito Geronymo* FEYJOO, *Maestro General de la Religion de S. Benito, del Consejo de su Magestad, &c. Tomo IV. En Madrid.*

LETTRES SÇAVANTES ET CURIEUSES; *dans lesquelles, pour la plupart, on continue le dessein du* THEATRE CRITIQUE UNIVERSEL, *détruisant ou rangeant dans la classe de douteuses plusieurs opinions communes: Dédiées à la* Reine *notre souveraine: Ecrites par le très-illustre* SEIGNEUR *Don Frère Benoît-Jerôme* FEYJOO, *Supérieur général de l'Ordre de Saint Benoît, du Conseil du Roi, &c. Tome IV. A Madrid.*

ON connoît dans toute l'Europe, du moins de réputation, l'ouvrage Espagnol intitulé: *Théâtre Criti-*

que

que, ou *Discours différens sur toutes sortes de matières, pour détruire les erreurs communes*, par Don *Feijoò*, (prononcez *Feigo*) Bénédictin, l'un des plus féconds & des plus célèbres écrivains dont s'honore aujourd'hui l'Espagne. Le titre de son Livre en indique la nature. Sa plume s'exerce sur tout ce qui lui paroît susceptible de critique ; il déclare la guerre à tous les préjugés, en fait de mœurs, de vertus, de vices, de politique, de médecine, de littérature, de musique, d'histoire naturelle, &c. &c. &c. Ce champ est très-vaste, & présente beaucoup de variété. On y trouve d'ailleurs de l'érudition, &, malgré cela, du sens, & même de l'esprit. Je ne répondrois pas que toutes les bonnes choses qu'on y lit fussent absolument neuves pour toutes les nations éclairées : peut-être ont-elles ce mérite aux yeux d'un grand nombre d'Espagnols. Quant aux François, ils y trouveroient bien des idées qu ne leur sont point étrangères, & ils reconnoitroient que Don *Feijoò* posséde parfaitement notre littérature, dont il a sçû profiter en habile homme. Un point sur lequel s'ac-

cordent tous ceux qui entendent la langue Castillanne, c'est l'élégance & la pureté du style de cet auteur : qualité très-estimable, malheureusement perdue pour la plûpart de nos Lecteurs.

Il y a neuf volumes *in*-4°. du *Theâtre Critique*. Ce livre est divisé en *Discours*, qui souvent n'ont aucun rapport entr'eux. M. d'*Hermilly*, traducteur de l'*Histoire générale d'Espagne* de Don *Jean de Ferreras*, nous en a fait connoître quelques-uns dans notre langue. Il les donna, il y a dix ou douze ans, discours par discours, tantôt tous les quinze jours, tantôt tous les mois. Ces différentes brochures réunies, forment aujourd'hui quatre volumes *in-douze*, qui se trouvent chez *Prault* père, quai de Gêvres. On a fait une mention honorable de Don *Feijoò*, dans ce *Journal* même (*a*), & l'on y trouve trois *Discours* ingénieux de sa façon.

Les ouvrages de ce docte Bénédictin n'ont pas été à l'abri de la cen-

(*a*) Voyez le JOURNAL ETRANGER Septembre 1754 page 1, Mai 1755 page 186, & Juin de la même année second volume page 99.

ſure. Les Dominicains lui firent une querelle très-ſérieuſe ſur ſon *Diſcours* intitulé *Voix du Peuple*, parce que pour détruire le Proverbe *vox populi*, *vox Dei*, il s'aviſa de rappeller l'hiſtoire du fameux *Savonarole* (*b*). „ Les Flo- „ rentins, dit-il, qui n'ont jamais paſſé „ pour groſſiers, ont reſpecté pendant „ pluſieurs années comme un ſaint doué „ d'un eſprit prophétique, le Moine „ *Jerôme de Savonarole*, qui avoit une „ éloquence prodigieuſe, & tant d'a- „ dreſſe, qu'il leur fit croire que ſes „ conjectur s politiques & les avis ſecrets „ qu'il recevoit de la Cour de France, „ étoient des révélations. Ils étoient „ tellement aveuglés ſur ſon compte, „ qu'ils s'inquiétoient peu de la fauſſeté

(*b*) *Jérôme Savonarole*, Religieux Dominicain, né à Ferrare le 21 Septembre 1452, d'une famille noble. Il fit beaucoup de bruit par ſes ſermons & ſes prédictions ; mais s'étant déchainé contre les vices des Eccléſiaſtiques & contre la conduite d'*Alexandre VI*, il fut excommunié par ce Pape. Quelque temps après on ſouleva le peuple contre lui ; on le traita de ſéditieux & d'hérétique ; on l'arracha de ſon couvent ; on le mit en priſon, & on le condamna à être brûlé ; ce qui fut exécuté à Florence, le 23 Mai 1498 ; il étoit âgé de 46 ans.

„ de plusieurs de ses prédictions, com-
„ me celles du second voyage de *Charles*
„ *VIII* en Italie, de la guérison de
„ *Jean Pic de la Mirandole* dans la ma-
„ ladie dont il mourut deux jours après,
„ & plusieurs autres. Quoiqu'on l'ait
„ brûlé dans la place publique de Flo-
„ rence, cela n'a pû suffire pour dé-
„ siller les yeux à tout le monde sur
„ ses impostures. Non-seulement les
„ hérétiques l'honorent comme un hom-
„ me célébre & précurseur de *Luther*,
„ à cause de ses déclamations violentes
„ contre la Cour de Rome; quelques
„ Catholiques n'ont pas dédaigné de
„ faire son panégyrique." On l'invoqua
comme un saint à Florence après sa
mort, & je crois même avoir lû quel-
que part, qu'on lui avoit dédié une
chapelle. Quoi qu'il en soit, les enfans
de saint *Dominique* n'ont pu voir sans
indignation que Don *Feijoò* ait parlé
avec cette irrévérence d'un confrère,
qu'ils regardent comme un illustre
membre de leur corps. Ils ont décla-
mé, écrit & cabalé contre le témé-
raire disciple de saint *Benoît*. Ce der-
nier a eu encore quelques démêlés,
mais fort légers, avec la redoutable

Inquisition, au sujet, dit-on, de l'*occasion prochaine de pécher.* Mais un de ses plus redoutables antagonistes est un nommé M. *Magner.* Don *Feijoò* lui a répondu une seule fois dans les formes par un volume *in*-4°, en promettant de le laisser tranquille. Il n'a pas tenu tout à fait parole; car il n'a pû résister à la tentation de décocher dans ses Préfaces quelques traits contre lui, & contre ses autres censeurs. Le Père *Sarmiento*, son confrère, a pris aussi les armes pour le défendre, & a cru accabler les critiques sous le poids de deux gros volumes *in*-4°. Enfin ces combats littéraires ne finissoient pas, & devenoient au contraire plus violens de jour en jour, lorsque le Roi d'Espagne a déclaré qu'il prenoit sous sa protection les écrits de Don *Feijoò*; ce qui a été regardé par les Castillans comme une défense de critiquer desormais cet écrivain. Cette particularité, qui est vraie, me paroît très-singulière. Je ne sçais si elle est bien glorieuse pour notre sçavant Bénédictin. Il est utile sans doute, mais peu digne d'un homme de lettres, de faire agir l'autorité royale pour imposer

filence à fes Critiques ; on pourroit appeller cela *Ratio ultima Vatum.*

Don *Feijoò* a continué fon *Théâtre Critique* fous le titre de *Lettres Sçavantes & Curieufes.* L'auteur qui eft né en Galice, fait fa réfidence à Oviedo dans fon couvent, d'où il n'eft guères forti. Sa fanté a toujours été foible & délicate. Depuis plus de quarante ans il a renoncé aux medecins & aux médicamens ; & il ne fe trouve pas plus mal qu'il l'étoit avant ce temps-là. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'il eft parvenu à fa quatre-vingtiéme année, accomplie le 8 Octobre dernier, & que, malgré fon âge & fes infirmités, il vient de donner ce nouveau volume, de fes *Lettres Sçavantes & Curieufes*, en nous prévenant qu'il eft près du terme de fes jours, & qu'il ne compte pas pouffer plus loin fes travaux littéraires. Nous ferons connoître quelques-unes des Lettres, ou petits traités, renfermés dans ce quatrième Tome, qui eft le feul que nous ayons. Nous parlerons des trois premiers, lorfqu'ils nous feront parvenus. Nous commençons par la Lettre intitulée :

DESCUBRIMIENTO DE UNA NUEVA FACULTAD Ò POTENCIA SENSITIVA EN EL HOMBRE.

DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE FACULTÉ OU PUISSANCE SENSITIVE DANS L'HOMME.

CE n'est que comme un songe que l'auteur propose sa découverte ; il affecte même de s'en excuser. » L'ingé-» nieux *Adisson*, dit-il, blâme beaucoup » dans son livre du *Spectateur*, la sot-» tise de ceux qui remplissent la con-» versation de leurs rêves. Cela ne peut » venir, que d'une extravagance de » l'amour-propre qui leur persuade que » tout ce qui les concerne, est digne » de l'attention des autres hommes, » & que ceux-ci doivent prendre du » plaisir à entendre ce qu'ils ont eux-» mêmes du plaisir à raconter. Cet avis » d'*Adisson*, aussi moral que politique, » m'a corrigé en partie, continue-t-il, » de cette vanité qui nous fait donner » pour une production de l'esprit ce » qui n'est qu'un écart de l'imagina-» tion. Mais en suis-je plus sage pour

» cela ? Ce que l'on imagine en dor-
» mant, eſt quelquefois digne des ré-
» fléxions d'un homme éveillé ; tandis
» que ce que l'on penſe étant éveillé,
» n'eſt ſouvent qu'impertinence & que
» rêverie. » Il eſt aiſé de voir que l'auteur, quoiqu'il propoſe ſa découverte comme un ſonge, en a une toute autre idée, & qu'il eſt intimement perſuadé, *qu'il y a en nous une puiſſance ſenſitive, ou purement perſpective, comme on voudra l'appeller, diſtinguée de toutes celles que les Philoſophes y ont reconnues juſqu'à préſent.* Voici les raiſons qu'il apporte pour établir ſon opinion.

Il y a, dit-il, un objet réel & véritable, dont nous percevons l'exiſtence, & dont nous connoiſſons la dimenſion, ſans le ſecours des facultés, dont les Philoſophes font mention. C'eſt donc par le moyen d'une puiſſance diſtinguée de toutes ces facultés ; par conſéquent, il eſt vrai de dire qu'il y a une telle puiſſance. Cet objet réel & véritable, dont nous percevons l'exiſtence, & dont nous connoiſſons la dimenſion, ſans le ſecours des facultés dont parlent les Philoſophes,

eft cet être volatil & fugitif qu'on appelle le *Temps*.

C'eft un objet réel, puifqu'il eft compofé de parties réellement exiftantes, réellement diftinguées & inégales; car c'eft avec réalité & fans aucune fiction que nous difons : un tel a lû deux heures, *Pierre* ou *Jean* a vêcu cinquante ans. J'ajoûte que cet objet eft matériel, puifqu'il eft étendu, ou qu'il a des parties aliquantes, comme difent les Philofophes. Or l'extenfion de cette efpéce eft auffi propre aux objets matériels qu'incompatible avec les objets fpirituels.

Je demande à préfent, dit l'auteur, fous quel fens corporel tombe cet objet matériel, ou fous quelle faculté de l'ame. Ce n'eft fous aucun des cinq fens connus, puifque nous ne le voyons, ni ne l'entendons, ni ne le fentons, ni ne le goûtons, ni ne le touchons : il y a donc une autre puiffance fenfitive deftinée à fa perception.

Qu'on ne me dife pas que l'idée que nous avons de l'étendue du temps, eft une fuite de la connoiffance fenfitive des inftrumens deftinés à le mefurer, par exemple, des cadrans ou des hor-

loges ; cela ne peut être. 1°. Parceque l'idée de l'étendue du temps a nécessairement précédé la fabrique & l'invention de ces instrumens. 2°. Parceque, sans le secours d'aucun horloge ni d'aucune montre, nous mesurons la quantité du temps. L'on voit tous les jours des personnes qui s'apperçoivent qu'une horloge est arrêtée, lorsqu'elle tarde trop à sonner. Quel instrument ou qu'elle mesure extérieure ont-elles pour sçavoir qu'il s'est écoulé plus d'une heure depuis la dernière fois que l'horloge a sonné ? Aucune certainement : il y a donc une mesure intérieure, qui est cette nouvelle puissance représentative qu'on peut appeller *la montre naturelle de l'ame.*

Notre écrivain examine ici l'opinion de LOCKE, qui prétend que dans les circonstances qu'on vient de dire, l'on connoit la mesure du temps écoulé depuis un certain point fixe, en faisant refléxion sur la suite des idées qui passent dans notre esprit durant cet intervalle. *Don Feijoò* réfute ce sentiment, parce qu'on ne peut connoître, par aucune refléxion sur la suite des idées, la quantité du temps écoulé, à moins

que de connoître aussi la quantité du temps qu'a duré chaque idée, par exemple, si elle a duré une minute ou vingt secondes. Or cette quantité ne peut se connoître par la réfléxion sur la succession des idées, si dans chaque idée particulière l'on ne distingue la succession des autres idées partielles dont cette idée est composée; & comme sur la connoissance de la durée de chacune de ces idées partielles on peut faire la même objection, la progression iroit à l'infini.

Le grand argument de *Locke* en faveur de son opinion, est qu'une personne endormie d'un profond sommeil, & dont toutes les puissances intérieures sont dans l'inaction, ne perçoit à son réveil aucun intervalle entre le moment immédiatement antérieur à son sommeil & le moment du réveil, & qu'au contraire ces deux momens se réunissent, pour ainsi dire, dans sa manière de concevoir. Il arrive la même chose, & d'une manière encore plus frappante, dans certains accès de léthargie : voici un exemple. Un Conseiller de la ville de Lausanne, faisant faire ses vendanges, tomba subitement

dans une léthargie qui dura ſix mois. Il fut guéri, & dans le premier moment de connoiſſance qu'il eut, il apperçut celui de ſes domeſtiques à qui il avoit donné ſes ordres immédiatement avant que de perdre la connoiſſance ; il le gronda de ſa négligence & lui répéta d'aller ſans différer faire preſſurer les raiſins ; de ſorte que les deux momens qui étoient diſtans entr'eux de l'eſpace de ſix mois, ſe repréſentoient à ſon imagination comme réunis & conſécutifs.

Cet exemple paroît favorable à la penſée de *Locke* ; ſçavoir que la dimenſion du temps, indépendante de toute horloge, ne peut ſe faire que par la réfléxion ſur l'ordre ſucceſſif des idées dont manquoit néceſſairement cet homme, qui n'avoit pas même eu d'idées durant ce long eſpace de temps. Notre auteur ſoutient que ce phénomène prouve beaucoup plus pour lui que pour *Locke*. Que peut-on inférer, demande-t-il, de ce qu'une perſonne profondément endormie ou tombée en léthargie ne perçoit pas cette durée ſucceſſive ? Rien autre choſe, ſinon que la puiſſance deſtinée à cette perception eſt alors com-

me endormie, engourdie, & sans action. *Locke* prétend démontrer l'état d'une inaction totale de l'entendement & de l'imagination, dans le cas qu'on vient de rapporter, parce que l'expérience prouve qu'on ne pense rien & qu'on n'imagine rien dans ces cas. Si l'expérience prouve donc qu'alors on ne perçoit pas non plus la durée successive du temps, ne doit-on pas reconnoître que c'est précisément parce que la puissance destinée à cette fonction est alors endormie ou comme morte ; disons mieux : c'est parce que cette horloge naturelle que l'auteur de la nature nous a donnée, est pour lors arrêtée ?

Après ces argumens, notre Philosophe se propose une question incidente ; sçavoir, si les bêtes ont comme nous cette puissance destinée à la perception du temps ; & voici comment il y répond : 1°. supposé que le temps ne soit pas un être spirituel, comme on le prouve par son extension ou sa quantité continue, il ne surpasse pas la sphère, ou il n'est pas exclus de la jurisdiction de la puissance perceptive des bêtes. 2°. En supposant le temps

materiel, on ne peut pas inférer que les bêtes le ſentent ou le perçoivent dès lors même, puiſqu'il eſt certain que leur capacité, & probablement celle des hommes, ne s'étend pas à tous les objets materiels ſans exception. 3°. En accordant aux bêtes cette faculté de percevoir le temps, il n'eſt pas beſoin de la ſuppoſer d'une perfection égale à celle des hommes; & le contraire me paroît beaucoup plus vraiſemblable. 4°. Il n'eſt pas néceſſaire de raiſonner uniformément de toutes les bêtes ſur cette matière, puiſque, dans pluſieurs autres, l'on a de fortes raiſons de penſer que les brutes ne ſont pas toutes pourvûes des mêmes facultés ſenſitives. L'expérience apprend que certains inſectes n'ont point d'yeux, que d'autres en ont un grand nombre; on croit que pluſieurs n'ont pas le ſens de l'ouie. 5°. On conclud qu'il eſt vraiſemblable que les bêtes, du moins certaines, ont cette nouvelle faculté de percevoir la durée du temps; mais on ne l'affirme pas abſolument. L'on cite l'exemple d'un chien qui percevoit aſſez bien la du-

rée du temps pour discerner le vendredi des jours de la semaine où l'on fait gras. *Aristote* cependant excluoit, à ce qu'on dit, le calcul de la sphère de l'esprit des bêtes. Or il falloit que ce chien calculât à sa manière pour discerner un jour entre sept. S'il est donc des animaux capables de ce calcul, qui est la plus grande perfection qu'on puisse leur supposer, on doit, à plus forte raison, leur accorder cette faculté destinée à percevoir la durée du temps que nous disons. Comme ils calculent à leur manière qui est bien différente de la nôtre, ils mesureront aussi le temps d'une manière différente, & sans doute moins parfaite que celle des hommes, quoique le Prince des Philosophes ou l'auteur du livre des *Problêmes* qu'on lui attribue dise, qu'il y avoit certains peuples dans la Thrace, qui ne comptoient que jusqu'à quatre. En ce cas le chien qui calculoit les jours de la semaine auroit eu la faculté qui suppute & qui mesure l'étendue du temps, dans un degré plus parfait, puisqu'il devoit au moins compter jusqu'à sept.

Notre Philoſophe conclud enfin, en forme de corollaire, que c'eſt à tort que les anciens Philoſophes ont réduit juſqu'à préſent les ſens de nature au nombre de cinq ; & il confirme ſa concluſion en cette manière : S'il y a quelque ſenſation corporelle qui ne s'exerce ni par la vûe, ni par l'ouie, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le tact, il y a inconteſtablement quelqu'autre ſens auquel elle appartient, puiſqu'il n'eſt aucun acte qui ne correſponde à une certaine puiſſance : or perſonne ne peut, ce ſemble, nier quelque ſenſation de ce genre. Par exemple, lorſque nous voyons ou que nous apprenons un événement triſte & malheureux, à l'inſtant l'ame s'afflige, & il réſulte auſſitôt de cette affliction une douleur dans le corps que nous expérimentons très-ſenſiblement, ſurtout par un certain ſerrement de la poitrine. La perception expérimentale de cette douleur eſt certainement une ſenſation corporelle. Je n'imagine pas auquel des cinq ſens on la rapportera raiſonnablement. Donc il y a un autre ſens corporel, qui n'a point eu de dénomination juſqu'à préſent, auquel cette ſenſation appar-

tient. On cite en faveur de la même opinion les tremblemens qu'on éprouve à la vûe ou au récit de quelque chose d'effrayant, & pour d'autres sensations plus singulières. Ce qu'on appelle vulgairement sympathie ou antipathie, par exemple, & qui n'est qu'un certain écoulement de parties extrêmement subtiles d'un objet, qui entrant par les pores sans affecter le tact, produisent dans le cœur certains sentimens fâcheux & incommodes, est une sensation distincte de toutes celles des cinq sens ordinaires. Dira-t-on qu'elle doit se rapporter au sens du tact, toute différente qu'elle nous paroit de celles qu'on y rapporte communément; parcequ'elle ne consiste pas dans l'impression que font en nous les corps grossiers par leur *palpabilité* ordinaire, mais dans l'impression que font certains écoulemens très-subtils de telle ou telle espèce, sur tels ou tels organes de cette machine animée? Soit. Mais j'infère de là même que les sensations que j'ai dites sont propres de certaines puissances sensitives distinguées de ce que nous appellons communément le *tact*, comme elles le sont des quatre autres

ſens. Les ſenſations de ces quatre ſens ſont toutes, ſelon *Bayle*, un vrai *tact*. Cependant ce *tact* ou plutôt ce *contact* eſt différent dans chaque ſens, ſoit quant à l'organe différent où il s'exerce, ſoit quant aux différentes eſpèces de corps qui font impreſſion ſur chaque organe; mais, tout différens qu'ils ſont entr'eux, ils ſe reſſemblent en ce qu'ils ſont tous fort délicats & impalpables. La vûe s'exerce par le *contact* de la lumière, & les autres ſens par le *contact* d'autres corps fort ſubtils. Mais quoique tous ces ſens s'exercent par le *tact* ou le *contact* de certains corps, l'on ne conſerve le nom de *tact* qu'à un ſeul, & l'on diſtingue les quatre autres du premier, & chacun de ceux-ci entr'eux, ſelon la diſtinction des corps ou des organes. Donc, quoique l'exercice des puiſſances ſenſitives que nous deſtinons aux ſenſations particulières que j'ai dites, ſe faſſe par une eſpèce de contact, elles n'en ſont pas moins diſtinguées des puiſſances ſenſitives connues juſqu'à préſent; encore ce tempérarmment n'eſt-il néceſſaire que pour les ſenſations particulières que l'on a aſſignées en dernier lieu, & non pour la

ſenſation du temps qui ne ſe fait évidemment par aucune ſorte de contact.

L'auteur reprenant à la fin la penſée par laquelle il a commencé, dit, qu'on peut traiter de ſonge tout ce qu'il a dit : » Qu'on ait raiſon ou qu'on ait » tort, ajoute-t il, je ne me plaindrai » pas, puiſqu'il eſt juſte que les autres » conſervent, en croyant ce qu'ils » voudront, la liberté que je prends en » écrivant. Mais qu'on ne penſe pas » pour cela que je renonce au droit » que j'ai, comme tout auteur, de n'être pas ſifflé, avant qu'on ait peſé mes » raiſons. »

Nous entreprendrons d'autant moins de les peſer que la fin des diſcuſſions métaphyſiques eſt aſſez ordinairement de détruire ſans rien établir. La diſcuſſion d'ailleurs ſeroit trop longue. Il faudroit d'abord bien examiner ſi le temps eſt une ſubſtance ou ſimplement une modification ; ſi les parties aliquantes du temps, dont parle l'auteur, & qui, ſelon lui, en conſtituent la diviſion, le rendent un être matériel, ou s'il n'en eſt pas plûtôt ſimplement, à l'égard de ces parties, comme des différens degrés du mouvement ; ſi

enfin le temps, relativement à nous, eſt autre choſe que la ceſſation ſentie d'une exiſtence quelconque, d'où, par comparaiſon avec d'autres ceſſations ſenties ou à ſentir, naiſſent les idées d'antériorité & de poſtériorité. L'auteur diſtingue peut-être trop ici de la mémoire une de ſes opérations. Au reſte, ce n'eſt qu'un examen que nous indiquons, & nous ne prétendons point donner la ſolution d'un problême que nous ſommes tentés de regarder comme inſoluble.

DESPOTISMO, ò DOMINIO TYRANICO DE LA IMAGINACION.

LE DESPOTISME OU LA DOMINATION TYRANNIQUE DE L'IMAGINATION.

CE ſecond morceau du nouveau volume de Don *Feijoò* eſt en réponſe à une lettre écrite à l'auteur, dans laquel-on lui faiſoit part d'un fait aſſez ſingulier. Il s'agiſſoit d'une femme qui ſe trouvoit purgée par la ſimple vue d'une médecine; & même il ſuffiſoit qu'elle entendît parler de purgation pour éprouver les mêmes effets que ſi elle en eût pris une véritable.

L'auteur répond qu'il n'en est pas *étonné*, & que quiconque réfléchit sur la force de l'imagination, ne le doit pas être. » Cette puissance est la plus » forte qu'il y ait dans nous. La vio- » lence des passions, sur laquelle on se » récrie quelquefois si fort, & qui est » effectivement prodigieuse, n'est que » langueur, si l'imagination ne les ani- » me. C'est elle qui les réveille ou qui » les assoupit, qui les glace ou qui les » enflamme. L'amour, la haine, la » colère, si souvent rebelles à la raison, » se soumettent sans résistance à l'empi- » re de l'imagination. Elle mène avec » impétuosité toutes les affections, & » par leur moyen toutes les parties de » cette machine animée reçoivent l'im- » pulsion qui les agite L'imagination, » selon les différentes faces qu'elle don- » ne aux objets, fait que les yeux fon- » dent en larmes, que la poitrine exha- » le des soupirs & des gémissemens, » que le corps éprouve des tremble- » mens & des sueurs, que la colère » étincelle & s'allume, que le sang pré- » cipite sa circulation, que le cœur » éprouve des défaillances, le cer- » veau des accès de frénésie, les vei-

» nes & les artères de fâcheux batte-
» mens, les nerfs de mortelles convul-
ſions. « Nous ne voyons pas trop ce
qui peut faire ceſſer l'*étonnement* de
l'auteur. Tous les effets qu'il rap-
porte ne doivent que l'augmenter.
Ce n'eſt point la force connue de l'i-
magination, mais la cauſe connue de
cette force, qui peut faire ceſſer la ſur-
priſe ; auſſi toute cette Diſſertation ſe
réduit elle à prouver que le phénomè-
ne dont il s'agit peut exiſter, parce-
qu'il en exiſte d'autres qui ſont auſſi
ſinguliers.

Le pouvoir de l'imagination ſur le
corps eſt ſi grand, continue l'auteur,
que quelques Philoſophes l'ont étendu
d'un individu à un autre individu.
Ils ont, par exemple, étendu le pou-
voir de l'imagination de la mère
au corps de l'enfant qui ſe forme
dans ſon ſein. C'eſt, ſelon eux, l'ima-
gination qui enfante les monſtres,
qui dérange les organes intérieurs, qui
diſloque les membres, qui s'étend ſur
l'extérieur de la manière la plus ſenſi-
ble, juſqu'à donner quelquefois la cou-
leur des Négres à un enfant né de pa-
rens blancs, & le plus beau teint à un

enfant né de parens Nègres.

Quoiqu'il en ſoit de cette opinion, qui a eu plus de ſectateurs qu'elle n'en a aujourd'hui, la grande difficulté de marquer dans pluſieurs occaſions une autre cauſe de ces productions monſtrueuſes, l'inhérence d'ailleurs du corps de l'enfant à celui de la mère dont l'imagination agit, & pluſieurs hiſtoriettes rapportées par beaucoup d'auteurs ſur cette matière, lui donnent quelque degré de vraiſemblance. Mais l'opinion de certains auteurs, qui étendent la force de l'imagination aux corps abſolumens étrangers & éloignés, ne mérite pas ſeulement le nom d'opinion. L'impreſſion que fait l'imagination ſur le corps qu'elle anime, eſt un myſtère de la nature, impénétrable à la philoſophie, quoiqu'accrédité par l'expérience. Que ſeroit-ce que de l'étendre aux corps étrangers ? Cependant le pouvoir de l'imagination, continue l'auteur, ſuffit pour expliquer l'eſpèce de phénomène de la femme que le nom ſeul de médecine purge & fait vomir.

Je conſidère, dit-il, dans l'imagination deux eſpèces de domination, l'une ſur le corps, l'autre ſur l'ame.

La première peut être cenſée légitime; c'eſt la domination du ſupérieur ſur l'inférieur, parce qu'enfin le corps n'eſt que matière, & que l'imagination eſt une puiſſance de l'ame, quoique ce ne ſoit qu'une puiſſance ſenſitive. La ſeconde eſt une domination tyrannique, violente, & uſurpée. „ Mais y a-t-il, „ demande notre Philoſophe Moraliſte, „ une eſpèce de domination auſſi o- „ dieuſe au-dedans de nous-mêmes ? " Dans cet endroit de la Lettre le ton change & devient moral, même un peu théologique, & roule ſur le combat des puiſſances intellectuelles & ſenſitives.

L'on paſſe de là aux effets amuſans de l'imagination dans les perſonnes tendres & ſenſibles. Non-ſeulement la réalité, mais les événemens les plus fabuleux & les plus connus pour tels, font les plus vives impreſſions. Ces impreſſions mêmes l'emportent quelquefois ſur celles que pourroient produire les événemens veritables & réels. » Quels vœux l'illuſion du Théâtre ou » des Romans ne fait-elle pas former » pour la proſpérité d'un héros auquel » on a donné tout ce qu'on a voulu

» de

labrement où les Voyageurs les apportent. Il est essentiel aux Botanistes, qui cultivent cette science *infinie*, de pouvoir comparer exactement la vraie figure des *Simples*, pour les reconnoître, & pour éviter des erreurs *trop fréquentes*. C'est ce qu'on doit attendre de l'Expérience de M. de Monti : il est persuadé qu'en suivant sa méthode, il n'y aura point de plantes précieuses qu'on ne puisse conserver, dans des bouteilles aussi exactement bouchées qu'il le prescrit, & qu'étant apportées saines de l'extrêmité du Monde, elles seront un des plus heureux fruits des longs voyages.

HIST. NAT. *Art de conserver les Fleurs.*

PHILOLOGIE.

SUITE de l'Apologie des Femmes. Par Dom Feijoo.

IL eſt queſtion du mérite de l'eſprit, qu'on ſuppoſe diſputé entre les deux ſexes; & l'Apologiſte a déja déclaré *(a)* que c'eſt le grand champ de bataille, où il fait profeſſion de raſſembler toutes ſes forces. Il prépare l'attention par un court exorde.

Si la raiſon ne me ſervoit bien, dit-il, ma cauſe iroit mal; car je ne puis tirer grand avantage de l'autorité. Preſque tous les Auteurs ſont ſi peuple ſur cette matiere, qu'ils dépriment, avec une étrange uniformité, le jugement ou l'eſprit des femmes.

A la vérité, on pourroit répondre à la plûpart de ces Adverſaires, par l'apologue de l'homme & du lion. Un jour voyageant enſemble, ils diſputoient leſquels étoient les plus vaillans, des lions ou des hommes? Chacun

(a) La premiere partie de l'Extrait eſt dans le Journal de Mai.

donnoit l'avantage à ſon eſpece. Ils arrivent près d'une fontaine, ornée de piéces de ſculpture : l'homme apperçoit, au couronnement de l'ouvrage, la figure en marbre d'un homme qui étouffoit un lion. Alors ſe tournant vers ſon Antagoniſte, & d'un ton triomphant, comme ſi l'argument eut été ſans réplique ; Ami, lui dit-il, avoue ton erreur, & conviens que les hommes.... Plaiſante preuve, interrompit le lion en ſouriant. Qui a fait cette ſtatue ? C'eſt un homme, qui n'a ſuivi que ſes préventions, pour faire honneur à ſon eſpece. Je t'aſſure que ſi c'étoit un lion qui l'eut faite, au lieu de mettre l'homme deſſus, il l'auroit mis par deſſous. Ce ſont les hommes, qui ont composé les Livres où l'eſprit des femmes eſt rabbaiſſé. Elles n'ont pas manqué d'Apologiſtes de leur ſexe. Entre divers ouvrages de Lucrece Marinelli, ſavante Vénitienne, on en connoît un, qui a pour titre *les perfections des femmes comparées aux vices & aux défauts des hommes*, & qui ne tend qu'à prouver la ſupériorité de ſon ſexe ſur le nôtre. Ce Livre eſt

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

dans la Bibliothéque Royale de Madrid, & se fait lire avec beaucoup de plaisir par les hommes du meilleur goût (*b*).

Convenons que dans un Procès, où nous sommes Parties, le droit de juger n'appartient ni aux femmes ni à nous. Il n'appartiendroit réellement qu'à un pur Esprit, indifférent entre les deux sexes. Tout autre *Raisonneur* ne peut être admis qu'à dispu-

(*b*) Le vrai titre de cet Ouvrage est la *Nobiltà e l'Eccellenza delle Donne, con diffetti e mancamenti de gli Huomini*. Il est très-rare. Mademoiselle de Gournai en a fait un, *de l'Egalité* des hommes & des femmes. Mais Mademoiselle de Schurmans désapprouvoit ces deux livres, comme opposés à la modestie de son sexe. *Voi.* ses Opuscules, *pag.* 85. Une autre Françoise, nommée *Jacquette Guillaume*, publia en 1665 un Livre, intitulé : „ Les Dames illustres, où par bonnes „ & fortes raisons, il se prouve que le sexe „ feminin surpasse en toute sorte de genres „ le sexe masculin. On connoît plusieurs autres Ouvrages en faveur des femmes, mais composés par des hommes. *Voi.* les Mélanges d'Hist. & de Littér. de Vigneul de Marville, *t.* 2, *pp.* 27 & 28 de l'édition de Hollande.

ter. Encore faudra-t'il en exclurre tous ces hommes prévenus, jusqu'à réduire presqu'au seul instinct l'esprit des femmes, avec des expressions & des comparaisons aussi basses, qu'injurieuses & peu sensées. Ce qu'on peut dire de plus modéré à des Adversaires de cette espece, est qu'ils sont des esprits outrés, inconséquens, qui ne craignent pas de sacrifier la politesse & la vérité à de mauvaises plaisanteries. Il est incontestable qu'on a vû des femmes gouverner parfaitement des Communautés nombreuses & des Etats entiers. Cependant ces hommes superficiels, voyant qu'elles n'entendent ordinairement que le Gouvernement œconomique, ou domestique, auquel leur éducation les destine, inférent témérairement qu'elles ne sont pas capables d'autre soin. Le plus mince Logicien n'ignore pas que la conclusion, du défaut de l'acte à celui de la puissance, est un raisonnement faux : ainsi, de ce que les femmes ignorent certaines choses, s'ensuit-il qu'elles soient incapables de les apprendre ?

Apologie des Femmes.
PHILOLOG.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

Un homme ne ſçait ordinairement que la ſcience qu'il a étudiée : on n'en conclut pas qu'il ne puiſſe atteindre à rien de plus. Si tous les hommes ſe conſacroient à l'Agriculture, juſqu'à ſe renfermer uniquement dans cet Art ; ſeroit-ce une raiſon de prétendre qu'ils ne pûſſent réellement acquérir d'autres connoiſſances ? On nomme un petit Peuple (les Druſes en Paleſtine), où les femmes ſont les ſeules dépoſitaires des Sciences. Elles ſçavent preſque toutes lire & écrire ; le peu de Littérature de la Nation n'a pas d'autre Bibliothéque que leur eſprit : tandis que les hommes ignorent profondément tout ce qui ne regarde pas l'Agriculture, la Guerre ou le Commerce. Si le même uſage étoit répandu dans tous les Pays du monde, les femmes pourroient juger des hommes, comme ils jugent aujourd'hui d'elles. Mais comme il eſt manifeſte que ce jugement ſeroit faux, celui qu'on porte au déſavantage des femmes ne l'eſt pas moins, puiſqu'il n'a pas d'autre fondement.

L'opinion du Pere Malebranche, quoiqu'un peu plus douce, manque aussi de vérité : il accorde aux femmes l'avantage sur les hommes, dans ce qui regarde la connoissance des choses sensibles ; mais il les met beaucoup au-dessous d'eux, dans tout ce qui se rapporte aux connoissances purement intellectuelles. Il donne pout cause de cette différence, une plus grande mollesse du cerveau des femmes : mais on verra bien-tôt ce qu'il faut penser des causes physiques. Faisons remarquer seulement que l'*Indagateur* de la vérité tombe ici dans la maladie dont il veut guérir le genre humain ; c'est-à-dire dans une erreur qui vient des préjugés populaires, formés ordinairement par des principes vagues & mal approfondis. Il a fort bien observé que les femmes discourent des choses sensibles avec plus de justesse que les hommes, & beaucoup plus mal, ou point du tout, des matieres abstraites : il a saisi le fait ; il n'a pas pénétré la cause, qui n'est pas l'inégalité de talens, mais le seul défaut d'application. On occupe les femmes

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

d'œconomie, de meubles, de vêtemens, de tout ce qui regarde les ſoins domeſtiques; elles en parlent avec juſteſſe & facilité. Rarement leur eſprit s'exerce ſur les ſpéculations & les idées abſtraites: eſt-il ſurprenant qu'elles en parlent moins juſte?

En général, l'eſprit le plus pénétrant paroîtra fort borné, dans les matieres dont la connoiſſance lui manque. Un Payſan, né, comme il peut arriver, avec le plus beau génie, mais qui ne s'eſt jamais occupé que de la culture de ſes terres, paroîtra fort inférieur au plus épais Politique, lorſqu'il ſera queſtion d'affaires d'Etat: & le plus fin Politique, en le ſuppoſant borné à cette étude, ſe rendra ridicule, s'il s'avanture à parler de la manœuvre d'un Eſcadron, ou de l'ordre d'une bataille. C'eſt préciſément ſur cette régle qu'il faut juger des femmes. Sans inſtruction ſur certaines matieres, comment pourroient-elles en parler avec autant de juſteſſe, que ceux qui les ont étudiées? Un eſprit angélique ne raiſonneroit pas mieux des choſes,

qu'il ne connoîtroit point.

Outre l'avantage des connoissances acquises, les hommes en ont un autre, qui n'est pas moins considérable. Ils sont accoutumés de longue main à réfléchir & à raisonner sur différentes matieres, auxquelles les femmes n'ont jamais occasion de penser. L'habitude seule pourroit leur tenir lieu de méthode : sur quoi l'on peut très-bien dire que quand l'occasion de parler de ces sortes de choses se présente, les hommes en parlent par cœur, & les femmes sur le champ. D'ailleurs, dans les communications que les hommes ont ensemble, ils participent aux lumieres les uns des autres; d'où il arrive que dans leurs discours, ils n'usent pas seulement de leur propre raisonnement, mais ils profitent de ce qu'ils ont emprunté de mille autres. Ce n'est plus un esprit seul, mais une multitude d'esprits tout à la fois, qui s'expliquent par une seule bouche. Au contraire les entretiens des femmes ne roulant jamais sur les matieres sublimes, mais seulement sur leurs occupations journaliéres & do-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

mestiques, elles ne se communiquent aucune lumiere sur des sujets plus relevés. Ainsi, quand l'occasion vient d'en parler, réduites à le faire sans connoissances & sans préparation, chacune n'a d'autres ressources que ses propres lumieres.

Enfin, ne pourroit-on pas tourner en preuve, pour les femmes, la forme de vie à laquelle nos Loix, autant que la foiblesse de leur complexion, les réduisent? Il est certain que nous leur rendons la culture de l'esprit & l'acquisition des Sciences moralement impossibles : n'est-ce pas dans la crainte qu'elles ne sentent tout ce qu'elles peuvent ; & qu'avec un autre ascendant, que la nature leur donne sur nous, elles n'aspirent bien plus qu'à l'égalité? Si cela est, les hommes, en triomphant de leur supériorité prétendue, ne triomphent que de leur tyrannie : ils n'ont d'autre avantage, ni d'autre droit, que celui du plus fort, que les femmes leur accordent; comme ils sont forcés de le céder eux-mêmes, à mille Animaux au-dessous de leur espece.

C'est

PHILOLOG.
Apologie des Femmes.
2. *Extrait.*

C'eſt à peu près la penſée de Don *Franciſco Manuel*, Auteur Portugais, d'un grand poids ſur cette matiere. „ Je ſuis convaincu, dit-il, qu'il y „ a beaucoup de femmes d'un grand „ jugement. J'en ai pratiqué quel„ques-unes de cet ordre, en différens „ Pays. On ne peut diſconvenir même „ qu'elles ne l'emportent ſur nous, „ par leur vivacité à percevoir & à „ raiſonner, qu'il faut avoir un très„ grand ſoin de tenir en bride. Il ne „ ſeroit pas juſte de les dépouiller „ du bien précieux de l'eſprit, qu'el„les tiennent de la nature; mais „ nous pouvons leur ôter les occa„ſions d'en uſer, avec danger pour „ elles, & déſavantage pour nous. „

Quand la rareté des femmes d'un certain ordre ne viendroit que de la foibleſſe de leur complexion, les hommes ne ſeroient pas plus autoriſés à triompher de ce qu'elles ſont moins robuſtes qu'eux, moins en état de ſoutenir les fatigues d'une étude longue & opiniâtre, & de plus, condamnées par la nature à paſſer dans les infirmités & dans la peine, toutes leurs années, depuis

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

la sortie de l'enfance jusqu'à l'entrée de la vieillesse, c'est à dire presque toute la vie de l'esprit, & certainement son plus bel âge; à porter seuls, pour ainsi dire, tous les frais & toute la peine de la propagation du genre humain. Qu'il y auroit de dureté, sans compter l'injustice, à se faire un triomphe de cette nature! Ne doit-on pas plutôt de l'admiration aux femmes qui surmontent ces difficultés, ou, pour leur donner un nom plus juste, ces especes d'impossibilités? & n'est-ce pas un prodige, que malgré de tels obstacles elles *remportent quelquefois la palme?*

Après des raisonnemens si sensibles, l'Apologiste entre dans des preuves plus profondes & plus abstraites; ou du moins, il entreprend de refuter celles qu'on lui oppose de cette espece. Nous épargnerons au Lecteur une bonne partie des discussions physiques; & pour rendre justice à Dom Feijoo, nous ajoutons même qu'il les fait moins par choix, que pour suivre les Contradicteurs qui prétendent s'en autoriser.

Il établit, d'abord, qu'il n'y a point

d'inégalité de ſubſtance entre les ames des hommes & des femmes. Ce point n'eſt guere conteſté : & quand il y auroit des ames plus parfaites en elles-mêmes, qui a dit que le Créateur choiſiſſe les plus parfaites pour les hommes, & laiſſe les autres aux femmes ?

Quant à l'organiſation, ſa différence peut, ſans doute, en mettre une conſidérable dans les opérations de l'ame. Juſqu'ici, l'on ignore quelle eſt l'organiſation la plus favorable au raiſonnement. Ariſtote prétend que les petites têtes y ſont les plus propres. Avant que de ſe déclarer pour cette opinion, il avoit ſans doute pris la meſure de la ſienne. D'autres Philoſophes, qui l'avoient apparemment d'une autre meſure, ſont pour les groſſes têtes. D'auttes enfin donnent la préférence à la meſure moyenne. Mais qu'on proportionne tant qu'on voudra l'action de l'ame à l'étendue des membres, l'expérience démontre qu'entre les perſonnes qui ont la tête groſſe ou petite, il ſe trouve indifferemment des gens d'eſprit & des ſtupides.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

Si ces grandeurs différentes de la tête ou du cerveau emportoient la différence des operations de l'eſprit, elle devroit être fort conſidérable dans les hommes d'une taille conſidérablement différente, puiſque leurs têtes & leurs cerveaux different en grandeur, dans la même proportion que le reſte du corps : or l'on obſerve tous les jours le contraire.

Quand ce que dit Pline contiendroit quelque vérité, que la matiere de la cervelle eſt en plus grande quantité dans les hommes que dans les femmes, ce qui mérite qu'on conſulte bien des Anatomiſtes avant que de ſe le perſuader, cette raiſon ne prouveroit rien : car ſi le jugement étoit meſuré à la quantité materielle de la cervelle, un homme de bon ſens devroit avoir quarante ou cinquante fois plus de cervelle qu'un Fou ; ce qui eſt fort éloigné de toute apparence.

Je ne diſconviens point, dit Dom Feijoo, que la différence des operations de l'eſprit ne provienne particulierement de celle de l'organiſa-

tion ; mais j'ose assurer qu'elle ne vient pas d'une différence sensible des parties considerables. Elle ne peut venir que de la configuration & de la disposition des fibres les plus minces, & des canaux les plus délicats par où passent les esprits vitaux : or qui peut savoir, si ces parties, imperceptibles aux Loupes les plus fines, sont différentes dans les hommes & dans les femmes ? Jamais aucun Cartesien, je pense, n'a remarqué que la glande pinéale, où il loge l'ame, fut d'un tissu different dans les uns & dans les autres.

Il n'y a point de conséquences plus justes à tirer de la différence des temperamens. Dira-t'on, avec Aristote, que les personnes d'un temperament froid sont plus spirituelles que les autres ? Mais les Anglois, par exemple, ont-ils moins d'esprit que les Negres & les autres Africains ? Si, pour répondre à cette objection, l'on soutient, avec le même Philosophe, que les temperamens, loin de participer à la qualité du climat, sont plus ardens dans les pays froids que dans les pays chauds, il faudra

Philolog. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

dire auſſi que les Lapons, & tant d'autres peuples du Nord, ont plus d'ouverture d'eſprit que les Italiens : & pour combattre Ariſtote par un argument qui ne regarde que lui, peut-on mettre au rang des Stupides, ſon diſciple Alexandre, qui avoit un tempérament tout de feu ?

Cette preuve d'ailleurs ſeroit favorable aux femmes, qui paſſent pour avoir le tempérament plus froid que les hommes. Mais nous avons aſſez d'armes pour les défendre, ſans nous attacher à des principes douteux.

Nous ne faiſons pas plus de fond ſur l'humidité de leur complexion, oppoſée à la complexion plus ſeche des hommes. Ceux qui penſent que la plus grande quantité de cervelle emporte une plus grande diſpoſition à penſer & à connoître, ſe fondent ſur ce que l'homme, qui eſt le plus intelligent des Animaux, a plus de cervelle à proportion que tous les autres. Mais de tous les Animaux, ſuivant Ariſtote, c'eſt auſſi l'homme qui a le tempérament le plus humide : par conſéquent, ſi de la plus

grande quantité de cervelle on inféré le plus de raisonnement, on inferera aussi la plus grande portion de connoissance, de la plus grande humidité. La femme ayant la complexion plus humide que l'homme, elle aura donc aussi plus d'esprit.

Je ne prétens rien prouver par cet argument, mais seulement faire sentir le foible de cette espece de philosophie. Où prend-on que de tous les Animaux, l'homme aït la plus grande quantité de cervelle ? Connoit-on quelque Philosophe, qui ait eu la curiosité d'ouvrir la tête à un Animal de toutes les especes, & de peser ce qu'elle renfermoit? Où prend-on aussi que le tempérament de l'homme soit le plus humide ? Aristote auroit-il mis à la presse un Animal de toutes les especes, pour en exprimer toute l'humidité ? Il paroît, au contraire, que certains Animaux domestiques, la plupart des insectes, & tous, ou presque tous les Poissons, renferment plus d'humidité que le corps humain.

De même, quand il seroit vrai que la cervelle de l'homme fut en plus

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

grande quantité que celle de tout autre Animal, qu'en concluroit-on ? A-t'on jamais obſervé, entre toutes les eſpeces de Brutes, que celles qui ont le plus de cervelle aient le plus d'inſtinct ? Si cela étoit, tout Animal, qui n'auroit point abſolument de cervelle, ſeroit auſſi totalement privé de connoiſſance ; ce qui eſt contraire à toutes les obſervations, puiſque ſuivant les Naturaliſtes, il s'en trouve qui manquent de cervelle, & l'on n'en connoit pas qui n'ait ſon inſtinct.

Si tous ces raiſonnemens ne prouvent rien en faveur des femmes, ils ne prouvent pas non plus contre elles. On dira, ſi l'on veut, & même avec quelque apparence de raiſon, que l'excès de l'humidité, dans le tempérament, doit retarder le cours des eſprits animaux, parcequ'elle bouche en partie les canaux étroits par leſquels ils circulent. Cet argument ſpécieux n'en eſt pas moins trompeur. S'il ne l'étoit pas, il prouveroit, non que l'eſprit des femmes eſt le moins pénétrant ou le moins profond, mais qu'il eſt le moins actif

& le plus lent dans ses operations : ce qui est si faux, qu'on ne leur dispute guere l'avantage sur ce point. Ajoutons qu'il se trouve quantité d'hommes, d'un esprit vif & profond, sujets à des fluxions & à des vapeurs qui proviennent de la surabondance de l'humide. L'excessive humidité du cerveau ne nuit donc pas à l'usage prompt ou solide du raisonnement.

Objectera-t'on le sentiment de quelques Auteurs, qui assurent que les Pays humides & nebuleux produisent des esprits épais & pesans, & que les gens de génie, au contraire, naissent dans les climats sereins & secs ? Que ces Auteurs soient en grand ou en petit nombre, peu importe ; on voit assez que l'unique fondement de leur opinion est l'analogie des nuages de l'horison & de ceux de l'esprit : comme si, dans les Pays pluvieux, l'obscurité de l'Atmosphere étoit une ombre qui put obscurcir l'ame, & comme si, sous un ciel serein, l'éclat du jour se communiquoit à la raison.

On pourroit dire avec plus d'ap-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

parence, en partant de ces principes d'analogie, que dans les climats les plus ſereins & les plus purs, les objets, frappant plus ſenſiblement la vue, diſtraient l'ame, la répandent plus au dehors, & par conſéquent la rendent moins propre aux réflexions & aux raiſonnemens. Ne remarque-t'on pas, en effet, que le fil du raiſonnement eſt beaucoup moins interrompu durant les tenebres de la nuit, & qu'on tire alors une ſuite de conſéquences avec plus de facilité que pendant le jour ?

Que ceux, qui ſe déclarent contre les Pays humides, jettent les yeux ſur les Hollandois & les Venitiens, à qui l'on ne peut diſputer un rang parmi les peuples ſpirituels de l'Europe : les uns vivent au milieu des Lacs & des Rivieres, & les autres ont uſurpé une partie de leur Empire ſur les Poiſſons.

Paſſons aux Animaux mêmes. Les Dauphins habitent une region bien humide : cependant la Nature n'a pas formé d'Animaux, dont l'inſtinct approche plus de la raiſon. Les Oiſeaux, au contraire, paſſent une

grande partie de leur vie dans la plus pure & la plus ſubtile region de l'air : ils devroient ſurpaſſer en inſtinct & en fineſſe les Animaux terreſtres ; cependant ils n'égalent pas même la plûpart des inſectes.

Qu'on faſſe donc une juſte réparation aux tempéramens humides : & qu'on reconnoiſſe de bonne foi que ce n'eſt point par ces foibles argumens, qu'on doit attaquer la prétention des Femmes à l'égalité.

Le P. Malebranche revient ſur le champ de bataille par un autre chemin : il les attaque par la molleſſe des fibres du cerveau. Je ne déciderai pas ſur la vérité de cette ſuppoſition. Peut-être n'a-t'elle pas d'autre fondement que la plus grande humidité du tempérament des Femmes, ou que la tendreſſe & la douceur de leur caractere ; car il y a des hommes aſſez ſuperficiels pour former leurs idées ſur ces analogies, & des Savans aſſez crédules pour parler après eux ſans autre examen.

Mais ſuppoſons le fait : quelle ſera la connexion de cette molleſſe du cerveau avec l'imperfection du

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

raiſonnement? elle prouveroit le contraire de ce qu'on veut établir ; car le cerveau, étant alors plus ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, en devient un inſtrument ou un organe plus propre aux opérations de l'ame. Ainſi, par ces vains raiſonnemens, on prouve tout & l'on ne prouve rien. Chacun argumente à ſa mode ; & ſi j'étois capable de flatterie ou de caprice, il me ſeroit aiſé, en partant des principes mêmes qu'on m'oppoſe, d'élever ſans bornes l'eſprit des femmes audeſſus de celui des hommes.

Ce n'eſt pas mon intention, ni mon goût. Je me réduis à prétendre, que ni Malebranche, ni aucun autre Philoſophe, n'a connu juſqu'ici les mouvemens particuliers des organes de la tête, qui correſpondent aux opérations de l'ame ; & je ne puis ſurtout gouter ces maximes, qui, réduiſant tout au mécaniſme, repréſentent notre eſprit comme un Ouvrier, le burin en main, gravant matériellement l'image des objets ſur la ſubſtance du cerveau. Mais hatons-nous de ſortir d'un ſujet, qui a peut-

être déja duré trop long-tems, & qui, poussé plus loin, ne peut donner lieu qu'à des argumens aussi ennuyeux que foibles & puérils. Laissons les abstractions de la Philosophie, pour emprunter, de l'Histoire, une maniere plus agréable de prouver que l'esprit des femmes n'est pas moins propre que celui des hommes aux sciences les plus épineuses & les plus relevées. Quels que soient les préjugés contre cette vérité, les exemples sont en assez grand nombre, pour causer un autre sorte d'ennui, si j'entreprenois de les rapporter tous: je ne citerai qu'une très petite partie des femmes les plus célebres, dans ces derniers siecles, par leur esprit & par leurs lumieres (*a*).

Anne de *Cervaton*, Dame d'Honneur de la Reine Isabelle de Castille, fut encore plus distinguée par ses talens & par sa profonde connoissance des Belles-Lettres, que par les charmes de sa figure, qui la faisoient passer néanmoins pour la plus belle personne de la Cour.

(*a*) Il seroit aisé, en effet, d'allonger cette courte liste.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

Iſabelle de *Joya*, qui vêcut dans le ſeiziéme ſiecle, parloit ſur les matieres de la Religion, avec autant de force que de juſteſſe & de profondeur. Dans un voyage qu'elle fit à Rome, ſous le pontificat de Paul III. elle ravit les Cardinaux d'admiration, en expliquant, avec une netteté ſurprenante, les plus difficiles Traités du ſubtil Scot; & ce qui eſt plus admirable encore, elle convertit un grand nombre de Juifs à la Religion Chrétienne.

Olive de Nantez, ſous le regne de Philippe II., poſſéda pluſieurs ſciences profondes; mais elle fit éclater particulierement ſes lumieres dans la Phyſique & la Médecine. Elle eſt Auteur du Syſtème, ſi contraire aux anciens préjugés, qui enſeigne que ce n'eſt pas le ſang qui nourrit nos corps, mais ce ſuc blanc répandu du cerveau dans tous les nerfs; & qui rapporte preſque toutes les maladies aux altérations de cette liqueur vitale.

Don Feijoo, en faiſant honneur de cette découverte à une femme de

ſa Nation, obſerve que l'Eſpagne fit peu d'attention à ſon ſyſtème, & que l'Angleterre le ſaisît avidement. Aujourd'hui, continue-il, en s'élevant contre la négligence de ſes Compatriotes, » nous le recevons „ des Etrangers, comme une de „ leurs inventions, quoiqu'il ne „ ſoit dû qu'à nous : fatal génie des „ Eſpagnols, qui n'eſtiment les pro-„ ductions de leurs terres, qu'autant „ quelles ont été recueillies, & qu'el-„ les leur ſont rapportées, par les „ Etrangers ! L'Apologiſte donne encore à cette illuſtre femme, la gloire d'avoir aſſigné, avant Deſcartes, un domicile particulier à l'Ame dans le corps humain ; mais elle lui laiſſe tout le cerveau pour demeure, & ne la reſſerre pas dans la glande pinéale.

Jeanne *Morelle* de Barcelonne, fut un prodige de ſcience : à l'âge de douze ans, elle ſoutint des Theſes publiques de Philoſophie à Lion, où elle étoit alors, & répondit publiquement aux plus ſavans Hommes de cette Ville, ſur les queſtions les plus épineuſes. A dix-ſept ans, ſi l'on s'en

PHILOLOG. *Apologie des Femmes* 2. *Extrait.*

rapporte au témoignage de Guy Patin, elle poſſéda la Philoſophie, la Juriſprudence, & la Théologie; elle parloit quatorze Langues. Auſſi vertueuſe d'ailleurs, auſſi humble que ſavante, elle enſevélit tous ſes talens dans la ſolitude, en ſe faiſant Religieuſe à Avignon.

La mémoire de la Ducheſſe d'Aveyro eſt encore trop récente à la Cour & dans tout le Royaume d'Eſpagne, pour demander un détail de ſes talens, que perſonne n'ignore.

Après les Savantes Eſpagnoles, viennent les Françoiſes, qui ſont en très-grand nombre, dit l'Apologiſte, parce qu'en France les femmes ont plus de commodité & plus de liberté, pour la culture des Lettres: il ne s'étend néanmoins que ſur le merite de Mlle Scuderi (*a*), d'Antoinette de la Garde, bien plus connue ſous le nom de Madame Deſhoulieres, de M. Dacier, & de

(*b*) L'Artamene & la Clelie ſont des Ouvrages que Dom Feijoo trouve d'un très-grand prix, & qui ſurpaſſent, dit il, tout ce qu'on a publié dans ce genre en France & dans les autres Nations, excepté l'Argenis

Mlle. *de Gournay*, qui fut en relation avec les plus grands hommes de son siecle, tels que les Cardinaux de Richelieu & du Perron, S. François de Sales &c. Dom Feijoo paroît avoir ignoré de combien d'autres noms la France peut aujourd'hui se glorifier.

On a vû, reprend-il, plusieurs personnes de ce sexe, honorées du bonnet de Docteur, & professer dans les Chaires d'Italie. Dorothée *Ducca*, née à Boulogne, fut la premiere qui reçût la dignité de Docteur dans cette Université ; elle vivoit au quinzieme siecle. Laure *Cereti* professa, dès l'âge de dix-huit ans, la Philosophie à Bresce, dans les commencemens du seizieme.

Enfin, Dom Feijoo nomme trois femmes, dont la vie admirable & singuliere demanderoit seule un

de Barclay. Ce jugement n'est pas aujourd'hui le nôtre, & n'étoit pas celui de Boileau :

O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés,
Furent, en ce grand jour, de la poudre tirés ! &c.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes. 2. Extrait.*

long détail ; Lucrece Helene, de l'illustre Maison des Cornaro de Venise, qui n'eut rien de supérieur à sa science, que son éminente piété, & qui ayant fait vœu de virginité dès l'âge de douze ans, s'opposa constamment aux desirs de sa famille, & d'un Prince puissant qui vouloit obtenir la dispense du vœu pour l'épouser ; Anne-Marie de *Schurmans*, la gloire de l'Allemagne dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, & d'une chasteté, comme d'un esprit angélique ; la fameuse *Sitti Maani*, aussi célebre par les avantures de sa vie, que par ses talens „ qui du fond „ de la Mesopotamie où elle étoit „ née, embrasa un illustre Romain „ d'un amour aussi vif, que la sour- „ ce en étoit noble, & que les ef- „ fets en furent glorieux pour la „ vertu.

La Peinture & la Sculpture comptent un grand nombre de fameuses Artistes ; & l'énumération ne finiroit point, si l'on y comprenoit les célebres Musiciennes.

Aussi l'Apologiste abandonne-t-il les exemples, pour faire une réflexion

d'autant plus honorable aux femmes, qu'on n'en ſçauroit conteſter la vérité. Les hommes n'abuſent que trop ſouvent de leurs lumieres ; & l'abus qu'ils font des Sciences eſt ſi fréquent, qu'après les ingénieux paradoxes, agités dans ces derniers tems, on a preſque douté ſi l'ignorance ne ſeroit pas plus avantageuſe à la ſociété humaine : il eſt certain, au contraire, malgré les inſipides plaiſanteries qui rétentiſſent contre les Femmes ſavantes, qu'elles abuſent moins de leurs connoiſſances, & qu'elles les rapportent plus ordinairement à des fins louables & ſolides.

On peut ajouter, à l'honneur de leur eſprit, que preſque toutes les femmes, qui ſe ſont appliquées aux Lettres, y ont fait des progrès conſidérables ; au lieu que de mille hommes qui étudient, à peine s'en trouve-t-il deux ou trois qui deviennent véritablement Savans : à la vérité cette objection n'eſt pas ſans réponſe, & Dom Feijoo repete qu'il ne penſe pas ſérieuſement à faire pancher la balance du côté des femmes ;

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

il s'en tient, dit-il, à l'égalité; & s'il est question de badinage, il croit que le champ ne leur est pas moins avantageux qu'aux hommes.

Mais s'il est vrai que le mérite & les talens soient parfaitement égaux dans les deux sexes, pourquoi le Créateur, qui est aussi l'Auteur du bon ordre, a-t-il ordonné que la femme seroit sous l'empire d'un Mari? L'Apologiste n'entre pas, dit-il, dans les différentes explications que les SS. Peres donnent à cette soumission. Il n'est pas persuadé qu'elle soit la peine du péché de la premiere femme, qu'il ne croit pas plus grand que celui du premiet homme; mais de quelque maniere qu'on l'explique, il soutient qu'elle n'entrraîne point d'inégalité dans les talens. Quelque égaux qu'ils pussent être, il falloit nécessairement qu'entre deux personnes associées pour former une famille, l'une des deux fut le chef & le premier mobile du Gouvernement, sans quoi l'on n'y auroit vû régner que la confusion & le désordre. En général, la femme est d'un naturel plus doux & plus do-

cile ; l'homme a plus de courage & de force : tout concouroit à l'ordre qu'on voit établi. Mais cet empire, s'il plaît à quelqu'un de lui donner ce nom, est un empire bien improprement dit, qui n'impose gueres plus de dépendance à la femme qu'à l'homme, qui met bien peu d'inégalité dans leurs droits, s'il vrai qu'il y en mette réellement pour ceux qui, examinant la chose de près, sçavent compenser les devoirs mutuels, & qui certainement ne peut rien faire conclure pour l'inégalité des talens & du mérite.

UN ANGLOIS, qui s'est fait aussi le Champion des Femmes, a réuni fort ingénieusement la plûpart des mêmes idées dans les vers suivans :

In praise of WOMAN.

MAN was a happy favourite above,
When *heav'n* endow'd him with the pow'r to love ;
For *God* ne'er thought him in a *perfect state*,
T'ill *woman* made his happiness complete !
T'is true, her weakness cost him something dear ;
But in his *fall* more weakness will appear :
For EVE, excuses numberless abound,
Not one for silly ADAM can be found ;

She, helpleſs, yielded to the ſtrongeſt pow'r,
The *ſubtleſt ſerpent* hell had then in ſtore;
He, tho' he knev at ſtake eternal life,
Comply'd uxorious, —— and obey'd a wife;
Nor do his *ſons* from the *example* ſtray,
The *women* promiſe, and the *men* obey!
By them the ſubject world has ſince been
led,
And cully'd *man* content with *name* of *head:*
Our ſenſe by our employments may appear,
Our days of labour, and *our* nights of care;
The toils of war, the drudgeries of ſtate,
Only endur'd—— to make the woman great:
Theirs are the riches, boundleſs commerce
yields;
Theirs are the trophies of victorious fields:
All that in life is good —— for life *they*
chuſe;
We glean up all the bad which they refuſe.
Suppoſe *them* in their *taſte* not over nice;
Say, is not want of T*aſte our* common vice?
Suppoſe no *faith* in *woman* you can find,
Say, is not *man* leſs conſtant than the wind?
No wonder that their *frailty* goes aſtray,
When e'en our *wiſdom* leads them from the
way!
On our own *conduct* chiefly hangs our *fate:*
Neglect them, and our *title's* in debate:
Not *heat*, but *provocation* fires their blood,
Good were *all men*, *all women* would be
good:
By nature *virtuous*, *virtuous* as they're fair,
We make them *vitious*, *vitious* when they
are.
Laws unobſerv'd by *us*, shall *they* obſerve?
At worſt they *ſerve us*, but as *them* we *ſerve:*

Woman would ſoon loſt innocence reſtore,
Could *man* but once reſolve to ſin no more?
Woman! the *happieſt* pledge of *heav'n's* good
will!
Woman! the *perfect picture* of its skill!
Woman! who all our *nobleſt thoughts* employs!
Woman! the *centre* of all *earthly joys!*
And yet, could I be all she is or can,
I would not ceaſe to wear the name of *man*.
Man as I am, ſo *man* I ſtill would reſt.
I wou'd be *man*—— to be by *woman* bleſt!

L'eſpace nous manque, pour donner la traduction de cette Piéce; mais, en la remettant au Journal prochain, nous ſommes ſûrs de ne pas déplaire à ceux qui ſavent ou qui apprennent l'Anglois; ils la traduiront eux-mêmes, pour ſe donner le plaiſir de comparer leur traduction avec la nôtre.

TABLE DES ARTICLES.

RECHERCHES HISTORIQUES.

CRITIQUE.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois : A Paris, ce 27 Juin 1755. LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES
Sur l'état du Monde litteraire.

CE ſera, tantôt la ſuite d'un Article interrompu, tantôt l'arrivée d'un nouveau Mémoire, & l'appas de quelque Relation inſtructive ou de quelque Singularité curieuſe, qui déterminera ma plume dans le choix du ſujet hiſtorique dont j'ai promis de faire un Avant-propos régulier pour chaque Partie du Journal. Après les éclairciſſemens que j'ai donnés deux fois ſur ma dépendance;

Recherches historiques.

on ne me demandera plus d'autre explication, si l'on ne veut s'exposer à l'ennui de m'entendre répéter les mêmes excuses.

Etat des Sciences en Portugal.

Aujourd'hui je prens occasion du Traité de *Severim Faria* sur les Monnoies Portugaises, dont le Journal de ce mois contient la fin, avec un curieux Appendix sur les Monnoies Arabes, pour faire tourner les yeux à mes Lecteurs vers une Nation, moins célebre jusqu'à présent par ses progrés dans les Sciences, que par l'ancien éclat de ses armes & de son commerce. Est-ce la seule distance des lieux, qui nuit à la gloire litteraire du Portugal; & le malheur de ses Savans n'est-il que d'être ignorés? Un de nos Correspondans à Lisbonne, aussi jaloux de l'honneur de son païs que des intérêts de la vérité, dans les Mémoires qu'il nous communique, avoue de bonne grace qu'il ne faut pas remonter bien loin pour trouver l'aurore de la Litterature Portugaise; du moins par comparaison à des païs plus heureux, où les Sciences sont depuis longtems dans toute leur splendeur. Il en ap-

porte même deux raiſons, qui font honneur à ſa bonne foi : l'une eſt le peu de protection que les Rois de Portugal ont accordé aux Lettres; l'autre, un fond de terreur, cauſée par l'Inquiſition, qui enerve l'ame, & qui tient la raiſon dans un véritable eſclavage.

Recherches hiſtoriques.

Mais l'ingénieux Correſpondant ne paſſe pas ſi facilement condamnation ſur l'état préſent des Sciences dans ſa Patrie. Il entreprend de faire connoître par des noms & des faits, que dans la plupart des Etats de l'Europe, elles ne ſont pas plus en honneur, ni mieux cultivées. Il n'excepte que la France & l'Angleterre. La ſatyre eſt odieuſe, dit-il, & la flatterie lui paroît une baſſeſſe ; ſans intérêt, ſans partialité, il veut rendre juſtice au païs de ſa naiſſance.

Le regne de Dom Joſeph I annonce des jours lumineux. Ce grand Prince honore de ſa protection les Sciences & les Beaux-Arts. Il excite l'émulation par des récompenſes. Quand ces Dieux de la terre, ajoute poëtiquement mon Hiſtorien, ont réſolu de faire fleurir les Lettres,

Recherches historiques.

tout répond à leurs desirs. Louis le Grand voulut que ses Sujets prissent l'ascendant sur toute l'Europe, par les Armes & les Sciences; il fut obéi. Dans l'espace de quelques années, Pierre Alexiowitz fit d'un peuple barbare, une Nation savante & civilisée. L'Académie Royale de Lisbonne en a reçu des preuves éclatantes, dans les ouvrages d'érudition dont celle de Petersbourg lui a fait présent, & que le Comte d'Ericeira, Dom François Xavier de Menezes, a fait passer dans sa langue par de curieux extraits. Pourquoi les Lettres ne se perfectionneroient-elles pas en Portugal, sous un grand Roi qui les aime, & qui les encourage par ses bienfaits?

Mais elles y sont déja fort au-delà de leur Orient. C'est dans le détail de tous les genres de littérature, qu'on va prendre une juste idée de leur état actuel.

Grammaire

La Grammaire, que l'Auteur du Mémoire nomme la base des Sciences & des Arts, avoit été traitée d'abord avec peu de succès, par le Pere Emmanuel *Alvares* Jésuite. Les er-

reurs & les défauts de sa Méthode sembloient capables de retarder longtems le progrés de la langue Portugaise. Mais au contraire, ils ont excité le zele de M. Antoine-Félix *Mendez*, qui dans un nouvel ouvrage sur le même sujet s'est élevé tout d'un coup au premier rang des Grammairiens. Son travail a mérité tant d'applaudissemens, qu'il s'en est fait consécutivement deux Editions. Le P. Dom Antoine *Caetano* de Lima, Théatin, a donné en Portugais quelques ouvrages estimés.

Recherches historiques.

M. Emmanuel *Ferreira da Costa* se distingue depuis longtems par ses Compositions latines, dont la plupart respirent le goût du siécle d'Auguste. M. Joseph *Caetano* s'est fait aussi, par ses Ouvrages, la réputation d'un fort bon Grammairien latin. La Congrégation de l'Oratoire, en Portugal, est un Corps illustre, où les Belles-Lettres sont familliéres & où le goût de la grande érudition n'est pas plus étranger. On reconnoît une profonde connoissance de la langue Latine, dans une Grammaire qu'ils ont publiée, & dont le succès

Recherches historiques.

a redoublé dans une ſeconde Edition. Les Jéſuites ne contribuent pas moins à l'avancement de cette langue ; car on avoue que l'étude en avoit été longtems négligée. Les RR. PP. de S. Pierre & de S. Paul ſont auſſi fort verſés dans les langues grecque & latine. Dom Louis *Caëtan*, Théatin, joint à la connoiſſance de l'Hebreu, du Grec & du Latin, celle d'une grande partie des langues vivantes. M. le Comte de *S. Laurent*, Protecteur des Sciences, Savant lui-même, & verſé dans les langues grecque & latine, eſt pere d'un fils qui dans l'âge le plus tendre traduit à livre ouvert la plupart des Auteurs grecs. Le P. Hiacinte de *S. Michel*, Religieux Jeronimite, ſe diſtingue dans la connoiſſance du Grec, du Latin & de l'Hebreu ; trois langues dont le goût renaît dans ſon Ordre, où elles étoient anciennement cultivées avec beaucoup de diſtinction.

Poëſie.

Le Génie poëtique ne s'acquerant point par l'étude & ne ſe tranſmettant point par héritage, on ne ſera pas ſurpris que le Portugal n'ait pas toujours des Poëtes comparables à

Recherches historiques.

Camoens, à Gabriel *Pereyra*, à Diegue *Teive*, à Diegue *de Paiva d'Andrada*, à André *de Refenda*, & à Lope *Farrao*. Dans tous les païs du monde, la nature eſt avare de ces Génies ſupérieurs; mais les Portugais ſe glorifient encore des Poëſies latines du P. *Caetano* de Lima, du P. Euſtache *d'Almeyda*, & de quelques ſçavans Jéſuites. M. Emmanuel *Pereyra da Coſta* s'eſt fait un nom par les ſiennes. M. Antoine-Felix *Mendez* cultive avec élegance la Poëſie Latine & Portugaiſe, dont il a donné des leçons publiques dans l'Académie qui porte ces deux noms (*a*). M. le Comte de *Villar-Mayor*, s'éleve juſqu'au ſublime, dans la Poëſie Portugaiſe, & joint à la nobleſſe des idées la plus heureuſe harmonie des expreſſions. Son zele pour l'objet de ſes talens lui a fait former, dans ſa Maiſon, une Académie compoſée des meilleurs Poëtes de Lisbonne. M. Emmanuel Joaquin *Texeira* ſe fait admirer dans le Comique & dans la Satyre. Le P. *Chagas* jouit auſſi d'une

(*a*) C'eſt-à-dire qu'elle ſe nomme Académie Latine & Portugaiſe.

Recherches historiques.

haute réputation dans la Poësie Portugaise : mais il a donné peu d'Ouvrages au Public. On se reproche de n'avoir pas nommé plûtôt François de *Sa de Miranda*, dont les Eglogues sont ce que le Portugal a de plus distingué dans ce genre, & lui ont mérité le glorieux titre de *Virgile Portugais.*

Philosophie.

La Philosophie moderne doit peut-être sa premiere origine aux Portugais, dans Antoine *Gomez Pereira*, Auteur de la *Margarita Antoniana* (*b*), dont il y a beaucoup d'apparence que Descartes avoit tiré son

(*b*) Ce Livre est d'une rareté qui le rend fort cher. Il fut imprimé à Medina del Campo, en 1554, & en 1587; ensuite réimprimé à Francfort en 1610. Le titre renferme le nom du Pere & de la Mere de l'Auteur. Son objet, en traitant de *Animæ Brutorum* & de diverses autres matieres, étoit de corriger Galien sur bien des points. On a soupçonné en effet Descartes d'y avoir puisé son Sistême sur les Bêtes; mais Baillet a détruit l'accusation, dans la Vie de ce Philosophe, t. 1. pp. 51 & 52. Au reste, je ne sais sur quel fondement mon Historien fait *Pereyra* Portugais, lorsqu'il a toujours passé pour Espagnol. Voyez Vossius de orig. & progres. Idolat. l. 3. c. 41.

Recherches historiques.

ſiſtême ſur l'ame des Bêtes. *Cordeiro*, celebre Jéſuite Portugais, fut auſſi un des Précurſeurs de ce grand homme, par ſon dégoût pour le Peripatetiſme, dans lequel il commença génereuſement à mêler de nouvelles vûes. Les progrès de la bonne Phyſique n'ont pas laiſſé d'être un peu tardifs en Portugal. Un ſavant Médecin, nommé François Xavier *Leitao*, & M. Alexandre de Guzman, mort l'année derniere dans une grande réputation d'eſprit & de ſavoir (*c*), ſont les premiers qui l'introduiſirent à Lisbonne : enſuite elle dût ſon principal accroiſſement au P. Jean *Baptiſte*, de la Congrégation de l'Oratoire, qui eut le courage, ſuivant les termes de mon Hiſtorien (*d*), d'écarter les ténebres où le Portugal étoit enſeveli, & d'ouvrir les yeux à ſa Nation. Deſcartes, Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui des Sectateurs en grand nombre. Entre les plus diſtingués, on nomme le P. *Preſton*, Pro-

(*c*) Il étoit eſtimé du Roi Dom Jean V, juſqu'à paſſer pour ſon Favori.

(*d*) Il lui applique ce Vers de Virgile : *Qui primus rerum cauſas & tempora novit.*

Recherches historiques.

fesseur au College Anglois de S. Pierre & S. Paul ; & le P. Theodore *Almeïda*, de l'Oratoire, qui rend un double service à la Physique moderne par ses Conferences publiques & par ses Ouvrages. On vante beaucoup celui qu'il a publié sous le titre de *Récreations Philosophiques*. Les Théatins & les Chanoines Reguliers de S. Augustin ont abjuré l'ancienne Philosophie avec le même zele ; & les derniers, connus sous le nom de *Vicantes*, ont un assez beau Cabinet d'instrumens de Physique. M. Louis Antoine *Verney*, établi à Rome, où il se distingue par ses lumieres, est un Philosophe Portugais, dont l'absence ne doit point empêcher que son mérite ne tourne à l'honneur de sa Patrie (*e*).

Mathématiques.

Dans les Mathématiques, le Portugal offre pour sa gloire le P. Em-

(*e*) M. Verney a donné, en latin, un excellent Traité de Logique, à l'usage des jeunes Portugais, contre lequel un Anonime s'est déchaîné avec indécence ; mais qui n'en est pas moins estimé. Il a publié aussi un Traité des Etudes, en langue Portugaise, par lequel il s'est fait des ennemis, de tous ceux dont il condamne la Méthode.

manuel de *Campos*, Jesuite, qui a publié un Commentaire sur Euclide, & que sa réputation a fait appeller à Madrid, pour y donner des Leçons publiques; le Pere Eusebe de *la Vega*, de la même Compagnie, Professeur au College Royal de S. Antoine l'Hermite; M. Philippe Rodrigues, Major des Armées Portugaises, Professeur aussi depuis vingt ans, dans une Ecole fondée par le feu Roi; M. Emmanuel *da Maya*, Maréchal de Camp, distingué par le double honneur d'avoir enseigné cette Science au Roi, & d'avoir été Précepteur de S. A. R. l'Infant Dom Pedre, Frere de Sa Majesté; & versé d'ailleurs dans toutes les parties de la Litterature & des Beaux-Arts. C'est sans doute au fruit que ces deux grands Princes, ses Eleves & ses Maîtres, ont tiré de ses instructions, que le Portugal est redevable d'une nouvelle Ecole des mêmes Sciences, établie depuis peu par le Roi, qui a choisi pour Professeur M. *Pelte*, Mathématicien François, dont mon Historien vante beaucoup l'habileté.

Recherches historiques.

M. le Comte d'*Assumar*, fait autant

Recherches historiques.

d'honneur à la France, où nous l'avons vû cultiver ſes talens ſous nos meilleurs Maîtres, qu'à ſa Patrie, au ſervice de laquelle il les exerce. Quoique ſon principal goût ſoit pour les Mathématiques, l'éclat de ſon mérite & la varieté de ſes connoiſſances l'ont fait choiſir pour remplacer M. d'*Azevedo Fortes*, de l'Académie Royale d'Hiſtoire. Dom Louis d'*Almeida*, ſon Frere, a reçu auſſi ſon éducation à Paris. Les Langues anciennes, le Droit Canon, la Muſique & le Deſſein, ont été l'objet particulier de ſes Etudes. Dom Thomas *de Lima*,& quelques autres Seigneurs, qui ont voyagé dans la ſeule vûe de perfectionner leurs qualités naturelles, ſont retournés ſur les bords du Tage avec les plus heureux fruits de l'expérience & de l'application. MM. de Pimentel,Pere & Fils (*f*), ſe diſtinguent en differens genres; ſurtout dans la Coſmographie, qui a fait obtenir au Pere le titre de premier Coſmographe du Royaume. On a de lui un fort bon *Routier*, dont la réputation & l'utilité ne ſont pas bornées à ſa Patrie.

(*f*) Louis François, & Emmanuel.

En Astronomie, on nomme avec éloge le P. Jean *Chevalier*, de l'Oratoire. Mais l'espérance du Portugal est dans les talens de M. *de Barros*, qui les cultive actuellement à Paris. Ici le témoignage de mon Historien devient inutile, pour faire connoître un nom déja célebre en France. M. *de Barros*, Disciple d'un de nos plus grands Astronomes (*g*), s'attire autant d'admiration par le progrès de ses études, que d'estime & d'amitié par l'excellence de son caractere. Tandis que ses recherches & ses observations (*h*) lui font mériter des éloges publics à l'Académie Royale des Sciences, il se rend cher, par ses

Recherches historiques.

(*g*) M. de l'Isle, chez lequel il demeure au Collége Royal.

(*h*) Publiées, sous le titre d'*Observations & Explications* de quelques Phenomenes, vûs dans le passage de Mercure au devant du Disque du Soleil. Elles jettent un grand jour sur quantité de points intéressans pour l'Astronomie, surtout pour nous assurer des diametres apparens des Astres, & de leurs distances mutuelles, & par conséquent de toute l'harmonie du vrai Sistême du monde ; on doit aussi à M. de Barros, l'invention des Verres enfumés, joints à des Verres colorés, pour faciliter les Observations du Soleil.

Recherches historiques.

qualités personnelles, à ceux qui ont l'honneur de vivre familierement avec lui *(i)*.

Anatomie, Medecine, Chirurgie.

L'Anatomie & la Chirurgie, deux Sciences qui doivent leur perfection l'une à l'autre, sont très-peu cultivées en Portugal. Le Roi Dom Jean V. ayant reconnu combien l'Anatomie est necessaire à la Medecine, comme à la Chirurgie, en fonda une Chaire à l'Hôpital de Lisbonne, & fit venir d'Italie M. *Santuchi*, pour en donner les premieres leçons. Après la mort de ce Professeur, un Catalan, nommé *Mont-Ravat*, prit sa place & donna de nouvelles esperances : mais jusqu'à present, le Portugal a tiré peu de fruits de cette utile fondation. Les Medecins & les Chirurgiens Portugais ne laissent pas de se croire parvenus à la perfection dans ce genre ; dangereuse présomption, qui ne peut servir qu'à retarder leurs progrès. Cependant comme ce n'est point le jugement qui manque aux premiers,

(i) Rien, dit l'Auteur du Testament Politique du Duc Charles de Lorraine, ne sert tant à la gloire d'une Nation que les bonnes qualités des Sujets qu'elle emploie au dehors.

Recherches historiques.

ni l'adresse aux seconds, on espere que le goût de l'Anatomie commençant à renaître (*k*), il ne restera rien à desirer en effet pour la perfection des uns & des autres, lorsqu'ils auront acquis une connoissance que Galien a nommée leur *œil droit*, & qu'ils ont trop longtems négligée. En general les Medecins Portugais réussissent mieux dans le traitement des maladies aigues, que dans celui des maladies chroniques; & la raison n'en est pas difficile à donner. Au reste ce jugement peut demander des exceptions, en faveur de quelques Portugais qui joignent aux lumieres de leur païs celles qu'ils ont eu l'occasion d'acquerir chez les Etrangers. On nomme, entre les plus grands Medecins de cet ordre, M. *Sanchez*, qui s'étant longtems distingué à la Cour de Russie, est venu jouir de sa réputation à Paris dans une heureuse vieillesse.

Botanique.

L'Historien regrette, d'avoir peu d'éloges à donner à la Botanique Por-

(*k*) Il y a presentement deux Chaires d'Anatomie, l'une à Lisbonne, l'autre à Coimbre.

Recherches historiques.

tugaiſe. Cette curieuſe partie de la Phyſique eſt ſi négligée en Portugal, que les Apoticaires mêmes n'ont qu'une connoiſſance fort legere des plantes & de leurs proprietés. On n'en connoît qu'un, qui puiſſe être nommé avec honneur. Il s'appelle Barthelemi *da Fonſeca*. Son application & ſes lumieres l'auroient diſtingué dans toute autre Nation. Il a recueilli un fort bel Herbier. Mais quel nom faut-il donner à l'ignorance des autres, lorſqu'au témoignage de leurs propres Ecrivains, il n'y a pas un Sauvage, dans l'Amerique Portugaiſe, qui n'ait une parfaite connoiſſance des Simples ?

Juriſprudence.

En Portugal, comme dans la plûpart des autres Nations, la perfection de la Juriſprudence eſt renfermée dans un fort petit nombre d'habiles gens, qui exercent cette Science ou qui l'enſeignent. Tout le monde néanmoins ſe flatte d'y exceller ; mais cette prétention ſe ſoutient mal, & ne convient aujourd'hui qu'à quelques Profeſſeurs de l'Univerſité de Coimbre, tels que M. Antoine *Cardozo Scara*, M. Pierre *Viegas d'Aze-*

vedo, & M. Ignace *Ferreira*, Professeur Emerite, celebre aussi par ses connoissances dans l'Histoire Romaine, & par une profonde Etude des Langues. On ne remonte point aux siécles précedens, où l'on trouveroit plusieurs Jurisconsultes fort connus par leurs Ouvrages (*l*); car il paroît que le Portugal a toujours eu quelques Savans, fort versés dans le Droit Romain, qui est comme la base du *Droit* Royal, qu'on y suit à present, sous le titre de *Ordonação*. Quelques-uns même donnent aujourd'hui, à ce Droit commun, le nom de *Jus Cæsareum*, parce qu'il est susceptible de toute l'extension & de toutes les interprétations qu'on peut donner au Droit Romain. Ce qui semble resulter de cette explication, c'est que la connoissance dont on a dit que tous les Portugais se vantent, est celle des Ordonnances, qui font le Droit commun; & que celle des sources du Droit est le partage des véritables Savans.

Recherches historiques.

(*l*) Gouvea, Costa, Barbosa, Velasco, Lopes, Correa, Soares, &c. sont des noms célébres.

Recherches historiques.

Histoire.

» Mes concitoiens, pourſuit le judicieux Correſpondant, commen» cent à reconnoître que l'Hiſtoire » eſt le meilleur tableau de la con» duite des hommes, & des intérêts » qui les font mouvoir ; que pour » faire ce tableau reſſemblant, il faut » que l'impartialité conduiſe le pin» ceau & que la vérité prépare les » couleurs. Ils ont moins de confiance » aux anciennes ſuperſtitions ; ils n'at» tribuent plus tant aux incidens ſur» naturels ; ils ſe dégoutent de ces » narrations emphatiques, de ces fi» gures & de ces comparaiſons for» cées, de ces expreſſions allambi» quées, qu'ils prenoient autrefois » pour l'eſſence de l'eſprit, & qui » faiſoient une illuſion certaine aux » ignorans. «

Cet aveu porte la condamnation de tous les Hiſtoriens qui ont précedé l'établiſſement de l'Académie Royale d'Hiſtoire, à laquelle on attribue l'honneur d'une ſi grande révolution ; *Bernardo Brito* (*m*) n'eſt pas même excepté, lui qui ſembloit

(*m*) Auteur de la Monarchie Luſitaine, qui a été continuée par Brandão.

Recherches historiques.

mériter quelque distinction, par le service qu'il a rendu au Portugal dans la recherche de ses antiquités. Mais sans oser contredire une critique si severe, & remettant à donner dans un autre article l'origine & l'état présent de l'illustre corps dont elle renferme l'éloge, je me borne, suivant mon projet, à représenter les progrés modernes de l'Histoire.

M. Diego Barbosa *Machado*, auteur d'une *Vie du Roi Dom Sebastien* en quatre volumes *in*-4°, l'est aussi d'une *Bibliothéque Lusitaine*, Ouvrage qui lui assure, dit-on, l'immortalité : non qu'elle soit exempte de fautes ; mais outre son mérite réel, les Portugais n'ont pu manquer d'indulgence pour un Ouvrage qui contient les archives de leur gloire.

L'Histoire généalogique de la Maison Royale (*n*) par le P. Antoine *Caëtan de Souza*, Théatin, est destinée à subsister aussi longtems, que la grandeur & l'éclat d'un si beau sujet. L'Auteur s'étoit appliqué, dans ses premieres années, à l'Histoire Ecclesiasti-

(*n*) On en trouve l'éloge dans un des Journaux de Trevoux de 1743.

Recherches historiques.

que du Royaume, & l'Académie Royale se l'étoit associé pour l'écrire. Il avoit conçu le dessein d'achever l'*Agiologe Lusitain*, commencé par le célebre Antiquaire, Jean *Cardozo*; mais il fut interrompu par un ordre du Roi Jean V, qui le chargea du grand Ouvrage qu'on vient de nommer. Ce Savant, qui a toujours conservé une intime correspondance avec les célebres Académiciens Dom Louis *Salazar e Castro*, Frei François *Breganza*, Gregoire *Majans & Ziscar*, possede une Bibliothéque nombreuse, mais moins considérable par la multitude, que par le choix des Livres, & par la rareté des Manuscrits.

M. Ignace Barboza *Machado*, Frere de l'Historien du même nom, est entré aussi avec honneur dans la carriere historique. Ses fastes politiques & militaires de l'ancienne Lusitanie ont fait naître une dispute litteraire, où la plus profonde érudition est malheureusement infectée de tout le fiel de la critique. Le P. Eustache d'*Almeida*, sans avoir été découragé par les difficultés de l'Histoire générale du Royaume dont il s'occupe depuis

longtems, en promet incessamment le premier Tome, qu'une juste opinion de son mérite fait attendre avec impatience. On se promet beaucoup aussi, dans le même genre, des vastes connoissances du P. Dom *Caetan de Gouvea*.

Recherches historiques.

L'Histoire particuliere offre plus d'un bon Ouvrage; mais cet éloge convient surtout à la Vie de l'Infant Dom Louis, par M. le Comte *de Vimioso*, dont le stile aisé, noble & délicat, n'a pu manquer d'obtenir tous les suffrages.

Théologie.

Le goût de l'érudition & de la critique ne commence pas moins heureusement à se repandre sur la Théologie. Cette Science respectable étoit réduite aux vaines subtilités de l'école, & réellement plongée dans un cahos, dont elle ne paroissoit pas prête à sortir. Le P. Jean-Baptiste est le premier, qui ait embrassé la Théologie dogmatique; & la plûpart des autres Ordres, n'attendant qu'un grand exemple, ont eu le courage de marcher sur ses traces. On met sans exception, dans ce nombre, toute la Congrégation de l'Oratoire & tous les Chanoines Réguliers de S. Augustin. Entre les Théatins, on nomme le P. Dom Thomas *Caetan de Bem* (o); entre les Dominiquains, les PP. Joseph *Malachias*, Hiacinthe de *S. Thomas* & Nicolas de *l'Assomption Beker*; entre les Ma-

(o) C'est un zelé défenseur de l'infaillibilité des Papes, qu'il s'est efforcé de prouver par l'Histoire Ecclésiastique. Il travaille actuellement à la collection des Conciles de l'Eglise Portugaise.

Recherches historiques.

thurins, le P Antoine *da Silveira.* Les Jesuites, animés en Portugal, comme dans les autres païs du monde, de cette glorieuse émulation qui les fait toujours aspirer au premier rang, n'ont pas tardé à se distinguer dans la même carriere par le mérite des PP. Joseph *d'Oliveira*, Caetan *Joseph*, Paul *Amaro* & Joseph *da Costa.*

Dans la vûe continuelle de hâter le progrès des Sciences, le Roi Dom Joseph I, vient de renouveller à Coïmbre, l'ancienne Chaire de Controverse, qui avoit été instituée en 1665. Il a nommé, pour la remplir, le P. Pierre Thomas *Sanchez*, rappellé dans sa patrie, après avoir enseigné pendant 21 ans la Théologie à Rome. Le P. Preston, dont on a vanté le savoir en Physique, n'excelle pas moins dans la connoissance de l'Ecriture Sainte & de la Théologie dogmatique. Le P. de Sainte Helene, Franciscain, ancien Professeur de l'Université de Mafra, & fort versé aussi dans les Saints Livres, a publié, par d'excellentes Théses, ses recherches sur l'origine, les progrés, & les diverses fortunes de la Nation Juive.

Eloquence.

L'Eloquence, profane & sacrée, languit encore, en Portugal, dans la plûpart des lieux destinés à l'exercer; & malgré les préceptes du fameux *Cipriano Soarés* (*p*), le goût des Métaphores, des Antithèses & des Hyperboles orientales, a continué de regner dans la Chaire Evangélique & dans les Tribunaux de Justice. C'est peut-être un reste de l'infection des Arabes, qui montre com-

(*p*) Savant Jésuite, qui a fort bien écrit sur la Rhétorique.

bien les maladies de l'imagination ſont difficiles à guérir. Cependant la Capitale a quelques bons Orateurs, qui s'étant formés par l'imitation des François, connoiſſent les grands reſſorts du ſentiment & de la perſuaſion. Le Pere Dom Thomas *Caetan de Bem* (q), M. Joſeph *Pegado da Silva* (r), le P. Sebaſtien de *S. Antoine*, le P. Antoine de *Vieira* (ſ) Jeſuite; la plûpart des Peres de l'Oratoire & des Chanoines Reguliers de S. Auguſtin, prennent aujourd'hui Boſſuet & Bourdaloue pour modéles. Le changement général qu'on doit eſpérer de leur exemple prouvera ſans doute la juſtice de cet éloge, & deviendra un triomphe réel de la vraie ſur la fauſſe Eloquence.

Recherches hiſtoriques.

Enfin, pour emploier les termes de mon Hiſtorien, on auroit peine à compter, dans tous les Ordres de l'Etat, ceux qui s'atta-

Goût général des Lettres.

(q) C'eſt lui qui a fait le premier Eſſai d'une bonne Méthode.

(r) On lui attribue les deux plus grandes qualités de l'Orateur Chrétien; la Force & l'Onction. Son caractere perſonnel n'eſt pas moins eſtimable. Quelques jaloux l'avoient attaqué par une Satire fort injurieuſe: il fit une réponſe ſage & moderée, qui les couvrit de honte; mais lorſque ſes Amis le preſſerent de la publier, un mouvement de charité & de pitié lui fit prendre le parti de la jetter au feu.

(ſ) On a de lui un Quareſmal, ou Recueil de Sermons pour le Carême, qui le fait comparer à Bourdaloüe. C'étoit d'ailleurs l'homme de Portugal qui parloit le mieux ſa langue.

Recherches historiques.

chent depuis quelques années à l'étude des Lettres. Tant de noms, dit-il, se présentent à célébrer, qu'il est embarassé dans le choix. Le nombre des Bibliothéques particulieres est infini. Lisbonne en a deux publiques, & fort nombreuses; l'une chez les Grands Augustins, & l'autre dans le Couvent de S. Dominique.

La profession des Armes s'accorde fort bien, en Portugal, avec les exercices de l'esprit: M. le Marquis d'*Alorna*, au milieu des soins Militaires, n'a jamais interompu son commerce avec les Muses. Il parle avec élégance le Latin, le François, l'Italien & l'Espagnol; il posséde à fond l'Histoire Ecclésiastique & Profane; il est versé dans les Mathématiques & dans la Physique expérimentale. MM. Philippe Joseph *de Gama*, & Joseph Freire *de Montaroyo Mascarenhas*, donnent à l'étude tout le tems qu'ils peuvent dérober aux devoirs de leur naissance. La délicatesse même du Sexe & les dissipations du plaisir n'ôtent point aux Dames de la Cour leur portion de cet heureux goût: & pour exciter tout d'un coup la surprise & l'admiration, il suffit de nommer Madame la Duchesse Dona Anne *de Lorraine*, Dame d'Honneur de la Reine, qui parle les langues Françoise, Italienne & Espagnole, qui entend le Latin, & qui joignant les Beaux-Arts aux Sciences, peint dans une perfection qui feroit admirer un Artiste.

Mais ces dernieres idées m'avertissent que je touche à la partie des Beaux-Arts. C'est un article qui me reste à traiter, & qui n'est pas la moins intéressante partie du Mémoire.

MEDAILLES

MÉDAILLES ET MONNOIES.

NOtre Journal embraſſant la Littérature de toutes les Nations, ſon avantage continuel eſt non-ſeulement de promener le Lecteur, d'un Pays à l'autre, avec cette agréable variété d'objets, qui fait le charme des Voyageurs; mais encore de pouvoir rapprocher de nous pluſieurs bons Livres d'un temps différent du nôtre, qui n'ayant jamais reçu les honneurs de la traduction, doivent paſſer pour nouveaux en France, par ce qu'ils y ſont encore ignorés. Ils prendront comme une nouvelle naiſſance, en paroiſſant pour la premiere fois dans notre Langue; & l'aveu que nous ferons de leur âge réel n'aura rien de révoltant, lorſqu'ils auront perdu dans un bon Extrait les rides de la vieilleſſe. Il ne leur reſtera que ce qu'ils ont de cu-

rieux & d'utile, rajeuni par une heureuſe métamorphoſe. Tel eſt celui qui va former cet article. Notre correſpondance eſt ſi bien établie à Liſbonne, que nous vantons hardiment les fruits qu'elle nous promet. Mais le temps n'eſt pas venu de faire connoître les Sçavans dont nous tirons nos Mémoires, & que nous avons pris la liberté de nommer les *Queſteurs* du Journal. (*a*). Qu'il ſuffiſe d'annoncer aujourd'huî, dans l'Auteur des Obſervations ſuivantes, un homme d'un mérite diſtingué, qui cultive depuis long-temps les Sciences en Portugal, & qui joint au goût des vérités hiſtoriques l'art de les expoſer ſans offenſe (*b*).

(*a*) Voyez l'Introduction du mois de Janvier.

(*b*) Cette remarque eſt ici d'autant plus juſte, qu'au-delà des Pyrenées, c'eſt-à-dire en Portugal & en Eſpagne, on n'a jamais ſouffert volontiers que la matière des Monnoyes fût traitée publiquement. Ne citons que l'exemple du célébre Mariana, qui fut mis en priſon par le Duc de Lerme, & retenu plus d'un an, pour avoir composé une Diſſertation ſur le changement des Monnoies d'Eſpagne. C'eſt un Italien, nommé

DISSERTATION

SUR LES MONNOYES DE PORTUGAL,

Traduite d'un Ouvrage Portugais, intitulé NOTICIAS DE PORTUGAL, *& composé par Manuel Severim de Faria.*

LA connoiſſance & l'étude des Monnoyes & des Médailles anciennes ont occupé de grands Génies, auxquels nous devons aujourd'hui, ſur cette matiere, quantité d'ouvrages remplis d'utiles inſtructions; & malgré les doutes de quelques Sceptiques déclarés, tous les Sçavans penſent avec raiſon qu'il n'y a

Giraldi, qui raconte ce fait. Allegambe & Nicolas Antonio le confirment; le premier ajoûte même, qu'à la priere de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome, Mariana fut interdit pendant quelque temps par le Pape même, (p. 258.) On ne ſçait où Varillas a pris qu'il fut relegué quinze ans en Sicile pour le même ſujet; c'eſt ce qu'on lit dans ſa réponſe à la Critique de Burnet, p. 84.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

point de monumens plus propres à conſerver & à perpétuer la mémoire d'une infinité d'événemens, que les Portraits, les Légendes & les Inſcriptions que nous voyons ſur les Médailles & les Monnoyes. Combien de faits ſeroient ignorés ſans leur ſecours ! Quelle lumiere & quelle certitude n'ont-elles pas répandu ſur l'Hiſtoire ? Les Livres cédent à la voracité du temps, qui les réduiroit bientôt en poudre, ſi l'on négligeoit d'en multiplier les Copies par des impreſſions réitérées. Les Edifices périſſent ſouvent par les propres mains qui les ont bâtis : combien le caprice des Princes, la barbarie des Peuples, les incendies & les guerres n'en ont-ils pas détruit ? La plûpart des Statues ſont tôt ou tard, ou briſées, ou mutilées, dans les mêmes lieux où elles ont été élevées. Que ſont devenues ces Pyramides fameuſes, ces Obeliſques chargés de myſterieux Hieroglifes ? Il n'en exiſte plus que le nom.

Ainſi les Médailles & les Monnoyes ſont preſque le ſeul ſecours qui nous reſte, pour aſſurer la Chro-

nologie & l'Hiſtoire. Leur matiere, & le grand nombre qu'on a pris ſoin d'en répandre, les ont rendues en quelque ſorte des Monumens incorruptibles & univerſels. C'eſt à elles qu'on doit l'avantage de connoître d'après nature les Portraits des Princes qui ont gouverné des Contrées, & des Hommes illuſtres qui ont utilement ſervi leur Patrie, ou donné au monde de grands exemples de vertu. Combien de Souverains, confondus long-temps entr'eux par la reſſemblance des noms, n'ont été diſtingués que par les différentes empreintes de leurs viſages? On feroit une longue énumération des connoiſſances que nous devons aux Médailles & aux Monnoyes. Les unes, avec la figure des Princes, contiennent la date de leurs victoires, leurs belles actions, les bienfaits qu'ils ont répandus ſur les Peuples, & la nature ou la valeur d'une infinité de choſes qui exiſtoient ſous leur régne. D'autres nous apprennent tout ce que nous ſçavons des Religions anciennes, des fonctions de leurs Miniſtres, de la forme des Temples,

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

des Autels & des Inſtrumens des Sacrificateurs. D'autres nous repréſentent les Armes & les Enſeignes militaires ; l'envoi des Colonies, le lieu & le temps de leur fondation ; les impôts, leur augmentation graduelle, & tous leurs changemens. Enfin d'autres nous offrent ſur leurs revers la repréſentation des Places publiques, des Ponts, des Ports, des Tours, des Portiques, des Couronnes, des Arcs & des Chars de Triomphe. Ce ſont autant de connoiſſances qu'on ne puiſe point dans les Livres, où dont ils nous inſtruiſent moins parfaitement que la ſimple vûe des Monnoyes & des Médailles.

Auſſi voyons-nous que c'eſt par ce ſecours que Robert Herbipolita eſt parvenu à compoſer la fameuſe Hiſtoire des Empereurs. Guillaume de Choul a tiré de la même ſource tout ce qu'il nous dit de la Religion, de la Milice, & des Dignités de la République Romaine. La connoiſſance des anciennes familles de Rome, qu'Urſinus nous a donnée, où l'avoit-il puiſée lui-même ? dans les Médailles de cette Maîtreſſe du mon-

de. L'Archevêque de Terragone Dom Antoine-Augustin, & Sebastien Eriso, ont composé des volumes pour nous expliquer les Devises, les Hiéroglifes & les Emblêmes qui se trouvent sur quantité de Médailles de Princes & de Républiques. Les recherches de Budée & de Covarruvias sont remplies d'érudition sur les Sicles & les Monnoyes. Combien ne nommeroit-on pas d'autres Sçavans qui ont travaillé sur la même matiere?

Dissert. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Le Traducteur fait remarquer que Faria, pour donner plus de poids à cet éloge des Monnoyes & des Médailles, dont il n'a point séparé les intérêts, cite ici le 52 verset du 13 chap. de l'Evangile de saint Mathieu, *qui profert de thesauro suo nova & vetera*; & qu'il croit avoir bien prouvé par ce passage, que *le trésor d'un Pere de famille doit être composé de* Monnoyes anciennes et modernes. Mais, dans la crainte que cette preuve ne paroisse pas aussi grave en France qu'en Portugal, le Traducteur avertit qu'il y veut suppléer par des autorités plus convenables à la nature de son sujet. Ainsi

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

c'eſt à lui-même qu'on a l'obligation des remarques ſuivantes.

» Les anciennes Monnoyes frap-» pées dans les Villes de Syrie, & » conſervées en grande partie dans » le Cabinet des Médicis, font la » baſe & la force de l'ouvrage que » le Cardinal Noris a publié ſur la » Chronologie des Syro-Macédo-» niens (*a*).

» Sans les Médailles Grecques, » l'Hiſtoire de l'Aſie Mineure eût-» elle été bien éclaircie ? C'eſt un » ſervice qu'elle a reçue du ſçavant » Jéſuite André *Scot*, & du Médecin » *Nonnius*.

» Vaillant n'a dû qu'aux Médail-» les toutes ſes découvertes dans » l'Hiſtoire des Rois de Syrie, & » dans celle des Rois d'Egypte.

» Pendant environ 460 ans que » le Peuple Romain fut gouverné » par des Conſuls, on fit des Mé-» dailles qu'on appella Conſulaires: » Goltzius en a tiré parti avec beau-» coup d'habileté, pour nous faire » connoître un grand nombre d'il-» luſtres Romains.

(*a*) *Annus & Epocha Syro-Macedonum.*

» Ces 200. familles Romaines, » que Patin a tirées de l'oubli, ſont un » autre témoignage de l'utilité des » Médailles.

Dissert. Sur les Monnoies de Portugal.

» Mezza-Barba & Occo, lorſ- » qu'ils entreprirent de former une » ſuite chronologique des Empereurs, » furent obligés d'avoir recours aux » Médailles Romaines Impériales, » ſans leſquelles ils étoient bien per- » ſuadés qu'ils ne pouvoient réuſſir » dans ce grand deſſein.

» La plûpart des éclairciſſemens, » que Tillemont a répandus ſur » l'Hiſtoire Romaine, ſont tirés des » Médailles.

» Les Médailles des Souverains Pon- » tifes, recueillies par le Pere Philippe » Bonanni, Jéſuite, lui ont fourni la » matiere de trois grands volumes, » pleins de recherches utiles & curieu- » ſes, qu'il a publiés à Rome, & dont » deux ne regardent que le Vatican. » Enfin le Traducteur renvoye au Sça- » vant Spanheim, pour derniere inſ- » truction, ſur l'excellence des Mé- » dailles. Il y auroit pû joindre le Pere Joubert, Liebe & pluſieurs autres.

PERSONNE juſqu'à préſent n'a trai- té avec exactitude des Monnoyes du

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Portugal & de l'ancienne Luſitanie. Je vais m'efforcer, dit Faria, de rendre ce ſervice à ma Patrie ; & ce ſujet doit lui paroître auſſi noble, qu'intéreſſant pour ſa gloire.

Le premier Hôtel des Monnoyes, en Portugal, fût établi à Porto. C'eſt dans cette Ville que nos premiers Rois firent battre Monnoye ; & comme il n'y avoit, alors dans le Royaume, aucun Ouvrier capable de ce travail, on en fit venir des Pays étrangers, auxquels on accorda de grands Priviléges, dont ils jouiſſent encore. Valence & Liſbonne furent auſſi décorées d'Hôtels des Monnoyes, ſuivant la Chronique (*b*) du Roi Dom Ferdinand. Celle (*c*) de Dom Jean I. nomme celui qui étoit à Evora. Les *Seitiis* & une bonne partie des Monnoyes anciennes ayant été frappées à Porto, elles portent ſur le revers les Armes de cette Ville, qui ſont des Tours baignées par un Fleuve. Il y a beaucoup d'apparence qu'on bâtit auſſi un Hôtel des Monnoyes à Coimbra,

(*b*) Chap. 57.

(*c*) Chronique de Dom Jean I. partie 2, chap. 5.

lorsque les Rois de Portugal y eurent transporté leur Cour. Le Comte Dom Pierre, en traitant de ces temps-là, parle plusieurs fois des Monnoyeurs de cette Ville. (*d*)

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

En dernier lieu, la Cour des Monnoyes fût fixée à Lisbonne. C'est dans cette Capitale qu'elle est aujourd'hui gouvernée par un Tribunal où préside le Trésorier de la Monnoye, assisté de deux Juges de la Balance, & de deux Greffiers de la recette & de la dépense. Il y a un Fondeur, un Affineur, un Essayeur, & huit Compteurs, huit Blanchisseurs, six Forgerons anciens, auxquels Dom Jean III. en ajouta trente nouveaux, seize hommes pour le Balancier, & deux Portiers, l'un pour la Chambre du Trésor, & l'autre pour la Porte. Le Trésorier nomme aux Places vacantes.

Cette Cour des Monnoyes est sujette au Tribunal des Finances; & le Vedor (*e*) des Finances, qui a le dé-

(*d*) Particuliérement au Tit. 36. §. 3.

(*e*) On donne en Portugal le nom de VEDOR aux trois Grands Seigneurs qui président avec la même autorité au Con-

Dissert. *Sur les Monnoies de Portugal.*

partement des Indes, y préside de droit lorsqu'il s'y trouve.

Il seroit fort difficile d'éclaircir avec quelque certitude l'origine des Monnoyes de Portugal. Il n'est pas constant que le Roi Dom Alfonse Henry en ait fait frapper; & s'il y en eut sous son régne, on en ignore les noms. Ce qu'on ne sçauroit révoquer en doute, c'est que tous les Comptes se faisoient anciennement par livres, & que le Portugal a eu de ce nom, des Monnoyes d'argent & de cuivre, & d'une très-petite valeur. Les Portugais comptent à présent par *reis*; & dans ces premiers temps leurs ancêtres comptoient par livres.

Comme il paroît impossible de vérifier quels Rois, depuis Dom Alfonse Henry jusqu'à Dom Alfonse IV. ont fait frapper ces *Livres*, l'Auteur pour ne rien confondre, prend le parti de renvoyer ses idées sur les *Livres* à une autre Dissertation.

seil des Finances, & qui ont chacun leur département.

Dissert. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Monnoyes de Dom Sanche I. (f) appellées DOBRAS.

LA plus ancienne Monnoye qu'on puisse trouver du Portugal, est une piéce d'or, dont 60. faisoient un Marc, ce qui revient à 500. reis d'aujourd'hui. Elle représentoit d'un côté le Roi Dom Sanche, à cheval & armé, avec ces lettres SANCIUS ERTUGALIS, qui veulent dire sans doute Sanche Roi de Portugal; & sur le revers une Croix, avec quatre étoiles, entourée de ces autres lettres IN NE PATRIS ET FILII SPS SCI A, ce qui signifie clairement *In nomine Patris & Filii & Spiritûs Sancti, Amen.*

Faria possédoit une de ces piéces rares, dont il est fait mention dans la troisiéme partie liv. 10. chap. 7. du *Monarckia Lusitana.* On la donne ici, copiée fidélement d'après celle qu'il a lui-même fait graver.

Elle se trouve aussi dans l'Ouvra-

(*f*) D. Sanche I. né le 11 Novembre 1154, Roi le 6 Décembre 1185, mort le 27. Mars 1211.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

ge que le Chanoine Gaſpar Eſtaço a publié ſous le titre de *Diſcurſos varios* (*g*).

J'en ai vû deux autres ſemblables, ajoute Faria, & je les prens pour nos antiques DOBRAS, qui ont eu cours juſqu'au temps du Roi Dom Pierre I ; car on ne trouve aucune autre Monnoye des Rois depuis Dom Sanche I. juſqu'à Dom Pierre I.

Monnoies de Dom Alphonſe IV. (*h*)

SUIVANT la Cronique du Roi Dom Ferdinand, (*i*) il n'y eut aucun changement dans la Monnoye de Portugal juſqu'au régne de Dom Alphonſe IV.

Ce Prince, avec le conſentement du Clergé & du Peuple, fit faire les Deniers *Alfonſis*, auxquels il attacha la valeur de douze des autres ; ſur quoi il gagna ſi conſidérablement

(*g*) Ces diſcours du Docte ESTAÇO ſont pleins d'obſervations importantes touchant le Portugal, dont le Traducteur promet d'orner & d'enrichir ce Journal.

(*h*) Don Alfonſe IV né le 8. Février 1291, Roi le 7 Janvier 1325, mort le 28 Mai 1357.

(*i*) Chap. 6.

qu'il profitoit, ſur chaque marc, de 4. liv. & 4. ſols.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Faria juge que ces livres ſont celles qui ſe voyent encore, avec le nom du Roi Dom Alfonſe. Il lui paroît indubitable qu'on en a battues à Liſbonne, & à Porto; car les unes ſont marquées d'une L & les autres d'un P qu'on a placé ſous le nom du Roi, pour faire connoître de quelle Monnoye elles étoient ſorties

Faria en avoit un grand nombre, dont il a fait graver une ſeule, & la copie que nous en donnons eſt exacte.

L'Effigie du Prince n'y eſt point; mais on y voit ces lettres de ſon nom ALCO, ſous une couronne, avec cette Légende, qui eſt la même pour le revers : *Adjutorium noſtrum in nomine Domini.*

Le poids de cette piéce d'argent, évaluée ſur le pied d'aujourd'hui, (k) vaut 40. *reis* (*l*) C'eſt la plus ancienne Monnoye d'argent, que Faria eut vûe des Rois de Portugal.

(*k*) On doit avertir ici que l'Auteur écrivoit en 1640, & publia ſon Ouvrage en 1655.

(*l*) 40 reis valent 5 ſols de France, aujourd'hui 1755.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Monnoies du Roi Dom Pierre. (*m*)

ON lit, dans l'Histoire du Roi D. Pierre I. (*n*) que ce Prince fit frapper des DOBRAS d'or fin, dont 50. faisoient un Marc, & que chacune de ces piéces étoit de la valeur de 4. liv. & deux sols.

Ce Marc d'or valoit alors 7380 reis, à quoi reviennent les 50 DOBRAS qui suivant le Chroniste, faisoient un Marc, en comptant chaque DOBRA à 82 sols, lesquels font 4 liv. deux sols, valeur de la DOBRA, la livre étant de 20 sols.

En prenant donc ces DOBRAS selon la valeur du Marc d'or au milieu du treiziéme siécle, elles vaudroient aujourd'hui de Monnoye Portugaise 147 *reis*, & trois cinquiémes de réal; car chaque DOBRA valoit 82 sols des premiers, lesquels à dix *seitiis* & 4 cinquiémes chacun, font 147 *reis*, & 3 cinquiémes de réal. Mais en comp-

(*m*) Dom Pierre I, né le 8. Avril 1320, Roi le 28 Mai 1354, mort le 18 Janvier 1367.

(*n*) Chap. 2.

tant selon la valeur du Marc d'or, qui est à présent de 30000 *reis*, (*o*) chacune de ces DOBRAS, vaudra 600 *reis*, puisque 50 pesoient un Marc : en effet le poids de ces anciennes DOBRAS étoit si fort, qu'on les conserve encore de nos jours. L'Auteur Portugais ajoûte qu'il en avoit une.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Le Roi Dom Pierre I. fit faire une autre espèce de Monnoye, appellée *semi* DOBRA. Cette piéce valoit 14 sols, qui conformément au calcul précédent, font 73 *reis* & demi, & trois dixiémes de réal. Il falloit 100 de ces demi DOBRAS pour un Marc d'or ; & par conséquent chacune vaudroit de notre temps 300 *reis*.

Il est fait mention, dans le chapitre II, d'une Monnoye d'argent que le même Prince fit frapper, & qu'on nomma TORNESES, c'est-à-dire, Tournois. Ces piéces, au nombre de 65, faisoient un Marc d'alliage, &

(*o*) On doit faire attention que ces comptes du marc d'or à 30000 reis, & du marc d'argent à 2600 reis, étoient la valeur qu'ils avoient quand Manuel Severim de Faria composoit son Ouvrage.

Dissert. Sur les Monnoies de Portugal.

peſoient autant que les Reaux du Roi Dom Pierre de Caſtille.

Il fit faire auſſi d'autres TORNESES, plus petits, dont il falloit 130 pour un Marc. Le portrait du Roi couronné étoit entouré de lettres, qui ſemblent dire *Petrus Rex Portugalliæ & Algarbi*. Le revers faiſoit voir les *Quinas* de Portugal, avec cette Légende *Deus adjuva me*. Du reſte ce ſont les mêmes coins, & les mêmes lettres que dans ſes DOBRAS.

Le grand Tournois valoit ſept ſols, & le petit trois ſols & demi.

Le Roi Dom Pierre donna vraiſemblalement ce nom de Tournois à ſes Monnoyes, à l'imitation d'une Monnoye de France, qui couroit alors dans toute l'Europe, & qu'on appelloit *ſols Tournois* parce qu'ils étoient frappés à Tours, Ville de France.

Ce même Prince battit une autre Monnoye, qu'on nomma *Deniers Alfonſis d'Alliage*, & les fit valoir autant que ceux de Dom Alfonſe ſon Père.

Monnoies de Dom Ferdinand (*p*) *appellées* GENTIL, BARBUDAS, GRAVES, PILARTES & FORTES.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

LE Roi Dom Ferdinand fit d'abord une Monnoye (*q*) qu'il appella *Gentil*, à laquelle il donna 4 liv. & demie de valeur; ensuite une autre de 3 liv. & demie; & en troisiéme lieu d'autres *Gentils* qui valoient 3 liv. & 5 sols.

Ainsi, en comptant les livres à 36 *reis*, parce que c'étoient d'anciennes livres, la valeur des premiers *Gentils* étoit de 162 *reis*, celle des secondes de 144 *reis*, celle des troisiémes de 126 *reis*, & enfin celle des quatriémes de 116 *reis*. On doit faire attention au peu de valeur qu'avoit dans ces temps-là le Marc d'argent.

» Le Traducteur demande ici la liberté » d'abandonner un moment son Origi-

(*p*) Dom Ferdinand né le 31 Octobre 1345, Roi le 18. Janvier 1367, mort le 22 Octobre 1383.

(*q*) Voyez la Chronique du Roi Dom Jean I. partie I. chap. 49.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» nal, pour rappeller un trait d'Hiſ-
» toire, qui doit précéder l'explication
» des Monnoyes du Roi Dom Ferdi-
» nand. «

» Dom Pierre le *Cruel*, ce Roi de
» Caſtille qui deshonnoroit l'humani-
» té autant que le Trône, ayant été
» dépouillé par ſes vaſſaux, du ſcep-
» tre & de la Couronne, qui ne de-
» vtoient être portés que par des Prin-
» ces juſte & clémens; Dom Ferdinand,
» Roi de Portugal, prétendit lui ſuc-
» céder, comme petit fils du Roi Dom
» Sanche. Mais malgré ſes Droits,
» les Caſtillans mirent à la place du
» *Cruel* Pierre, Dom Henri ſon frere
» naturel. «

» Cependant une partie des Sei-
» gneurs de Caſtille, & pluſieurs Vil-
» les, appellèrent le Roi de Portu-
» gal, & voulurent le reconnoître
» pour leur Souverain. «

» Le jeune cœur de Ferdinand, qui
» n'aſpiroit qu'à la gloire, ſe préta
» volontiers à cette invitation. Il
» mit tout en uſage pour faire réuſſir
» ſon entrepriſe, & ſur-tout pour s'aſ-
» ſurer de ceux qui lui promettoient
» de ſe déclarer en ſa faveur. Il vit
» les

» les Seigneurs qui devoient appuyer » son parti, plusieurs lui firent des de- » mandes exorbitantes ; mais rien ne » leur fut refusé. Enfin dans la crainte » de rencontrer des obstacles, il forma, » pour les prévenir, une ligue avec » le Roi de Grenade, & demanda à » celui d'Arragon sa fille en mariage. » Après ces préparatifs il porta la » guerre dans la Castille, en com- » mençant par la Gallice ; où il s'étoit » déja emparé de quelques Places, » quand Dom Henri vint à son tour » porter le ravage dans le Portugal. «

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

On revient ici à la traduction. Dom Henri avoit, dans son armée, quantité de soldats François (*e*) qui y étoient venus avec des casques qu'on appelloit *Barbudas*. Ces Auxiliaires étoient aussi armés de lances, en forme d'Etendarts, qu'ils nommoient *Graves*, & menoient avec eux, pour le service des casques, des Pages qui s'appelloient *Pilartes*. Dom Ferdinand,

(*e*) Voyez la Chronique du Roi Dom Ferdinand. chap. 56. & celle du Roi Dom Jean I. partie 2. chap. 50. C'étoit le fameux Bertrand du Gueselin qui commandoit les François.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

voulant laiſſer à la poſtérité un monument de ſon entrepriſe ſur la Caſtille, donna ces noms aux nouvelles Monnoyes qu'il fit frapper, & les chargea de ces enſeignes.

La *Barbuda* étoit une Monnoye de la groſſeur de 4 vingtains, quoique plus mince ; elle repréſentoit d'un côté un caſque couronné, & une cotte de maille, avec cette Légende : *ſi Dominus mihi adjutor, non timebo* ; & de l'autre côté une croix de l'ordre de Chriſt, quatre châteaux dans les coins de la croix & au milieu un petit écu avec les *Quinas*, & ces trois mots pour Légende, *Ferdinandus Rex Portugalliæ.* On donne ici une de ces piéces.

C'étoit une Monnoye d'argent, avec beaucoup d'alliage, du titre de trois deniers ; & le Roi l'avoit fixée à 20 ſ. qui étoient une livre de 36 *reis.*

Il falloit 120 *Graves* pour un Marc ; la Grave valloit 15 ſols qui ſont 21 de nos reis : on y voyoit une lance.

Les *Pilartes* étoient auſſi d'argent, du titre de deux deniers, & valoient 5 ſols, qui font 13 reis & deux *ſeitiis.*

Le Roi Dom Ferdinand fit une

autre Monnoye ſous le nom de *Fortes*, valant 20 ſols, qui font 29 reis, & deux *ſeitiis*; puis des *meios Fortes*, ou demi *Fortes*, de la valeur de 14 reis & demi, & un *ſeitil*. Il fit battre encore de nouveaux *Torneſes*, qu'on appella *Pequenos*, c'eſt-à-dire, petits.

Il eſt aiſé de reconnoître que les noms de ces différentes Monnoyes ſont tirés du François; ce qui eſt d'ailleurs conſtant par la Chronique du même Roi. (*f*) Enfin ce Prince fit refrapper d'autres Monnoyes anciennes, dont il reſte quelques-unes, qu'on a déja citées, avec la valeur qu'on leur avoit donnée.

Les Peuples, fatigués de cette vexation, ſe plaignirent de la valeur exceſſive où l'on avoit porté ces Monnoyes, & de la foibleſſe de leur poids. Le Souverain reconnut la juſtice de ces plaintes. Il réduiſit l'évaluation à un prix plus modéré, comme il eſt rapporté dans la même Chronique. (*g*)

Cette diminution fut conſidérable: les *Graves* de 15 ſols de deniers

(*f*) Ch. 56.
(*g*) Ch. 57.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Alfonsis n'en valurent plus que ſept ; la *Barbuda* de 20 ſols fut miſe à 14 ; les *Pilartes* de 5, à 3 & demi ; & les Reaux d'argent de dix ſols deſcendirent à huit.

Il falloit que les premières valeurs euſſent été fort exceſſives, puiſqu'après cette diminution même le Prince fut obligé de baiſſer une ſeconde fois les prix, qui étoient encore reſtés trop forts. Il fit publier que la *Barbuda*, qui étoit à 14 ſols, ne vaudroit plus dorénavant que 2 & 4 deniers, ce qui revient à 4 reis ; que la *Grave* ne ſeroit plus que de 14 deniers, qui ſont deux reis & deux *ſeitiis* ; que la Pilarte ſeroit de 7 deniers, qui ſont un réal & un *ſeitil* ; que les *Fortes* paſſeroient pour dix ſols, qui ſont 16 reis & 4 *ſeitiis* ; & qu'enfin les nouveaux deniers, qui ſeroient frappés, n'auroient que la valeur des mailles.

„ Ces recherches de Faria, ſur les „ Monnoyes du Roi Dom Ferdinand, „ doivent lui avoir couté beaucoup ; „ mais elles auroient encore été plus „ pénibles aujourd'hui. De ſon temps, „ pluſieurs Particuliers conſervoient

» toutes les Monnoyes dont il parle ;
» mais que ſont-elles devenues ? On
» ignore en quelles mains elles ſont
» paſſées. Cependant on croit que le
» Marquis *d'Abrantes*, Seigneur cu-
» rieux, & qui joint à beaucoup d'eſ-
» prit de grandes connoiſſances ſur
» la Marine, en poſſéde une collec-
» tion très-complete. Le Traducteur
» n'a point vû ce Recueil ; mais il lui
» paroît d'autant plus précieux, s'il
» exiſte réellement, qu'il ſeroit peut-
» être impoſſible à préſent d'en for-
» mer un ſemblable. Rien n'eſt ſi rare
» que les Monnoyes des premiers Rois
» de Portugal. C'eſt ce qui rend l'Ou-
vrage de Faria fort eſtimable, &
ce qui doit nous donner auſſi beau-
coup de reconnoiſſance pour l'obli-
geant Auteur de cet Extrait.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» Je regrete, dit-il, que Faria n'ait pas
» fait graver toutes les Monnoyes dont
» il fait mention ; & plus encore, qu'il
» n'ait rien dit d'une des plus curieu-
» ſes du Roi Dom Ferdinand, qui eſt
» en même temps la plus intéreſſante
» pour ſa gloire & pour celle du Portu-
» gal. C'eſt celle qu'il fit frapper aux
» armes de Caſtille & de Portugal,

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» quand il fût reconnu Roi de Castille, » par les Villes de Zamora, de Carmone, de Ceudad-Rodrigo, (*h*) » de Coria, de Ledesme, d'Alcantara, » de Valence, de Saint Jacques, de » Tuy & ses dépendances, & par les » Forts d'Inoyosa & de Lumbrales, » qui lui ouvrirent leurs portes & » lui prétèrent serment de fidélité. «

» Une Monnoye de cette importance méritoit sans doute une place dans les *Noticias de Portugal*; » sur-tout lorsque Manoel Severim » de Faria les offroit à Dom Jean » IV. «

En promettant la suite de cet Extrait, qui devient beaucoup plus instructif & plus curieux dans les temps postérieurs, nous ferons observer que malgré son titre, Faria ne parle d'aucune Médaille Portugaise, & que le Traducteur ne lui reproche qu'une fois cet oubli ; d'où l'on peut conclure que ces monumens n'ayant jamais été fort en usage dans la Nation, elle n'a point un

(*h*) Dom Henri vint mettre le siege devant cette Place ; mais il fut contraint de le lever au bout de trois mois.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

des principaux caractères, par lesquels Spanheim & Liebe (*i*) croient qu'on peut distinguer les Pays où le goût de la gloire & de la renommée, qui accompagne ordinairement celui des Sciences & des Arts, est anciennement établi. Il s'ensuit que jusqu'à présent le nom de Médailles doit paroître inutile dans le titre de cette Dissertation, à moins que Faria n'ait cru pouvoir l'étendre aux monnoies mêmes dont il représente l'origine : mais à la réserve de ces Armes Françoises que Ferdinand y fit graver, & des Torneses, imités de nos Tournois, on ne voit rien qui les fasse participer aux éloges que l'Auteur entasse dans son introduction. On peut s'affliger qu'elles soient rares, parce qu'il n'y a rien que sa rareté ne rende précieux; mais de quelle utilité seroit-il qu'elles fussent plus communes ? Aussi n'a-t-on jamais vû que l'imposture des Paduans (*k*), & des *Gorlæus*

(*i*) Dans leurs Préfaces.

(*k*) Tout le monde sçait que le Paduan, célebre Italien, a contrefait une infinité de Médailles antiques, avec une adresse qui

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

(*l*), ſe ſoit exercée ſur les Médailles ou les Monnoyes du Portugal.

les rend fort difficiles à diſtinguer; & que ces fauſſes piéces en ont pris le nom de *Paduanes*.

(*l*) Voyez le *Scaligerana*, où je me ſouviens d'avoir lû que le ſçavant Gorlæus faiſoit d'anciennes Médailles, & qu'il en fit voir à Scaliger, qui n'y fut pas trompé.

MEDAILLES ET MONNOIES.

Suite de la Dissertation sur les Monnoies de Portugal.

UN Article interrompû, dont la suite s'est fait desirer, & vient d'être annoncée par un détail si glorieux pour la Nation Portugaise, ne demande point d'autre introduction.

Monnoies du Roi Dom Jean. (*a*)

CE Prince, devenu le défenseur du Royaume & le Pere de la Patrie, fit faire (*b*) des reaux d'argent au titre de 9. deniers, dont 72. faisoient un marc. Il en fit frapper d'autres, du titre de six deniers; & d'autres, de cinq : cependant ils conservoient toujours la même va-

(*a*) D. Jean I. né le 11 Avril 1357. élu Roi le 6. Avril 1385. mort le 4. Août 1433.

(*b*) *Voyez la Chronique de D. Jean I. Part. I. chap. 49 & 50.*

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

leur ; & le ſurplus tournoit au profit du Prince.

Sous un autre Roi, le Peuple n'auroit peut-être pas ſuporté patiemment ces altérations ; mais ſous un Souverain qu'on aime, tout eſt facile à ſouffrir. On rejette ſur la néceſſité, ſur les circonſtances, tout ce qu'il fait de dur ; les injuſtices, les vexations, prennent le nom de beſoins d'Etat. Dom Jean I. étoit l'idole de la Nation ; & le Peuple lui témoigna ſon amour juſqu'à reſpecter cette monnoye, quoiqu'elle en fut peu digne, par une exceſſive quantité d'alliage. La plûpart, dit le Chroniqueur, portoient ces reaux d'argent pendus à leur col, comme une choſe Sainte qui pouvoit les préſerver ou les guérir de toute ſorte de maladies. Quelle gloire, quelle félicité pour un Roi, d'être aimé à cet excès !

Ce Prince, n'ayant encore d'autre titre que le glorieux nom de Défenſeur, fit battre enſuite de nouveaux reaux, au titre d'un denier, dont chacun valoit dix ſols. Après ceux-là, il en fit faire d'autres, de trois

livres & demie, & de dix deniers & demi; comme on le voit au chap. 5. de la seconde Partie de sa Chronique.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Dom Jean I. monté sur le trône, & pensant à faire la conquête de Ceita, fit frapper les premiers Reaux blancs, qui valoient chacun dix Reaux de trois livres & demie; ils étoient au titre de dix deniers, & il en falloit 62. pour un marc.

Au retour de cette expédition, il fit faire, disent quelques-uns, les *Seitiis*, auxquels il donna ce nom pour perpétuer le souvenir de la conquête de Ceita. D'autres prétendent que parce qu'ils valoient la sixiéme partie d'un Real, on les appella *sextiis*; & que dans la suite, ce nom fut aisément alteré en celui de *seitiis*.

Monnoies du Roi Dom Edouard. (c)

LEs *Livres* diminuérent tellement, que le Roi Dom Edouard se crût obligé de faire une Monnoie plus

(c) D. Edouard né le 31 Octobre 1391. Roi le 14 Août 1433, mort le 9 Sept. 1438.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

grosse, qu'on appela *Reais brancos*; Reaux blancs. Ils étoient de cuivre, avec un alliage d'autre métal qui les rendoit plus bl ancs, en effet, que ne sont les Reaux ordinaires de cuivre; comme on peut le voir dans l'ordonnance, paragraphe 16. (*d*)

Le Roi Dom Edouard ordonna que ces Reaux blancs vaudroient un sol ancien : par conséquent chacun d'eux valoit 35 *livres petites*; & 20 Reaux blancs faisoient une livre ancienne de 700 *livres petites*. Ainsi chacun de ces Reaux valoit, de notre Monnoie, dix *seitiis* & 4 cinquiémes de *seitil*; puisque 20 valoient 36 reis, qui font une des *grandes livres*.

Il paroît qu'en faisant frapper les Reaux blancs, ce Prince fit faire en même-tems une autre Monnoie qu'on appella *Pretos*, noire. Il falloit dix de ces Reaux noirs, pour un Real blanc. Le nom de Reaux noirs fût vraisemblablement donné à cette Monnoie, pour la distinguer des *blancs*; & naturellement ils devoient être plus noirs, puisqu'ils man-

(*d*) *Ord. antig. t.* 1. *l.* 4.

quoient de cet alliage de métal, ou d'étain, qui étoit dans les blancs.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

La valeur de ces premiers Reaux noirs, par rapport à la Monnoie Portugaiſe d'aujourd'hui, étoit celle d'un *ſeitil* & de 4 cinquantiémes de *ſeitil*; car la même Ordonnance porte qu'un de ces *Reaux blancs* valoit dix *ſeitiis* & 4 cinquiémes de *ſeitil*: & puiſque dix *Reaux noirs* valoient un *Real blanc*, il faut bien en conclure qu'un de ces premiers *Reaux noirs* valoit un *ſeitil*, & ce qui lui revient des 4 cinquiémes de *ſeitil*, qui eſt 4 cinquantiémes de *ſeitil*.

Le même Roi fit auſſi frapper des écus d'or, mais de bas aloi.

Monnoies de Dom Alphonſe V. (e)

ON lit, dans la Chronique du Roi D. Alfonſe V. (*f*) qu'on battit, ſous le regne de D. Edouard,

(*e*) D. Alfonſe V. né le 15 Janv. 1432. Roi le 9 Septembre 1438. mort le 28 Août 1481.

(*f*) Chap. 188.

MONN. de Portugal. 3. Extrait.

des écus d'or de bas aloi, qu'on ne vouloit presque pas recevoir dans les pays étrangers, où ils ne passoient qu'avec beaucoup de difficulté.

Lorsque le Roi Dom Alfonse V. accepta la Croisade, & qu'il eut fait vœu de passer dans la Terre Sainte avec une puissante armée, il fit frapper de l'or le plus fin la Monnoie des Croisés, à laquelle il donna de poids, & non pas en prix, deux grains de plus que n'avoient tous les autres Ducats de la Chrétienneté, afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toute sa route.

Il se trouve encore aujourd'hui beaucoup de ces *Crusados*, dont l'or est si fin, qu'il est fort recherché pour dorer. L'Auteur en avoit quelques-uns. On y voit sur un des champs, une croix de S. George, entourée de lettres qui signifient *Adjutorium nostrum in nomine Domini*; & sur l'autre, l'Ecu Royal couronné, & placé sur la croix d'Avis, avec cette Légende : *Crusatus Alfonsi Quinti R.* Il est clair qu'on appella cette Monnoie *Crusado*, par-

ce qu'elle fût frappée pour l'entreprise de la Croisade. (g)

Faria possedoit aussi un Real de ce Roi, avec la figure de sa plus chere Devise ; c'étoit une Rouë de Moulin, mise en mouvement par la force de l'eau. Ce Prince a placé cette Devise en quantité d'endroits ; surtout dans l'Eglise du Monastere de S. François de Varatojo, près de Torres-Vedras, où il se plaisoit à se retirer. Tout l'y invitoit ; la beauté de la situation, la vuë de la Mer, & la chasse, dont il prenoit le divertissement dans la reserve de Cintrà, où il y avoit quantité de gibier. Les mots de sa Devise disent la même chose que la figure ; *He Rodizio* ; c'est une Rouë de Moulin. Ce Prince étoit extrêmement modeste, & vouloit toujours être averti de ses fautes, parce qu'il aimoit sincerement à s'en corriger.

Alfonse V. fit une Monnoie de

(g) Ce fût le Pape Sixte IV. qui lui envoya la croix. Ce Prince la reçut, équipa une flotte nombreuse, laquelle, après avoir perdu beaucoup de tems dans les Ports d'Italie, revint en Portugal sans avoir rien fait.

Monn. de Portugal. 2. Extrait.

cuivre appellée *Espadins*, c'est-à-dire *Epée*, de la grandeur d'un Real. On y voyoit d'un côté une main armée d'une Epée, la pointe en bas; avec ces mots : *Alphonsus Dei gratia Rex P.*; & de l'autre côté l'Ecu Royal sur la Croix d'Avis, avec cette Légende : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

Ce fût pour perpétuer le souvenir de cet Ordre de l'Epée, créé avec éclat lorsqu'il avoit formé le dessein de prendre Fez, qu'il fit battre cette Monnoie. Ce qui donna lieu à la Devise de cet Ordre Militaire, fut une Epée, plantée, dit-on, par un ancien Astrologue Arabe, sur la plus haute Tour de cette ville, où elle subsiste encore, & d'où celui qui pourra l'enlever par la force des armes, se rendra, suivant la tradition populaire, Maître du Monde entier. L'Auteur avoit plusieurs de ces Monnoies en argent & en cuivre, semblables à celle qu'on donne ici.

Il y a aussi de ce Prince une autre Monnoie d'argent, de la grosseur d'un Vingtain, qui d'un côté n'a que

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

ſes *Quinas*, & ces mots autour : *Alphonſi Quinti Regis Por.* & de l'autre un grand A, gothique, qui eſt la premiere lettre du nom du Roi, & une Couronne par deſſus, avec cette Legende ordinaire : *Adjutorium noſtrum in nomine Domini.*

On a encore de lui une autre Monnoie d'argent, de la largeur d'un *Quatre-vingtain*, mais moins péſante. Elle a, dans un des Champs, l'Ecu Royal placé ſur la Croix d'Avis, & pour Légende : *Alphonſus Dei gratia Rex Por.* On voit ſur l'autre Champ les armes de Caſtille & de Leon écartelées, & les mêmes mots, *Alphonſus Dei gratia Rex Por.* Cette Monnoie fût frappée dans le tems que Dom Alfonſe prétendoit au Royaume de Caſtille, à cauſe de ſon mariage avec Dona Jeanne fille du Roi Dom Henri IV. de Caſtille, & de Jeanne de Portugal ; & c'étoit en vertu de ce droit qu'il prenoit les armes & le titre de Roi de Caſtille. (*h*)

(h) Dom Alfonſe & la Reine ſon epouſe furent proclamés Roi & Reine de Caſtille dans Plaiſance, & y reçurent le ſerment de tous les Caſtillans qui étoient près d'eux.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

On conserve une autre Monnoie de cuivre du même Prince, un peu plus grosse qu'un Vingtain, qui porte sur un côté un grand A, gothique, sous une Couronne, avec cette Légende : *Alphonsus Rex Portugalliæ*; les lettres sont si rongées de l'autre côté, qu'il en reste peu de traces; mais on y distingue encore les *Quinas*.

Une autre Monnoie de la largeur d'un demi Vingtain, mais plus épaisse, présente d'un côte un A gothique, sous une Couronne, & de l'autre les cinq Quinas mises en croix : les deux Légendes sont : *Alphonsus Rex Portugalliæ.*

Enfin l'on voit encore une Monnoie du même regne, qui, d'un côté, est chargée d'une Croix de la façon de celles de l'Ordre de Christ, avec ce mot *Alphonsus*; & qui représente de l'autre, cinq écus traversés en croix, mais si larges, que les 4. qui entourent celui du milieu, étendent les bras de la croix jusque sur la place de la Légende, qui est *Rex Portugal.*

Monnoies du Roi Dom Jean II. (k)

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

LE Roi Dom Jean II. fit frapper en 1485. (*l*) de nouvelles Monnoies à ſon coin. La premiére fût le *Juſto d'or*, au titre de 22. carats, & du poids de 600. reis. Dans le champ droit, le Roi eſt répreſenté armé, aſſis ſur un Trône, l'Epée à la main, avec cette Légende *Juſtus ut Palma florebit*, qui a fait donner à cette Monnoie le nom de *Juſto*, c'eſt-à-dire Juſte. Sur le revers il n'y a que les *Quinas*, avec ces mots, *Joannes Secundus R. Portugal. Algar. Dominus Guiné.*

Ce fût dans le cours de cette année, que ce Prince prit le titre de *Seigneur de Guinée*; & c'eſt la premiére fois qu'on ceſſa de voir l'écu Royal ſur la croix d'Avis, depuis que Dom Jean I. l'y avoit placé, comme grand Maître de cet Ordre Militaire.

(*i*) D. Jean II. né le 3 Mai 1455. Roi le 28 Août 1481. mort le 25 Oct. 1495.

(*l*) *Voyez la Chronique de D. Jean II. chap.* 56.

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

L'*Espadin* est une autre Monnoie d'or, que Dom Jean II. fit faire au titre des *Justos*, avec la moitié seulement de leur valeur, c'est-à-dire de 300. reis. Les *Espadins* avoient d'un côté, les mêmes Armes & la même Legende que les *Justos*; & de l'autre, une Main tenant une Epée nuë la pointe en haut, avec ces mots, *Dominus protector vitæ meæ : a quo trepidabo ?*

Ce Prince fit aussi des demi Reaux d'argent au titre d'onze deniers, qu'on appella par la suite *Vingtains*, parce qu'ils valoient 20. reis; des demi Vingtains, & de petits cinquiémes, *Sinquinhos*, qui valoient 5. reis; & des Reaux de cuivre, de la valeur de ceux qui ont cours aujourd'hui.

Sur quelques-uns de ces Reaux, on a représenté un Pélican, qui fait boire à ses Petits le sang de son propre sein. C'étoit la devise de ce Prince, avec ces mots, *Pela Ley, e Pela Grey*, qui signifient qu'il étoit toujours prêt à verser son sang pour la foi & pour le troupeau.

» Le Pélican, observe Faria, est

» un Oiseau qu'on ne voit presque » jamais en Europe. Il en avoit pourtant vû un à Evora, chez le Seigneur Dom Duarte, oncle de S. M. regnante, auquel il avoit été apporté d'Angola ; & quoique mort, il étoit fort bien conservé. On lui avoit ôté les intestins, & ses plumes étoient en bon état. Il étoit plus gros qu'une Cigogne, dont il avoit presque toutes les plumes blanches & noires. On pouvoit lui remarquer sur l'estomac un durillon rouge, de la grosseur d'un *Crusado* d'aujourd'hui. C'est-là, dit-on, qu'il se donne des coups de son long bec, pour s'ouvrir quelques veines, qui fournissent du sang à ses Petits, sans qu'il en coute la vie au Pere. »

MONN. de Portugal. 2. *Extrait.*

§ On battit encore, par les ordres de Jean II., d'autres *Espadins* argentés qui valoient 4. reis.

Il se trouve des *Crusados*, à son coin, qui valoient 390. reis, & que le Roi Dom Emmanuel, son successeur, rehaussa de 10. reis, en 1517, où ils valurent 400. reis.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Monnoies du Roi Dom Emmanuel. (m)

DAMIEN de Goes nous a conservé, dans le dernier Chap. de la chronique du Roi Dom Emmanuel, la description des Monnoies que fit frapper ce Prince, favori de la Fortune.

Il fit battre en 1499. les *Portugais d'or*, de 24. carats, du même titre que les *Crusados* frappés depuis le Regne de Dom Alfonse V; & chacun valoit dix *Crusados*. Ces *Portugais* avoient d'un côté la croix de l'Ordre de Christ, entourée de lettres, qui signifient *in hoc signo vinces*; & de l'autre, l'écu Royal couronné, & deux Légendes dont la premiére, dans un grand cercle, porte: *Primus Emmanuel Rex Portugalliæ; Algarbiorum, citra & ultra in Africa, & Dominus Guiné.* Celle du petit cercle renferme ces mots, *Æthiopiæ, Arabiæ, Persiæ, Indiæ.*

(*l*) D. Emmanuel né le 31 Mai 1469. Roi le 25 Octobre 1495. mort le 13 Décembre 1521.

Les *Indios*, Monnoie d'argent, au titre de 15. deniers, qu'il fit faire la même année, valoient chacun 33. reis, & il en falloit 70. pour un marc. C'eſt d'un côté la même croix, la même Légende que ſur les *Portugais d'or* ; & de l'autre, ce ſont les armes du Royaume, accompagnées de ces deux mots *Primus Emmanuel*.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Les *Portugais d'argent*, de la valeur de 400. reis chacun, fûrent frappés en 1504. au même coin & avec les mêmes Légendes que les *Portugais d'or*. Emmanuel en fit faire des demis & des quarts, qui ſont les *Toſtons* aux mêmes Ecu & Légende que les *Portugais d'or*. Ces quarts, furent nommés *Toſtons*, à l'imitation d'une ſemblable Monnoie de France, qui ayant pour deviſe cette partie du corps humain qui en François s'appelle *Tête*, fût de-là nommée *Teſton*, & par corruption *Toſton*.

Enſuite il fit des demis *Toſtons* en 1517. ſur leſquels il y a d'un côté les 5. Ecus des *Quinas* ſans châteaux, & de l'autre une croix avec cette Légende, qui eſt la même pour les deux

Monn. de Portugal. 2. Extrait.

champs ; *Primus Emmanuel R. P. & A. D. G.* c'eſt-à-dire, Emmanuel I. Roi de Portugal & des Algarves, Seigneur de Guinée.

Les *Cruſados*, ſous ſon Régne, continuérent d'avoir le même poids, le même titre, que ſous Dom Alfonſe V. & Dom Jean II. & la même quantité de Vingtains & de *Seitiis*.

Chacun des Reaux de cuivre, qu'il fit faire, valoit ſix *Seitiis* ; l'un des champs étoit chargé d'une R. miſe ſous une Couronne : l'autre étoit décoré des armes du Royaume, & l'on y liſoit ; *Emmanuel Rex Portugalliæ, & A. Dominus Guiné.*

La Déviſe du Roi Dom Emmanuel eſt une *Sphére*, qui de ſon tems étoit appellée communement *Eſpera.* Dom Jean II. la lui avoit donnée, comme un pronoſtic de la Couronne. Sitôt qu'il fût parvenu au Trône, il fit frapper une Monnoie d'or, ornée d'une Sphére ſur le champ droit, & d'une Couronne ſur le revers, avec ce mot *Mea*; comme pour faire entendre que la Sphére, qui lui avoit été donnée pour Deviſe par ſon Pré-

decesseur, il l'avoit acquise par la decouverte & la conquête de l'Inde & du Brézil ; de sorte que sa Couronne étoit composée des 4. parties du monde, que renferme la Sphére.

Monn. de Portugal. 2. Extrait.

Faria croit que le Roi Dom Emmanuel, par le mot *Mea* de cette Monnoie, faisoit allusion, à un passage de S. Paul, qui dans son Epitre aux Philipp. qu'il avoit convertis à la foi, les appelle, *Gaudium meum & Corona mea*; comme s'il eut voulu dire que ses nouveaux Domaines faisoient sa gloire & sa Couronne.

Après la prise de Goa dans l'Inde, le Gouverneur, Alfonse d'Albuquerque, fit frapper au nom du Roi Dom Emmanuel quelques Monnoies en Or, en Argent, & en Cuivre, qu'il appella *Espheras*, Spheres ; parceque sur un des champs il y avoit une Sphére, Devise du Roi, & sur l'autre la Croix de l'Ordre de Christ. La *Sphere d'argent* pesoit deux Vingtains & la moitié d'un Vingtain, & s'appelloit *Mea Esphera*. On en donne ici la forme & les figures.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Les Monnoies de cuivre furent nommés *Leais*, & les autres, *Deniers*. Trois deniers valoient un *Leal*.

On lit, dans les Commentaires d'Alfonse d'Albuquerque, p. 2. ch. 26. que cet Officier général fit faire aussi des *Crusados* d'or.

Monnoies du Roi Dom Jean III. (*m*)

QUoi qu'il ne soit fait mention, dans la Chronique du Roi Dom Jean III., que des Monnoies de cuivre qu'il fit battre; cependant il est très-certain que ce Prince en fit frapper beaucoup d'autres, de tous les métaux.

Celles qui méritent le plus d'être aujourd'hui recherchées & conservées, sont les *St. Vincent d'or*, du poids de 1000 reis. Ils ont, sur un des Champs, l'image de St. Vincent, tenant de la main droite une Palme, & dans la gauche un petit Vaisseau, avec cette Légende *Zelator fidei usque ad mortem*; & sur l'autre, l'Ecu

(*m*) D. Jean III. né le 6 Juin 1502. Roi le 13 Décembre 1521. mort le 11 Juin 1557.

Royal couronné, & entouré de ces mots ; *Joannes Tertius Rex Portu. & Al.*

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

Il y a aussi une autre Monnoie au même Coin, qui n'a que la moitié de la valeur de celle-ci : on l'appelle *demi St. Vincent* ; c'est celle dont on donne ici la figure.

Le titre de Zélateur de la Foi, que Dom Jean III. prit dans cette Monnoie, lui avoit été donné par le Pape Paul III, en reconnoissance du zéle avec lequel il avoit sollicité, pour ses Etats, l'établissement du Tribunal de l'Inquisition. Le Roi Dom Sebastien, regardant ce titre comme héréditaire, le prit aussi dans les Monnoies qu'il fit battre.

On donna le nom de *Calvarios*, Calvaire, à une autre Monnoie d'or que Dom Jean III. fit faire, du poids des *Crusados*, parce qu'elle avoit dans un des champs une haute Croix, plantée sur une haute Montagne, à peu près comme on représente celle du Calvaire, avec ces mots, *in hoc signo vinces* ; & dans l'autre, un Ecu Royal surmonté d'une Couronne,

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

& la Légende ordinaire, *Joannes Tertius Port. & Al. R. D. Guiné.*

On imita aux Indes, ſous ce Regne, ce qui s'y étoit pratiqué ſous celui de Dom Emmanuel. Garcia de Sà en étoit Vice-Roi, lorſqu'on y fit, en 1548, une Monnoie d'or de 20. carats & un quart, dont il falloit 67. piéces pour le marc. Elle porte ſur un des Champs, les armes de Portugal, avec la Légende ordinaire, *Joannes III. Portug. & Alg. Rex*, & ſur l'autre, l'Image de S. Thomas avec ces mots, *India tibi ceſſit.*

On fit auſſi à Goa, en 1555. une Monnoie appellé *Patacaô*; piéce d'argent la plus forte qu'on eut frappée dans cet Etat; c'étoit Dom Pierre Maſcarenhas qui gouvernoit alors.

Dom Jean III. fit faire des Reaux d'argent, appellés communément Monnoies de *deux Vingtains*. L'un des Champs porte une Couronne, ſous laquelle eſt gravé le nom du Roi en abregé, *Jo. III.* : & plus bas, XXXX, chifres qui veulent dire que la piéce vaut 40. reis. On lit autour,

Rex Portugalliæ Al. Il y a ſur l'autre côté une croix de S. George, & ces mots, *in hoc ſigno vinces.*

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Ce Prince fit auſſi des Reaux d'argent, doubles, qui ſe nomment communément 4. *Vingtains ;* c'eſt le même coin que pour les autres, à l'exception du chifre 80. placé ſous le nom du Roi, pour marquer que la valeur de cette Monnoie eſt de 80 reis : la Légende porte, *Rex Portugalliæ, Al. D. G.*, c'eſt-à-dire, Roi de Portugal, des Algarves, Seigneur de Guinée.

La Chronique *(o)* de Dom Jean III. rapporte qu'il fit continuer à Lisbonne de travailler aux *Seitiis*, de 18. grains chacun, avec les mêmes Coins qui avoient ſervi pour les anciens.

Les Reaux, qu'il fit faire, valoient ſix *Seitiis*, & peſoient chacun une demie octave. Dans l'un des Champs on voyoit ces mots de la Légende, en abrégé : *Joannes Tertius Portugalliæ*

(*o*) *Voyez la Chronique de D. Jean III. partie* 4. *ch.* 58.

MONN. *de Portugal.* *2. Extrait.*

& Algarbiorum Rex ; & dans l'autre ; une R. ſous une Couronne : c'eſt la premiere lettre du mot *Real*, qui eſt le nom de cette Monnoie.

Il en fit encore frapper une autre, du poids d'une octave & demie. Les lettres autour du champ, qui porte une Couronne, ſignifient *Portugalliæ & Algarbiorum Rex Africæ.* L'autre champ porte l'Ecu des Armes Royales.

Ses *Patacons* de Cuivre, de 5. octaves, valoient dix reis. La Légende *Joannes Tertius Portugalliæ, & Algarbiorum* eſt en abrégé autour de l'Ecu Royal couronné, qui occupe le champ droit. On lit *Rex Quintus Decimus* ſur le revers, au milieu duquel eſt un X., pour faire connoître que la piéce vaut 10. reis.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Monnoies du Roi Dom Sebastien. (*n*)

ON a différentes Monnoies d'or du Roi Dom Sebastien. Il y en a de 500. reis, dont un des champs présente une Croix de l'Ordre de Christ, avec ces mots *in hoc signo vinces*; & l'autre, l'Ecu, une Couronne & cette Légende *Sebastianus I. Rex Portugalliæ.*

Ce Prince fit aussi frapper des *Portugais d'or*, de dix *Crusados.*

Les demi Reaux de cuivre qu'il fit battre ont d'un côté un R, sous une Couronne, & de l'autre, ce mot *Sebastianus*. D'autres demi Reaux ont d'un côté une grande S. sous une couronne, & de l'autre, ces lettres *R. Sebastianus I.*

Il y a deux lettres de *Provision* de ce Prince, l'une en datte du 27. Juin 1558. & la seconde du 22. Avril 1570. par lesquelles il ordonne qu'on ne frappera plus à l'avenir, en argent, que des *Tostons*, des

(*n*) D. Sébastien né le 20 Janv. 1554. Roi le 11 Janvier 1557. perdu le 4 Août 1578.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

demi Toſtons, des *Vingtains*, & des demi Vingtains; qu'il faudra 24. Toſtons pour un marc d'argent; que le Toſton vaudra 100. reis, à ſix *Seitiis* le Real; qu'ils ſeront battus aux mêmes coins & aux mêmes lettres, dont on s'étoit ſervi juſqu'alors pour ſemblables Monnoies; & qu'on retiendra, pour les frais, 80. reis ſur chaque marc d'argent monnoïé.

Les Monnoies de Cuivre, du Roi Dom Jean ſon Ayeul, furent auſſi baiſſées: celle de dix reis, appellée *Patacao*, fût réduite à trois reis ſeulement; & celle de 5. reis, marquée d'un V., à un Real & demi.

Monnoies du Roi Dom Jean IV. (*q*)

LE Roi Dom Jean IV., appellé au Trône de ſes Ancêtres par la voix des fidéles Portugais, fût proclamé Roi de Portugal le 1. Décembre 1640. Lorſqu'il vit ſur ſa tête la Couronne de ſes Peres, il ne s'occupa qu'à faire revivre leurs vertus,

(*q*) D. Jean IV. né Duc de Bretagne le 19 Mars 1604. proclamé Roi le 1 Decembre 1640. mort le 6 Novembre 1656.

&

& se livra tout entier au bonheur de ses peuples.

Les Monnoies demandoient nécessairement une reforme : il la fit faire aussitôt. On frappa des *Crusados* d'argent de 400 reis, des demi *Crusados*, des *Tostons* & des demi Tostons, qu'on laissa sur l'ancien pied pour la valeur, & non pas pour le poids, dont on retrancha quelque chose. Cette diminution fût jugée indispensable, pour remédier aux maux du Royaume. L'Argent, dans tout le Nord, étant bien plus haut qu'en Portugal, les Etrangers n'y en laissoient point ; il fallut donc hausser le prix du marc, & diminuer le poids des Espéces.

MONN. *de Portugal*, 2. *Extrait.*

Dom Philippe, Roi d'Espagne, surnommé le Bon, avoit fait frapper en Portugal des Espéces d'or de 4. *Crusados*; Dom Jean IV. les fit rechercher en 1642. & battre de nouveau à son coin, avec cette Légende *Joannes IV. D. G. Rex Portugalliæ & Algarb.* On grava sur le revers la croix de saint George, la datte de l'année 1642. dans les intervalles que laissent les bras de la

croix, & autour *in hoc ſigno vinces.* Leur valeur fût fixée à 3000. reis.

MONN. *de Portugal.* *2. Extrait.*

On en frappa d'autres de la moitié de la valeur & du poids de celle-ci, avec les mêmes Légendes; & d'autres, encore plus petites, qui étoient le quart de 3000. reis.

Comme il ne fût pas poſſible de retirer tout l'argent qui couroit, & de le changer pour la Monnoie nouvelle, lorſqu'on hauſſa le prix du marc d'argent, on fit graver le ſigne de la nouvelle valeur; ſur le *Toſton* 120. reis, ſur les 4. Vingtains 100. ſur le demi Toſton 60. & ſur les Reaux particuliers, qu'on appelloit doubles *Vingtains*, 50. reis.

On fit de nouveaux *Vingtains*, marqués au milieu d'un J. premiére lettre du nom du Roi; & des doubles *Vingtains*, qui avoient d'un côté le même nom, ſurmonté d'une Couronne, & de l'autre, la croix de S. George.

Ces Eſpéces fûrent frappées, non-ſeulement à Lisbonne, mais encore à Evora & à Porto, où le Roi fit bâtir de nouveaux hôtels des Monnoies.

Dom Jean IV. ayant rendu le

Royaume de Portugal tributaire de l'Eglise de la Conception de Notre Dame de Villa-Viçosa, ce religieux Prince fit battre, en mémoire de cet événement, une Monnoie d'argent plus grande que les *Crusados* d'argent. Le champ droit présente l'image de Notre Dame de la Conception, foulant au piés un croissant sur un globe. Les attributs de Soleil, de Miroir, de Jardin fermé de tous côtés, de Maison d'or, de Fontaine scellée, d'Arche du Sanctuaire, sous lesquels l'Eglise invoque la Sainte Vierge, y sont gravés, avec ces deux mots pour Légende; *Tutelaris Regni.* Le revers est chargé des armes Royales, surmontées d'une Couronne, & placées sur le milieu de la croix de l'ordre de Christ; la Légende à l'ordinaire, *Joannes Quartus D. G. Portugalliæ & Algarbiæ Rex.*

MONN. *de Portugal. 2. Extrait.*

Cette Monnoie pése 450. reis; & celle d'or, aux mêmes coin & Légende, vaut 12000. reis.

MONN. des Arabes.

MONNOIES DES ARABES, qui ont eu cours en Portugal.

ON ſçait que les Arabes commencerent la conquête de l'Eſpagne par cette célébre victoire que Tarif & Muzza (*r*) remporterent en 714. ſur Dom Rodrigue, dernier Roi des Goths, qui perdit la vie dans la bataille. Ils trouverent toute l'Eſpagne ſous la domination d'un ſeul Prince, qui laiſſa, par ſa défaite & ſa mort, toutes ſes Provinces en proie au Vainqueur. Ce déſaſtre ne leur ſeroit point arrivé (*s*), ſi elles

(r) Le Sultan Muzza gouvernoit l'Afrique, en qualité de Vice-Roi du Calife Valid-Almanzor, qui réſidoit à Damas en Syrie. Il ne vint point d'abord en Eſpagne; il y envoya ſeulement un de ſes Lieutenants, ce Tarif qui défit Dom Rodrigue.

(s) Le Traducteur juge au contraire qu'il ne faut pas chercher la cauſe de cette révolution d'Eſpagne, dans ce qu'elle obéiſſoit à un ſeul Prince; la ſource de ſes malheurs lui paroît venir plutôt de la fureur & de la barbarie de pluſieurs de ſes derniers Souverains. Ces Rois inſenſés, & aſſaſſins de leurs prédéceſſeurs,

avoient été gouvernées alors par plusieurs Rois; car dans les irruptions que firent ensuite les Almoravides, les Almoades & les Benemerines, qui passerent en Espagne avec des forces bien supérieures à celles de Tarif, quelques uns d'eux gagnerent à la vérité de grandes victoires sur les Chrétiens; mais ils ne purent s'établir un Domaine dans ces mêmes contrées où ils triomphoient, parce qu'elles étoient sous l'obéissance de différens Princes.

MONN. *des Arabes.*

Les Musulmans conduits par le victorieux Tarif, & ceux qui vinrent ensuite se joindre à eux pour augmenter leur puissance & partager les terres des vaincus, introduisirent dans l'Espagne, qu'ils venoient de conquerir, leurs loix, leurs coutumes, leurs usages, leurs mœurs & leurs Monnoies. Les especes, qui eurent cours, étoient toutes des Maures, & l'on en voit encore actuellement une très-grande quantité en Portugal. J'en ai moi-même, dit

en avoient préparé la décadence par leurs crimes, qui avoient disposé leurs sujets corrompus & mécontents au joug des Sarrasins.

MONN. *des Arabes.*

Faria, plusieurs qui ont été trouvées principalement dans le territoire d'Evora & de Beja. Quelques-unes sont en or. Les plus grandes sont comme un Real d'argent, & pesent depuis 500 jusqu'à 600 reis : d'autres peuvent avoir la moitié de cette valeur. Les plus petites sont de la grandeur des Vingtains.

Il est impossible de sçavoir les noms de ces Monnoies Arabesques. On n'y voit point de figure, parce qu'il est défendu dans leur secte d'y en graver aucune. Il y a seulement des lettres dans chacun des champs ; sur l'un, le nom de Dieu est marqué, avec ses attributs de grand, de bon, de tout puissant, &c ; & sur l'autre, le nom du Prince qui avoit fait battre la Monnoie, avec celui de son pere, de son ayeul & de ses ancêtres. L'usage des Arabes étoit d'établir, par cette voie, la splendeur de leur extraction.

L'Auteur avoit aussi quantité de leurs Monnoies d'argent. Les plus grandes sont comme les Tostons portugais, mais si minces, qu'elles n'en pesent qu'un demi ; il y en a de

moins grandes. Quelqu'unes ſont auſſi petites que les demi Vingtains. Les Légendes, ſont dans toutes, de la même maniere ; & quelques unes ſont ſi parfaitement gravées, qu'on les croit battues du tems des Rois de Cordoue, où la grandeur & la politeſſe des Maures furent dans tout leur éclat (*t*).

MONN. *des Arabes.*

Il y en a de cuivre, fort épaiſſes, qui ne ſont pourtant que de la grandeur de celles d'argent. On en voit auſſi de plus minces, & d'autres enfin fort petites, du poids des Seitiis.

C'eſt à quoi ſe bornent toutes les lumieres ſur ces Monnoies, ſans qu'on puiſſe même ſçavoir s'il y en a qui regardent particulierement le

(*t*) *Le ſéjour des Rois Mahométans étoit à Cordoüe. Les arts y floriſſoient ; les plaiſirs recherchés, la magnificence, la galanterie regnoient à leur Cour. Ils avoient des Spectacles & des Théâtres. Cordoue étoit le ſeul pays de l'Occident où la Géometrie, l'Aſtronomie, la Chimie, la Medecine fuſſent cultivées. Voyez l'abregé de l'Hiſtoire Univerſelle par M. de Voltaire, premiere partie, à l'article de l'Eſpagne, & des Mahometans de ce Royaume, juſqu'au commencement du douziéme ſiecle.*

Portugal. Comme on les trouve dans ce Royaume, il eſt naturel de croire qu'elles ſont des Rois Muſulmans qui l'ont poſſedé.

MONN. *des Arabes.*

Il n'a pas été poſſible, non plus, de découvrir les noms de ces Monnoies en particulier. Celles, dont il eſt parlé dans les Chroniques, ſe réduiſent à trois ſortes d'eſpeces en or, ſçavoir les *Dobras Mouriſcas*, c'eſt-à-dire les Doublons Mauresques, les *Dobras Validias*, & les *Maravidis d'or.*

Les Dobras Mouriſcas étoient, pour la valeur, comme la *Dobra Cruzada*; c'eſt-à-dire, le Doublon de Croiſade (*u*), qui fait de la Monnoie actuelle du Portugal 270. reis, quoiqu'à les prendre au poids, elles puſſent valoir aujourd'hui plus de 600. reis. L'Auteur avoit dans ſa collection de Monnoies, une de ces Dobras Mouriſcas, en or, trouvée depuis peu à Beringel.

Les Dobras Validias étoient une Monnoie de Barbarie, frapée à Tunis, de 23. Carats & un tiers de

(*u*) *Voyez la Chronique du Roi Dom Pierre I. Ch. II.*

poids. Une ancienne ordonnance porte qu'elles valoient 12. des premiers Reaux blancs; ainſi leur valeur préſente ſeroit de 216. reis. Il en eſt bien fait mention dans l'hiſtoire du premier Capitaine de Ceita, au ch. 81. de la I. Partie (*x*), où l'on trouve auſſi les noms de quelques autres Doublons Maureſques : » Les » Dobras Validias, y lit-on, ſont » une Monnoie des Maures, qui eſt » d'or pour l'ordinaire, & qui a eu » un grand cours dans notre Royau- » me, ſurtout du tems de nos pre- » miers Rois. Les Maures d'Afrique » ont toujours fait commerce avec » nous; ils achetoient, tous les ans, » la plus grande partie des fruits de » l'Algarve, qu'ils payoient en or. » La plupart de ces Doublons ſont » frappés à Tunis, de 23. Carats & » un tiers de poids. Ces Infideles » nous apportoient encore d'autres » Doublons, tels que les *Prazida*, » les *Sagilmenſa* & les *Marocs*, dont » notre Royaume a été aſſez bien

MONN. *des Arabes.*

(*x*) *Voyez la Cronique du Comte Dom Pierre de Menezes I. Partie*, *ch.* 81.

» fourni, & particulierement les tré-
» ſors de nos Rois.

Monn. *des Arabes.*

Le Maravidim eſt une Monnoie que les Maures introduiſirent en Eſpagne ; & ce ſont les Almoravides, au rapport des Hiſtoriens, qui l'apporterent avec eux. Ambroiſe de Morales (*y*) obſerve qu'avant leur irruption, pas un ſeul Mémoire de Caſtille ne fait mention ni de cette Monnoie, ni de compte par Maravidis ; mais qu'au contraire depuis eux, il fût ſi ordinaire de compter en Caſtille par Maravidis, que toutes les ſupputations du prix des denrées & de la valeur des Monnoies ſe firent toujours par ces eſpeces ; pratique qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Pour ſignifier la valeur du Real d'argent, on dit qu'il vaut 36. Maravidis ; & le Doublon d'or 960. Maravidis, en comptant le Maravidim par la valeur du Real de cuivre. Cependant quoiqu'il ait eu cours en Portugal, il paroît que ce n'a été que l'eſpece en or, dont il en falloit 60.

(*y*) *Voyez Morales, III. Partie, ch.* 18. *au commencement de la vérification du Maravidim.*

pour faire un marc. Leur valeur seroit donc à présent de 500. reis.

MONN. *des Arabes.*

Ce nom de Maravidim s'est étendu aussi jusqu'aux Monnoies d'or Portugaises ; car l'on trouve dans la Chronique du Roi Dom Sanche I. qu'il laissa à son fils, le Roi Dom Alfonse, 10000 Maravidis d'or.

Ce qu'on a dit des Rois Maures, qui ont été Maîtres du Portugal, doit s'entendre principalement de ce qui s'est passé jusqu'au tems du Roi Dom Ferdinand I. de Leon. Ce Prince prit Coimbra & Santarem, & laissa au Roi Dom Garcia, son fils, presque toutes les terres qui étoient du Portugal, jusqu'au Tage.

Quelques années après, le Roi Dom Alfonse Henry s'empara de Lisbonne. Evora lui fût soumise lorsqu'il ne s'y attendoit pas (z). Il remporta, sur cinq Rois Maures, une victoire signalée dans la plaine d'Ourique; ensuite, après plusieurs succès dans l'Alentejo, il devint souverain de presque tout le Royaume. Ce pre-

(z) *Ce trait d'histoire se trouve expliqué dans les Antiquités d'Evora, par André de Resende.*

Monn. *des Arabes.*

mier des Rois de Portugal, & ses successeurs, firent battre, à leur Coin, des Monnoies dont on a donné l'explication.

EXPLICATION

D'une Medaille trouvée en Siberie dans un Temple d'Idolâtres, par laquelle on découvre leurs sentimens sur la Divinité, & leur langue sacrée.

On n'a jamais compté, entre les avantages de la Paix, l'utilité qui peut revenir à l'Etat, du loisir d'une infinité d'Officiers; la plûpart d'une naissance qui doit faire supposer la meilleure éducation; exercés non-seulement aux travaux militaires, mais encore à mille sortes d'entreprises, de soins, & de courses, dont l'effet naturel est d'avoir développé leurs talens & multiplié leurs connoissances; capables par conséquent de les emploier avec distinction, & souvent forcés, pour éviter l'inaction & l'ennui, d'en faire un heureux usage pendant le re-

Il ſeroit trop long d'entrer dans le détail des platitudes qui ſe ſont débitées à Londres à cette occaſion, comme chanſons, pièces de vers, libelles, &c. On a pouſſé l'extravagance juſqu'à imprimer que les danſeurs François étoient des Officiers, & le Maître des Ballets, le Prince EDOUARD.

Je ſuis, &c.

A Londres le 25 Novembre 1755.

LETTRE DU CORRESPONDANT DU JOURNAL ÉTRANGER A LISBONNE, *écrite à M. de Courcelle, un des Aſſociés au Privilège de ce* JOURNAL.

MONSIEUR,

JE n'ai point de couleurs aſſez fortes pour vous peindre le deſaſtre dont preſque tout le Portugal & la plûpart de ſes habitans ont été la victime. Imaginez-vous les quatre élémens conjurés contre nous, & ſe diſputant entr'eux notre ruine Quelqu'affreux que puiſſe être ce tableau, il n'approchera jamais de la vérité. Mais, comme il faut vous en faire un détail, je vais tâcher de vous repréſenter cette triſte cataſtrophe.

Le premier de Novembre, le Mercure étant à 27 pouces 7 lignes, & le thermomètre de M. *de Réaumur* à peu près au 14 degré au-dessus de la glace, le temps calme, & le ciel très serein, vers les 9 heures 45 minutes du matin, la terre trembla, mais si foiblement, que tout le monde s'imagina que c'étoit quelque carrosse qui rouloit avec vitesse. Ce premier tremblement dura deux minutes. Après un intervalle de deux autres minutes, la terre trembla de nouveau, mais avec tant de violence que la plûpart des maisons se fendirent & commencèrent à s'écrouler. Ce second tremblement dura à peu près dix minutes. La poussière étoit alors si grande que le soleil en étoit obscurci. Il y eut encore un intervalle de deux ou trois minutes. La poussière qui étoit extrêmement épaisse tomba, & rendit au jour assez de clarté pour que l'on pût s'envisager & se reconnoître. Après cela, il vint une secousse si horrible que les maisons qui avoient résisté jusqu'alors tombèrent avec fracas. Le ciel s'obscurcit de nouveau, & la terre sembloit vouloir rentrer dans le cahos. Les pleurs & les cris des vivans, les gémissemens & les plaintes des mourans, les secousses de la terre & l'obscurité, augmentoient l'horreur & l'épouvante. Mais enfin, après vingt minutes, tout se calma. On ne pensa alors qu'à fuir, & qu'à chercher un asyle dans la campagne. Mais notre malheur n'étoit pas encore à son comble. A peine commençoit-on à respirer que le feu parut dans différens quartiers de la Ville. Le vent qui étoit violent l'excitoit, & ne permettoit aucune espérance. Personne ne pensoit à arrêter les progrès de la flamme. On ne songeoit qu'à sauver sa vie;

car les tremblemens de terre se succédoient toujours ; foibles à la vérité, mais trop forts pour des gens environnés du trépas, qui se présentoit à leurs yeux sous mille formes différentes.

On auroit peut-être pû apporter quelque remède au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville. Du moins le peuple effrayé se le persuada aisément, en voyant les flots entrer avec fureur dans des lieux fort éloignés de la mer, & où il sembloit impossible qu'elle pût jamais parvenir.

Quelques personnes croyant trouver sur les eaux une espèce de sûreté s'y exposèrent ; mais les vagues lançoient les vaisseaux, les barques & les bateaux, contre la terre, les écrasoit les uns contre les autres, & les retirant ensuite avec violence sembloient vouloir les engloutir avec les malheureux qu'ils portoient. Ce flux & reflux dura toute la journée & presque toute la nuit, se faisant sentir avec plus de force de cinq minutes en cinq minutes.

Pendant tous ces jours-ci l'effroi n'a point cessé ; car les secousses continuent toujours. Vendredi 7 de Novembre à 5 heures du matin, il y a eu un tremblement si violent que nous avons crû que nos malheurs alloient recommencer ; mais il n'a point eu de suites fâcheuses : son mouvement a été réglé; il sembloit que c'étoit un vaisseau qui rouloit. Ce qui a causé de si grands dommages le jour du premier tremblement, c'est que tous ses mouvemens étoient contraires les uns aux autres, & si opposés que les murailles se séparoient avec la plus grande facilité.

J'ai remarqué que les plus fortes secousses sont toujours à la naissance de l'aurore. On

assûre que la mer a surpassé de 9 pieds le plus grand débordement dont on se souvienne en Portugal. On ne sçait pas encore au juste le nombre des morts de Lisbonne ; on conjecture qu'il doit monter à 30 ou 40 mille personnes, parceque tous les Temples qui étoient remplis de peuple ont été renversés, & ont enseveli sous leurs ruines presque tous ceux qui y étoient allés faire leurs dévotions, ou qui s'y étoient réfugiés par crainte.

Je vis Dimanche matin 2 de Novembre, avec le plus grand étonnement, le Tage, qui a dans des endroits plus de deux lieues de large, presque à sec du côté de la ville ; de l'autre côté on voyoit un foible ruisseau dont on découvroit le fond.

Presque tout le Portugal a éprouvé ce fléau; le Royaume des Algarves, *Santarem, Setuval*, *Porto*, *Alemquer*, *Mafra*, dont la belle Eglise est détruite, *Obidos*, *Castanheira*, enfin, toutes les Villes à 20 lieues à la ronde ont été presque entièrement ruinées.

Voilà, Monsieur, le danger dont j'ai sauvé ma personne : car pour mes biens, soit en meubles, en bijoux, en argenterie, &c, tout est resté sous les pierres & les cendres de ma maison que le feu a totalement consumée. J'ai perdu ma bibliothèque qui étoit composée de trois mille volumes bien choisis, & tous mes ouvrages, qui étoient en assez grand nombre pour me faire une réputation dans la République des Lettres. Mais ce que je regrette le plus, outre 50 Manuscrits très-rares, c'est un ouvrage en forme de L*ettres sur les mœurs*, *les coutumes*, *les usages*, *les préjugés*, *les études des Portugais*, *les manufactures*, *la police & le gou-*

vernement du Portugal : c'étoit le fruit de six ans de travail, & de réfléxions ; plus, des *Recherches historiques sur le Portugal*, un *Examen critique des articles du Dictionnaire de Moreri qui regardent le Portugal*, des *Dissertations sur différens sujets*, mes *Observations Astronomiques*, une *Dissertation sur l'atmosphère de la Lune*, &c ; ce sont pourtant de foibles pertes en comparaison de cent mille écus que me coûte ce tragique événement.

Je vous écris au milieu de la campagne ; car il n'y a pas de maison habitable. Lisbonne est perdue, & l'on ne pourra jamais la rebâtir dans l'endroit où elle étoit autrefois. Je crois que le Roi pense à faire une nouvelle Lisbonne dans le bourg de Belem où la Cour va passer tout l'Eté, & où le Roi a une Maison de plaisance.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles. Les maux que j'ai soufferts ne pourront jamais refroidir notre correspondance, & je continuerai à travailler pour le Journal avec la même ardeur & le même zèle.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, PEDEGACHE.

A Lisbonne ce 11 *Novembre* 1755.

TABLE DES MATIÉRES.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois : A Paris, ce 1 Décembre 1755. LAVIROTTE.

Il ressort d'une lettre sur le tremble-
ment de terre, qui se trouve à la fin de
ce volume et qui est signée <u>Pedegache</u>
que ce personnage autrefois dans l'
aisance et qui avait fait un grand
travail sur le Portugal est l'auteur des
articles réunis ici (du moins selon
toute probabilité)

Miguel Tiberio Pedegache, était colonel d'un régiment
Suisse faisant partie de la garnison de Setuval
Miguel Tiberio Pedegache Brandão Ivo car il faut ainsi
compléter la série interminable de ses noms était né en Portugal
vers 1730 et il mourut en 1794. Il était d'origine helvétique
et l'on affirme qu'il mourut en Setuval. Sa mort fut des
plus tragiques. On ne sait s'il se précipita volontairement d'une
fenêtre ou s'il en tomba par accident. Il était lié avec le
poete Domingos dos Reis Quita et ce fut avec lui qu'il donna la
tragedia de Megara — Il traduisit en portugais le poeme
du grand Frédéric sur la guerre. On a également de lui un Dict
français portugais. Il s'occupait outre cela des arts du dessin
et on lui doit avec un certain graveur nommé Paris, d'un
livre bien connu: « Recueil des plus belles ruines de Lisbonne
causées par le tremblement et par le feu du 1er novem
-bre 1755. dessinez sur les lieux par MM Paris et Pedegache
et graviés à Paris par Jacq Philippe le Bas 1er Graveur
du Cabinet du Roy. en 1757.